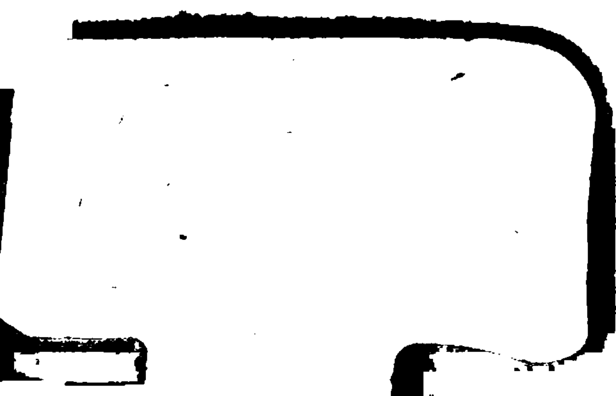


NKV

P. Keel

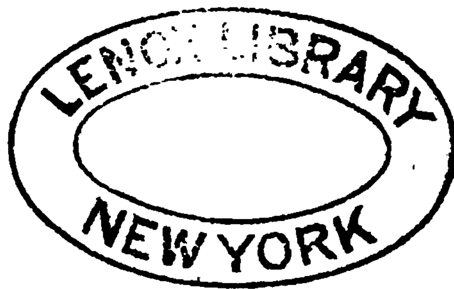
HENRI DE KOCK.

BRIN D'AMOUR



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

.ombre
spagnon

BRIN D'AMOUR.

I

Une rencontre.

Par une belle matinée du mois de septembre 1847, une femme jeune et jolie, nonchalamment appuyée au fond d'un élégant coupé, côte à côte avec un homme d'une figure assez agréable, attirait les regards des promeneurs des Champs-Élysées.

Cette femme était Brin-d'Amour, alors entretenue par un millionnaire : le baron de Fresne

L'homme assis auprès d'elle se nommait Lucien Suard. C'est, pour le moment, tout ce que je vous dirai de lui.

Quant à Brin-d'Amour, dont la *réputation*, ... avoir jamais été aussi brillante que celle des *Po... ré*.

des *Frisette*, des *Mogador*, a, cependant, asse. temps scintillé pour conserver une place hon. dans les fastes de nos Aspasies modernes, autremer dit des lorettes, je me réserve aussi de vous donner, en temps et lieu, son portrait.

Si vous avez connu Brin-d'Amour, Monsieur... si l'on vous a montré, au passage Brin-d'Amour, Madame, — toutes les réputations sont bonnes à connaître, ou du moins à regarder; — vous attendrez patiemment que, selon l'opportunité, je remplisse ma promesse; si vous ne l'avez vue ni ne la connaissez, Madame et Monsieur, vous attendrez plus tranquillement encore.

Brin-d'Amour *faisait* donc Champs-Élysées, comme on jargonne dans ce monde-là, en compagnie de M. Lucien Suard, et Brin-d'Amour récoltait de tous côtés une ample moisson de saluts, d'œillades et de sourires... selon que son coupé, emporté au petit trot par deux magnifiques alezans anglais, ma foi! passait devant un ami, un amoureux ou un aspirant à l'une de ces deux qualités.

Au reste, M. Lucien Suard partageait en loyal compagnon la fatigue que devait éprouver la lorette à répondre à toutes ces politesses. Seulement, en général, M. Lucien Suard avait un air impertinent en remplissant sa tâche, tandis que Brin-d'Amour l'accomplissait avec une grâce et un charme du meilleur goût.

Cependant, comme il est dans la nature, quand on est fatigué, de se reposer, — la fatigue qu'on éprouve, prît-elle sa source même dans un plaisir, — Brin-d'Amour, arrivée à ses deux cents sourires et à un

nombre égal, environ, de petits saluts, cria à son compagnon :

— Lucien ! baissez les stores, mon petit; dites à Jean de ne pas monter plus haut que la barrière et de redescendre ensuite chez moi au grand trot... j'ai assez de promenade comme cela.

Auxquels ordres M. Lucien Suard s'empressa d'obéir, tandis que Brin-d'Amour, ses pieds mignons posés sur les coussins, sa tête dans une encoignure du coupé, tirait d'un ravissant porte-tabac en velours brodé, du maryland doré et du fin papier de Séville, et se confectionnait entre deux doigts, en véritable Espagnole, une cigarette.

Les stores étaient donc baissés, le cocher avait reçu l'ordre de sa maîtresse ; Brin-d'Amour fumait sa cigarette, M. Lucien Suard savourait son panatelles.

Quelques moments de silence se passèrent.

La vapeur bleuâtre du tabac emplissait le coupé, se dégageant lentement à l'extérieur, en se glissant sous la soie des stores. Ce dont s'apercevant, même, quelques passants s'effrayaient, — à Paris on s'effraye pour si peu, — pensant que le feu était au coupé.

— Lucien, fit tout à coup Brin-d'Amour, vous avez passé la soirée d'hier avec Jules, n'est-ce pas ? M'aime-t-il toujours ?

Avant de répondre à cette brusque question, Lucien retira son cigare d'entre ses lèvres, en fit délicatement tomber la cendre, du bout de l'auriculaire, puis, secouant la tête, il prononça enfin ces mots :

— Dam ! ma bonne... jusqu'à présent, je le crois... cependant...

— Cependant, quoi?

— Ça ne vous fera pas de peine, ce que je vous dirai?

— Qu'il est bête! Puisque c'est votre emploi de m'instruire... que cela me fasse ou non de la peine, vous devez dire... le reste me regarde.

— Eh bien! Marie Delaunay, que j'ai rencontrée ce matin, m'assurait que d'Estorg la pressait beaucoup.

— Marie Delaunay!.. une fille sotte à se mettre à genoux devant... ce n'est pas possible! . Après cela nous verrons bien. Merci!.. Au reste, je ne tiens pas beaucoup à d'Estorg... Je ne le quittais pas, vous savez... parce que... c'est dans mes habitudes de garder tant qu'on me garde... comme je l'entends... mais, cette fois, vrai! là... je ne serais pas fâchée d'en finir avec ce grand blond. Il est beau, il est aimable, mais il ne m'a jamais plu à la folie.

Un sourire brilla dans les yeux de Lucien; Brin-d'Amour le remarqua.

— Pourquoi riez-vous? reprit-elle; vous croyez que je mens ou que je parle ainsi par dépit?

— Non! non! repartit Lucien, je ris.. parce que vous êtes une singulière femme, ma bonne, avec ce cas de conscience que vous vous êtes imposé, et que vous suivez à la lettre.

— Oh! oui, vous ne comprenez rien aux cas de conscience, vous, on sait ça!

Et, à son tour, Brin-d'Amour laissa s'éclairer ses traits d'une expression dont l'ironie allait même jusqu'à l'amertume.

— Que voulez-vous? continua-t-elle, je ne suis

qu'une femme de peu de mœurs, qu'une lorette, comme on nous appelle, mais j'ai encore un cœur; ce cœur a fait un serment... et il le tiendra à ses risques et périls.

— Même au risque de l'ennui?

— Même au risque de l'ennui!.. un homme fidèle, ça mérite qu'on lui passe tous ses défauts, eût-il celui de faire bâiller.

— Cependant, quand on bâille, ma chère, permettez-moi de vous le dire, on ne songe guère à... aimer.

— Eh bien! on dort; mais du moins, on dort près de quelqu'un qui ne sent pas l'odeur d'une autre, qui ne vient pas vous apporter des lèvres tout humides encore des baisers de cette autre. Peuh!.. non... non... Lucien... je me donnerai, quand il le faudra, à n'importe qui, comme entreteneur, — à n'importe qui, pourtant, qui ne me déplaise pas trop, — sans m'enquérir des parce que ni des pourquoi... mais, du moment que j'aurai dit à un amant de cœur : Tu me plais... tu me dis que tu m'aimes... soyons ensemble... j'entends que nous soyons bien réellement ensemble, sans partage, sans mensonges ni d'un côté ni de l'autre. Tant qu'on ne me trompera pas, je ne tromperai pas; mais du moment où je croirai...

Brin-d'Amour n'acheva pas sa phrase; un cri perçant l'interrompit, en même temps qu'une violente secousse ébranlait la voiture par l'action des chevaux qui s'étaient arrêtés subitement, et qui piétinaient et se cabraient en reculant.

— Qu'est-ce que cela? fit la lorette en s'élançant

vers une portière dont elle leva vivement le store. Cet imbécille de Jean aura renversé quelqu'un!

— Bah! répartit Lucien Suard sans bouger de sa place, quelque ivrogne qui se sera jeté exprès devant les chevaux... c'est un métier très à la mode aujourd'hui.

— Du tout!.. c'est une femme!. elle est blessée, peut-être...

Et Brin-d'Amour sauta à bas du coupé, et jetant un regard de colère au malencontreux cocher demeuré pâle et hébété sur son siége, elle traversa la foule qui entourait déjà la voiture. — Il y a toujours ainsi, à Paris, une foule toute prête pour toutes les émotions, qu'il s'agisse d'un homme qui se tue ou d'un chien qui se noie.

Celle que Brin-d'Amour avait aperçue à terre lorsque la voiture s'était si brusquement arrêtée n'avait eu, heureusement, aucun mal; ce n'était d'ailleurs point par la maladresse de Jean, mais par sa propre faute qu'elle était tombée; elle avait voulu traverser, en courant, la chaussée, à quelques pas de la voiture, et son pied avait glissé sur un caillou... Maintenant, relevée et pressée, presque étouffée par une vingtaine d'obligeants, femmes et hommes, dont quelques-uns, tout en l'accablant de questions, vociféraient, pour n'en pas perdre l'habitude, contre *ces gueux de riches qui écrasent sans cesse le malheureux monde*, la pauvre jeune fille — car c'était une jeune fille, — semblait beaucoup plus mal à son aise de cet assaut de sollicitude que des suites de sa chute.

Brin-d'Amour, sans s'occuper des murmures peu bienveillants qui grondaient autour d'elle, avait résolument marché à travers les gens; à peine eut-elle aperçu la jeune fille, qu'elle poussa une exclamation de surprise.

— Juliette ! s'écria-t-elle.

A ce cri, la jeune fille releva sa tête courbée sous le poids de la commisération publique.

— Suzanne ! fit-elle à son tour.

Prendre Juliette par le bras et l'entraîner vers le coupé, en bousculant chacun sur son passage, fut pour Brin-d'Amour l'affaire d'une seconde.

Mais, avant de monter avec la jeune fille dans la voiture, Brin-d'Amour fit un signe à Lucien Suard, qui y était resté imperturbablement assis, et humant son cigare, absolument comme si ce qui s'était passé à quelques pas de lui eût été la chose la plus naturelle du monde...

Cependant, au signe de Brin-d'Amour, Lucien daigna s'arracher aux jouissances de son panatellas.

— Vous voulez que je vous laisse? ma bonne amie? fit-il.

La lorette, pour toute réponse, prit le chapeau de Lucien sur la banquette et le lui présenta. Il n'y avait plus à essayer de feindre qu'on n'avait pas compris; Lucien accepta donc son chapeau et son congé. Il s'exécuta même de très-bonne grâce, sans sourciller. C'était dans le caractère de cet homme, près de Brin-d'Amour, de ne jamais sourciller, quoi qu'il lui arrivât.

— A ce soir ! fit-il, en serrant une main que Brin-d'Amour ne lui tendait pas.

Et il sauta à terre, et, après avoir salué les deux femmes avec un regard oblique dont Juliette eut la plus forte part, il s'éloigua.

Brin-d'Amour poussa alors la jeune fille devant elle dans le coupé.

La foule qui entourait encore la voiture, voyant la victime et le bourreau s'y enfermer ensemhle, s'écarta machinalement, presque désappointée du dénouement, incompréhensible ponr elle, de cette aventure.

Dix minutes après ceci, le coupé s'arrêtait rne de la Ferme-des-Mathurins, devant la maison qu'habitait Brin-d'Amour.

II

Lorette et fille honnête.

En entrant chez elle, Brin-d'Amour dit à Miette, sa femme de chambre, qui lui avait ouvert :

— Y a-t-il quelqu'un?

— Oui, Madame, lui répondit la camériste.

— C'est bien ! reprit Brin-d'Amour, conduisez mademoiselle au salon.

Et quittant le bras de Juliette qu'elle tenait passé sous le sien, Brin-d'Amour ajouta, en s'adressant à cette dernière :

— Je ne serai qu'une minute... ne t'impatiente pas !

Puis elle tourna le bouton de cuivre d'une petite porte à peine visible sur la gauche de l'antichambre, et disparut.

Cette petite porte donnait sur la chambre à coucher de Brin-d'Amour.

Un jeune homme était dans la chambre à coucher.

C'était Jules d'Estorg.

Jules d'Estorg, en attendant sa maîtresse, s'était pris à parcourir un volume de roman, qu'il avait trouvé là, égaré sur un fauteuil.

Sans doute, même, ce roman ne manquait pas de quelque intérêt, car au moment où Brin-d'Amour entra, d'Estorg lisait encore, quoique certainement il eût dû entendre le bruit de la porte lorsqu'elle s'était ouverte.

Cependant, comme la lorette était parvenue à peu près au milieu de la chambre, d'Estorg jeta le livre, se leva et se tourna vers Brin-d'Amour.

Et Brin-d'Amour souriante, l'œil brillant, comme si elle se fût dit alors :

— Voilà l'homme qui m'aime !

Au lieu de ceci, qu'elle se disait :

— Ah ! il a de la peine à quitter sa lecture quand j'arrive ! cet homme-là ne m'aime plus !

Brin-d'Amour tendit ses lèvres à son amant.

D'Estorg accepta le baiser offert en amant qui a l'habitude de ces sortes de cadeaux ; c'est-à-dire qu'il le prit, mais ne le savoura pas.

En tout autre instant, la lorette n'eût pas remarqué la nonchalance de ce baiser. On a beau être jolie et aimée, on n'est pas toujours aussi bien embrassée par son amant qu'on le pourrait être... et ce n'est pourtant point alors un motif pour une femme d'en vouloir à celui qui manque ainsi, en apparence, à ses devoirs.

Mais dans la disposition d'esprit où se trouvait Brin-d'Amour à la suite de sa conversation, que vous avez pu lire avec Lucien Suard la mollesse du baiser

de d'Estorg venant comme complément de la quasi-négligence avec laquelle il l'avait vue entrer, était pour la lorette un signe de passion à son déclin auquel elle ne pouvait se tromper.

Néanmoins, elle continua de sourire à d'Estorg.

— Il n'y a pas longtemps que tu es là ? M'attends-tu encore un peu ? lui dit-elle en minaudant comme une chatte, une demi-heure, pas davantage... J'ai ramené une dame... une amie que j'ai rencontrée... et avec qui il faut absolument que je cause.

D'Estorg hésita deux secondes et demie...

C'était deux secondes et demie de trop.

D'Estorg était jugé. Trois froideurs en moins de cinq minutes ! Brin-d'Amour avait pu douter jusqu'alors... maintenant, il lui était impossible de se faire illusion ; d'Estorg ne l'aimait plus.

— Tu ne peux pas ! Eh bien ! à ce soir ! reprit-elle vivement ; on *lansquenette*, tu sais... Adieu.

Et avant que d'Estorg eût eu le temps d'articuler le premier mot de la réponse qu'il avait préparée, pendant ces deux malencontreuses secondes et demie que vous savez, Brin-d'Amour s'était élancée hors de sa chambre à coucher, par une porte qui ouvrait sur le salon, et avait refermé cette porte à double tour, après elle.

Juliette était là, assise sur une causeuse, toute occupée à promener curieusement ses regards aux alentours.

— Me voici ! fit gaiement Brin-d'Amour, en courant se placer près de la jeune fille ; je ne t'ai pas abandonnée longtemps, hein ? Causons donc, mainte-

naît, à notre aise... mais, d'abord, laisse-moi te regarder... Sais-tu qu'il y a près de trois ans que nous ne nous sommes vues... et qu'en ces trois trois années, tu es devenue terriblement jolie !

Juliette rougit... et cela la rendit plus jolie encore.

Car Brin-d'Amour avait raison : Juliette était une délicieuse créature, avec son teint pur et transparent comme une feuille de camélia, ses grands yeux bleus, son nez droit, aux narines mobiles et gracieusement échancrées, sa bouche mignonne, qui laissait voir, lorsqu'elle s'entr'ouvrait, des perles d'un blanc-bleu, ses fins cheveux châtains, sa taille de guêpe, ses mains et ses pieds de fée.

Après avoir raisonnablement rougi du compliment de son amie, Juliette, considérant cette dernière en face, avec un sourire admirateur, s'écria :

— Mais, il me semble que tu n'as rien à m'envier... et qu'en trois ans, aussi.

— J'ai fait quelques progrès... mais oui, mais oui, interrompit en riant Brin-d'Amour, on n'est pas trop mal !

Et, pour l'acquit de sa conscience, sans doute, la lorette se jeta un coup d'œil dans une glace, en face d'elle, au-dessus de la cheminée.

C'est ici le moment de donner, entre deux parenthèses, le portrait de Brin-d'Amour ; je copie sur nature.

Brin-d'Amour avait alors vingt ans ; elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Grande comme une Anglaise, et mince comme une Parisienne, elle possédait, cependant, bien à elle, ces formes magnifiques, qu'on ne

rencontre encore, aussi splendides, et comme taillées en plein marbre, que chez les filles de la Normandie. Ses cheveux étaient bruns et légèrement ondés ; son nez droit rappelait celui de la Vénus de Milo ; l'œil, orné de longues soies, étincelait comme un diamant noir ; la bouche, purpurine, vigoureuse, était humide toujours, dédaigneuse ou lascive parfois. Elle avait le front large, les tempes pures et invisiblement bleuies par les sinuosités des veines ; sa main et son pied ont été moulés par Pradier... Carrache n'eût pas refusé de les peindre.

— Oui, continua Brin-d'Amour, son coup d'œil donné à la glace, je ne suis plus la paysanne, lourde et sans grâces, après qui tu courais le matin, là-bas, à Ermenonville, pour qu'elle te menât promener en bateau sur le lac !.. ce qui ne t'empêchait pas de te moquer d'elle, ensuite, toi, méchante petite Parisienne, que j'aurais craint de casser en deux, rien qu'en t'enlevant dans mes bras !..

— Oh ! je ne me suis jamais moqué de toi ! tu le sais bien... je t'aimais trop pour cela ! repartit vivement Juliette. . et, la preuve, c'est qu'en te quittant, après avoir passé presque toujours ensemble, à Ermenonville, ces quatre mois que je n'oublierai jamais, j'ai pleuré beaucoup... et en suis restée, plus de six semaines, toute triste à Paris.

Brin-d'Amour prit la main de Juliette et la serra.

— Je plaisante, dit-elle, je me rappelle fort bien que tu étais très-bonne, très-généreuse, surtout !.. tu me donnais tes fichus, tes foulards, tes mouchoirs... que sais-je ! tu te serais déshabillée pour m'être agréa-

ble, si je t'avais laissée faire... Et c'est parce que suis sûre que tu m'aimais alors et que tu ne m'as encore oubliée maintenant, que je suis si contente te revoir!.. Mais, dis-moi donc comment il se fait je t'ai retrouvée... — d'une manière assez origina même... car je t'ai retrouvée en manquant de t'éc ser... — te promenant, toute seule, dans les Cham Elysées?

— Tu ne veux pas m'apprendre d'abord, toi, quelle magie tu as voiture... domestiques... un app tement superbe... et des diamants à tes oreilles?

Brin-d'Amour fronça le sourcil et réfléchit un in tant.

— Non! répondit-elle enfin, plus tard je te conter peut-être... comment je suis devenue... riche... Pc l'instant... je veux qu'il ne soit question que de toi

— Alors, nous n'aurons pas beaucoup à caus car mon histoire est bien simple, fit Juliette, en sc riant, mais, au reste, — je t'en demande pardon, cela ne me contrariera pas de remettre tes explicatic à un autre jour, car il est bientôt une heure, m père doit rentrer à trois, et j'ai l'habitude d'être ch nous quand il rentre.

— Bon!.. on te ramènera dans mon coupé!

— Vrai!.. je m'en retournerais dans ta voiture oh! quel bonheur!

Et Juliette bondit comme un enfant, tandis q Brin-d'Amour, qui avait sonné sa femme de chamb donnait un ordre.

— Tu demeures donc toujours avec ton pèr reprit Brin-d'Amour après qu'on eut apporté, sur

élégant plateau d'argent ciselé, deux verres pleins de ce vin qui doit exhiber, en guise de certificat d'origine, sa petite odeur de peau de bouc.

— Mais, sans doute ! repartit la jeune fille, pour laquelle l'apparition de Miette, — la femme de chambre pimpante et coquette, — puis celle du plateau d'argent, avaient été deux motifs d'écarquiller ses jolis yeux ; mais, sans doute ! je demeure toujours avec mon père !.. Et avec qui donc veux-tu que je demeure ?

— Bois cela ! fit Brin-d'Amour, en tendant un verre à Juliette.

— C'est du vin ?

— Oui, de Malaga... tu sais bien ce que c'est ?

— Ma foi ! non !.. nous ne buvons pas de Malaga, chez mon père... Tiens !.. c'est bon ! c'est sucré .. ça a un goût... un peu drôle, mais qui ne me déplaît pas !

— Ah ! ah !.. gourmande ! Enfin, je te demandais si tu n'avais pas quitté ton père... parce que... par exemple, si tu étais mariée...

— Mariée ! moi ! est-ce que j'ai l'air d'une femme mariée ?

Et Juliette partit d'un grand éclat de rire.

— Il est vrai que tu me parais encore un peu inexpérimentée pour cela... Quel âge as-tu, au fait, à présent ?

— Dix-sept ans bientôt...

— Dix-sept ans ! déjà !.. mais tu pourrais, très-bien, être mariée alors, et ma remarque n'est pas si extraordinaire, surtout, après t'avoir rencontrée, seule,

car tu étais seule n'est-ce pas, dans Paris, et aux Champs-Elysées, surtout?

— Ah! c'est cela qui t'a donné à supposer... Mon Dieu! mais je sors très-souvent ainsi, très-souvent, deux fois, trois fois par semaine, quand je veux, enfin... Dans le jour, bien entendu! Je vais voir ma tante qui demeure allée des Veuves, et comme Thérèse, notre cuisinière, ne peut pas m'accompagner, j'y vais seule.

— Comment! et ton père ne trouve pas mauvais...

— Mon père! est-ce qu'il s'occupe de ces choses-là!..

— Et de quoi s'occupe-t-il donc?

Un sourire revint sur les lèvres de Juliette.

— Je ne devrais, peut-être, pas le dire, fit-elle, mais, avec toi, je pense que je ne commets pas d'indiscrétion... Mon père s'occupe de politique, ma bonne Suzanne, de politique du matin au soir, et d'une si furieuse façon que cela l'empêche même souvent de songer à m'embrasser. Quand tu l'as vu avec moi, il y a trois ans, à Ermenonville, c'était, déjà, parce qu'on lui avait conseillé de quitter Paris quelque temps, à cause de ses opinions, trop avancées, je crois que c'est le mot... J'étais trop petite fille alors, pour savoir cela, je ne m'inquiétais que d'être heureuse, de respirer l'air de la campaqne, de voir partout des f uilles, des fleurs et de l'eau, de rire, surtout, auprès de toi, que j'avais dénichée dans ce charmant village, de toi, que j'aimais tant, parce que tu étais gaie, franche, rieuse, de toi, qui me rappelais mes bonnes

amies de pension que je venais de quitter un mois auparavant.

Mais en prenant de l'âge, on acquiert de la raison, n'est-il pas vrai? on remarque, on observe, et on réfléchi... J'ai tant remarqué, tant observé et tant réfléchi, que j'ai fini par connaître la cause des absences, presque perpétuelles de mon père; de ses airs soucieux, de ses correspondances nombreuses!.. Ah! il reçoit des lettres! si tu savais! c'est effrayant! j'en ai lu quelques-unes, un jour, qu'il avait oubliées sur son bureau, je n'y ai rien compris et je n'ai plus été tentée, depuis, d'être curieuse.

— Et tu n'as pas cherché depuis à questionner ton père, tu ne t'es pas effrayée, des malheurs qui pouvaient le frapper, si, par exemple, il était engagé dans une voie dangereuse?

— Du tout! du tout!.. Ah! si! un soir, je lui ai dit qu'il serait bien gentil de me mener au spectacle au lieu de s'ennuyer à travailler, souvent toute une soirée, seul dans son cabinet...

— Que t'a-t-il répondu?

— D'abord, d'un ton assez sec : qu'il n'avait pas le temps de me mener au spectacle, et, ensuite plus doucement : que je n'avais qu'à m'y faire conduire, quand cela me plairait, par ma bonne.

— Et tu as profité de la permission?

— Oui... Oh! très-discrètement!.. Thérèse dort au spectacle et ça me gâte mon plaisir de la voir dormir à côté de moi... Dam! elle est vieille, cette pauvre femme! il y a vingt ans qu'elle sert mon père... Elle n'aime pas à quitter la maison... c'est naturel... c'est

bien assez qu'elle fasse son marché chaque matin !.. et je préfère ne pas la tourmenter, et, quand cela est nécessaire, sortir seule.

— Cependant, si Thérèse avait de l'affection pour toi, elle comprendrait qu'il n'est pas convenable que tu parcoures Paris sans être accompagnée ?

— Ah ! elle me recommande chaque fois de prendre garde aux voitures... voilà tout.

— Et ta tante... à laquelle tu rends visite toutes les semaines, elle ne s'étonne pas ?..

— Ma tante sait bien ce qui se passe chez nous... d'ailleurs je lui dis toujours ue je suis venue en voiture et que je m'en retourne de même.

— Ah ! ah ! et pourquoi ne fais-tu pas ce que tu dis à ta tante ?

— Parce que cela m'amuse davantage de me promener... de regarder les toilettes, les équipages.

— Et d'être regardée par les jeunes gens qui te trouvent jolie, n'est-ce pas ?..

Juliette rougit de nouveau et répondit avec une moue charmante :

— Eh bien ! quand cela serait !.. Est-ce qu'il y a du mal à ce qu'on vous trouve jolie ? Mais comme tu est donc devenue sévère, Suzanne !.. Il y a trois ans... à Ermenonville — il est vrai que tu avais trois ans et des diamants de moins, alors — c'était toi qui me parlais toujours... d'une foule de choses que je ne connaissais guère, mais qui, si je me le rappelle, étaient beaucoup plus dangereuses que mes courses solitaires dans Paris, et...

Brin-d'Amour interrompit Juliette.

Un coup de sonnette avait retenti à la porte de l'appartement.

— Tais-toi! fit la lorette, en souriant à son ancienne amie, voici quelqu'un... je vais être obligée de te quitter... embrasse-moi... et après-demain matin, si tu veux, nous reprendrons en déjeûnant ensemble, une conversation où tu te permets, je crois, de me railler un peu.

— Te railler?

Quelle idée!.. parce que je t'ai dit...

— Que quand je n'avais pas un bel appartement, une voiture, des bijoux... quand je n'étais enfin qu'une petite paysanne, j'étais moins sévère... oui, tu m'as dit cela!..

Mais je ne t'en veux pas... va!..

Et Brin-d'Amour, en prononçant ces mots, considérait Juliette avec une douce expression de mélancolie.

— Un jour, continua-t-elle, tu sauras ce qu'on paie toutes ces richesses-là.

— Un jour!.. tu ne me le diras pas après-demain?

— Nous verrons.

Miette entra.

— Monsieur le baron! dit-elle à sa maîtresse qui l'interrogeait du regard.

Brin-d'Amour ne répondit rien; seulement une teinte d'ennui assombrit son visage.

— Et tu reçois des barons! murmura Juliette à l'oreille de son amie.

Brin-d'Amour avait déjà repris sa figure aimable et gaie.

— Et je reçois des barons! répéta-t-elle à hau voix ; ton exclamation fait suite à tes malignes re marques de tout à l'heure, n'est-ce pas, mauvaise ?. C'est pourtant comme cela, ma chère... je reçois de barons, et qui viennent même plus tôt que je ne le attendais, ce qui ne m'amuse guère. Adieu donc... mo coupé va te ramener chez toi. Miette, vous conduire mademoiselle en bas, entendez-vous? Et après-demain à quelle heure veux-tu qu'on aille te prendre ?

— A neuf heures, si cela te plaît.

— Oh! neuf heures, chère enfant! mais je dor encore à onze... mettons midi.

— Comme il te plaira.

— A après-demain, à midi, alors. Adieu! je sui bien heureuse de t'avoir revue... Et toi?

— Moi!

Brin-d'Amour embrassait Juliette ; la jeune fille, se penchant encore vers son amie, repartit en lui rendan son baiser :

— Moi... je serai heureuse... surtout quand tu m'auras appris comment tu l'es devenue si vite et d'une si brillante manière!

III

Monsieur.

Le baron de Fresne, l'amant, ou pour s'exprimer plus correctement, l'entreteneur de Brin-d'Amour, était un homme d'une quarantaine d'années, ni grand ni ni petit, ni beau ni laid, ni spirituel ni bête, ni aimable ni ennuyeux, mais riche à millions, — millions qui lui venaient de son père, soldat de l'Empire, enrichi et ennobli par l'Empire ; — un type fort convenable, enfin, et, par conséquent, fort couru, de l'espèce des entreteneurs.

Il avait eu déjà trois danseuses en vogue, deux actrices célèbres et quatre femmes du monde marquantes.

Maintenant il possédait Brin-d'Amour, dont la réputation datait seulement de deux ans, et prenait tout uniment sa source dans un boudoir.

Et le cher baron était extrêmement satisfait de sa nouvelle liaison ; — ses amours avec Brin-d'Amour ne

remontaient pas, au moment où nous commençons cette histoire, à plus de six mois. — La lorette le remettait, disait-il, de C..., de l'Opéra, qui l'avait ennuyé ; de J..., des Français, qui l'avait volé ; et de madame de P..., de la rue de Lille, qui l'avait éreinté.

Du reste, homme de goût et de sens, instruit, dès sa première maîtresse, des manières et des usages dont il ne faut point se départir lorsqu'on veut jouir tranquillement du plaisir qu'on achète, le baron de Fresne était cité partout pour sa manière de se conduire avec *ses femmes*. Ainsi, il était notoire que jamais le baron n'avait été surpris près d'elles en cas de jalousie ou de querelle, voire même de mauvaise humeur... Il était gracieux toujours... il aimait à jour et à heure fixes... et il payait, sans cesse, à caisse ouverte.

C'était beau, c'était grand ! c'était réellement *régence !*.. cette qualité si recherchée de nos *lions*, et qu'ils n'attrappent guère, justement, peut-être, parce qu'ils la poursuivent trop.

Brin-d'Amour, en apprenant par Miette que le baron venait d'arriver, avait éprouvé un vif sentiment de contrariété. Elle n'attendait cette visite que plus tard, et il lui semblait de fort mauvais goût qu'on l'eût ainsi avancée.

Aussi, en entrant dans son boudoir, où Miette avait conduit *Monsieur*, le premier mot de Brin-d'Amour fut celui-ci, prononcé d'un petit ton aigre qui eût effarouché tout autre qu'un entreteneur aussi distingué que monsieur le baron.

— Déjà vous, mon ami ! je croyais ne vous avoir qu'à l'heure du dîner ?

— C'est vrai, ma toute belle. . mais je m'ennuyais chez moi... Roselle est à sa répétition... j'étais seul... et j'ai éprouvé le besoin de me distraire en accourant vous admirer trois heures plus tôt qu'il ne m'était permis.

Brin-d'Amour regarda le baron ; il avait répondu à une quasi-impertinence par une quasi-raillerie, c'était de bonne guerre, Brin-d'Amour avait trop d'esprit pour ne point le comprendre. Elle sourit à son entreteneur en lui livrant une main sur laquelle il s'empressa d'imprimer ses lèvres, d'une façon toute galante.

— Au reste, ma chère petite, reprit le baron, pour compenser un peu le désagrément que tu peux ressentir de m'avoir sur le dos, comme ça, sans préparations, j'ai voulu t'apporter une bêtise que tu avais paru désirer l'autre jour.

Et il tira de sa poche un écrin qu'il présenta à Brin-d'Amour.

Brin-d'Amour sourit de nouveau, et, cette fois, bien franchement... De mémoire d'homme jamais rancune de lorette n'a tenu devant un bijou.

— Qu'est-ce donc, fit-elle, j'ai désiré quelque chose ? je ne me souviens pas.

Elle ouvrit l'écrin, et, quoi qu'elle voulût faire pour ne point paraître ressentir une vulgaire joie, comme une pauvre grisette à qui on donne son premier mobilier, elle ne put, néanmoins, retenir un cri, et, sur son visage, une rougeur de plaisir.

L'écrin contenait une parure charmante, or jaune et émail bleu, d'un genre fort à la mode à cette époque.

— Ah! vous êtes bien gentil! dit Brin-d'Amour, en accordant un regard caressant au baron, oui, je me le rappelle, à présent, j'avais trouvé cela délicieux... C'est de chez *Vernet*, n'est-ce pas?

— Oui, ma bonne.

— Oh! c'est ravissant!

— Vrai? alors, pour ma peine, tu me pardonnes d'avoir invité, sans t'en demander la permission d'avance, trois amis à ta table aujourd'hui?

— Mais vous avez parfaitement bien fait! et qui va venir?..

— Oh! tu connais! Ruffé, Giraux et Merlier... Le petit Suard dîne ici, hein?

— Vous savez bien qu'il y dîne toujours.

— Bon! avec Roselle nous serons six gaillards qui ne boudent pas au Champagne!.. J'ai donné des ordres à Miette, tu n'as à t'inquiéter de rien...

— Je l'entends bien ainsi.

— Et, après le dîner, un lansquenet monstre... Tu reçois du monde ce soir, il faut qu'on s'amuse... D'abord, moi, je me suis tellement ennuyé ce matin, que je me sens décidé à faire des folies ce soir.

— Ça vous coûtera peut-être cher! surtout si vous perdez encore six mille francs, comme l'autre jour, chez Héloïse Bertin.

— Ah bah! j'en ai regagné trois mille avant-hier, à l'écarté, à Pommier, tu sais... Pommier...

— Oui, Pommier, l'avoué qui est avec madame Verneuil, des Variétés... Eh bien! moi, en attendant vos

invités, je vais commencer ma toilette, ça ne vous gêne pas que je m'habille devant vous?

— Coquette! au contraire, ne t'ai-je pas dit que j'étais venu pour t'admirer.

Brin-d'Amour secoua ironiquement la tête, elle savait à quoi s'en tenir sur l'admiration dont était capable M. le baron.

Cependant c'était chose assez agréable à voir que Brin-d'Amour à sa toilette. Bien des hommes eussent payé cher pour être à la place du baron...

Miette était accourue assister sa maîtresse, et, pendant plus d'une heure, le baron aurait pu promener ses regards, tantôt sur une jambe faite au tour, qu'un fin jupon bordé de dentelles ne cachait pas; tantôt sur un bras rond et potelé, sur une gorge d'une blancheur éblouissante, sur des formes divines, qu'une robe cruelle n'emprisonnait point encore... Brin-d'Amour, soit qu'elle pressentit ce qui devait arriver, soit que, tout entière aux soins de sa parure, elle oubliât qu'elle n'était pas seule, ne négligeait aucun de ces mille petits détails que comporte la toilette des femmes en général, et des lorettes en particulier...

Mais, hélas! Brin-d'Amour avait beau être très-belle et très-longue à s'habiller!..

— Peut-être, après cela, avait-elle mis trop de temps à s'habiller.

Miette n'avait pas achevé d'agrafer la robe de sa maîtresse, qu'un ronflement sonore résonnait, tout d'un coup, dans le boudoir.

Ce n'était pas le jour du baron de Fresné d'être amoureux. Il voulait bien dîner ce jour-là chez Brin-

d'Amour; mais il n'avait nullement l'intention d'empiéter sur ses droits, et ses droits n'avaient droit que le surlendemain.

Il s'était donc vertueusement endormi pendant la toilette de Brin-d'Amour.

Brin-d'Amour, lorsque les ronflements du baron frappèrent son oreille, sursauta malgré elle.

— Ah! ah! Monsieur qui dort! fit Miette, en riant.

Mais Brin-d'Amour ne partagea point l'hilarité de sa caméristе; son front se plissa, au contraire, et, sans la poudre de riz qui blanchissait son visage, on l'eût pu voir légèrement pâlir.

C'est qu'aucune femme, — même une femme galante, — ne pardonne l'indifférence pour ses charmes... l'homme qui les dédaigne ne fût-il pas aimé d'elle, et eût-il le droit de ne pas l'aimer.

Elle lança un coup d'œil de dédain sur le baron, puis, prenant Miette par le bras et l'attirant brusquement à elle, elle lui dit en la regardant en face :

— Tu ris, toi, imbécile? tu trouves cela drôle? Mais, malheureuse! c'est pourtant parce que nous courons toute notre vie après des hommes qui ne dorment pas, que nous crevons toutes à l'hôpital!

IV

Lui.

Le dîner avait été d'une gaieté folle... Au dessert, à l'exception de Brin-d'Amour qui ne buvait que du vin de Bordeaux, — ce sage enfant d'un pays de fous, — les invités du baron de Fresne, et le baron lui-même étaient gris.

Qui dit *gris*, dit aimable, rieur et spirituel, — spirituel, cela pourtant, quand faire se peut, — mais ne dit pas ivre.

Il y a tout un faubourg de distance entre être gris et être ivre.

Les gens du monde seuls savent se griser.

Et par ce démolissage qui court des gens du monde, je ne suis pas fâché, lorsqu'on leur ôte tant de leurs qualités, de constater au moins qu'ils possèdent encore celle de boire plus honnêtement que n'importe qui.

Ils étaient donc tous gris, le baron de Fresne, Ruffé, Giraux, Merlier, Roselle et Suard; mais, des

six, il n'y en avait que trois de spirituels, et ceux-là étaient :

Ruffé d'abord. Un grand et gros personnage que tout Paris possède sur le bout du doigt, d'une cinquantaine d'années, qui passe les deux tiers de sa vie à ingurgiter du vin de Champagne, et le dernier tiers à gagner de l'argent, — pour acheter son champagne, — en dirigeant, avec l'argent des autres, — le tout exécuté fort habilement, — tel ou tel théâtre de Paris, qu'il prend, lorsque le susdit théâtre est malade, et qu'il quitte, lorsqu'après l'avoir remis sur ses pieds, il le voit, en dépit de ses bons soins, vaciller de nouveau, ressaisi par la fièvre.

Giraux, un petit brun au front ravagé, à la barbe entremêlée de fils d'argent, dont l'œil est resté vif; vaudevilliste par état, flâneur par tempérament, vivant sans cesse parmi les femmes galantes et ne les courtisant plus que pour mémoire, mais fort bien traité de ces dames, quoiqu'il soit assez laid, parce qu'il les amuse et qu'elles n'ignorent pas, d'ailleurs, qu'il ne peut donner ombrage ni à leurs amants de cœur ni à leurs amants utiles.

Enfin, Merlier, feuilletonniste fantaisiste ; — le chef du genre, — grand et lourd garçon en apparence, au fond, intelligence fine et déliée, courant. peut-être, un peu trop parfois, après le paradoxe et le néologisme, mais, en revanche, faisant jaillir souvent de sa plume rapide de vives étincelles du meilleur et du plus original esprit.

Quant aux trois derniers convives de Brin-d'Amour, le baron de Fresne, d'abord, puis Roselle et Suard,

ils étaient tout simplement gris, ce qui signifie qu'ils riaient beaucoup, mais qu'ils ne faisaient rire les autres que quand le hasard y mettait beaucoup du sien.

Et, — pendant que j'y suis, — je vais compléter ma galerie de portraits en esquissant ceux de Roselle et de Suard.

Roselle est un acteur d'un de nos théâtres de vaudevilles, dont le principal mérite consiste, sur la scène : à exhiber un nez d'une forme et d'une dimension, en effet, très-divertissantes ; à la ville : à répéter assez drôlement les histoires qu'il récolte dans les coulisses ; en somme, joyeux vivant qu'adorait le baron pour son appétit vivace et ses anecdotes croustilleuses, et près duquel il remplissait en quelque sorte l'emploi d'amuseur patenté.

Lucien Suard, — que vous avez déjà vu, au commencement de ce livre, avec Brin-d'Amour, — est, comme profession, fils et frère d'actrice ; comme caractère, comme esprit, comme talent, il n'est rien. Tout le monde le connaît, et personne ne pourrait émettre positivement une opinion sur lui. On le voit partout. Comment y va-t-il? On l'ignore. Mi-sigisbé, mi-*Bonneau*, il s'accroche à toutes les femmes galantes, quand elles sont à la mode, les sert, les promène, tant qu'elles brillent, et les abandonne dès qu'elles tombent. Type des plus curieux du personnage à qui on donne la main sans savoir pourquoi, Suard semble avoir résolu le problème difficile de dépenser de l'argent en n'en gagnant point. Il a aujourd'hui quarante-deux ans, et il en paraît à peine trente-deux, tant il se tient toujours soigné, rasé de près et

fraîchement ganté. Il parle peu, et ce qu'il dit est toujours très-ordinaire, sans friser jamais cependant le ridicule ou le niais, a l'air impertinent, et, néanmoins, on ne songe pas à lui en vouloir faire un crime... il y a si longtemps qu'on lui connaît cet air-là. On ne lui sait pas de maîtresse, et la plupart des femmes de théâtre et des lorettes lui sourient toujours intimement quand elles le rencontrent ; on ne va jamais chez lui, et il est positif, toutefois, qu'il demeure quelque part. Il n'a pas un ami, et, du plus infime théâtre du boulevard jusqu'à la Comédie-Française, depuis le cinquième de vaudevilliste jusqu'à l'académicien, vraiment ! auteur ou acteur, chacun le tutoie. Lucien Suard, enfin, est quelque chose qui tient à la fois du chevalier d'industrie, du pique-assiette et du bohême, sans être rien de ces trois individualités-là .. quelque chose qu'on ne trouve qu'à Paris, parce que cela ne peut naître, vivre et mourir qu'à Paris.

Cependant, la dernière bouteille d'aï venait de donner sa dernière goutte de mousse aux convives de Brin-d'Amour. Brin-d'Amour avait disparu ; tous ces Messieurs parlaient à la fois.

— Mes enfants, disait le gros Ruffé en élevant son verre, heureusement encore plein, à la hauteur des bougies, afin de pouvoir contempler plus à l'aise, d'un œil radieux, le *travail* du champagne, mes enfants, savez-vous pourquoi ce pauvre Verner, un des meilleurs buveurs, après moi, de ce joli petit vin-là est fou, complétement fou aujourd'hui ?.. Eh bien ! ce n'est pas comme le disent des ânes, parce qu'il a en a trop bu, mais parce qu'il a cessé d'en boire !.. Quand

on s'est mis une fois au champagne, il ne faut plus le quitter, sans cela il vous quitte.

— Tu m'ennuies, criait Giraux à Roselle, tu m'ennuies, Roselle, avec ton nez !..Au théâtre, c'est bien, tu es drôle, orné de cet accessoire... mais quand tu dînes avec des amis tu devrais le laisser chez toi... D'abord, ça doit te gêner pour boire, et ensuite ça incommode tes voisins.

— Laisse donc, répliqua Roselle, c'est par envie que tu attaques mon organe!.. Au moins, moi, il me restera toute ma vie quelque chose de ma jeunesse, et toi, tu n'as déjà plus rien au complet de ce que le bon Dieu t'avait prêté.

— La vie est très-bonne chez vous, disait Merlier au baron, près duquel il était assis; oui, très-bonne, sur ma foi!.. j'y reviendrai. Vous avez de bons vins et une maîtresse charmante, et pas bégueule, ce qui vaut mieux. Je boirai votre vin et, si vous voulez, pour vous être agréable, je lancerai votre maîtresse au théâtre, pas dans une de mes pièces, cet ignare de public ne les aime pas mes pièces, c'est trop fort pour lui, mais dans quelque platitude de mon ami Giraux.

— Non, merci! répondait pour le baron à Merlier, Lucien Suard; Brin-d'Amour n'est pas si sotte que d'aller gâter son teint à vos horribles rampes!.. Elle est bâtie pour aimer et être aimée, *pour de vrai*, ça lui suffit!

— Mais l'art! mon bon ami!

— Oh! l'art... c'est le plaisir!

— L'art, c'est l'argent!

— L'art, c'est le champagne!

— L'art, c'est le nez de Roselle !

— Dieu ! qu'il est stupide avec mon nez, ce Giraux. mais c'est vieux comme les rues, ces plaisanteries-là, mon cher.

— Ton nez est vieux... pas si vieux que celui d'Odry... qui est maire d'Auteuil, je crois... voilà pourtant ce qu'on fait des vieux nez d'acteurs... des maires !...

— Messieurs, il n'y a plus de champagne, voulez-vous que j'en envoie chercher ?

— Oui ! oui !.. toujours du champagne !.. Comment, il n'y a plus de champagne ici, et on ose me l'avouer !

— Ah ! bah ! Ruffé, tu en as assez consommé, tu n'auras plus de place pour mettre le café et les liqueurs.

— Ah ! oui, c'est juste ; allons prendre le café au salon.

— Oui, oui, vive le café ! et puis un petit lansquenet après.

— Vive le café et le lansquenet !

A ce moment, Miette entra dans la salle à manger.

— Madame attend ces Messieurs au salon, dit-elle.

Nos dîneurs se levèrent en poussant un hurrah, et, d'un pas plus ou moins ferme, sans discontinuer de crier et de rire, ils passèrent au salon.

Il était alors dix heures ; quelques personnes étaient déjà arrivées pour le lansquenet :

Clara et Rose Simon, deux sœurs jumelles, extrêmement jolies ; Cécile Lemaire, grande brune, célèbre dans le monde galant par ses goûts excentriques ; madame Verneuil, actrice des Variétés, petite boulotte au

regard leste; Fanny Klotz, grosse Allemande, déjà sur le retour, mais encore agréable, et toujours mise avec un luxe que lui permettaient, d'ailleurs, les douze mille livres de rentes qu'elle avait amassées dans le commerce des amours.

En fait d'hommes, il y avait : Pommier, un jeune avoué, l'amant de madame Verneuil: Peretti, officier italien en mission diplomatique à Paris ; le marquis de Hoodsvorth, riche Anglais, venu en France tout exprès pour apprendre à conjuguer, dans les règles, le verbe : je t'aime; Gustave Baumel, un peintre de talent; Réné Savary, un de nos habiles professeurs de chant au Conservatoire.

Tout ce monde s'était levé à l'entrée du baron de Fresne et de ses convives. Pendant qu'on échangeait, de part et d'autre, des politesses ou des plaisanteries, Lucien Suard, qui, en quittant la table le dernier, avait noyé sa demi-ivresse dans un grand verre d'eau glacée, — ce garçon prudent ne se souciait pas d'être gris quand le moment du lansquenet sonnait, Lucien Suard; — disons-nous, s'approcha de Brin-d'Amour, abandonnée un instant, et se penchant à son oreille :

— J'ai un mot à vous communiquer, ma bonne, fit-il.

— Eh bien! communiquez.

— Je n'ai pas voulu vous dire cela pendant le dîner, parce que... on a beau être philosophe... ça vexe toujours un peu.

— Qu'est-ce donc, enfin? d'Estorg m'a fait une farce.

— Une farce complète... avec Marie Delaunay...

cela date d'hier au soir... j'ai appris l'aventure tantôt, en vous quittant, de Marie elle-même, qui est enchantée de vous avoir volé un amant.

Brin-d'Amour ne sourcilla pas.

— C'est bon, merci! repartit-elle, ils vont venir tous deux ce soir, je pense ; je me conduirai en conséquence.

— Oui... et puis il viendra aussi un jeune homme que je vous recommande, ma chère ; ah! je crois que celui-là serait un trésor pour vous dédommager de vos peines de cœur.

— Mes peines de cœur... vous savez bien que je n'aimais pas d'Estorg... c'est stupide ce que vous dites-là! Qu'est-ce que c'est que votre jeune homme?

— Un écrivain .. un faiseur de pièces.

— Peuh!

— Oh! mais il ne travaille que comme amateur... il n'est pas riche, mais il a de quoi vivre.

— Où l'avez-vous rencontré?

— Au théâtre, parbleu!..

— Me connaît-il?

— Il vous a vue deux ou trois fois et il vous trouve ravissante.

— Est-il spirituel?

— Plein d'esprit... et un peu romanesque... un peu *Werther*... ce qu'il vous faut.

— Jeune?

— Vingt-six ans.

— Joli garçon?

— Jugez-en vous-même... le voici qui entre... je vais vous le présenter.

Miette venait, en effet, d'annoncer M. Georges Muller ; mais comme chacun, dans le salon, était occupé à rire ou à causer, personne n'avait fait attention au nouveau venu qui, se présentant pour la première fois dans cette maison, restait auprès de la porte, cherchant son introducteur, — Lucien Suard, — des yeux, et assez embarrassé de sa contenance.

La vue de Lucien, accourant à lui, fit plaisir à Georges Muller.

— Vous voilà, mon bon, dit Suard, en tendant la main au jeune homme... C'est bien ! vous êtes de parole... Suivez-moi, j'ai parlé de vous à madame de Lavergne. — De Lavergne était le grand nom, le nom à cérémonie de Brin-d'Amour ; — on vous attend.

— On m'attend... vous y mettez de la politesse, Suard.

— Du tout !.. Tenez... on vous regarde déjà pendant que je vous prépare... Allons ! mon cher ! venez, n'oubliez pas ce que je vous disais, hier au soir, quand vous me parliez avec tant d'enthousiasme de la beauté de Brin-d'Amour : on a fait plus de la moitié du chemin près d'une femme quand on a réellement envie de cette femme.

Là-dessus, Lucien Suard prit Georges Muller par le bras et l'amena à Brin-d'Amour.

Brin-d'Amour était déjà fixée sur le compte de Georges Muller. — Rappelez-vous que Brin-d'Amour était une lorette, c'est-à-dire qu'elle menait les choses rondement ; souvenez-vous encore qu'elle se trouvait alors sous le coup d'une traîtrise ; — et, sous ce rapport, lorettes et femmes honnêtes se ressemblent ;

leur cœur n'est jamais si facile à conquérir que lorsque l'infidélité y a ouvert une brèche. — Bref, Brin-d'Amour avait eu le temps d'examiner Georges Muller, tandis que Suard causait avec lui, elle le trouvait bien, il lui plaisait, c'était une nouveauté, d'ailleurs, pour elle, qu'un amant hors des rangs des lions qui l'entouraient d'ordinaire, et elle s'était dit :

— Cet homme sera mon amant.

Donc, quand le jeune homme de lettres s'inclina devant elle et prononça ces mots :

— Madame, permettez-moi de vous remercier de l'honneur que vous me faites en me recevant.

Brin-d'Amour, croisant de son regard le plus doux le regard de son interlocuteur, lui répondit :

— C'est moi qui vous remercie, Monsieur, de me donner à espérer que je compterai bientôt un ami de plus.

Comme Brin-d'Amour achevait sa phrase de politesse, les cris au lansquenet ! au lansquenet ! retentirent dans le salon.

— Viens-tu, Brin-d'Amour ! cria le baron de Fresne qui avait pris place, le premier, devant une table de jeu vers laquelle l'appât du gain entraînait maintenant tout le monde.

— Tout à l'heure ! repartit Brin-d'Amour... Commencez sans moi... je reçois quelqu'un.

— Ah ! ah ! mais c'est le petit Muller... Bonsoir, Muller... tu viens donc aussi en mauvaise société, toi ? cria, de loin, Giraux.

— Bonsoir ! Muller.

— Bonsoir ! Muller, répétèrent Merlier et Roselle.

— Bonsoir! Messieurs, repartit Georges en adressant un salut de la main aux deux hommes de lettres et à l'acteur.

Et tout fut dit : d'un côté on ne s'occupa plus que de considérer des cartes et de perdre ou de gagner de l'or... — de l'autre... — et cet autre côté se composait de Brin-d'Amour et de Georges, — on s'assit sur une causeuse, et l'on disposa à faire connaissance.

Quant au baron de Fresne, il ne songea seulement pas à jeter un coup d'œil sur ce nouveau venu pour lequel Brin-d'Amour, joueuse enragée ordinairement, refusait de prendre la première banque, comme c'était son droit de maîtresse de maison.

— Vous êtes écrivain, Monsieur, fit Brin-d'Amour à Georges Muller, pour entamer la conversation.

— Oui, Madame, répliqua Georges en souriant, ce ne m'est peut-être pas une recommandation près de vous, que ce titre, par ce temps où il est aussi commun et presque aussi mal porté que certain signe distinctif de certaine institution... Mon plus grand mérite, pour être favorablement accueilli de vous, — et je désirerais que vous fussiez en cela de mon avis, — est de vous avoir vu une fois et d'avoir aussitôt souhaité de vous revoir mille autres.

— Mille fois... de suite?

— De suite.

— C'est beaucoup... ça fait trois ans à peu près, savez-vous, mille fois, si je compte bien?

— Mettons donc trois ans, si vous voulez, Madame... Est-ce que cela vous effraierait, un amour qui durât trois ans?

— Oh!.. on ne s'effraie pas des impossibilités, Monsieur! Trois ans!.. mais, en trois ans, vous aurez trente maîtresses!

— Vous croyez?.. Alors c'est que je n'en trouverai pas une que je puisse aimer comme je vous aimerais, Madame.

Brin-d'Amour regarda Georges, et, malgré elle, se sentit émue; il y avait tant d'expression dans la physionomie de son interlocuteur que le plaisant de la teneur de cette déclaration, à brûle pourpoint, disparaissait sous la forme passionnée dont elle était enveloppée.

Elle ne répondit rien, mais se levant, son regard toujours attaché à celui de Georges, elle effleura de son genou le genou du jeune homme et, le cachant à tous, en passant ainsi devant lui, demeuré assis, elle lui tendit une main sur laquelle il déposa un baiser qui, pour être rapide et silencieux, n'en fut pas moins brûlant.

Comme Brin-d'Amour détournait enfin ses yeux des yeux de Georges, elle aperçut d'Estorg et Marie Delaunay qui entrait dans le salon.

— Oh! oh! pensa la lorette, ils arrivent ensemble!.. ils n'y mettent pas de mystère, au moins! c'est dommage!.. j'aurais voulu me moquer un peu d'eux.

Elle se pencha vers Georges.

— Jouez-vous? lui demanda-t-elle.

Georges jeta un coup d'œil du côté de la table du lansquenet sur laquelle roulaient les pièces d'or et il allongea comiquement les lèvres

Brin-d'Amour comprit cette grimace, qui disait franchement :

— C'est un peu cher pour ma bourse !

Elle tira de sa poche un porte-monnaie et le tendit au jeune homme.

— Eh bien ! jouez pour moi, reprit-elle, je vous en prie... j'ai à causer, un instant, avec une amie... Jouez ! et ne craignez rien ! je suis sûre que nous devons gagner ensemble.

Georges s'inclina devant ces engageantes paroles et se dirigea vers la table de jeu.

Marie Delaunay et d'Estorg s'avançaient, au même moment, vers Brin-d'Amour.

Marie Delaunay était une grande blonde, d'une vingtaine d'années, assez belle, mais d'une beauté froide, sans charme.

— Eh ! bonsoir ! mon petit Brin, minauda-t-elle, après avoir hypocritement embrassé sa rivale, je viens tard... hein ? Mon Dieu... j'ignorais encore, il y a une heure, si je pourrais sortir... j'étais souffrante... j'ai des migraines atroces depuis quelque temps... Sans d'Estorg, qui a eu la bonté de passer me prendre et de me jurer que cela te chagrinerait infiniment de ne pas me voir, je me serais couchée... vrai !..

— Cela m'aurait, en effet, affligé beaucoup de ne pas vous voir tous les deux.

— Tous les deux. . pourquoi tous les deux ?.. mais d'Estorg avait bien l'intention de venir, lui...

— Sans doute, ma bonne amie, vous savez bien que je ne manque jamais...

— Asseyons-nous donc, interrompit Brin-d'Amour.

Marie Delaunay et d'Estorg prirent place à côté de Brin-d'Amour, l'un et l'autre assez étonnés du mot équivoque que venait de leur jeter cette dernière. Car, enfin, Marie Delaunay voulait bien que tout le monde apprît qu'elle avait enlevé à Brin-d'Amour son amant, mais elle eût été désespérée que Brin-d'Amour le sût avant tout le monde; cela eût ôté moitié d'attraits à sa perfidie. Quant à d'Estorg, c'était plus que de la surprise qu'il éprouvait, c'était de l'inquiétude : d'Estorg *s'était offert*,—comme on dit encore dans ce monde-là,—à Marie Delaunay, parce qu'elle lui plaisait d'abord, et ensuite parce qu'il avait compris que Marie, en se donnant à lui, voulait jouer à Brin-d'Amour un méchant tour,—en guise de représailles, peut-être, — et que le rôle qu'il devait remplir, lui, dans cette petite comédie, ne pouvait que flatter son amour-propre; mais, au demeurant, notre lovelace n'avait jamais eu l'intention d'abandonner Brin-d'Amour pour Marie Delaunay... il avait tout au plus pressenti une scène de reproches, quand son crime serait découvert, mais cette scène suivie, infailliblement, d'un doux raccommodement...

Et voilà qu'au contraire, au premier mot, au premier regard de Brin-d'Amour, d'Estorg devinait, avec effroi, que ce qu'il avait cru une folie de sa part n'était qu'une sottise; que la scène de reproches se passerait en scène de railleries, et qu'il en serait enfin pour de nouvelles amours qui ne valaient pas les anciennes !

Brin-d'Amour ne put retenir un grand éclat de rire, en considérant la mine de ces deux braves qui étaient venus pour la narguer glorieusement de leur triomphe, et qui semblaient tout piteux et embarrassés de ce

triomphe, parce qu'elle leur avait fait connaître tout de suite qu'il n'était pas un secret pour elle.

— Eh bien ! mes enfants, reprit-elle, qu'avez-vous donc ? cela vous étonne de m'entendre vous dire que j'aurais été désolée de ne pas vous serrer la main ce soir ? mais c'est une politesse que je vous adresse là, il me semble.

— Une politesse... sans doute !.. repartit Marie Delaunay, qui, ne se sentant pas de force à lutter d'esprit avec sa rivale, voulut essayer de la mauvaise humeur. Mais tu es polie... d'un ton si singulier...

— J'ai un ton singulier... comment... en vérité... j'aurais un ton de cette façon-là !.. est-ce que c'est aussi votre opinion, d'Estorg ?

— Mais, chère amie, en effet... cependant... je ne trouve pas, balbutia le malheureux d'Estorg, qui voyait avec angoisse arriver le dénouement de cette facétie, et ne savait quelle contenance y tenir.

— Allons ! voilà que d'Estorg patauge ! fit Brin-d'Amour avec un impertinent redoublement de gaieté. Cependant, je le répète, mes bons amis, la manière dont je vous ai reçus me paraît très-convenable. Vous auriez pu, au lieu de venir perdre quelques heures chez moi, les employer plus agréablement chez vous... — chez toi, Marie ; tu avais la migraine... tu as dû rester au lit toute la journée... — et le temps passe si vite quand on s'adore comme ça tout fraîchement ! — Vous avez préféré me sacrifier votre plaisir ; je vous ai remerciés du sacrifice, je vous en remercie encore, voilà tout. Si j'exprime là quelque chose de contraire aux lois les plus sévères de l'amitié, je veux ne plus me

nommer Brin-d'Amour... avoir pour entreteneur Ruffé ou Giraux, et pour amant, ma foi, tenez ! vous, mon bon d'Estorg.

Pour le coup, il n'y avait plus à douter; Brin-d'Amour se moquait d'eux d'une manière qui passait les bornes. D'Estorg et Marie Delaunay se levèrent en essayant de sourire, mais sans répondre un mot à Brin-d'Amour; Marie Delaunay, parce qu'elle n'avait pas assez de tact pour répondre à une raillerie par une méchanceté... d'Estorg parce qu'il jugeait que le plus sage pour lui était de panser sa blessure et de ne se point révolter contre la main qui le frappait.

Mais Brin-d'Amour n'en avait pas encore fini avec sa vengeance.

Saisissant par le bras chacun de nos deux tristes amants et les retenant contre elle, comme ils allaient lui abandonner le champ de bataille, elle leur dit, toujours du même accent ironique :

— Mes bons amis, une autre fois, quand vous voudrez me tromper... pour quelque autre plaisanterie, s'entend... vous vous y prendrez plus adroitement, n'est-ce pas ?

Ou plutôt, tenez ! mieux que cela !. Pour vous éviter des dépenses d'esprit, qui coûtent toujours, on a beau dire, vous viendrez tout simplement ensemble me demander ce dont vous aurez envie.

Et si c'est quelque bonheur dans le genre de celui que vous m'avez volé hier, je vous jure que je vous épargnerai cette mauvaise action, car je vous en ferai cadeau tout de suite.

Là-dessus, aimez-vous bien, ne restez pas plus d'un

mois ensemble... ceci dans l'intérêt de l'un et de l'autre... et croyez-moi, néanmoins, votre toute dévouée servante.

Cette tirade achevée, Brin-d'Amour rendit la liberté à d'Estorg et à Marie Delaunay, et courut au lansquenet.

— Ah ! la voilà, enfin, cria-t-on de toutes parts.

— Avez-vous gagné, mon associé? dit-elle à Georges Muller, en s'appuyant sur l'épaule du jeune homme.

— Mais, vous voyez, Madame, repartit Georges, qui montra à la lorette une pile d'or fièrement dressée devant lui.

— Bon !.. continuez !.. il faut que j'aille voir pourquoi on ne sert pas le punch.

— C'est vrai, dit le baron, pourquoi ne sert-on pas le punch? Je perds un argent fou et je ne bois rien... il n'y pas compensation.

— Vous... vous avez déjà beaucoup gagné, et vous gagnerez encore ! Vous plaignez-vous? murmura Brin-d'Amour à l'oreille de Georges.

Georges tressaillit, car il ne pouvait se méprendre au sens de cette tendre prédiction, si légèrement gazée. Son œil étincela. . il eût voulu pouvoir remercier Brin-d'Amour par un regard, mais elle était derrière lui, et il craignait d'en dire trop en se retournant.

Un joueur venait à ce moment de *passer* quatre fois, et, les cartes à la main, il attendait, pour essayer une cinquième tentative, qu'il se présentât des adversaires et de l'or.

— *Banco !* fit tout à coup Georges.

Dans l'impossibilité de manifester sa joie, comme amant, Georges la laissait éclater, comme joueur, dans ce cri audacieux.

Il y avait deux mille francs sur la table.

Brin-d'Amour sourit.

Elle devinait toute l'ivresse de ce *banco*.

— C'est bien, cher! murmura-t-elle, toujours penchée sur Georges.

— Bah! puisque monsieur est en veine! eut la complaisance de répondre le baron.

Georges sourit à son tour.

Il était en veine! en effet...

Et il gagna les deux mille francs.

. . . .

A quatre heures, cependant, le lansquenet se mourait chez Brin-d'Amour.

Les victimes étaient le baron de Fresne, Giraux et d'Estorg.

D'Estorg, surtout, avait perdu beaucoup d'argent; ce qui redoublait encore son chagrin d'avoir gagné Marie Delaunay.

On prit congé de Brin-d'Amour.

Comme Georges Muller, après avoir remis à la lorette son porte-monnaie gorgé d'or, — car elle avait voulu qu'il continuât de jouer pour elle toute la soirée, et il avait gagné énormément, — comme Georges, disons-nous, s'inclinait un des derniers devant Brin-d'Amour, — on quitte toujours, en pareille circonstance, un des derniers, la femme qu'on commence à aimer.

— Monsieur Muller, fit-elle négligemment, où demeurez-vous donc ?

— Place Louvois, Madame, répondit Georges, assez surpris de la question.

— Eh bien! c'est parfait! reprit Brin-d'Amour, monsieur de Fresne, qui demeure rue Richelieu, va vous reconduire!. N'est-ce pas, mon ami.

— Comment donc ! s'écria le baron, qui passait son paletot. Monsieur m'a ruiné, mais c'est à ton profit, bel ange, je n'ai pas le droit de lui en vouloir!.. Bonsoir, chère petite.

— Bonsoir, Messieurs. Et la porte de la lorette se ferma sur le baron, Georges et Lucien Suard. Tous les autres s'étaient déjà éloignés.

— Cette idée de me faire reconduire, dit tout bas Georges à Suard en descendant l'escalier ; j'aurais bien mieux aimé m'en aller avec toi.

— Eh bien ! qui t'en empêche ?.. Nigaud ! tu n'as donc pas compris pourquoi elle t'a demandé ton adresse?

— Ma foi, non !

— Comment ! tu fais des pièces et tu en es là!.. Allons ! . c'est donc moi qui vais te raconter le *scenario* : ne sors pas demain de chez toi de la journée, m'entends-tu ?

— Vraiment!.. il serait possible!.. tu crois...

Ici Georges fut interrompu dans son expansion : il était devant la voiture du baron, et le baron, lui montrant la portière ouverte, lui disait :

— Quand il vous plaira, Monsieur.

Georges eut un beau moment.

— Au fait, pensa-t-il, je préférerais, sans doute, m'en aller en fumant mon cigare et en causant d'*elle* avec Lucien, mais puisque j'ai accepté la politesse de ce brave homme, dont il est évident que je vais prendre la maîtresse, je dois m'ennuyer en galant amant de cœur.

Et il cria bonsoir à Lucien Suard.

Et l'*amant de cœur*, en expectative, prit place en voiture près de l'*amant utile*, en titre.

V

Une jeune fille seule.

En remontant ses cinq étages pour rentrer chez son père, à la suite de sa rencontre avec son ancienne amie, Juliette se sentit toute triste; elle n'avait pu contempler impunément la splendeur de Suzanne; — vous savez que Juliette ne connaissait encore, en Brin-d'Amour, que Suzanne? — elle se rappelait ces tapis, ces beaux meubles, ces dorures, tout ce luxe, enfin, dont ses regards venaient de se repaître pour la première fois de sa vie, et la simplicité de la demeure où elle avait pourtant jusqu'alors passé, sans regrets, ses jours, lui semblait maintenant presque de la pauvreté.

— Mon père n'est pas encore revenu? demanda-t-elle à Thérèse.

— Non, Mademoiselle, fit la vieille bonne.

— A ce moment on sonna à la porte de l'appartement.

— Bon, pensa Juliette, je suis rentrée à temps.

Mais ce n'était pas M. Laugier : c'était un commissionnaire qui apportait un billet de sa part pour Juliette ; dans ce billet, le père prévenait laconiquement sa fille qu'elle n'eût point à l'attendre pour dîner ; qu'une affaire importante le retenait dehors, et qu'il ne serait de retour, probablement, que fort tard.

Sans se rendre compte de cette impression, Juliette éprouva comme de la joie en apprenant qu'elle allait être seule toute la soirée, seule, bien seule !.. — Thérèse ne comptait pas pour elle, — libre de songer à son aise à ce qui l'intéressait tant depuis quelques heures, c'est-à-dire libre de continuer sans être interrompue le petit roman dont son imagination avait commencé à broder le premier chapitre en s'en revenant dans le coupé de Suzanne.

— Quand voulez-vous dîner, Mademoiselle ? demanda Thérèse à la jeune fille, qui se dirigeait vers sa chambre.

— Oh ! plus tard !.. je te préviendrai quand j'aurai faim ! repartit Juliette ; ne t'occupe pas de moi.

Et elle s'enferma chez elle.

La chambre de Juliette était petite, mais, quoiqu'elle pût en dire, à cette heure qu'elle devenait si dédaigneuse, meublée avec une certaine élégance. On y sentait la recherche de la jeune fille qui, à défaut de futilités luxueuses qu'elle n'a pu se procurer ou qu'elle ignore, a trouvé du moins du goût à y répandre. Un lit et une toilette-commode en bois d'acajou ronceux ; un divan de damas de couleur bleue, comme le tapis qui recouvrait le plancher ; des rideaux de mousseline brodée à la fenêtre et au lit ; quelques belles gravures

modernes aux murailles, une pendule de marbre blanc, entre deux vases de porcelaine de Saxe, sur la cheminée, tel était l'ameublement de cet asile virginal.

Cependant Juliette était étendue sur son divan, les yeux à demi fermées, rêvant à Suzanne... à Suzanne qu'elle avait quittée pauvre, et qu'elle retrouvait riche, à Suzanne qui, de petite paysanne, était si brusquement devenue une grande dame... à Suzanne, à qui elle prêtait jadis des souliers pour le dimanche, et qui lui prêtait aujourd'hui sa voiture dans la semaine !

Les femmes, — même les plus innocentes, — ont un secret instinct qui les guide sûrement, neuf fois sur dix, dans maintes occasions où nous ne savons, nous, toujours que nous égarer et nous perdre. — Cela provient peut-être de ce que notre première mère a mordu avant notre premier père au fameux fruit de l'arbre de science. — Or, Juliette, dans la course, parfois un peu folle, de son esprit à la découverte du mystère qui la préoccupait si vivement, attrapait donc par-ci par-là quelques indices qui la mettaient sur la voie. D'abord elle ne présumait pas que Suzanne fût mariée, ce qui n'était déjà pas trop mal pensé. Ensuite elle assignait à ce baron, dont l'arrivée avait fait faire une si violente grimace à Suzanne, un rôle important dans l'existence de son amie, ce qui continuait d'être fort joliment préjugé. Restait la grimace, qu'elle ne savait trop comment expliquer... à moins que le jeune homme que Suzanne avait avec elle dans sa voiture, aux Champs-Élysées, ne fût pour quelque chose dans cette marque de contrariété. Mais alors pourquoi Suzanne s'était-elle séparée de ce jeune homme si cavalière-

ment, sans serrer seulement la main qu'il lui tendait en lui disant adieu?

Il y avait près d'une heure que Juliette était dans sa chambre, s'amusant à tromper ainsi sa curiosité par des suppositions en attendant qu'elle pût la satisfaire, en voyant et en écoutant encore. Le jour baissait. Le regard de la jeune fille, tourné du côté de la fenêtre, contemplait vaguement, à travers les interstices de la mousseline, le ciel à l'azur pâlissant.

Tout à coup ce regard devint fixe, attentif, invinciblement attaché.

Nous avons dit que Juliette demeurait au cinquième étage.

Or, au sixième, en face d'elle, de l'autre côté de la rue, dans une mansarde, juste au-dessous de ce ciel d'un bleu pâle que Juliette avait considéré si longtemps sans le voir, voici ce que ses yeux apercevaient maintenant :

Un jeune homme avait ouvert d'abord la croisée de cette mansarde.

Une femme, jeune également, était venue se placer auprès de lui.

Ils avaient causé gaiement, côte à côte, un instant à la croisée.

Puis, sur un sourire de la jeune femme, le jeune homme s'était retiré dans la chambre, assez pour ne plus être vu de la rue, pas assez pour ne plus l'être de Juliette.

Il s'était assis sur une chaise, avait fait un signe, proféré un appel, sans doute...

Et la jeune femme, en souriant davantage, s'en

était allée se mettre sur les genoux du jeune homme.

Alors elle l'avait pris, lui, par le cou, leurs bouches s'étaient rapprochées, leurs cheveux s'étaient mêlés; de son côté il l'avait étreinte par la taille, et ils étaient restés abîmés dans ce baiser si longtemps, si longtemps...

Que Juliette, les joues empourprées, les yeux étincelants, la poitrine haletante, avait cru, malgré la distance, malgré sa fenêtre fermée, en percevoir non pas le bruit, — de tels baisers n'ont pas de bruit; — mais le frémissement, le murmure... — Cherchez un nom au son de cette caresse, moi j'y renonce.

Cependant comme il y a un terme à tout, même à ces baisers qu'on aime tant à donner et qu'on aime tant à voir, le jeune homme et la jeune femme de la mansarde cessèrent de causer dans ce langage, que tout le monde parle et que si peu de gens comprennent, ils se levèrent...

Et, malgré elle, Juliette jeta un cri de regret... Je ne sais qui, du jeune homme ou de la jeune femme fermait alors la croisée de la mansarde.

A cet instant la voix de Thérèse retentit.

— Mademoiselle, disait-elle, il est six heures, le dîner est prêt; si vous n'arrivez pas, tout sera froid.

Arrachée si brusquement aux pensées qu'avait fait naître en elle un spectacle inconnu, Juliette bondit sur son divan, comme si elle eût craint que la vieille domestique ne l'eût surprise l'œil attaché sur les amoureux de la mansarde.

— Me voici, murmura-t-elle.

Et elle étouffa un soupir en jetant un dernier re-

gard sur la fenêtre des amoureux, et elle sortit de sa chambre.

Le dîner était prêt, en effet, le couvert mis.

Mais Juliette ne mangea point.

— Qu'avez-vous donc, Mademoiselle? demanda Thérèse, étonnée de ce que sa jeune maîtresse ne faisait pas plus honneur au repas, êtes-vous malade? vous ne touchez à rien.

— Cela m'ennuie de dîner seule, repartit Juliette, et puis, je n'ai pas très-faim.

— Vous aurez trop déjeuné chez votre tante, bien sûr!..

— Allons! ne me tourmente pas, ma bonne, reprit Juliette; dessers, mange, et ne t'occupe pas de moi.

Là-dessus elle quitta la table sans plus se préoccuper de Thérèse qui grommelait entre ses dents...

Et elle retourna à sa chambre...

La fenêtre de la mansarde s'était rouverte; mais Juliette eut beau guetter près d'une demi-heure, personne n'y reparut.

Les amoureux étaient sortis.

Lassée d'attendre, Juliette quitta enfin son poste d'observation derrière ses rideaux de mousseline; ce fut, même avec un secret sentiment de honte qu'elle s'aperçut alors, à la pendule, du temps qu'elle venait d'employer si singulièrement.

Elle passa au salon et se mit à son piano.

Mais la musique n'a rien de réfrigérant; elle porte naturellement à l'âme, et quand l'âme est déjà quelque peu remuée, elle n'a pas de peine à la bouleverser davantage.

Les doigts de Juliette parcouraient le clavier, ses yeux lisaient Beethoven, son oreille aspirait la mélodie; mais sa pensée s'en allait au loin, tantôt vers le jeune homme et la jeune femme qui s'embrassaient si bien au fond de leur grenier, tantôt vers Suzanne qui était devenue si belle, qui avait une voiture, des plateaux en argent pour prendre du vin de Malaga, et des barons à ses ordres.

Juliette demeura une heure environ à son piano.

Quand elle le quitta son visage avait une expression de fatigue incroyable.

La pauvre enfant! en un jour, le hasard lui avait fait faire plus de chemin dans le pays de l'imagination qu'elle n'en avait parcouru en deux ans, c'est-à-dire depuis l'instant où, comme toutes les jeunes filles, elle avait commencé à s'éprendre de ces dangereux voyages.

Elle promena ses regards autour d'elle avec ennui.

Ordinairement, le soir après le dîner et une heure passée à son piano, elle se mettait à quelque ouvrage de broderie ou de tapisserie sans qu'il lui semblât qu'il pût arriver jamais qu'elle eût le désir d'employer autrement son temps.

Ce soir-là, au contraire, Juliette ne comprit pas qu'on éprouvât le moindre agrément à fabriquer ainsi, toute une soirée, des oiseaux et des fleurs de laine ou de coton.

Elle tenait une bougie à la main, elle entra machinalement dans la chambre de son père.

Il y avait une bibliothèque dans cette chambre.

Jamais Juliette n'avait regardé dans cette bibliothè-

que, sans même que son père eût eu besoin de lui dire que les livres qui étaient là n'étaient point faits pour elle.

Ce soir-là Juliette devint curieuse.

La clé se trouvait justement sur le meuble, d'une main tremblante, — car elle sentait qu'elle faisait mal, — elle tourna cette clé.

Au reste, les ouvrages qui composaient la bibliothèque n'avaient rien, il faut le dire, d'attrayant pour une jeune fille, et c'était probablement dans la conscience que leurs titres ne tenteraient point Juliette, que M. Laugier négligeait de la sorte d'emprisonner ses livres.

Des histoires de révolutions, de tous les auteurs et de tous les pays ; des pamphlets, des brochures politiques : *Paul-Louis Courrier* et *Cormenin*, *la Némésis* de *Barthélemy*, *les Paroles d'un croyant* de *Lamennais*, puis des collections de journaux anciens ou modernes : *la Tribune*, *le National*, tels étaient les hôtes imprimés de M. Laugier, — hôtes peut-être fort savants et fort profonds ; mais à coup sûr, de nature peu égayante, — que Juliette prenait, l'un après l'autre, dans ses petits doigts mignons, qu'elle inspectait d'un coup d'œil et qu'elle remettait bien vite à leurs places respectives.

En moins de cinq minutes Juliette eut donc achevé sa revue.

Tous les casiers, depuis les plus élevés, — ceux qu'on ne pouvait atteindre qu'en montant sur une chaise, — jusqu'aux plus rapprochés du parquet, avaient été parcourus par la jolie curieuse.

Elle allait refermer la vitre de la bibliothèque, non sans un soupir donné à une vague espérance déçue, lorsque dans un coin, en remettant sur sa gauche un bouquin qui, pas plus que les autres ne l'avait séduite : l'*Histoire des Papes*, — 1791. — elle entrevit, au fond du casier, à plat contre le dos du meuble et caché par ses gros frères, certain petit volume relié en basane vert tendre.

Retirer aussitôt les cinq ou six premiers tomes de l'*Histoire des Papes*, pour attraper le petit volume vert tendre, fut pour Juliette l'affaire d'une seconde.

D'instinct, elle devinait que ce livre n'avait pas été caché pour rien.

Mais le petit volume vert n'était pas seul ; il possédait deux compagnons, de même taille et de même habit que lui.

Le cœur de Juliette battait à tout rompre lorsqu'elle eut ces trois volumes dans les mains.

Elle aurait voulu pouvoir les regarder tous les trois à la fois... Cependant comme cela était physiquement impossible, elle se décida à en poser deux sur une chaise pour en ouvrir un...

Elle l'ouvrit donc.

Le titre ne signifiait pas grand'chose : — un nom d'homme tout simplement. — Le frontispice n'en disait pas davantage : — un portrait d'homme, également ; le portrait de l'auteur sans doute, et ce Monsieur, quoique doué d'une assez agréable figure, était susceptible avec son habit de soie puce et sa perruque poudrée, de représenter un héros de la révolution, tout aussi bien qu'un héros de roman !

Et il y reposait tant de héros révolutionnaires dans la bibliothèque du républicain Laugier!

Mais Juliette poussa une exclamation...

Le rouge lui monta au visage, elle referma le livre, le rouvrit, le referma, se disposa à le remettre en avant-garde des deux autres volumes dans sa cachette ; hésita, rouvrit de nouveau le livre, et dévora cette fois des yeux la gravure qu'elle n'avait fait d'abord qu'effleurer.

Le diable l'avait emporté sur le bon ange!

Aussi, pourquoi cette pauvre Juliette avait-elle rencontré Brin-d'Amour aux Champs-Élysées, et aperçu deux amants qui s'embrassaient, trop bien, dans leur mansarde!

Pourquoi M. Laugier avait-il été jeune avant d'être père et républicain?

— Vous m'accordez que, jeune, on lit des ouvrages qu'on ne lit plus quand on est père et surtout républicain.

Pourquoi, enfin, le républicain avait-il conservé ce roman qui ne devait plus être pour lui qu'une lettre morte?... Ou, du moins, pourquoi le père l'avait-il si mal caché?...

Cependant la bibliothèque était close, la chambre de M. Laugier, solitaire.

Juliette s'était enfermée chez elle après avoir dit à Thérèse :

— Couche-toi si tu veux, moi, je suis fatiguée, je vais dormir.

Mais Juliette mentait ; elle n'était pas fatiguée, elle n'avait pas envie de dormir... elle ne dormait même

pas quand, vers les deux heures du matin, M. Laugier, marchant sur la pointe du pied, pour ne point réveiller sa fille, rentrait dans sa demeure.

A la lueur de sa lampe de nuit Juliette lisait...

Et que lisait-elle?

La Vie et les Aventures du chevalier de Faublas.

VI

Chez un amant.

Il y a un charme indicible dans l'attente de la première visite d'une femme qui vous plaît. La crainte qu'elle ne vous manque de parole, d'un côté; de l'autre, l'espoir qu'elle ne vous a pas voulu tromper; l'impatience qui vous prend en regardant l'aiguille de la pendule marcher trop vite et trop lentement tout à la fois; les désirs, les souvenirs qui s'éveillent en vous quand l'heure du rendez-vous approche; les appréhensions d'un contre-temps, lorsque l'heure est passée... tout cela fait de ces moments quelque chose de doux et d'amer, de cruel et de ravissant, qu'on n'éprouve véritablement, dans sa saisissante vigueur, que tant que l'on est jeune... parce que ce n'est que jeune qu'on se laisse doucement éclairer l'âme par le moindre rayon du soleil... sans se soucier d'où venait ce rayon... que, jeune, qu'on possède assez d'illusions pour soumettre son orgueil à son cœur... sa science à son plaisir.

Midi sonnait : Georges Muller attendait Brin-d'Amour ; il ne regardait pas à chaque instant à la pendule, lui, car on ne lui avait pas dit l'heure à laquelle on viendrait, mais souvent, très-souvent il allait jeter un coup d'œil dans la rue, surtout quand une voiture y roulait sous ses fenêtres. De temps à autre, aussi, s'arrêtant devant une glace, il inspectait sa toilette, — une toilette du matin, une toilette de chez soi, mais une toilette, pourtant ; — puis il se passait la main dans les cheveux, en se souriant pour apercevoir ses dents blanches, — les hommes les moins fats le deviennent toujours un peu en certaines circonstances, — il revoyait ses ongles et cambrait son pied finement chaussé.

Enfin, il s'asseyait pour se relever une minute après ; se prenait à lire un journal pour s'interrompre aussitôt... à rouler par distraction une cigarette, pour l'abandonner bien vite... par réflexion.

Ce n'est qu'à trente ans qu'on fume en bonne fortune.

Rousseau a dit : « Femmes, voulez-vous savoir si votre amant vous aime, examinez-le quand il sort de vos bras. »

De nos jours les femmes n'ont pas besoin de pousser si loin l'épreuve : celle du tabac peut les satisfaire ; j'en sais plusieurs, du reste, auxquelles il a suffi d'une cigarette, *qu'on ne pouvait se passer* de fumer, même à leurs pieds, pour s'édifier sur un amour *capable de tous les sacrifices*...

Hormis le sacrifice d'une habitude.

Quant à Georges, s'il ne fumait pas, c'était sur

par un sentiment de bon goût et de coquetterie intimes.

Il n'était pas amoureux fou de Brin-d'Amour, sans doute, mais elle lui plaisait extraordinairement, il aspirait à devenir son amant.

Et, quoiqu'il fût très-éloigné de la soupçonner entachée, le moins du monde, de bégueulisme, dans une première entrevue avec la lorette, il supposait qu'elle ne serait pas fâchée, à leur premier baiser, de s'apercevoir qu'en l'attendant il n'avait songé qu'à elle.

La demie après midi sonna.

Il n'y avait pas encore de temps de perdu; cependant Georges, qui jusque-là n'avait pas douté, commença à avoir peur.

— Si Lucien s'était trompé, se dit-il.

Mais comme pour répondre à la pensée de Georges, et prouver que Lucien n'avait point trop préjugé des bonnes intentions de Brin-d'Amour, le timbre de la pendule vibrait encore dans la chambre à coucher, qu'un coup de sonnette résonna à la porte de l'appartement.

Georges traversa en deux bonds les deux pièces qui le séparaient de cette porte et l'ouvrit.

Brin-d'Amour lui apparut.

Elle était un peu pâle.

Georges, de son côté, tremblait presque en tendant la main à Brin-d'Amour.

Là où il y a une lueur d'amour, voire même quelque chose qui ne fasse qu'y ressembler il y a aussi des lueurs de crainte et d'émotion.

Brin-d'Amour se laissa prendre la main et conduire

dans la chambre à coucher ; elle s'assit sur un fauteuil, jeta d'abord un regard autour d'elle, comme pour prendre possession, et, seulement alors, souriant à Georges :

— Vous m'attendiez donc ? fit-elle.

— Je vous espérais, répondit-il.

Quelques minutes de silence s'écoulèrent, durant lesquelles Brin-d'Amour, dont Georges tenait maintenant les deux mains dans les siennes, eut le temps de redevenir rose et fraîche, comme à son ordinaire, en continuant de considérer la chambre et son ameublement.

— Vous êtes bien ici... c'est gai... il y a du jour ! dit-elle enfin...

— Est-ce pour regarder mon appartement que...

Un fin regard de reproche arrêta sur les lèvres de Georges les paroles, de reproche aussi, qu'il prononçait de sa voix la plus caressante, pourtant. Puis, Brin-d'Amour se leva et se dirigea vers un portrait de femme placé au-dessus d'un piano.

— Quel est ce portrait ? demanda-t-elle.

— Celui de ma mère.

— Elle est jolie !... vous avez ses yeux... sa bouche... Et celui-ci ? Votre père, sans doute ?

— Oui.

— Vous lui ressemblez aussi. Vous êtes musicien... tant mieux... j'aime la musique... Oh !.. voilà une étagère bien garnie... mon Dieu !.. que de choses !.. des souvenirs... de femmes, hein ?..

— Du tout... je...

— Ne mentez pas !.. à quoi bon... je n'ai pas !

droit encore de vous ordonner de cacher tout cela!.. plus tard... dam!.. on ne sait pas.

Et, souriant toujours à Georges, Brin d'Amour passa, de la chambre à coucher, dans la pièce qui précédait et qui était le cabinet de travail du jeune homme de lettres.

Elle s'arrêta devant la bibliothèque, devant les gravures, les plâtres, les armes qui ornaient cette pièce.

Ensuite, s'approchant du meuble principal, — du bureau, — elle attira à elle le fauteuil de cuir qui l'avoisinait, et, s'y laissant glisser comme un enfant qui joue, les yeux curieusement attachés sur les papiers épars en face d'elle :

— C'est donc ici, devant ce bureau, dans ce fauteuil, reprit-elle, que vous travaillez?.. Ah ça? mais j'espère que vous me donnerez des billets pour votre première pièce, n'est-ce pas?

— Vous vous intéressez donc un peu à moi? repartit Georges, que la promenade de Brin-d'Amour dans le logement n'avait que médiocrement amusé, et qui voulait ramener la conversation à son but le plus convenable selon lui.

Brin-d'Amour, avant de répondre à Georges, le regarda fixement; elle comprenait sa pensée.

— Cela vous ennuie que je m'occupe de vos travaux, de votre piano, de vos portraits, n'est-il pas vrai? dit-elle. Cependant... voyons! Georges, soyez franc; je vous connais à peine, je ne vous ai encore vu qu'une fois, vous ne pouvez le nier... Est-ce que

vous vous attendiez à ce que je me jetterais dans vos bras en arrivant chez vous ?

— Non, sans doute ! balbutia Georges, mais...

— Mais... vous présumiez donc alors que nous nous mettrions à causer d'amour... comme ça ! tout de suite !.. sans nous donner le temps de respirer ?

Un éclair de dépit brilla dans les yeux de Georges.

— Vous oubliez, Madame, répliqua-t-il, que je vous ai répondu tout à l'heure que j'espérais le bonheur, et non que je comptais sur lui.

— Vous vous fâchez ! allons, vous avez un vilain caractère ! Mais, comme c'est toujours aux femmes de céder, je vous avouerai, Monsieur, pour chasser bien vite ce nuage qui charge votre front, que, quoiqu'il m'ait plu de ne pas vous le dire tout de suite, j'ai pourtant, moi, en même temps que je *l'espérais*, *compté* sur ce bonheur dont vous me parlez.

— Il serait possible !.. oh ! pardonnez-moi.

— Vous pardonner !.. le méritez-vous bien ?.. M'en vouloir de ce que je goûte je ne sais quel délicieux plaisir à regarder, à toucher ces meubles, ce livres, ces papiers au milieu desquels il vit !.. Fi ! que c'est mal ! Ah ! Georges !..

Et un soupir, un véritable soupir, s'échappa de la poitrine de Brin-d'Amour.

— Si vous me connaissiez davantage, si vous saviez surtout les rêves que j'ai faits depuis hier au soir, en pensant à vous, vous ne trouveriez plus mauvais que je cherchasse à me rapprocher, en quelque sorte, de vous, en m'intéressant à ce qui vous intéresse.

Mais je vous conterai cela plus tard. Allons! laissez ma main!.. non, vous ne m'embrasserez pas, maintenant, ce sera votre punition. Habillez-vous tout de suite, nous allons partir.

— Partir... et où allons-nous?

— Bon!.. cela ne vous convient pas encore? Vous refusez de me conduire à la campagne?

— A la campagne... avec vous!.. oh! je suis prêt, je suis prêt!..

— C'est bien heureux!

Georges, en un clin d'œil, eut complété sa toilette.

— Me voici, chère Brin-d'Amour, fit-il, en revenant près de la lorette, qui était restée dans le cabinet de travail.

Brin-d'Amour se leva, et, serrant la main de Georges :

— Vous ne m'appellerez plus Brin-d'Amour, mon ami, lui dit-elle gravement, je me nomme Suzanne.

— La singulière fille! pensa Georges.

— Eh bien! ma jolie Suzanne, reprit-il, je suis à vous.

— Partons donc! Ah! où allons-nous donc? au fait!

— Je ne me permets plus une opinion.

— Voyez-vous ça!.. A Saint-Germain... non, c'est trop triste!.. à Meudon... c'est trop fréquenté!.. Ah! à Montmorency!.. je n'y suis allée qu'une fois, cela m'a semblé charmant.

— A Montmorency, soit.

— Oui... nous allons prendre le chemin de fer jusqu'à Enghien. De là, il y a des voitures.

— Pardon, il me semble qu'une remise...

— Ah ! vous voyez bien ! encore des réflexions... Je vous dis que le chemin de fer me convient, ça doit vous suffire. J'ai un voile, je ne crains pas d'être rencontrée. D'ailleurs, si l'on me rencontre, tant pis !.. Y sommes-nous ?

— Je vous attends.

Georges avait passé devant Brin-d'Amour ; ils étaient près de la porte.

— Suzanne ! fit le jeune homme d'un ton suppliant, est-ce que, pour la première fois que vous y êtes venue, vous quitteriez ainsi mon pauvre petit appartement ? Je vous en prie... *un seul !..*

En parlant, il avait entouré de son bras la taille de la lorette, il l'attirait à lui.

Elle fit mine de se défendre, mais pour la forme seulement : ce baiser qu'il implorait, elle le désirait autant que lui.

Il s'en aperçut bien en le prenant !

VII

Aux trois Mousquetaires.

Le petit voyage d'Enghien à Montmorency est quelque chose de ravissant par une belle journée d'automne. On passe par une route montueuse, bordée, d'un côté, de buissons et d'arbres fruitiers, de l'autre, de villas parisiennes, la plupart d'un goût exquis. Enfin, devant soi, à perte de vue, s'étend, à droite, la plaine verte, parsemée de villages; à gauche, Paris, avec ses grands monuments, ses fumées qui se forment en nuages; Paris, dont, malgré l'éloignement, on s'étonne de ne pas entendre au moins le murmure, habitué que l'on est à y vivre au milieu de ses mille bruits, de son tumulte incessant.

Georges et Brin-d'Amour, assis l'un près de l'autre, dans l'espèce d'omnibus qu'ils venaient de prendre au débarcadère du chemin de fer, admiraient le panorama qui se déroulait sous leurs yeux, tout en respirant voluptueusement à pleins poumons les senteurs parfu-

mées des fleurs des champs, que le vent leur apportait par bouffées. Ils parlaient peu, non pas qu'ils n'eussent beaucoup à se dire, mais parce qu'ils savouraient leur bonheur à ses prémices, comme on savoure un vin précieux à sa première gorgée. Une des mains de la lorette était dégantée, Georges la gardait dans les siennes, la portant à chaque minute à ses lèvres, en dépit de la demi-résistance de Brin-d'Amour, qui s'écriait tout bas alors, en souriant : Mais vous êtes fou! nous ne sommes pas seuls! Comme si la menteuse eût été effrayée, en effet, de la présence d'un vieux paysan, le seul compagnon de voyage de nos amoureux, et qui dormait, encore, dans un coin de la voiture!

A trois heures le véhicule s'arrêtait au milieu de la Grand'rue de Montmorency.

Bras dessus, bras dessous, Georges et Brin-d'Amour s'engagèrent dans le premier chemin qu'ils aperçurent devant eux.

— Avez-vous besoin de prendre quelque chose, Suzanne? fit Georges.

— Oh! plus tard! Nous dînerons ici, si vous voulez.

— Je veux tout ce que vous voulez... et vous?

— Et moi, quoi?

— Allons! vous êtes une coquette.

— Je suis une coquette?

Brin-d'Amour partit d'un grand éclat de rire.

— Vous n'en pensez pas un mot, j'en suis sûre... dites!

— Mais si !.. Pourquoi refusez-vous de me répondre quand je vous demande. .

— Quand vous me demandez...

— Si vous êtes disposée à vous soumettre à mes volontés, comme je le suis à obéir aux vôtres?

Brin-d'Amour s'échappa du bras de Georges et courut cueillir, sur la lisière du bois un volubilis sauvage qui s'y prélassait dans l'herbe.

— Au fait ! dit-elle, en passant la fleur dans une boutonnière de son corsage, connaissez-vous beaucoup ce pays, Georges ?

— Mais, non.

— Alors, vous n'avez pas plus de penchant pour un endroit que pour un autre?

— A quoi tend cette question ?

Brin-d'Amour arrêta ses grands yeux, devenus sérieux, sur son amant.

— C'est que, reprit-elle lentement, je ne voudrais pas aller quelque part où vous seriez connu, où vous auriez déjà amené quelque personne. Vous me comprenez?

Georges sourit ; cette délicatesse de la lorette le surprenait agréablement, comme vous surprend la lecture d'un livre qu'on vous a donné pour mauvais, et où l'on rencontre, dès les premières pages, de l'esprit, du style, des pensées.

— Je ne suis venu qu'une fois à Montmorency, dit-il ; il y a de cela deux ans environ, et c'était en partie d'hommes. Au reste, Suzanne, prions cet enfant qui passe là-bas de nous conduire; de cette façon, vous serez tout à fait tranquille, je pense.

Brin-d'Amour avait repris le bras de Georges, et il la sentit qui s'appuyait plus tendrement sur lui.

Le petit paysan ne demandait pas mieux que de gagner une pièce de dix sous en guidant nos amoureux. Il leur fit prendre une route qui longe la droite du village; au bout de dix minutes de marche, ils apercevaient l'entrée du bois et, devant eux sur une éminence, ombragée de châtaigniers, une auberge décorée à sa façade d'un tableau, avec cette légende : *Aux Trois Mousquetaires*, représentant tant bien que mal les populaires héros du roman d'Alexandre Dumas.

Cela est toujours agréable, n'importe où et n'importe comment, d'être surpris par un souvenir du talent et de l'esprit. Georges et Brin-d'Amour saluèrent donc gaiement les *Trois Mousquetaires*. En gravissant près de sa compagne le sentier qui conduit à l'auberge, je ne sais quoi, d'ailleurs, disait tout bas à Georges que quelques heures de bonheur l'attendaient là. Le maître était venu à leur rencontre, suivi d'un magnifique lévrier, avec lequel Brin-d'Amour se mit à jouer comme un enfant. Des rafraîchissements furent servis sous un berceau vis-à-vis de la porte, et Brin-d'Amour eût beaucoup de peine à quitter, pour se mouiller les lèvres, sa nouvelle connaissance, à quatre pattes, dont les sauts et les cabrioles paraissaient la divertir extrêmement.

— Monsieur et madame veulent dîner? demanda M. Dupré, l'aubergiste.

— Oui, répondit Georges.

— Monsieur et madame resteront-ils à coucher?

A cette question, très-simple pour M. Dupré, George-

se mordit les lèvres Sans doute il n'avait pas attendu ce moment pour espérer que, dans la situation où il se trouvait avec la lorette, il pouvait obtenir beaucoup, pour ne pas dire tout, dès ce jour même, mais les paroles du brave aubergiste tombaient si brutalement au beau milieu de ses désirs, qu'elles lui produisirent l'effet qu'on éprouverait si, tout occupé dans une cachette à admirer une jolie femme qui feindrait de ne pas vous savoir près d'elle, on voyait subitement surgir un fâcheux qui crierait à cette femme, en vous désignant du doigt : On vous regarde ! défiez-vous !

Mis si mal à propos au pied du mur, Georges allait prononcer quelques mots évasifs, mais Brin-d'Amour avait entendu aussi, elle, la question de M Dupré.

Le visage aussi paisible, le ton aussi dégagé que si cette question lui eût semblé toute naturelle, elle répondit, après avoir jeté un furtif coup d'œil sur Georges :

— Non ! nous ne restons pas... à coucher... nous repartons ce soir... après dîner. Jusqu'à quelle heure les voitures d'Enghien marchent-elles ?

— Mais, Madame, la dernière part de Montmorency à ..

M. Dupré s'arrêta court ; son regard avait rencontré celui de Georges. M. Dupré n'était pas un sot, — les aubergistes sont rarement des sots ; l'intelligence est une qualité inhérente de cette profession ; — or, le regard de Georges lui disait clairement : Vous ne devez pas avoir de mémoire ! Et M. Dupré s'étant donc arrêté une seconde, reprenait ainsi :

— Mon Dieu ! je ne me rappelle plus bien, Madame,

l'heure de la dernière voiture ; mais j'ai là dans un tiroir le tableau des arrivées et des départs, et tandis que monsieur et madame dîneront, je chercherai, et...

— C'est bien ! c'est bien ! interrompit Georges, nous avons le temps ; préparez-nous toujours à dîner ; vous nous préviendrez quand il le faudra. En attendant, nous allons faire un tour de promenade. Nous pouvons revenir dans une heure, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, oui, dans une heure tout sera prêt. Et que mangeront monsieur et madame ?

— Ce que vous aurez de meilleur.

Devant de tels ordres, l'aubergiste le plus niais fût devenu spirituel. Le moyen de ne pas vouloir garder chez soi des gens qui mangent ce qu'il y a de meilleur !

Pendant ces derniers mots, le lévrier s'était repris à agacer Brin-d'Amour, mais le pauvre chien en avait été quitte pour ses avances ; la lorette, assise sous la tonnelle, ne regardait plus le lévrier ; elle arrachait distraitement des feuilles autour d'elle, et en jetait les morceaux au vent.

— Est-ce que vous n'avez pas envie de vous promener un peu, Suzanne ? fit Georges en allant à elle, vous êtes peut-être fatiguée ?

— Fatiguée ! mais non !... Promenons-nous ! je ne m'y oppose pas, répliqua Brin-d'Amour, qui se leva aussitôt.

— Prenez donc mon bras, alors.

— Du tout ! par exemple ! à la campagne c'est ennuyeux de se donner toujours le bras ! on ne peut marcher ni courir à son aise.

— Ah ! vous trouvez ?

Georges avait prononcé cette exclamation avec un peu de dépit ; Brin-d'Amour, qui le devançait déjà de quelques pas, se retourna :

— Cela vous déplaît donc, à vous, de marcher seul ? fit-elle avec un regard malicieux.

Pour toute réponse Georges bondit près de la lorette, s'empara de ses deux mains, qu'il posa doucement sur ses épaules, et lui passant le bras autour de la taille, il la tint ainsi contre lui, poitrine à poitrine, de façon qu'ils se sentaient mutuellement le cœur palpiter.

Autour d'eux tout était calme, désert, sous les châtaigniers séculaires. Les feuilles mortes, qui commençaient à couvrir le sol, troublaient seules le silence, par leur petit bruit sec, en tombant à travers les branches.

— Je t'aime, Suzanne ! fit Georges, les yeux noyés dans les yeux de sa maîtresse, je t'aime ! entends-tu bien ? et je t'aimerai longtemps ! toujours ! si tu veux.

— Toujours ! murmura Brin-d'Amour, en secouant la tête, je préfère votre première promesse ; *longtemps*, mon ami, c'est plus vrai, plus possible.

— Mais vous, ne me direz-vous pas à votre tour...

— Que vous me plaisez... beaucoup... est-ce que vous ne vous en apercevez pas ?

— N'importe ! Cela vous coûterait donc, une bonne parole ?

— Hum ! ces bonnes paroles-là vous fatigueront peut-être bientôt ; il ne faut pas en abuser trop vite !

— Oh ! avouez que j'ai raison... que vous êtes une coquette !

— Encore ! alors, laissez-moi ! laissez-moi ! une coquette ne permet pas qu'on la tienne ainsi !.. une coquette !..

Brin-d'Amour n'acheva pas ; elle s'était d'abord débattue pour punir Georges de son impertinence, puis elle oublia même de faire semblant de lutter.

En sortant de l'étreinte de Georges, la lorette était plus belle que jamais. Le feu du sentiment le plus pur, le plus tendre qu'elle eût jamais ressenti, animait son visage et faisait étinceler ses yeux. Tant il est vrai que dans l'âme, en apparence la moins noble, la moins poétique, il reste toujours une corde qu'il ne s'agit que de toucher pour la faire vibrer.

Nos amants s'engagèrent dans le bois, foulant, à pas lents, l'herbe jaunissante de septembre, causant de tout et de rien, de mille choses, et d'une de ces mille, surtout, qui revenait à chaque instant : de leur amour... se minaudant, se regardant sans cesse, s'interrompant réciproquement par un baiser, au milieu d'une phrase, et coupant en deux ce baiser, pour se dire : « Je t'aime ! » Dans ce couple environné du prisme doré du bonheur, le jeune homme, l'écrivain sceptique, par nature et par état, la jeune femme perdue, la lorette sans foi, sans illusions, avaient disparu ; il n'y avait plus là que deux êtres entraînés l'un vers l'autre ; qui croyaient véritablement, franchement, du fond du cœur, l'un en l'autre, et qui, l'un près de l'autre, oubliaient le passé dans l'extase du présent... au point que, par une délicatesse infinie d'esprit, chacun d'eux, à ce moment, tout en ayant, pourtant, la certitude qu'une volupté plus complète

l'attendait à quelques heures de là, évitait néanmoins de prononcer un mot à ce sujet!.. L'un, — Georges — ne disant même pas à Brin-d'Amour : « Partirons-nous, maintenant? » — L'autre, — Brin-d'Amour, — ne disant même pas à Georges : « Nous resterons! »

Mais le jour qui baissait avertit nos amoureux qu'il était temps de quitter les bois.

Ils avaient cru rester une heure à la promenade : trois heures s'y écoulèrent pour eux, sans qu'ils s'en aperçussent.

Heureusement que M Dupré, l'aubergiste *des trois Mousquetaires*, — qui, nous l'avons dit, n'était point un sot, — n'avait pas pris à la lettre les ordres de Georges!

Son dîner n'était que prêt quand ses hôtes rentrèrent.

On les avait servis dans une pièce particulière; une chambre avec un lit, vraiment! — Mais, aux environs de Paris, dans tous les restaurants, il y a des lits dans toutes les chambres. Les Parisiens ont si souvent l'habitude, se trouvant bien à la campagne, de vouloir y rester plus longtemps qu'ils ne l'avaient décidé.

Georges et Brin-d'Amour passèrent devant le lit sans le regarder.

Que cela ne les fît pas penser, c'est autre chose.

Ils se mirent à table.

Ils n'avaient guère faim, ni l'un ni l'autre, toutefois, ils causèrent tant qu'ils finirent, en même temps, par faire presque fête au repas de M. Dupré.

Il est vrai que M. Dupré s'était surpassé.

Ils mangèrent du gibier, du poisson, des légumes, des entremets... le tout aussi bon, aussi frais, aussi bien réussi que chez Vachette ou aux Frères Provençaux.

Ils causèrent d'eux... mais, surtout Brin-d'Amour fit causer Georges de lui ; elle le questionna sur ses travaux, sur ses espérances littéraires ; à mesure qu'elle s'éprenait davantage, la lorette disparaissait de plus en plus devant l'amante.

On apporta le café.

Il était nuit noire.

Georges, s'il eût eu encore, à la suite de la promenade au bois, la moindre peur que Brin-d'Amour ne songeât à partir, — comme elle en avait manifesté l'intention, — après le dîner, eût perdu toute crainte en voyant la soirée s'avancer ainsi.

Cependant, tout n'était pas fini encore; Brin-d'Amour était trop femme et Georges lui plaisait trop, pour qu'elle eût l'air de céder si vite.

M. Dupré, qui avait servi, lui-même, nos amants, achevait de dresser le café sur la table et allait se retirer... Brin-d'Amour le retint d'un geste :

— Et l'heure du départ de la dernière voiture? lui dit-elle brusquement, vous ne nous avez pas oubliés, je suppose, Monsieur?

Georges regarda Brin-d'Amour ; il s'imagina qu'elle plaisantait.

Mais la jeune femme semblait très-sérieuse.

Georges fronça le sourcil... Il se tourna, en tremblant, vers M. Dupré, dans l'attente de ce qu'il allait entendre.

L'honnête aubergiste était, tout simplement, un grand comédien.

Les poings serrés, la tête basse, il avait regardé, d'abord, à sa montre, avec un geste désespéré...

Et il répondait, maintenant, d'une voix dans laquelle il y avait presque des larmes, je vous le jure :

— Mon Dieu! Madame et Monsieur...

Remarquez combien ce *Madame et Monsieur* était intelligent!

— Mon Dieu! je suis désolé!.. mais... c'est que j'ai absolument oublié, au contraire!.. Il est neuf heures bientôt... et la dernière voiture part à huit.

Georges aurait volontiers sauté au cou de M. Dupré.

Brin-d'Amour ne lui sauta pas au cou, mais elle ne put retenir un sourire à l'accent larmoyant du brave homme.

Ce sourire fit comprendre à Georges que Brin-d'Amour s'était seulement passé la fantaisie innocente de le piquer d'une épingle avant de lui jeter les roses qu'elle lui réservait...

A M. Dupré, qu'il n'avait pas besoin de s'excuser davantage et que ses hôtes déjeûneraient le lendemain chez lui.

Cependant, M. Dupré sorti, Brin-d'Amour redevint grave ; elle se leva et se plaçant devant Georges :

— Ecoutez-moi, mon ami, lui dit-elle, je viens de plaisanter, vous l'avez deviné, et je ne le nie pas ; je n'ai pas plus envie que vous de partir... je vous dirai plus... j'ai toujours *compté* rester...

Georges voulut s'élancer vers Brin-d'Amour, elle le

continint en appuyant sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Toutefois, continua-t-elle, croyez-moi, car il en est temps encore... et quelle que soit votre résolution, je l'accepterai sans regrets : si vous n'éprouvez pour moi, Georges, qu'un de ces caprices banals, d'autant plus vite éteints qu'ils sont plus vite assouvis, je vous en conjure... partons !.. ce que je ressens pour vous, moi, est trop ardent, trop pur... pour que, si vous ne m'aimiez pas, vous, je ne vous sois point reconnaissante de me sacrifier une nuit de plaisir !

— Suzanne ! murmura Georges.

Et Brin-d'Amour crut s'apercevoir que les yeux de son amant se mouillaient.

Elle n'avait jamais vu un homme pleurer... elle se repentit d'avoir douté de Georges.

— Tu m'aimes donc ! lui dit-elle, en se penchant vers lui. Bien vrai ! bien vrai !.. Tu m'aimes !.. tu seras à moi seule !.. bien à moi !.. tout à moi !.. tu ne me tromperas pas !..

— Pas plus que tu ne me tromperas !

— Oh !.. tu sais... que je ne suis pas libre... mais... du moins...

Brin-d'Amour avait eu de la peine à prononcer ces derniers mots.

— Mais... du moins, fit Georges, avec un soupir, je serai ton seul amant !

— Oh ! . sur mon âme ! sur ma vie ! s'écria-t-elle avec exaltation.

— Eh bien ! sur mon âme ! sur ma vie ! je te serai fidèle ! reprit Georges.

Et il était sincère : il ne voulait, en effet, avoir qu'elle.

— Viens donc, dit Brin-d'Amour, en entraînant son amant, viens !.. mon cœur est si plein !.. j'ai besoin d'air.... j'étouffe... viens !.. nous rentrerons tout à l'heure... Tu me pardonnes, n'est-ce pas, de refuser d'être heureuse tout de suite !..

Ils descendirent hors de l'auberge et se plongèrent dans l'obscurité de la route.

Ils marchèrent sans se dire un mot, à travers ce silence et cette obscurité, se plaisant à errer ainsi comme deux ombres...

Leurs pas les portèrent cette fois du côté de l'ermitage de J.-J. Rousseau.

Vous savez que l'ermitage de J.-J. Rousseau est, tout bêtement, aujourd'hui, une maison entourée de maisons ?.. Seulement elle est la moins gaie de toutes.

Georges et Brin-d'Amour passèrent devant la demeure du grand philosophe sans la saluer ; c'était excusable : ils ne la connaissait pas... — ce qui est déjà une assez bonne raison ; — et l'eussent-ils même connue, qu'en leur qualité d'amoureux, ils auraient été encore parfaitement en droit de ne s'en point préoccuper.

Cependant, à quelque distance de l'ermitage, ils s'arrêtèrent subitement... Les accords d'un piano résonnaient près d'eux ; une main savante jouait la *Dernière pensée de Weber* ; la lune se dégageait à ce moment de la société d'un gros nuage gris, et Georges et Brin-d'Amour goûtaient, en même temps, le charme de la musique et celui de la vue d'une mignonne habi-

taillon, en forme de châlet, protégée par une grille sur les barreaux de laquelle s'étendaient, en espaliers, de beaux rosiers du Bengale parfumés.

— Cueille-moi une de ces fleurs, je t'en prie? fit Brin-d'Amour à l'oreille de son amant.

Georges sauta d'un pied léger sur l'entablement du mur qui supportait la grille, et prit, en se piquant les doigts, une rose à travers les barreaux.

— Hé! hé! qu'est-ce qui est là? Qui est-ce qui me vole mes fleurs! cria une voix dans le jardin.

— Viens? viens! dit Brin-d'Amour.

Et tout en étouffant leurs rires, nos amants s'éloignèrent en courant de cette méchante jolie maison, habitée par des gens qui trouvaient bien d'enchanter les passants par leur musique, et mal que ces mêmes passants tinssent à conserver un souvenir de leur enchantement.

Ils revinrent du côté des *Trois Mousquetaires*.

A mesure qu'ils s'en rapprochaient, ils redevenaient sérieux. Brin-d'Amour même était presque triste.

Ils firent halte lorsqu'ils eurent atteint le sentier en haut duquel ils apercevaient l'auberge.

Brin-d'Amour quitta le bras de Georges pour lui prendre la main.

— Oh! tu m'aimeras, n'est-ce pas? murmura-t-elle d'un ton suppliant, sa tête penchée sur l'épaule du jeune homme.

— Oui, toujours! toujours! s'écria-t-il en tombant à genoux sur la poussière de la route. Toujours! répéta-t-il, oubliant, dans son élan passionné, ce que Brin-d'Amour lui avait dit de si vrai. quelques heures

auparavant sur la vanité de ce mot infini : toujours !

Mais Brin-d'Amour ne demandait plus qu'à croire.

Elle déposa un baiser sur le front incliné devant elle.

Puis elle prononça ces paroles :

— Quand tu verras la fenêtre de notre chambre se fermer...

Et elle s'enfuit.

Georges demeura un quart d'heure, à peu près à arpenter la route en face de l'auberge ; l'air était tiède, le ciel étoilé ; une fauvette fredonnait à quelques pas dans un chêne ; les grillons se frottaient joyeusement les ailes, en manière d'appel d'amour, à l'entrée de leurs terriers en miniature.

Georges était véritablement heureux en cet instant ; il attendait l'heure du berger, et son impatience était douce, sans la moindre arrière-pensée.

De minute en minute, il jetait un regard du côté de la fenêtre entr'ouverte, sur les rideaux de laquelle se dessinait parfois, d'une façon assez indiscrète, la silhouette de Brin-d'Amour qui se déshabillait.

Enfin le signal arriva.

Georges sauta dans l'auberge, monta quatre à quatre l'escalier et tomba dans la chambre nuptiale.

Quelles nuits ! que ces nuits où la volupté vous enivre si délicieusement le cœur et la tête tout à la fois, qu'on s'y laisserait volontiers mourir sans un regret de la veille, sans une larme pour le lendemain.

VIII

Le cœur propose et la tête dispose.

— Madame n'y est pas, fit Miette, la femme de chambre de Brin-d'Amour à Lucien Suard qui se présentait chez la lorette le lendemain de la journée que nous venons de raconter.

— Ah? elle n'y est pas! répéta Lucien ; à midi! est-ce que?..

Un signe de tête et un sourire affirmatifs répondirent au coup d'œil du questionneur.

Mademoiselle Miette, qui possédait toute la confiance de Brin-d'Amour, savait par conséquent qu'on pouvait tout dire à Lucien.

— Au reste, reprit-elle, elle ne tardera pas à rentrer, car il y a là une jeune personne qu'elle m'avait chargée, hier en sortant, — pour le cas où elle ne reparaîtrait pas le soir, — d'envoyer prendre chez elle, ce matin, par le coupé .. et avec ordre de la faire attendre.

— Une *jeune personne?* dit Lucien étonné de la locution, qui cela, donc? Je la connais?

— Je ne le pense pas. Je l'ai vue ici, moi pour la première fois, avant-hier. Madame l'avait ramenée de la promenade. Quelque ancienne connaissance, sans doute.

— Avant-hier .. Ah! j'y suis! une jeune fille... de dix-sept à dix-huit ans... petite... pâlotte... assez jolie... l'air... tu sais... un autre air que celui... de toutes ces dames?

— Une demoiselle honnête, enfin, c'est bien cela, reprit la camériste avec une grimace dédaigneuse.

— Oh bien! alors, ma bonne Miette, tu vas me laisser entrer près de la susdite jeune personne... Je l'ai vue, moi aussi, une fois, et je serais enchanté de la revoir une seconde.

— Je ne vous empêche pas d'entrer. Cependant, si Madame allait me gronder.

— Madame ne te grondera pas, je te le promets; d'ailleurs, je prends tout sur moi.

En prononçant ces mots, Lucien avait déjà ouvert la porte qui donnait sur le salon où se trouvait Juliette.

Juliette parcourait un journal de modes en attendant son amie; au bruit de la porte, elle tourna la tête croyant voir entrer Suzanne.

Et elle se leva, un peu interdite, à l'aspect de Lucien, qu'elle reconnut.

— Mademoiselle, fit Lucien, en s'avançant vers la jeune fille, pardonnez-moi de vous déranger, peut-être... mais, c'est vous, n'est-ce pas, que nous avons

si maladroitement renversée, il y a deux jours, ma dame de Lavergne et moi, dans les Champs-Elysées?

— Il est vrai, Monsieur.

— Eh bien! vous sachant là, — je vous en demande encore mille fois pardon, Mademoiselle; — je n'ai pu résister au désir d'apprendre si cet accident n'avait eu aucunes suites fâcheuses. Je n'ai pas revu madame de Lavergne depuis avant-hier, et...

— Et je vous remercie, Monsieur, interrompit Juliette avec un sourire; je ne me suis pas ressentie du tout de ma chute.. et la preuve, vous le voyez, c'est que je viens déjeuner aujourd'hui, sans rancune, chez Suzanne.

— Ah! ah!.. j'en suis ravi, Mademoiselle.

Là-dessus Lucien s'assit en face de Juliette.

Et Juliette, tout en se demandant quel pouvait être ce monsieur qui semblait lui porter tant d'intérêt, le considérait à la dérobée, et le trouvait assez joli garçon.

Et Lucien qui, de son côté, trouvait Juliette charmante, se disant tout en s'asseyant :

— Il faut que je sache quelle est cette petite fille, et, — si elle est réellement une demoiselle honnête, — que je fasse tout ce qu'il faudra pour qu'elle ne le soit plus bientôt!

Est-ce que vous êtes liée depuis longtemps avec madame de Lavergne, Mademoiselle? dit-il après cette pause si utilement employée de part et d'autre.

— Madame de Lavergne?.. Ah! Suzanne?..

— Suzanne, soit! repartit Lucien, en souriant à son tour... Au reste, d'après ce nom que vous lui

donnez encore, quoiqu'elle ne le porte plus, je suppose que vos relations avec elle datent d'une époque... où elle... ne vous aurait pas reçue comme elle vous reçoit aujourd'hui, n'est-il pas vrai?

Juliette rougit... elle eut peur de commettre une indiscrétion en parlant devant ce monsieur si curieux, du passé de son ancienne amie.

Lucien qui connaissait les antécédents de Brin-d'Amour, — Brin-d'Amour les lui avait contés elle-même, et il les aurait encore connus quand même elle ne les lui eût pas contés ; — Lucien comprit à la physionomie de Juliette qu'elle hésitait à aborder un sujet qui lui semblait instinctivement scabreux.

— Oh! ne vous effrayez point, Mademoiselle, reprit-il, je suis l'intime ami de madame de Lavergne, ou de Suzanne, s'il vous plaît mieux... son ami le plus dévoué, vous m'entendez... Elle n'a rien de caché pour moi... et, si je me permets de vous questionner, en ce moment, vous concevez donc que c'est plutôt par désir d'apprendre... quelque chose qui vous intéresse, que par la moindre envie de m'occuper de rien de ce qui la concerne... Je suis franc, vous le voyez.

Cela paraissait tellement et si brusquement franc, en effet, que Juliette devint plus rouge encore et baissa les yeux devant le regard dont Lucien avait accompagné ses dernières paroles.

— Allons! se dit Lucien, ma semi-déclaration à brûle-pourpoint ne l'a pas trop effarouchée, continuons sur le même pied. Cette enfant ne connaît encore, en Brin-d'Amour, que Suzanne... Cela me sera-

t-il utile de lui dévoiler comment Suzanne est devenue Brin-d'Amour?

Ah!..

Lucien venait de concevoir, en une seconde, un plan de conduite... Cette exclamation en précédait la mise à exécution immédiate.

— Cependant, reprit-il, si je vous inspirais la moindre défiance, la moindre répulsion, je m'empresserais d'interrompre une conversation dont le début me serait si fatal!..Ce n'est pas une raison, parce qu'après vous avoir vue un instant, Mademoiselle, je me suis senti heureux de me retrouver près de vous, pour qu'il vous convienne à vous de souffrir... peut-être ce que vous appellerez... mon importunité...

Lucien avait prononcé ces mots d'un ton empreint d'une douceur triste qui frappa Juliette.

— Mon Dieu! Monsieur, balbutia-t-elle, je n'ai pas l'honneur de vous connaître assez...

— Pour vous soucier de ce que je puis penser de vous, n'est-ce pas?

— Mais... je ne dis pas cela.. Monsieur...

— Il serait possible!.. Alors... si le ciel me favorisait assez pour me donner une troisième fois l'occasion de vous rencontrer... mais cette fois-là... de façon que je pusse vous parler à mon aise .. vous ne me repousseriez pas?

Juliette ne savait que répondre; ce qui se passait était si nouveau pour elle... le ton, les manières de Lucien la troublaient si fort qu'elle sentait son cœur battre, son visage s'enflammer de plus en plus, sans qu'une parole pût s'échapper de ses lèvres.

Lucien s'était levé pâle, lui, défait ; — Lucien devenait pâle et défait à volonté, — il paraissait attendre, immobile devant Juliette, qu'elle décidât de sa vie ou de sa mort.

— Mais, Monsieur, murmura, enfin, la pauvre enfant, qui vous empêche de me dire ici ce que vous avez à me dire ?

— Ah ! Mademoiselle, fit Lucien avec un soupir, vous oubliez donc que je suis l'ami de madame de Lavergne, et que si l'intérêt que vous m'avez inspiré m'entraîne à sacrifier mon amitié au désir de vous être utile, il m'est interdit cependant d'oublier assez cette amitié pour accomplir... fût-ce un devoir... dans la demeure même de madame de Lavergne !

Tenez, Mademoiselle, je vais m'éloigner... permettez-moi seulement d'essayer de vous revoir !.. Oh ! rassurez-vous !.. cet engagement n'a rien qui puisse vous compromettre !.. Ce n'est pas un rendez-vous que je sollicite. . c'est la permission de profiter d'un nouveau hasard que j'implore !

Juliette, tremblante, éperdue, leva les yeux sur cet homme qui la suppliait ainsi dès le premier jour qu'il lui parlait.

Juliette était naturellement romanesque...

Et elle venait de dévorer *Faublas* en deux nuits.

Lucien dardait sur elle un regard à la fois brûlant et mélancolique.

— Eh bien ! Monsieur .. si le hasard le permet, nous nous reverrons donc. . dit-elle, en étendant la main en avant, sans se rendre compte de l'importance de ce geste.

Mais Lucien sut profiter de ses avantages ; il saisit la main de la jeune fille, la porta vivement à ses lèvres, puis il s'écria :

— Merci ! mille fois, merci ! Mademoiselle, de votre bonté... je m'en rendrai digne, soyez-en sûre !.. Et, maintenant, il ne me reste plus, dans notre intérêt commun, qu'à vous supplier d'oublier cette entrevue, quand madame de Lavergne va être auprès de vous, pour ne vous la rappeler... je n'ose pas dire lorsque vous serez seule, mais lorsque le hasard nous réunira.

Et s'inclinant devant Juliette il sortit précipitamment du salon.

Il rencontra Miette dans l'antichambre.

— Eh bien ! Monsieur Lucien, fit la caméristе, êtes-vous content de vous ?

— De moi... d'elle... et de toi, surtout ! et pour te le prouver, tiens ! c'est que je te récompense, et de ce que tu as déjà fait en ma faveur, et de ce que tu feras encore en te souvenant, près de ta maîtresse, que tu ne dois pas m'avoir reçu ici ce matin ?

— Ah ! ah ! du mystère ! mais contez-moi donc cela, au moins ?

— Un autre jour... Adieu ! Brin-d'Amour pourrait me rencontrer !

Lucien était parti.

— C'est égal, se dit mademoiselle Miette, en serrant dans sa poche le napoléon qu'il lui avait offert, décidément j'ai eu raison de le laisser causer avec *la jeune personne honnête !*

Cependant Juliette, demeurée seule, se perdait en

conjectures sur son entrevue avec ce monsieur dont elle ignorait même le nom.

Elle regardait sa main encore humide du premier baiser que les lèvres d'un homme y eussent imprimé, et un sentiment indéfinissable l'agitait... L'amant que rêve une jeune fille qui a lu *Faublas*, est toujours plus beau que celui qu'elle doit trouver... Mais, enfin, Lucien n'était pas mal ; il avait des apparences distinguées... et il semblait amoureux d'elle...

C'en était plus qu'il n'en fallait pour exciter au dernier point une imagination d'ailleurs trop bien disposée.

Quant au secret qu'on s'était engagé à lui révéler à propos de Suzanne, ou madame de Lavergne, c'était là le moindre souci de Juliette; elle avait deviné ce qu'était Suzanne, ou à peu près, elle allait en acquérir la certitude... que lui importait.

Néanmoins, ses pensées qui affluaient ainsi, en se heurtant, dans ce cœur jusqu'alors candide, étaient si étranges que la jeune fille s'en inquiéta un instant et eut envie de retourner en arrière. En arrière, c'était une existence habituée, paisible, protégée par un père qui, malgré ses préoccupations perpétuelles, adorait pourtant sa fille de toute son âme et était prêt à lui en donner toutes les preuves! Devant elle, au contraire, Juliette entrevoyait des jours inconnus, grands prometteurs de plaisirs ardents, mais gros d'orages aussi, d'infortunes peut-être...

Oh! si Juliette eût possédé encore sa mère, elle eût été se jeter à ses pieds, à ce moment, elle eût versé dans son sein ses doutes et ses désirs, ses aspi-

rations vagues et ses regrets. . elle lui eût crié :

— J'ai peur ! sauve-moi !

Mais la pauvre enfant n'avait personne à qui se confier ! Sa tante était une brave femme, qui l'aimait beaucoup, mais qui n'eût rien compris à cette tempête, soulevée dans l'âme enfiévrée d'une jeune fille, par suite d'une rencontre avec une amie devenue une femme entretenue, d'une lecture de Faublas, et, surtout de quelques paroles galantes d'un libertin.

Juliette qui s'était levée résolument, d'abord, se laissa donc retomber sur le divan du salon de la lorette... Ses regards se promenaient sur ces étoffes, ces glaces, ces meubles magnifiques qui l'entouraient... Malgré elle, elle compara encore ce luxe à la simplicité de la maison de son père...

— Restons ! se dit-elle... Eh bien ! si je ne dois plus revenir, je ne reviendrai plus.

Le son d'une voix qui frappa son oreille, comme elle se laissait aller, ainsi, à sa faiblesse, la décida encore.

Elle eût voulu partir maintenant que cela lui eût été impossible.

Brin-d'Amour rentrait ; elle l'entendit questionner, une minute, sa femme de chambre, puis elle la vit arriver à elle dans le salon.

Brin-d'Amour courut à Juliette, l'embrassa au front, et lui dit :

— Ma pauvre petite ! je t'ai bien fait attendre, n'est-ce pas ! tu as faim, sans doute ! nous allons déjeuner, va ! je viens de donner des ordres pour cela...

Tout en parlant, Brin-d'Amour avait passé dans sa

chambre à coucher dont la porte était demeurée ouverte... Juliette la suivait de l'œil; la lorette avait jeté son châle et son chapeau, elle prenait une robe de chambre.

— J'ai été forcée de sortir ce matin, continua-t-elle en se déshabillant, mais je ne t'avais pas oubliée, tu vois?.. Il n'est que midi et demi, nous allons bavarder comme des pies maintenant!..

— Oui, nous allons causer, j'y compte bien!.. Tu sais que tu m'as promis de me conter, certain secret qui m'intrigue beaucoup!..

Brin-d'Amour revint près de Juliette.

— Ah! fit-elle gaiement, cela te préoccupe donc bien fort de connaître la source de ma nouvelle fortune, petite curieuse?..

— Mais, est-ce que ce n'est pas tout simple?.. avoue-le!.. Ne serais-tu pas étonnée à ma place...

— Oui! oui! je conçois, je conçois! cela doit interloquer de quitter une amie, paysanne, et de la retrouver, dame...

Brin-d'Amour partit d'un joyeux éclat de rire.

— Mais nous avons le temps, n'est-ce pas, d'entamer le chapitre des explications?.. Je me meurs de besoin, moi, je n'ai bu qu'une tasse de chocolat ce matin... Allons nous mettre à table, nous causerons au dessert.

Et Brin-d'Amour prit Juliette par le bras et l'emmena dans la salle à manger. Un déjeuner confortable et recherché y était servi; Juliette n'y fit pas grand honneur, malgré les instances de son amie, qui, pour lui donner l'exemple, mangeait de bon appétit, et de

tout, et vidait fort galamment sa bouteille de vin de Bordeaux.

Le déjeuner achevé, les deux amies revinrent au salon.

Brin-d'Amour se coucha à moitié sur le canapé; Juliette s'assit en face d'elle sur un fauteuil.

Quelques instants de silence s'écoulèrent d'abord; Brin-d'Amour, les yeux à demi-clos, le visage animé, semblait disposée à faire sa sieste, et Juliette la considérait silencieusement, assez gênée de sa contenance et presque disposée à se demander à quoi elle servait là.

Probablement que les pensées de la jeune fille se lisaient sur son visage, car Brin-d'Amour qui avait fermé les yeux, non pour dormir, mais pour songer doucement quelques minutes à Georges, s'étant souvenue cependant, au beau milieu de ses rêveries, que Juliette était près d'elle, se tourna du côté de cette dernière et se mit à rire comme une folle à l'aspect de la mine presque piteuse de son amie

— Oh! ma pauvre enfant, s'écria-t-elle, en lui prenant les mains, tu as cru que je m'endormais, et tu me trouves très-désagréable, n'est-ce pas?.. Ah! ah! ah!..

— Je ne m'ennuie pas absolument, repartit Juliette, d'un ton piqué; mais franchement, tu as une si singulière manière de m'accueillir aujourd'hui, tu ressembles si peu, à ce que tu étais avant-hier, avec ta gaieté continuelle, que si je n'avais la certitude que cela t'a fait plaisir de me recevoir...

— Tu m'en voudrais à la mort de ma gaieté et de mon sans-façon, n'est-il pas vrai?...

Allons, ne te formalise point!.. Mon Dieu!. ne le sais-tu par toi-même, n'y a-t-il pas des jours où nous sommes tristes, sans raison, et d'autres où le rire nous arrive incessamment aux lèvres sans motifs, également!

Eh bien! je suis dans un de ces derniers jours, ma bonne Juliette, je suis joyeuse, heureuse aujourd'hui, avec motifs, cependant, me reprocheras-tu ma joie et mon bonheur...

— Non, fit Juliette en souriant elle-même, ris tant qu'il te plaira, mais...

— Mais...

— Mais que cela ne t'empêche pas de tenir ta parole, tu me dois ton histoire, j'ai compté dessus, je la veux, je l'attends!

— Ah! oui!... Décidément, mon histoire, tu y tiens ..

— Mais à coup sûr!

Brin-d'Amour réfléchit : la vérité est qu'elle ne se sentait nullement disposée à ce genre de confidences. L'avant-veille, lorsqu'à la suite de sa rencontre avec Juliette, elle lui avait promis de lui dérouler sa vie, depuis qu'elles s'étaient perdues de vue, elle avait promis de bonne foi : elle se trouvait, dans un de ces accès de mélancolie qui la surprenaient si souvent, elle, âme ardente, au milieu de sa vie, aux plaisirs si faux, si creux, parfois si amers! elle avait eu positivement alors l'idée, en contant à Juliette par combien d'ennuis, de dégoûts, de larmes, était payé ce luxe

qui semblait la séduire si fort, de mettre en garde la jeune fille contre elle-même et contre les autres ; elle s'était dit enfin, elle me méprisera peut-ê re, quand elle saura ce que je suis, mais du moins elle ne m'enviera plus !..

Mais, à ce moment, palpitante encore des délices d'un amour qui lui avait été inconnu jusqu'alors, d'un amour en qui elle croyait, d'un amour qui avait embaumé son cœur d'espoir et de séduisants projets, Brin-d'Amour hésitait, disons mieux, elle répugnait à quitter ce paradis pour rentrer dans son purgatoire habituel en fouillant dans le passé... Elle avait oublié près de Georges qu'elle avait appartenu à d'autres avant lui, et qu'elle appartiendrait à d'autres, après lui, — avec lui, même, hélas ! — A peine sortie des bras de son amant, elle ne voulait pas revenir trop vite sur ces pensées... Ses yeux avaient conservé un sourire, elle redoutait de le remplacer par une larme.

Elle s'apprêtait donc à éluder, tant bien que mal, au moins pour ce jour-là sa promesse... Un incident inattendu changea tout à coup ses dispositons.

Miette parut, elle tenait une lettre qu'elle remit à sa maîtresse.

A son premier coup d'œil sur la suscription de cette lettre, Brin-d'Amour pâlit ; elle l'ouvrit précipitamment et un soupir étouffé s'échappa de sa poitrine.

L'esclave, enivré par quelques heures de liberté, ne voit plus la chaîne qu'il traîne toujours, cependant après lui ; mais un seul mot du maître la lui fait sentir de nouveau plus lourde encore, alors et plus pesante...

Brin-d'Amour sentait sa chaîne, il y avait pacte d'ailliance entre elle et le baron de Fresne, et le baron de Fresne lui rappelait ce pacte.

Ce jour-là était celui qui avait été convenu entre les parties comme devant être chaque semaine, exclusivement consacré par elles à s'*aimer*.

Et M. de Fresne, en entreteneur bien appris, chaque fois que ce jour-là arrivait, prévenait officieusement Brin-d'Amour qu'elle eût à se tenir prête à remplir ses engagements.

Telle était la lettre du baron :

« Ma chère fille, je ne t'ai pas embrassée depuis avant-hier, et j'entends rattraper aujourd'hui le temps perdu : c'est mon droit et j'en use Tu vas bien, j'espère? moi, je me sens ce matin d'une santé et d'un entrain à défier Hercule. Je te prendrai tantôt, sur les quatre heures ; nous irons faire un tour au bois ; de là, aux *Frères Provençaux*, manger de ces foies gras en brochettes, que tu aimes tant, gourmande ! enfin, si cela te plaît, nous terminerons notre soirée à l'Opéra, où je t'ai loué une loge. »

A bientôt, mon joli Brin,

Ton toujours fidèle,

CHARLES.

Juliette avait remarqué le trouble qui s'était répandu sur les traits de son ancienne amie à la lecture de ce billet : mi-intérêt, mi-curiosité, elle ne put s'empêcher de lui en demander la cause.

— Qu'as-tu donc? fit-elle, ma chère Suzanne ? tu

semblés souffrir!.. Cette lettre t'annonce un chagrin, peut-être?

Brin-d'Amour secoua la tête avec désespoir.

— Un chagrin! murmura-t-elle, non! non! tu te trompes! c'est un plaisir, au contraire, qu'on me promet!.. On s'occupe de moi... je plais toujours, on me le prouve!.. mais c'est charmant!.. il n'y a pas de femme plus heureuse que moi à Paris!.. Ah! ah! ah!

La lorette voulut rire... ce rire ressemblait à un sanglot.

— Ah! reprit-elle, de cet accent navrant que produit la gaieté forcée mêlée à une véritable douleur, ah! oui! je suis heureuse! bien heureuse! J'ai de l'or à poignées, des bijoux, des toilettes à en changer chaque jour, une voiture, un bel appartement, des domestiques!..

Mais, sais-tu ce que me coûte tout cela, Juliette?

Tiens!.. tu souhaitais apprendre ce que je suis, et je me refusais, tout à l'heure, à te l'avouer...

Eh bien! maintenant, je vais te satisfaire.

Aussi bien, tôt ou tard, j'étais décidée à tout te dire, et vaut mieux tout de suite que plus tard pour nous deux!

Et, d'abord, je te demanderai pardon, Juliette de m'être permis de te recevoir chez moi!.. Tu n'es pas à ta place, ici, mon enfant; si l'on t'y rencontrait, on te montrerait au doigt ensuite... ton père serait en droit de me cracher au visage et de me traiter d'infâme!..

Car je suis une femme entretenue, une fille perd-

une *lorette*, comme on nous appelle, entends-tu bien?

La petite paysanne avec laquelle on te laissait jouer et rire, il y a trois ans, dans les bois d'Ermenonville, tu dois l'éviter, la fuir, ne pas même la saluer quand tu la rencontres à Paris... A Paris, elle est devenue une courtisane!

Comment est-elle tombée ainsi! Eh! mon Dieu! comme tombent toutes les femmes, saisies, à leurs premiers pas dans la vie, par des séductions contre lesquelles elles n'ont ni la force, ni le pouvoir de se prémunir!.. Comme tu tomberais, toi-même, ma pauvre Juliette, si tu n'avais pas un père qui veille sur toi!

Je ne te conterai pas mon histoire, Juliette, elle ressemble à toutes les histoires de grisettes et de paysannes qui deviennent des courtisanes... D'ailleurs, cela te ferait rougir de l'entendre, cela me ferait mal de te la raconter!

Et je veux bien renoncer à la joie de te recevoir dans ma maison, mais je ne renonce pas à celle d'aller chez toi, en cachette, te serrer la main... le plus souvent que tu me le permettras.

Et si tu te prenais à me mépriser trop, tu me refuserais cette joie!..

Tu apprendras seulement, pour m'excuser un peu, que si je suis ce que tu me retrouves, Juliette, la faute n'en est pas à moi seule!.. La coquetterie, la paresse, m'ont entraînée, il est vrai; mais devine qui m'a poussée ainsi à mal faire?

Oh! ma Juliette, aime, chéris bien ton père!.. Peut-

être, a-t-il tort, parfois, de délaisser son enfant pour ne s'occuper que de ce qu'il croit les intérêts de son pays, mais, cependant, ton père, j'en suis certaine, abandonnerait tout au monde, ses espérances, ses projets les plus chers, fussent-ils sur le point de se réaliser, pour courir vers toi si jamais on venait lui dire que ton honneur est menacé !

Moi, Juliette, mes parents n'ont pas cherché ma perte, sans doute... c'eût été trop horrible ! mais ils lui ont souri... La pauvreté les aveuglait... ils se sont imaginé agir pour mon bien en me laissant devenir la maîtresse d'un homme qui m'éblouissait, moi, par ses présents, qui les abusait, eux, par ses promesses !

Ce n'est point un reproche que j'adresse à ma mère, à mon père, au moins !.. entends-tu, Juliette ?.. Mais, hélas ! j'en ai acquis la certitude, depuis... trop souvent le cœur a besoin d'être cultivé, instruit, pour comprendre les lois les plus simples de la nature !.. Les pauvres gens, les gens ignorants, ne savent même pas aimer, comme il faut, leurs enfants !

On m'a jetée dans la fange, et l'on s'est figuré qu'on m'élevait sur un trône !

Et voilà trois ans que je mène cette existence... de plus en plus surprise, tous les jours, que la plupart de mes pareilles puissent s'y plaire, tant j'y souffre, moi, de plus en plus !

La première année, j'ai supporté mon sort sans me plaindre... sa nouveauté m'étourdissait... La seconde, il m'a révolté... j'ai eu envie de briser violemment avec ce monde où je passais des jours amers !..

Puis, j'avais fini par me résigner... par nier le cœur

et ne plus croire qu'au plaisir... et, puisqu'on m'avait faite une femme de plaisir, par accepter mon rôle et me résoudre à le jouer, du moins, le plus brillamment possible!

Mais depuis hier...

Oh! depuis hier, Juliette, j'ai senti que mon cœur battait encore!.. et c'est parce que j'ai compris que je ne suis pas devenue tout à fait rien qu'une machine à amuser, que j'ai pleuré tout à l'heure... que je pleure maintenant...

Et, en effet, Brin-d'Amour, la tête dans les mains, laissa couler, cette fois, ses larmes sans les retenir.

Juliette était restée muette devant Brin-d'Amour, l'écoutant tour à tour, avec surprise, avec effroi, avec pitié!..

Quand la lorette se tut, la jeune fille, frappée de cette douleur poignante, ne ressentait plus que de la pitié; elle demeura quelques secondes à la considérer, puis s'asseyant à ses côtés :

— Suzanne, murmura-t-elle.

Suzanne, écoute-moi.

Brin-d'Amour écarta ses mains de son visage et releva la tête.

— Qui m'appelle Suzanne? fit-elle, je ne suis plus Suzanne!.. On me nomme Brin-d'Amour... Brin-d'Amour! hein! il est gracieux, ce sobriquet! il est original! Vois-tu, Juliette, on nous baptise ainsi, nous autres, selon le caprice de nos maîtres, absolument comme ils font pour leurs chiens et leurs chevaux.

— Moi, je t'appellerai toujours Suzanne, reprit doucement Juliette, je le veux! et je te dirai : Amie,

puisque tu maudis l'existence que le hasard, la fatalité, t'ont faite... pourquoi ne t'arraches-tu pas, avec courage, à cette existence?.. Tu es jeune, tu peux...

— Assez! interrompit Brin-d'Amour, en se levant, assez, Juliette... ton amitié te dicterait des conseils que je ne puis malheureusement pas suivre et que je refuse même d'entendre... ils ajouteraient, par cela même qu'ils sont impraticables, à mes chagrins!

Pauvre enfant! qui s'imagine qu'il ne s'agit que de vouloir pour s'arrêter quand on roule sur la pente d'un abîme!

Mais, dans le monde, Juliette, dans le grand monde, le monde honnête, comme on l'intitule, va demander à la femme, qui a commis une faute, s'il lui est possible toujours de racheter cette faute par son repentir et sa bonne conduite?

Nous, lorettes et courtisanes, c'est bien pis! Nous n'avons pas même le droit de nous repentir!.. on se moquerait de nous! on ne nous le permettrait pas!...

Le pli une fois pris, notre corps habitué à ne plus revêtir que la soie, nos mains accoutumées à jouer, du matin au soir, avec de l'or, nos yeux dressés à certaines expressions, nous sommes condamnées au luxe, à la toilette et au plaisir...

Jusqu'à ce que nos séductions forcées, s'éteignant, un jour, avec nos charmes, nous nous en allions mourir dans quelque coin, sans une main amie pour rendre à nos yeux, si longtemps admirés, un dernier service, celui de les fermer!..

— Oh! Suzanne! tu me désespères!.. Comment!

et tu ne peux trouver quelqu'un qui t'aime véritablement et qui te sauve...

— M'aimer! oui... tu as raison... un amour qui oublie et qui pardonne... voilà, ce qui, seul, peut nous sauver... Mais qui veux-tu donc qui nous aime de la sorte parmi les hommes qui nous entourent!

Et pourtant nous courons quelquefois après la réalisation de ce problème, tout en ayant la persuasion intime que nous ne l'atteindrons pas!

Brin-d'Amour s'arrêta pensive. De son côté, Juliette réfléchissait.

— Après ce qu'elle vient de me confier, se disait-elle, que pourrai-je apprendre de plus sur Suzanne de ce monsieur qui semblait si disposé à se mettre entre elle et moi!

Si j'ai un piége à redouter, qui donc, d'elle ou de ui, doit me le tendre?

Un instant Juliette eut envie de raconter son entre vue avec l'inconnu. Une fausse honte la retint; elle se tut; un mot à Brin-d'Amour l'eût sauvée; son silence la perdit.

La pendule sonnait trois heures.

— Adieu! dit Brin-d'Amour à la jeune fille, qui s'apprêtait à partir, tu m'autorises, n'est-ce pas, à aller te rendre chaque semaine une petite visite? Je te préviendrai par un billet. Tu es seule souvent?

— Tous les jours, de onze heures jusqu'à cinq, et presque tous les soirs.

— Bien! Au revoir donc, et, sincèrement, maintenant que tu me connais, cela ne te sera pas désagréable de me recevoir?

— Je t'ai dit que j'aimerais toujours Suzanne! fit Juliette en sautant au cou de son amie.

Cinq minutes après, Juliette retournait chez son père dans le coupé de Brin-d'Amour.

Un cabriolet suivait à distance ce coupé.

Lucien Suard était dans ce cabriolet; il avait attendu près de trois heures à la porte de Brin-d'Amour, et il allait savoir où demeurait Juliette.

IX

Ce qui arrive tous les jours.

Juliette venait à peine de partir que Brin-d'Amour courut à son boudoir.

Elle s'assit devant un élégant bureau en palissandre, à incrustations d'ivoire, mélange de gothique et de moderne, chef-d'œuvre de *Monbro*, et se mit à écrire.

Elle avait déjà tracé ces lignes :

« Mon cher ange, je ne comptais te revoir que demain, mais je n'aurai jamais le courage de patienter jusque-là. . »

Quand Miette, passant sa tête sous la portière de velours du boudoir, prononça ces mots :

— M. Georges Muller demande si madame peut le recevoir ?

Jeter un cri de joie, froisser sa lettre commencée et se lever de son bureau en répondant à Miette :

— Qu'il entre ! qu'il entre !

Brin-d'Amour fit tout cela en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire.

Sa figure était rayonnante, tandis qu'elle écoutait le bruit des pas de Georges qui raisonnaient sur le tapis du salon.

Georges entra dans le boudoir.

Il tenait à la main un splendide bouquet de violettes de Parme.

— Je n'ai pu attendre jusqu'à demain, fit-il avec un sourire, en s'arrêtant devant sa maîtresse.

— Et moi, reprit-elle en l'étreignant, je t'écrivais que si je ne te voyais pas aujourd'hui, j'en mourrais!

— Mourir! c'est beaucoup! murmura Georges sous le baiser de Brin-d'Amour.

— Non! mourir pour toi, ce n'est rien! continua-t-elle en même temps que son baiser.

Puis ils s'assirent l'un près de l'autre; Brin-d'Amour aspirait avec ivresse les fleurs que Georges lui avait apportées; Georges regardait Brin-d'Amour et la trouvait plus jolie que jamais.

— Oh! que tu es bon d'être venu! dit-elle enfin, oh! il y a de la sympathie entre nous, vois-tu! nous avons eu la même idée ensemble.

— Ma foi, oui! répliqua Georges, je sortais de ma répétition, je pensais à toi. Si j'allais la surprendre! me suis-je dit. Cependant, comme nous étions convenus de ne nous revoir que demain, j'avais peur...

— Peur de quoi? que je ne fusse trop heureuse? Oh! mon Georges, si tu savais comme je t'aime! Tiens, veux-tu que je te dise ce que je t'écrivais quand tu es arrivé? Eh bien! je t'écrivais que, ce soir, si cela ne te gênait pas, j'irais *faire dodo* avec toi, chez toi...

Comme Brin-d'Amour prononçait ces mots, elle laissa, par mégarde, tomber à terre son bouquet de violettes; elle se baissa vivement pour le ramasser, mais si vivement qu'elle le fit, cela donna pourtant le temps à Georges de dissimuler une légère grimace qu'avait provoquée sur sa figure la proposition toute galante de la lorette; quand elle le regarda, il avait repris sa physionomie gracieuse et répondit :

— Eh bien! j'espère qu'il en sera comme si j'avais reçu ta lettre.

— Vraiment! cela ne t'ennuieras donc pas, deux nuits de suite?

— Vilaine! tu doutes de moi?

— Non! reprit Brin-d'Amour, qui jeta un coup d'œil sur la pendule, et la preuve, c'est que rien ne me coûtera pour être encore à toi cette nuit!.. Rien! pas même de te renvoyer maintenant, tout de suite, mon pauvre ami!

— Me renvoyer... déjà!

— S'il ne le fallait pas, le voudrais-je? On va venir, et, tu sais, tu n'es pas comme les autres, toi, cela te chagrinerait à présent de te trouver avec *lui*.

Georger poussa un soupir.

— Tu as raison, dit-il, adieu donc, ma Suzanne, à ce soir, le plus tôt possible.

— Ce plus tôt-là ne pourra guère être que minuit, mon ange!

Georges laissa échapper un second soupir et ces mots :

— A minuit donc!

Et, après quelques derniers baisers donnés et re-

çus, il s'éloigna, et Brin-d'Amour mit avec soin le bouquet de violettes dans un vase de porcelaine de Chine, qu'elle emporta dans sa chambre à coucher.

Ensuite elle sonna Miette pour se faire habiller.

Comment le trouves-tu ? dit-elle tout d'un coup, comme sa caméristе lui passait une robe.

Il fallait être femme de chambre d'une lorette pour ne pas rester court devant une question semblable, si brusquement posée ; mais mademoiselle Miette avait vingt-huit ans, dont dix de service chez des femmes entretenues.

— C'est donc *lui ?* fit elle.

— Sans doute ; que tu es sotte !

— Il est très-bien. Je l'avais remarqué avant-hier à la soirée de madame.

— Et aimable ! spirituel ! Oh ! quelle différence avec tous les autres ! et puis il m'aime, j'en suis sûre.

— Madame le mérite bien.

— Et moi, vois-tu, Miette, j'en suis folle... Oh ! s'il ne me trompe pas !.. Tu sais que je ne veux pas de *Monsieur* ce soir.

Miette devint grave.

— Prenez garde, Madame ! dit-elle. C'est beau d'aimer et qu'on vous aime ; mais quand on a une si magnifique position que Madame, ce serait bien pénible aussi de la perdre ; et Monsieur est fin !

— Bah ! qu'est-ce que cela lui fera ?.. Pour une fois, il n'y verra rien ; je saurai m'arranger. Tu m'attendras toujours ce soir, ici, comme à l'ordinaire, entend-tu ?

— Il suffit, Madame.

— Ah! dis donc... il est auteur, homme de lettres, mon Georges... J'irai applaudir ses pièces... Oh! comme j'aurai peur.

— Il n'est pas riche, alors?

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait? Est-ce que j'ai besoin qu'il soit riche, lui? Regarde donc le joli bouquet qu'il m'a apporté.

— Je l'ai senti quand il est entré. Oui, c'est de la violette de Parme.

— Ça coûte quarante sous.

— Et monsieur d'Estorg, alors, c'est donc fini absolument?

— Ah! peuh! Ah! pourquoi donc me parles-tu de ça, Miette? En vérité, tu sembles avoir la rage de me taquiner, quelquefois.

Miette s'inclina humblement.

— D'Estorg, reprit Brin-d'Amour, il est avec Marie Delaunay. Crois-tu qu'il ait gagné au change.

— Ma foi! non. Elle a l'air bien nigaud, mademoiselle Delaunay. Et monsieur Georges Muller, êtes-vous sûre qu'il vous sera fidèle longtemps, lui, Madame?

— Oui... D'ailleurs, je saurai bien comment il se conduira.

— Ah! monsieur Lucien Suard le connaît?

— Oh! ce n'est pas seulement à Lucien que je m'en rapporterai si je ne suis pas tranquille .. Mais, on a sonné, je crois.

— Madame a raison... c'est Monsieur, sans doute.

Miette courut ouvrir.

Le baron de Fresne parut en effet; il n'était pas seul; Lucien Suard l'accompagnait.

— Dis donc, mon petit Brin, cria le baron en entrant, Lucien vient dîner avec nous, ça sera plus gai, n'est-ce pas?.. Nous n'en sommes plus à un tête-à-tête, nous autres!.. Je n'ai pas pu avoir Roselle, c'est dommage... mais il est retenu à son fichu théâtre toute la soirée.

— Je serai des vôtres, si toutefois cela ne gêne en rien notre charmante amie, fit Lucien en baisant la main de Brin-d'Amour.

— Vous savez bien que je fais toujours tout ce qu'on veut, repartit gracieusement Brin-d'Amour; mais comment arrivez-vous donc ensemble?

— Nous nous sommes rencontrés à la porte, dit le baron. Ah ça! parole d'honneur! tu es jolie à croquer, aujourd'hui, continua-t-il en considérant la lorette qui complétait alors sa toilette en se coiffant d'un léger chapeau de paille de riz.

— C'est le bonheur qui l'embellit, reprit Lucien.

Il échangea un regard d'intelligence avec Brin-d'Amour et il lui offrit le bras jusqu'à la voiture : le baron suivait.

— Eh bien! fit Lucien, comme s'il n'eût rien su encore, — tout bas à Brin-d'Amour, êtes-vous contente de notre homme de lettres!

— Je l'adore! répondit-elle en serrant, par un mouvement passionné, le bras de son interlocuteur.

— J'en suis enchanté. Et nous veillerons solidement sur lui, ma bonne; entendez-vous?

— Ah! j'y veillerai aussi moi-même.

— Ça m'évitera de la peine. Vous êtes allés à la campagne?

— Oui, à Montmorency; nous y avons passé la nuit, je vous conterai cela : voici le baron.

Le baron était encore éloigné; mais Brin-d'Amour ne voulait pas déflorer trop vite ses amours en en contant tout de suite les détails à Lucien.

Une calèche attendait devant la porte; la lorette y monta la première, de Fresne se plaça à ses côtés, Lucien Suard en face d'elle.

On partit; le temps était beau comme la veille. On poussa jusqu'à Boulogne; Brin-d'Amour se montrait d'une gaieté et d'un esprit fous; le baron riait de confiance de tous les mots de sa maîtresse.

— Mais, est-elle gentille aujourd'hui, mon petit Brin! répétait-il à chaque instant à Lucien.

Ce à quoi Lucien répondait ostensiblement par un sourire approbatif, et, à part lui, par cette réflexion :

— Elle est trop gentille, ça n'est pas naturel. Elle ménage quelque coup de Jarnac.

Il ne se trompait pas.

On était revenu, à la suite de la promenade, aux *Frères Provençaux*, comme il avait été convenu.

On s'était mis à table.

On en était même déjà aux deux tiers du dîner.

Or, Brin-d'Amour qui, pendant ces deux tiers, avait continué de se montrer aimable et joyeuse, Brin-d'Amour qui avait goûté de tout, mets et vins, de l'air le plus luron du monde... Brin-d'Amour changea subitement de ton et de figure, comme elle portait à ses lèvres son second verre de vin de Champagne frappé.

— Ah! c'est singulier!.. murmura-t-elle en posant son verre.

— Quoi donc? dirent à la fois le baron et Lucien.

— Oh! je ne sais ..Ouvrez la fenêtre, je vous prie, Lucien.

Lucien s'empressa d'obéir.

— Qu'as-tu, mon chien? Es-tu malade? fit avec inquiétude le baron.

— Oui... non.. oh! ce ne sera rien....un étourdissement, sans doute... l'air me remettra... Ne vous occupez pas de moi... je vais respirer.

Et Brin-d'Amour quitta la table et s'assit, sa tête sur la barre d'appui de la croisée.

— Quel ennui! hein? dit bénévolement le baron à Lucien; elle était si en train!

— C'est la chaleur, repartit Lucien qui éteignit une envie de rire dans un verre de marasquin.

Quelques minutes d'attente silencieuse s'écoulèrent.

Enfin, Brin-d'Amour se retourna vers ses compagnons; elle était un peu défaite, mais la gaieté semblait vouloir reparaître sur son visage.

— C'est passé! dit-elle, mais n'importe! Lucien, vous avez raison, il fait trop chaud dans ce cabinet, c'est ce qui m'a incommodée. Oh! ce que j'ai ressenti était affreux. On eût dit un coup de marteau qu'on me donnait sur la tête. Nous partons, n'est-ce pas, de Fresne?

— Tout de suite, ma chère. Mais viens donc un peu près de moi?... Tu m'as effrayé, vrai!... Moi qui compte sur une si bonne nuit.

Brin-d'Amour, assise sur les genoux du baron, un

bras passé autour de son cou, se laissa tendrement embrasser. Elle déposa même, de son côté, deux ou trois baisers sur un front qui commençait à se dépouiller passablement, par parenthèse.

Puis on quitta le cabinet du restaurant.

— Méchante! fit Lucien qui escortait de nouveau la lorette, tandis que le baron soldait le dîner, le Georges Muller nuit essentiellement au de Fresne, à ce qu'il paraît. Le voilà à la portion congrue, au moins pour huit jours, n'est-il pas vrai, ce pauvre richard?

— Que voulez-vous, mon ami, répondit Brin-d'Amour, c'est plus fort que moi! De Fresne m'offrirait cent mille francs pour cette nuit que je les refuserais.

— Ce serait stupide, mais enfin je conçois ça... Quand on vient de roucouler de toute âme l'élégie, on n'est pas d'humeur à chanter immédiatement la chansonnette.

— Surtout quand l'élégie n'a eu qu'une strophe, et qu'on aspire à passer à la seconde.

— Allons, je suis content d'avoir si bien remplacé d'Estorg, moi. Et combien de temps comptez-vous demeurer à l'Opéra? Puis-je vous y être utile? Dois-je rester?

— Oui. Je *re*serai malade à dix heures, et vous m'accompagnerez, avec le baron, jusque chez moi, vous entendez?

— Parfaitement!.. Rapportez-vous-en à mon amitié et à mon intelligence... je chaufferai la maladie.

On donnait, ce soir-là, les *Huguenots*, à l'Académie, — royale, alors, — de musique.

Le baron, sa maîtresse et Lucien arrivèrent dans leur loge comme le second acte commençait.

Brin-d'Amour écouta ce second acte, tout entier, avec une sorte de recueillement.

En même temps qu'elle écoutait, elle songeait à Georges qu'elle allait bientôt serrer dans ses bras, et le charme de la musique ajoutait au charme de ses pensées.

Entre le second et le troisième acte, Merlier et Giraux, qu'on rencontrait partout, montèrent, de l'orchestre, saluer le baron et Brin-d'Amour; cette dernière était redevenue charmante, Giraux en fit compliment au baron.

— Cette chère fille souffrait, pourtant, beaucoup, tout à l'heure, dit le baron.

— Oh! c'est fini, maintenant, reprit négligemment Brin-d'Amour.

Mais ce n'était pas fini du tout, et le baron ne tarda pas à en acquérir la triste certitude.

Vers le milieu du troisième acte, Brin-d'Amour, jugeant qu'il ne devait pas être loin de dix heures, débuta par aspirer, avec insistance, à chaque instant, son flacon de sels anglais, sans, cependant, cesser, pour cela, de regarder sur la scène. Lucien entrevit ce manége, et comme il y était préparé, il feignit de ne point le remarquer, mais le baron qui avait laissé, d'abord, passer, sans les relever, quelques soupirs et quelques mouvements nerveux, fût, bientôt, obligé de s'apercevoir que sa maîtresse paraissait, de nouveau, mal à son aise.

— Est-ce que ta douleur t'a reprise? dit-il à Brin-d'Amour.

A cette observation de son entreteneur, Brin-d'Amour, comme si elle eût été captivée par la musique, au point d'en oublier qu'elle souffrait, ne répondit qu'en faisant signe de la main qu'on n'interrompît point son plaisir.

Mais, quand la toile tomba sur le théâtre, le spectacle se poursuivit de plus belle, dans la loge.

Brin-d'Amour se leva vivement, alors, et dit au baron :

— Faisons un tour dans le couloir, mon ami... Décidément... oui... je ne me sens pas bien.

— Mais il serait plus sage de partir, il me semble, exclama le baron.

— Sans doute, ma bonne petite, ajouta Lucien, si vous vous sentez malade, vous serez mieux chez vous...

— Mais cela va vous priver de la fin de l'opéra!... dit Brin-d'Amour, d'un ton dolent.

Oh! quelle plaisanterie! s'écrièrent, en chœur, le baron et Lucien.

On se hâta de partir : le trajet de la rue Lepelletier à celle de la Ferme-des-Mathurins fut des plus tristes; Brin-d'Amour, adossée dans un coin de la calèche, ne soufflait mot, se contentant de gémir au moindre cahot... Le baron une des mains de la lorette dans les siennes, n'en disait pas davantage de crainte de la fatiguer, et Lucien se gardait bien de troubler ce silence qui lui permettait de songer, à son aise, à ce qui l'intéressait le plus depuis quelques heures : c'est-à-dire

à Juliette, et à l'édification du système le plus adroit qu'il lui faudrait accomplir pour arriver à ses fins près de cette jeune fille.

La voiture s'arrêta,

Brin-d'Amour s'appuya sur le bras du baron pour monter lentement chez elle.

En apercevant sa maîtresse, Miette poussa ce cri :

— Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc, Madame ?

— Déshabille-moi et couche-moi, fit Brin-d'Amour à Miette.

Cet ordre fut exécuté en un clin dœil.

— Elle a des douleurs de tête... ça lui a pris comme un coup de foudre... répétait le baron à la caméristé, pendant qu'elle déshabillait sa maîtresse.

— Oh ! je sais ce que c'est .. c'est bien mauvais ! répondait la caméristé.

Une fois au lit, Brin-d'Amour, enfoncée sous ses oreillers, murmura d'une voix mourante :

— Miette... emporte les lumières, entends-tu... il me semble que je serai mieux dans l'obscurité.

— Et, surtout, quand tu auras un peu dormi, ma bonne ! dit le baron en se penchant vers la malade.

— Oui... je l'espère... C'est une migraine, sans doute. .

— Si j'envoyais chercher un médecin ?..

— Oh !.. il sera temps demain... je vous remercie, mon ami... Il n'y a qu'une chose qui m'afflige par dessus tout... Mon Dieu. . pardon !.. ça m'élance davantage quand je parle...

— Tais-toi, alors...

— Mais c'est que... vous qui aviez compté...

— Ce n'est pas ta faute! . allons! tu penses à cela... mauvais sujet!.. tu le regrettes donc?..

— Dame!.. ça ne nous arrive pas si souvent!..

— Eh bien! demain! si tu es mieux... veux-tu? je resterai ici...

— Oui! c'est cela... Allons... bonsoir, Charles... vous ne m'en détestez pas trop?..

— Quel enfant tu fais!..

Et en témoignage de son peu de rancune, *Charles* donna un baiser d'adieu à la pauvre malade, moitié sur le front de celle-ci, moitié sur ses oreillers.

Puis il rejoignit Lucien qui l'attendait discrètement au salon, et, quoique un peu fâché du contre-temps, — parce qu'après tout, quand on s'est promis un plaisir, il est assez désagréable de voir ce plaisir s'évanouir en fumée... — il s'en alla résolument se coucher tout seul.

Quant à Brin-d'Amour, à peine eût-elle entendu la porte se refermer sur le baron et Lucien, qu'elle sauta à bas de son lit.

Miette était accourue, aussitôt après avoir reconduit ces Messieurs, dans la chambre de sa maîtresse...

Brin-d'Amour revêtit à la hâte une toilette de couleur foncée; elle se cacha la figure sous un voile, puis elle dit à Miette :

— Si l'on venait demain matin, avant que je ne fusse rentrée... tu sais... je dormirais .. on ne pourrait pas me déranger...

— Soyez calme! Madame... repartit Miette d'un ton capable; mais, ajouta-t-elle, est-ce que Madame va s'en aller à pied?

— Non... je prendrai la première voiture que je rencontrerai... mais tu comprends que je n'ai pas envie de mettre Jean dans la confidence en me faisant conduire par lui.

— Madame a raison.

— Adieu donc! à demain!.. je tâcherai de ne pas rentrer trop tard.

— Oh! oui! Madame! soyez raisonnable!

Brin-d'Amour s'était éloignée à son tour.

Un cabriolet de régie passait justement devant sa maison, comme elle en refermait la porte cochère, elle y monta vivement en remerciant le ciel.

Une heure après, tandis que M. le baron de Fresne se coiffait de nuit, en face de son lit solitaire, tout en pensant à cette pauvre Brin-d'Amour qui était tombée malade si mal à propos...

Cette pauvre Brin-d'Amour, couchée près de son amant, lui disait : Je t'aime!.. je t'aime!.. je t'aime!.. pour reprendre ensuite, plus ardemment encore : Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

X

Après avoir lu Faublas.

La première fois qu'il avait rencontré Juliette, Lucien Suard avait tout de suite remarqué la beauté de cette jeune fille et surtout son air candide et honnête. La seconde fois, on l'a vu, après avoir pu se convaincre que la physionomie de Juliette n'était point trompeuse, il s'était dit : — Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que cette jeune fille soit à moi.

Or, Lucien n'était cependant nullement amoureux de Juliette, j'entends dans l'acception poétique du mot amoureux, c'est-à dire décidé à tous les sacrifices, à toutes les démarches pour arriver à son but ; la tête et le cœur remplis sans cesse de l'image de l'objet désiré !.. amoureux, c'est-à-dire un peu fou, mais fou de cette délicieuse folie, — qu'envient parfois les gens sensés, — avec ses rêves à yeux ouverts, ses douces distractions, ses larmes mêlées à des sourires, ses minutes qui s'écoulent comme des heures et ses heures

qui passent comme des minutes, avec ses frissons subits et ses embrâsements imprévus.

Avec son bonheur, enfin!..

Lucien n'avait jamais été amoureux de sa vie : et comment eût-il pu jamais être amoureux? Il était né dans un monde où l'on nie l'amour; — l'amour comme la pudeur, l'amitié, l'honnêteté, — toutes les vertus, au reste; — dans un monde où l'on ne connaît Dieu tout au plus que de nom, — ce qui est cause que Dieu ne s'y révèle jamais; — dans un monde où l'on ne croit qu'au plaisir, où l'on ne sacrifie qu'au plaisir.

Jusqu'à ce que, les sens émoussés, le corps et la tête blasés, — je ne parle point du cœur, et pour cause, on y finisse par ne plus croire à rien et par ne plus se soucier de rien, pas même du souvenir de la divinité au service de laquelle on s'est plu si fatalement pourtant à dépenser ses jours.

Lucien Suard n'était donc pas amoureux de Juliette; il la désirait, et c'était beaucoup déjà, pour lui surtout, qui venait d'entrer alors dans sa quarante-et-unième année et qui, depuis dix ans au moins, n'éprouvait même plus de désirs, celui de posséder de l'or excepté.

On eût mis Lucien Suard, sur le point de devenir l'amant de Juliette, en demeure d'opter entre sa maîtresse et quelques billets de francs, qu'il se fût, à coup sûr, prononcé pour les billets, parce que, dans cet argent, il eût vu la réalisation de vingt plaisirs contre l'abandon d'un seul.

Mais, au moment où nous le prenons, d'abord Lucien n'avait en expectative aucun billet de mille francs

pour le détourner de Juliette; ensuite, il était assez désœuvré depuis quelque temps. Séduire cette jeune fille que le hasard venait de jeter sous ses pas, cette jeune fille, dont la tournure, les manières, la beauté même, possédaient un attrait qu'il n'avait encore rencontré nulle part, dans aucune femme, c'était pour Lucien quelque chose qui le tentait souverainement, parce qu'il y trouvait à la fois une distraction à prendre, une étude à faire, et surtout un tour à jouer à cette niaise de Brin-d'Amour, qui s'était avisée, sous un texte d'amitié, sans doute, de vouloir garder pour elle seule Juliette.

On se rappelle que Lucien avait suivi Juliette à sa sortie de chez Brin-d'Amour. Avec de l'argent, à Paris, on obtient tout — principalement ce qu'on ne devrait pas obtenir pour de l'argent; — Lucien, après avoir laissé à Juliette le temps de rentrer chez elle, alla donc, un louis à la main, questionner le concierge de la maison : les vingt francs furent acceptés avec reconnaissance ; les renseignements fournis avec profusion, avec conscience.

D'où il résulta que le surlendemain de sa visite à Brin-d'Amour, comme Juliette sortait de chez sa tante, allée des Veuves, elle se trouva tout d'un coup, en s'en allant, comme d'ordinaire, à pied par les Champs-Élysées, en face d'un monsieur qui ne fit pas autre chose, d'abord, que de la saluer, mais qui le fit de manière qu'elle fut obligée de s'arrêter et de répondre à son salut.

Ce monsieur, on le pense bien, n'était autre que Lucien Suard.

A la vue de Lucien, Juliette était demeurée interdite; — on devine encore que notre jeune fille n'avait pas oublié cet inconnu qui s'était engagé à lui donner des renseignements, si nécessaires pour elle, assurait-il, sur Brin-d'Amour. — Juliette, à cet instant, pensait justement à Lucien; sa rencontre la fit donc rougir jusqu'au blanc des yeux et trembler comme une feuille, non pas qu'elle s'en étonnât beaucoup, mais parce qu'elle en sentit instinctivement les dangers.

Lucien, son chapeau à la main, laissa à la jeune fille le temps de se remettre, puis, avec un sourire :

— Vous voyez, Mademoiselle, lui dit-il, que le hasard me favorise.

— Le hasard! murmura Juliette.

Elle se tut; elle ne croyait nullement que le hasard fût pour quelque chose dans cette aventure, mais elle n'osa pas le dire.

— Vous doutez que ma bonne étoile seule m'ait amené ici, Mademoiselle? reprit Lucien.

— Mon Dieu! Monsieur, repartit la pauvre enfant, qu'on poussait dans ses derniers retranchements, je n'ai point à chercher l'explication de cette rencontre.

— Parce qu'elle ne peut vous causer ni peine ni plaisir. Est-ce cela que vous avez voulu dire, Mademoiselle?

Juliette ne répondit pas.

— Eh bien! tenez! Mademoiselle, reprit Lucien, en s'avançant tout près de la jeune fille, avouez-le moi tout de suite : je n'ai encore eu le bonheur de vous voir que deux fois, et ces deux jours-là sont marqués parmi les plus chers de ma vie; mais si je vous dé-

plaisais à ce point qu'il vous fût pénible de me savoir fier de ce bonheur, désireux de l'augmenter, dites un mot, je m'éloigne, et je jure de ne plus vous importuner jamais !

Lucien jouait gros jeu en parlant ainsi, et, certes, toute autre que Juliette, plus soucieuse de ses devoirs ou moins inconséquente, le lui eût prouvé en le laissant partir.

Mais Juliette était une nature ardente que la vie de famille avait protégée jusqu'à ce qu'une étincelle perdue du vice l'eût surprise.

De même qu'elle avait voulu lire tout de suite le second volume de *Faublas*, après en avoir dévoré le premier, de même le premier pas fait dans cette intrigue entre elle et Lucien, Juliette s'y sentait irrésistiblement poussée en avant.

Elle regarda donc, d'un air où perçait un peu d'ironier, Lucien se posant ainsi en homme résigné, et lui dit :

— Je n'ai pas le droit de vous interdire de vous promener dans les Champs-Élysées, Monsieur, et, par conséquent, de m'y rencontrer les jours où j'y passe ; seulement, je vous ferai remarquer qu'il est au moins singulier que je ne sache pas encore à qui j'ai l'honneur de parler ?

Lucien s'inclina gravement.

— Vous avez raison, Mademoiselle, répliqua-t-il. Nous autres hommes, nous ne connaissons souvent de la femme qui nous a charmés que ses grâces et son esprit, et cela nous suffit pour ne plus songer qu'à elle et finir par l'adorer. Mais elle, pour qu'il lui soit pos-

sible seulement de garder un faible souvenir de notre laide et sotte personne, il faut absolument qu'il s'y rattache un nom, une qualité.

Un sourire se joua sur les lèvres de Juliette.

— Ah! ça!.. on dirait qu'elle se moque de moi! pensa Lucien Est-ce qu'elle ne me croit pas de qualités, par hasard!

— Eh bien! Mademoiselle, continua-t-il, je me nomme Lucien Suard et je suis journaliste.

Lucien, à l'exemple de beaucoup d'individus, à position problématique, de son espèce, avait adopté la profession de journaliste comme raison politique d'existence, au cas où un maladroit, ou un malavisé l'amenait sur ce terrain. Journaliste, d'ailleurs, c'est un métier qui prête comme du caoutchouc à toutes les exigeances, cela dit beaucoup et cela ne dit rien... Je suis journaliste; ça coupe court aux explications, il y a tant de journaux et tant de manières de s'y occuper.

Pour Juliette, le titre de Lucien fut reçu comme argent comptant : nous avouerons même que la sonorité de ce mot flatta son oreille; sans en savoir beaucoup sur ce sujet, Juliette n'ignorait pourtant pas, absolument qu'un journaliste peut, quelquefois être un homme de lettres, et, quelquefois aussi un homme d'esprit.

— Eh bien! monsieur Lucien Suard, fit-elle gaiement, maintenant je suis prête à entendre ce que vous avez à me dire; pourvu que ce ne soit pas trop long, toutefois, car l'heure s'avance, je crois, et l'on pourrait s'inquiéter de mon absence chez mon père.

Mais, un dernier mot encore, Monsieur : si c'est,

comme je le présume, dans l'intention de me prémunir contre certains dangers, que vous vous êtes trouvé aujourd'hui, *par hasard*, sur ma route, je dois vous prévenir que vos soins à cet égard seraient complètement inutiles... Suzanne m'a tout confié, tout, Monsieur, vous entendez, avant-hier, peu après notre entrevue, et par le fait seul de ces confidences, vous comprenez donc que, puisque j'ai dû renoncer désormais à toute liaison intime entre Suzanne et moi, je ne puis non plus avoir rien à redouter de ce que l'intérêt que vous m'avez porté si vite, vous faisait redouter, à vous-même, pour moi.

Lucien demeura, malgré lui, abasourdi par cette déclaration inattendue.

Comment ! Brin-d'Amour avait eu la stupide vertu d'ôter son masque devant Juliette, et de lui dire : « Je suis une courtisane, adieu, va-t-en !... »

Mais alors son rôle de protecteur à lui, Lucien, était achevé avant même d'avoir commencé !.. et, privé de cet emploi si noble, si beau, si dévoué, que lui restait-il maintenant pour amener Juliette à s'attacher à lui ?

Il lui restait ce qui est souvent victorieux près d'une jeune fille coquette et sans expérience, les banalités d'une passion conçue en une seconde. . Lucien n'avait pas le choix, il se hâta d'entamer vigoureusement l'attaque.

— Il serait possible! s'écria-t-il, madame de Lavergue se serait si saintement conduite !.. Ah! Mademoiselle, je l'aimais déjà de toutes mes forces, cette chère fille... Cependant, si je ne doutais pas de son cœur, je n'avais pas la même confiance en son juge-

ment... Ce trait me prouve qu'elle était digne d'un meilleur sort que celui que Dieu lui a fait, et je n'ai plus qu'à la bénir à genoux.

Mais... Mademoiselle...

Ici Lucien baissa la voix.

— Parce que je vous sais désormais à l'abri de périls qui m'avaient tant effrayé pour vous; parce que je ne puis plus vous être utile contre le danger, puisque heureusement le danger n'existe plus, faudra-t-il donc, dites-le-moi, que je renonce si vite aux rêves que j'avais osé me créer sur le peu de reconnaissance que j'espérais vous inspirer?

En parlant ainsi, Lucien avança sa main vers la main de Juliette .. La jeune fille tressaillit à ce contact.

Elle s'était attendue à ce que Lucien ne consentirait pas à lui rendre sa liberté, malgré l'espèce de congé qu'elle lui donnait... Et, pourtant, en le voyant se déclarer si formellement, elle eut peur...

Depuis le commencement de cette conversation, Juliette, entraînée sans s'en apercevoir par Lucien, avait fait avec lui quelques pas sous les massifs d'arbres qui longent la promenade; ils s'étaient donc peu à peu éloignés de la foule...

Et Lucien put prendre doucement le bras de la jeune fille, sans que le léger cri d'effroi qu'elle laissa échapper alors attirât sur eux le moindre regard importun...

Que vous dirai-je?

L'amour qu'on joue est plus éloquent encore que l'amour qu'on éprouve...

Lucien fut très-éloquent.

Quant à Juliette, vous connaissez ces vers de Gresset :

« Désir de fille est un feu qui dévore,
« Désir de nonne est cent fois pis encore !.. »

Juliette n'était pas une nonne, et cependant elle désirait beaucoup...

Elle resta une heure à se promener avec Lucien sous les marronniers et les ormes des Champs-Élysées.

Et, quand ils se séparèrent, Lucien déposa un baiser sur la main de Juliette en lui disant :

— A après-demain ! à deux heures, ici ?..

Et Juliette ne répondit rien ; mais elle fit en s'éloignant un signe de tête qui signifiait :

— A après-demain ! à deux heures, ici.

XI

Jacques.

Pendant quinze jours Brin-d'Amour adora Georges sans qu'un seul nuage vint tacher le brillant horizon que sa passion lui avait découvert.

Mais le seizième jour notre lorette se réveilla avec une épingle au cœur.

Et elle avait rêvé que Georges lui était infidèle.

La superstition est fille de l'oisiveté; — les travailleurs n'ont pas le temps de se bercer de chimères; — les lorettes, qui passent leur vie à en compter les heures, sont donc toutes superstitieuses...

Et Brin-d'Amour l'était plus que pas une.

En y réfléchissant, Brin-d'Amour se fût moqué de son rêve... Georges, depuis quinze jours qu'il était son amant n'avait pas cessé de se montrer amoureux comme au premier jour.

Mais la jalousie ne réfléchit pas... Brin-d'Amour était aussi jalouse que superstitieuse... Elle prit son rêve pour un pressentiment.

A l'appui de ce pressentiment elle appela à elle ces craintes, ces doutes, ces soupçons, qui ne manquent jamais d'accourir à la première réquisition des gens qui souffrent à tort ou à raison...

Enfin, au bout d'une demi-heure passée à tourner et à retourner l'épingle que son rêve lui avait enfoncée au cœur, Brin-d'Amour avait fini par faire de ce rêve une réalité, et de l'épingle un poignard...

Elle ne songea plus qu'à acquérir des preuves de l'infidélité de Georges.

Dès le lendemain de sa liaison avec le jeune écrivain, Brin-d'Amour, on s'en souvient peut-être, en parlant de ce dernier à Lucien Suard, avait manifesté l'intention de surveiller elle-même la constance jurée par son amant.

C'est qu'elle avait déjà alors conçu un plan de surveillance.

Le moment était venu de mettre ce plan à exécution... Brin-d'Amour ne balança point.

Elle sonna Miette.

Miette entra dans la chambre à coucher, ouvrit les rideaux, les volets, puis s'approcha du lit de sa maîtresse pour attendre les ordres

— Connais-tu quelqu'un d'intelligent qui voudrait gagner quinze francs par jour? demanda brusquement Brin-d'Amour à sa camériste.

Miette regarda la lorette d'un air ébahi.

— Mais, Madame, répliqua-t-elle, je crois qu'il y a beaucoup de gens intelligents qui ne refuseraient pas de gagner quinze francs par jour... Il s'agit seulement

de savoir de quelle façon ils seraient tenus de les gagner...

Brin-d'Amour comprit que la situation n'était pas des plus claires pour sa femme de chambre et, qu'en voulant l'y préparer, elle n'avait fait que perdre du temps.

Elle alla donc plus franchement au but, en passant tout de suite sur les remords de conscience qui la retenaient encore un peu... On n'offense pas, — même quand ils doivent l'ignorer, — sans un regret, ceux qu'on aime... Et, s'il n'était pas coupable surtout, Brin-d'Amour s'apprêtait à offenser cruellement son amant.

— Tu t'amuses à faire de l'esprit, je crois, dit-elle à Miette : c'est très-joli !.. mais j'aurais préféré que tu devinasses tout de suite cè que je désire. Je veux quelqu'un qui suive Georges et sur qui je puisse compter pour savoir l'emploi de ses journées... M'entends-tu, maintenant ?

Miette, qui vit que sa maîtresse le prenait fort au sérieux, devint sérieuse à son tour.

— Pardon, Madame, repartit-elle, je vous proteste que je n'y étais pas d'abord !.. Madame a l'air si bien avec monsieur Georges !.. Est-ce que madame aurait quelque motif de soupçonner...

— Il ne s'agit pas de motifs !.. interrompit Brin-d'Amour avec impatience ; mon Dieu ! qu'est-ce que tu a donc, ce matin ? On dirait que tu prends plaisir à me tourmenter !.. Voyons, possèdes-tu ce que je te demande, oui ou non, sous la main ?

Miette réfléchit un instant et reprit :

— Dame! je suppose que le premier individu venu saura satisfaire Madame!.. Si Madame n'était pas pressée, j'écrirais bien à mon frère, qui est justement sans occupation depuis deux mois... Il est à Orléans et...

— Mais je n'ai pas le temps d'attendre que tu écrives à Orléans... il me faut mon surveillant tout de suite! J'attends Georges et, quand il me quittera, on devra commencer immédiatement à ne point le perdre de vue.

— Alors je m'en vais donc tout uniment chercher un garçon qui s'est établi depuis un mois, à peu près, comme commissionnaire, au coin de la rue, et que je connais pour l'avoir fait déjà travailler plusieurs fois... Cela vous convient-il, Madame?

— Pourvu que tu ne m'amènes pas quelque brute?

— Oh! Jacques n'a pas du tout l'air d'une brute; au contraire, il est même assez beau garçon, vous verrez, Madame...

Brin-d'Amour sourit.

— Ah! tu as remarqué cela, fit-elle.

— Oh! reprit Miette, en secouant la tête, simple remarque, en effet. Nous autres domestiques nous n'avons pas le loisir de nous amuser à ces bagatelles-là... et, pour mon compte, je ne veux m'occuper d'un homme que lorsqu'il me plaira assez pour que j'aie envie de l'épouser.

Mais je cours vous chercher Jacques, Madame; dois-je le prévenir de ce qu'on attend de lui, ou Madame se charge-t-elle de le lui expliquer?

— Présente-le moi ; je lui parlerai moi-même.

Miette sortit, et Brin-d'Amour sauta hors de son lit et passa sa robe de chambre.

Quelques minutes après, Miette faisait entrer le commissionnaire.

La caméristе n'avait pas menti : Jacques était un beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, grand, bien fait, aux traits réguliers, à l'œil mâle.

Il entra en ne posant sur le tapis que le bout de ses gros souliers à clous, et il s'arrêta au milieu de la chambre.

Miette s'était éloignée par discrétion.

Assise dans un fauteuil, près de la cheminée, où flambait un bon feu que la fraîcheur des matinées commençait à exiger impérieusement, Brin-d'Amour, plongée dans les souvenirs de son rêve, oublia d'abord, un instant, celui qu'elle avait fait appeler.

Mais, enfin, elle tourna la tête du côté de Jacques.

Et Jacques rougit imperceptiblement ; au moment où Brin-d'Amour le regarda, il considérait, lui, du coin de l'œil, la couche en désordre de la lorette avec ses rideaux de damas de soie bleue, doublés de dentelles, qui l'abritaient ; ses oreillers, qui avaient gardé l'empreinte du corps le plus parfait ; ses draps fins et blancs comme neige ; son édredon sous lequel on devinait que résidait encore une douce chaleur...

Brin-d'Amour ne fit attention ni au trouble du commissionnaire, ni à la direction dans laquelle elle avait surpris son regard, mais elle ne put s'empêcher de penser, en l'examinant, que Miette n'avait pas mauvais goût...

Et, par un mouvement tout de femme, elle retira, sous sa robe de chambre, son petit pied qui se jouait, nu, près de l'âtre, dans une mule digne de Cendrillon. . Et elle ramena sur sa poitrine, à demi-découverte, la batiste garnie de son peignoir.

— Mon ami, dit-elle au commissionnaire, on m'a parlé de vous comme d'un garçon d'intelligence... Or, c'est justement de votre intelligence que j'ai besoin aujourd'hui.

Brin-d'Amour fit une pause après cet exorde qu'elle avait proféré de son intonation de voix la plus aimable. Jacques s'inclina.

— Combien gagnez-vous, à peu près, par jour? reprit la lorette.

— C'est selon, Madame... De trois à quatre francs.. quelquefois moins, quelquefois plus.

— Mais le *plus* ne va jamais jusqu'à quinze francs, n'est-il pas vrai?

— Oh! non, sans doute, Madame.

— Bon. Eh bien! je vous offre ces quinze francs par jour, pendant une semaine, moi...

— Il faudra donc que cela me donne beaucoup de peine pour les gagner... mais n'importe... De quoi s'agit-il, Madame?

— Cela ne vous donnera pas beaucoup de peine, au contraire, et voici de quoi il s'agit :

Brin-d'Amour s'arrêta encore; à mesure que les impressions de son rêve s'affaiblissaient, par l'éloignement, dans son esprit, elle se sentait moins hardie à s'appesantir sur ce projet d'espionnage amoureux qui lui avait semblé d'abord si naturel.

Cependant elle ne pouvait l'abandonner si vite.

— Il s'agit, continua-t-elle, — se prenant à tisonner, pour se donner une contenance, tout en formulant sa position, — il s'agit... d'une personne à laquelle je m'intéresse, dont il m'est utile de connaître les démarches, jour par jour... et qu'il serait nécessaire que vous vous missiez à suivre, dès ce matin, assez... ingénieusement... pour qu'elle ne pût s'en apercevoir!.. M'avez vous comprise?

Une vive lueur illumina les yeux du commissionnaire; néanmoins il ne bougea pas de sa place.

— Oui, oui, je vous ai parfaitement comprise, Madame, répondit-il d'un ton légèrement altéré, c'est bien clair... vous me proposez de devenir un mouchard.

Brin-d'Amour se retourna brusquement à cette réponse :

— Mouchard! répéta-t-elle, en essayant de sourire, oh! de quel vilain mot vous servez-vous là, mon ami! Mais, tous les jours, une femme, qui tient à connaître la conduite de son amant, le fait surveiller, sans que celui qui sert ainsi sa jalousie mérite le moins du monde l'épithète que vous venez d'employer!.. En amour, ce n'est pas comme en politique... et, quand on a des motifs de se défier, est-ce un tort que de chercher à se convaincre?

Jacques sourit à son tour, mais d'un franc et bon sourire, lui.

— Je ne nie pas, Madame, répliqua-t-il, que vous n'ayez le droit de savoir ce que fait... cette personne à laquelle vous vous intéressez, mais... quoique vous

vouliez dire pour me tranquilliser à ce sujet, je persiste à croire que le métier... de surveillant, n'est, en aucune occasion, un métier honorable... et... la preuve que vous pensez comme moi, c'est que vous n'osiez pas me regarder, tout à l'heure, en m'adressant votre proposition !

Brin-d'Amour allait répondre, mais comme si elle eût supposé cette peine inutile, elle se mordit les lèvres au moment de parler, puis, avec un geste de colère nerveux, elle tourna le dos au commissionnaire en s'écriant :

— C'est bien ! Merci de cette morale. Je trouverai des gens moins scrupuleux que vous. Adieu.

Et, pelotonnée dans son fauteuil, elle attendit que Jacques s'éloignât.

Mais Jacques, au lieu de s'éloigner, s'était avancé vers Brin-d'Amour, après l'avoir considérée quelques secondes avec une attention étrange. Il posa une main sur le dossier du fauteuil, et d'une voix qui avait quelque chose de grave et de tendre tout à la fois :

— Madame, dit-il, vous m'en voulez et c'est mal à vous. Il ne faut jamais se fâcher contre un brave cœur que révolte la pensée d'une action déloyale, oui, déloyale ! ne m'interrompez pas, c'est le mot... Je ne viens point faire parade devant vous de mes grands sentiments d'homme du peuple. — Malgré tout ce qu'on dit et ce qu'on écrit, maintenant surtout que c'est comme une mode d'aduler la veste et la blouse, et de déchirer l'habit, je pense, moi, qu'il y a tout autant d'honnêtes gens en haut qu'en bas. — Mais je refuse de gagner un argent que je recevrais avec dé-

goût, que vous me donneriez avec honte, et avouez-le, je ne mérite pas pour cela que vous me traitiez... comme vous traiteriez un pauvre chien qui, tout crotté, oserait se frotter à votre robe de soie!

« Et à présent, Madame, permettez-moi de vous donner un conseil... Vous êtes jalouse, Madame, je le vois, et vous devez bien souffrir... mais, croyez-moi, ne confiez votre jalousie à personne... Si vous présumez que l'on vous trahit, attendez et observez vous-même... car, de cette façon, ou vous acquérrez bientôt une preuve d'infidélité, — et vous n'aurez alors à pleurer sur votre blessure qu'en face de vous-même, — ou vous serez certaine que vous vous abusiez, et vous aurez d'autant moins à rougir de vos soupçons, que jamais l'aspect imprévu d'un confident ne vous les rappellera. »

Brin-d'Amour avait écouté avec une surprise croissante cet homme qui lui donnait réellement une leçon, mais en des termes si choisis, d'une manière si affectueuse, que loin de froisser son orgueil, ils répandaient au contraire un baume rafraîchissant dans ses veines.

Quand Jacques se tut, elle voulut lui répondre, le remercier. Un bruit de pas se fit entendre. Miette parut précipitamment.

— Monsieur Georges, dit-elle.

Et avant que Brin-d'Amour eût eu le temps de le regarder une dernière fois, Jacques s'était élancé par la porte du salon — que Miette avait ouverte devant lui — tandis que Georges entrait du côté par où la camériste était venue l'annoncer.

Brin-d'Amour ne songea point à se rendre compte de cette sorte de fuite de Jacques. Elle sauta au cou de son amant; c'était à lui qu'elle payait la joie dont elle était redevable à un autre. Les paroles du singulier commissionnaire l'avaient frappée; extrême en tout, comme le sont la plupart des femmes, elle allait expier par un excès de tendresse son excès de défiance.

— Te voilà, mon Georges, fit-elle en promenant ses lèvres sur le front, sur les yeux, sur la chevelure du jeune homme; je t'attendais. Te voilà, quel bonheur! Oh! je t'aime tant!

« Tiens, si tu voulais, je quitterais tout pour toi... tout! entends-tu bien?

« Je me mettrais à travailler dans une petite chambre .. je serais bien à toi, à toi seul, comme cela, et... »

Georges coupa la parole à Brin-d'Amour par un baiser.

Il était assez accoutumé aux élans de passion de sa maîtresse, mais, pour le moment, il trouvait ces élans trop emportés et surtout trop inopportuns

— Folle! dit-il.

Il se laissa tomber dans un fauteuil en posant sur le milieu de la cheminée le bouquet de violettes de Parme que, selon son habitude, il apportait, à chacune de ses visites, à Brin-d'Amour.

Brin-d'Amour était encore au milieu de la chambre; elle murmurait :

— Folle!.. pourquoi me traite-t-il de folle?

— Eh bien! s'écria Georges en se tournant vers elle, à quoi penses-tu donc?

La lorette tressaillit comme quelqu'un qu'on arrache à un rêve.

— Moi !.. à rien... Si... à toi... fit-elle.

« Oh ! la belle violette !

« Je pensais... Tu m'aimes toujours, toi, n'est-ce pas ? »

— Allons ! voilà autre chose... Mais qu'est ce que tu as aujourd'hui ?

— J'ai... que je suis folle... tu le disais toi-même tout à l'heure... mais folle de toi.

Et riant et pleurant tout à la fois, riant du présent qui lui appartenait, pleurant sur l'avenir qu'un seul mot de Georges lui avait fait entrevoir triste et désolé au moment où elle se sentait si joyeuse, Brin-d'Amour cacha son visage dans le sein de son amant.

— Il ne me trompe peut-être pas, pensait-elle, peut-être m'aime-t-il !.. mais, m'aimera-t-il longtemps ?

— Si elle m'aimait toujours comme aujourd'hui, pensait Georges, ça deviendrait bien fatigant.

XII

Perdue.

Cependant, l'amour ne faisait pas oublier l'amitié à Brin-d'Amour. Fidèle à un engagement qui était aussi pour elle un plaisir, elle était déjà plusieurs fois allée chez Juliette, et, à chacune de ces visites, les heures avaient passé, comme des minutes pour la lorette et la jeune fille, à causer de ce temps où leur plus grand chagrin était la perte d'un ruban, d'une fleur; leur plus grande joie, une promenade le soir sur les bords de cet étang au milieu duquel est une tombe vide mais encore vénérée, — la tombe de cet homme qu'il a fallu qu'on tourmentât même après sa mort, en l'arrachant à la dernière demeure qu'il s'était choisie, — la tombe de J.-J. Rousseau.

Lors de ses visites à Juliette, Brin-d'Amour avait soin toujours de revêtir sa toilette la plus simple; une voiture de place, et non son brillant coupé, l'amenait.

C'est qu'en divorçant ainsi avec son luxe pour venir

embrasser la jeune fille honnête, Brin-d'Amour sentait qu'il était plus facile pour elle, de se rapprocher de son amie, moins dangereux pour Juliette, de la recevoir.

Un mois s'écoula durant lequel Brin-d'Amour rendit donc exactement visite, une fois par semaine, à Juliette; chaque fois aussi bien accueillie qu'elle y allait elle-même avec plaisir.

Mais un matin, tout cela changea : Brin-d'Amour, selon son ordinaire, avait prévenu, la veille, par une lettre, son amie qu'elle irait lui demander à déjeuner le lendemain... Cependant, quand elle arriva, elle trouva la jeune fille qui s'apprêtait à sortir.

— Ah! fit Brin-d'Amour étonnée, tu ne m'attendais donc pas?

Juliette s'était légèrement troublée à l'aspect de Brin-d'Amour.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle, j'en suis désolée... j'allais te laisser un mot... Mon père, en me quittant, m'a chargée de porter, sur les onze heures, quelques papiers à son banquier... faubourg Montmartre.

— C'est bien, répartit Brin-d'Amour. J'ai une voiture en bas, veux-tu que je te conduise où tu as à faire?

— Non! non! reprit vivement Juliette, je te remercie... le temps est beau, j'aime mieux marcher.

Les deux amies descendirent ensemble l'escalier.

Et Brin-d'Amour, après avoir embrassé Juliette, qui lui rendit son baiser du bout des lèvres, remonta dans sa voiture et s'éloigna, toute froissée, malgré

elle, de la déception, bien naturelle pourtant, en apparence, qu'elle venait d'éprouver.

Et Juliette suivit la voiture de l'œil, en marchant doucement, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdue de vue, puis alors, baissant son voile sur son chapeau, au lieu de continuer le chemin qu'elle avait semblé vouloir prendre devant Brin-d'Amour, — c'est-à-dire la rue d'Enghien, tout droit, qui aboutit au faubourg Poissonnière, — elle tourna brusquement à gauche, par la rue Hauteville, atteignit bientôt le boulevard, et monta, à son tour, dans une citadine, au cocher de laquelle elle dit tout bas, comme si elle eût craint que le vent ne portât trop loin sa voix :

— Aux Champs-Elysées.

Juliette avait donc menti à Brin-d'Amour : son père ne l'avait nullement chargée d'une mission pour son banquier, elle se rendait tout simplement chez sa tante.

Il est vrai qu'en allant chez sa tante, elle rencontrait chaque fois, depuis un mois, Lucien Suard qui l'attendait à l'entrée des Champs-Elysées et l'escortait jusqu'à l'allée des Veuves, pour de là, une heure après environ, la ramener à leur point de départ.

Comme on le voit, Lucien n'avait pas trop brusqué les choses. Se contenter encore, au bout d'un mois de cour à une femme, de la rencontrer sur une promenade publique, c'était digne d'un homme bien amoureux ou bien patient.

Nous savons que Lucien ne pouvait pas être amoureux ; ce n'est donc que sa patience qu'il faut admirer ici.

Mais pourquoi Juliette avait-elle justement choisi, pour venir aux Champs-Elysées, un jour où Brin-d'Amour devait lui faire sa visite, et pourquoi avait-elle pâli en voyant Brin-d'Amour ?

C'est ce que nous apprendrons bientôt.

On touchait alors à la fin du mois d'octobre, l'atmosphère commençait à devenir froide et brumeuse, les feuilles tombaient des arbres, s'amoncelant en tapis humide sous les pas des promeneurs.

Juliette était à peine descendue de voiture que Lucien, exact comme d'habitude au rendez-vous, accourait à elle. Il avait aperçu de loin la jeune fille, tout en se promenant, son cigare aux lèvres, ses mains dans les poches de son paletot, le long de l'allée Virginie.

Lucien était souriant.

— Deux jours de suite, c'est trop de bonheur ! fit-il en offrant son bras à la jeune fille.

Mais Juliette secoua la tête et, ne répondant pas ni à l'offre de Lucien ni à son compliment, elle passa devant lui.

Lucien crut que son cigare avait déplu ; il le jeta et rejoignit vivement Juliette.

— Mon Dieu ! dit-il, qu'avez-vous donc?

— Rien... oh! rien, murmura Juliette.

— Mais, en ce cas, pourquoi cet accueil singulier? Vous étiez si aimable, si bonne, hier!

— Oui. Mais j'ai réfléchi depuis hier... j'ai beaucoup réfléchi... et si je suis ici aujourd'hui... c'est que...

— C'est que...

— C'est que j'ai voulu vous dire que c'était la dernière fois que nous nous voyions... comme je viens de voir, également pour la dernière fois, mademoiselle... Brin-d'Amour.

Ce nom prononcé avec dédain fut une révélation pour Lucien.

— Oh! triple sot que je suis! pensait-il, j'ai semé et je m'étonne de récolter. Parbleu! réjouissons-nous; voilà un mois que j'attends... mais je ne dois pas attendre un jour de plus, maintenant.

— Qu'entends-je! s'écria-t-il, en se rapprochant de Juliette. Quoi! vous avez pu croire... malgré mon serment. . et, sur de simples suppositions, vous voulez me chasser loin de vous... après avoir renoncé aux douces visites d'une ancienne compagne d'enfance?

Juliette darda sur Lucien un regard étincelant; la jeune fille timide avait disparu; l'amante outragée existait seule.

— Je ne *crois pas*, répondit-elle, j'ai la certitude que Brin-d'Amour a été votre maîtresse!.. Oh! je ne suis pas si niaise que je vous le parais, sans doute! J'ai fort bien remarqué, hier, l'entraînement avec lequel vous vous laissiez aller à me vanter la bonté, l'esprit, *les vertus* de cette femme... et dès lors mon parti a été pris.

Vous aviez donc tort de me remercier, tout à l'heure, de ce rendez-vous...

Si je vous l'ai donné, c'est que j'avais compris, dès hier, qu'il était de mon devoir de renoncer à un sentiment qui me causerait, je le vois, plus de larmes que de joies, et que, plus je mettrais d'empressement à

vous annoncer ma résolution, moins j'aurais à souffrir et à vous gêner.

Lucien courba la tête devant Juliette comme si elle l'eût frappé d'une grande douleur.

Mais, avant de continuer notre récit, nous devons certains éclaircissements sur ce qui avait amené cette scène.

Nous avons conté, un peu plus haut, la première entrevue de Juliette et Lucien, aux Champs-Elysées. Un mois s'était passé depuis ce jour jusqu'à celui où nous les montrons encore ensemble; pendant ce mois, Lucien et la jeune fille s'étaient réunis fidèlement, trois fois par semaine, sous les arbres de la promenade, Lucien exprimant, chaque fois, avec plus d'ardeur et d'éloquence, son amour croissant; Juliette se laissant de plus en plus, subjuguer par l'attrait romanesque de cette aventure.

Les quinze premiers jours, cette intrigue, toute coupable qu'elle fût, comme intention, comme portée, était restée, comme fait, assez innocente. L'amour en plein air est moins redoutable qu'entre quatre murs... sous les regards des indifférents ou des curieux, que dans la solitude.

Mais Lucien ne pouvait se contenter longtemps, on le conçoit, de jouer ainsi à la passion platonique.

Sûr d'être aimé, il voulait, peu à peu, en obtenir les dernières preuves...

Un matin donc, prenant pour prétexte les premiers froids d'automne, il avait offert à la jeune fille de continuer leur promenade en voiture. . Juliette s'y était refusée il s'y attendait... et il n'avait pas insisté...

mais le surlendemain, la pluie ayant surpris nos amoureux, la jeune fille s'était enfin prêtée à un mode de causeries dont quelques baisers mi-repoussés, mi-acceptés par la pauvre imprudente, avaient été, bientôt, les accessoires obligés...

De là à supplier Juliette de venir chez lui ou de le recevoir chez elle, il ne restait qu'un pas pour Lucien.

On causait si mal en marchant!.. On pouvait à peine se regarder, se serrer la main; on riquait d'être rencontrés, etc., etc.

Juliette avait encore décliné cette nouvelle proposition de son amant... et Lucien s'y attendait aussi.

Et c'était, alors, que, pour obliger la jeune fille à lui céder, Lucien s'était décidé à frapper un grand coup.

Il savait que l'amour-propre perd plus de femmes que l'amour lui-même... L'amitié que portait Brin-d'Amour à Juliette, lui déplaisait, d'ailleurs, en ce qu'il craignait qu'elle ne contrariât ses projets... Amenant donc, adroitement, la veille du jour où nous le retrouvons encore près de Juliette, la conversation sur Brin-d'Amour, il avait parsemé cette conversation de tant de traits équivoques, de restrictions, de sourires... qu'à la suite de ces semi-confidences, d'autant plus extraordinaires pour elle que, jusque-là, Lucien avait toujours semblé les vouloir éviter, Juliette s'en était allée inquiète, d'abord, puis irritée...

Qu'après une nuit d'insomnie, elle avait, comme on l'a vu, presque rompu avec Brin-d'Amour...

Qu'enfin, elle venait de puiser dans sa colère la force d'accueillir son amant d'une si cruelle façon qu'il

en eût, certes, reculé court, s'il n'eût été préparé au choc.

Cependant, tout en disant à Lucien, *qu'elle voulait renoncer à un sentiment qui devait faire le malheur de sa vie*, Juliette avait jeté un coup d'œil de côté sur son amant pour juger de l'effet que produiraient sur lui ces paroles.

En le voyant pâle, consterné, elle sentit son cœur se serrer... Elle eut peur d'avoir été trop loin, et envie de tendre la main à Lucien, en lui demandant pardon de l'avoir blessé...

Puis elle réfléchit qu'il serait toujours temps de tendre sa main quand on la lui demanderait...

Mais Lucien n'avait pas amené Juliette à devenir jalouse pour se contenter de la désabuser, tout tranquillement, et de reprendre ensuite comme devant, avec elle, le cours des promenades sentimentales.

Il n'eut pas l'air d'apercevoir le coup d'œil de pitié que lui avait accordé Juliette.

Au contraire, il feignit de ne pas oser la regarder, et, s'arrêtant devant la jeune fille :

— Mademoiselle, dit-il, d'une voix navrée, puisque vous.... ne m'aimez plus... puisque... vous doutez de moi... je n'ai donc qu'à vous adresser un éternel adieu!

De toute autre que de vous, un soupçon, après mes serments, ma conduite depuis un mois n'eût fait qu'effleurer mon cœur.

Avec vous, Juliette, tout doit être sérieux, solennel...

Je vous ai juré que Brin-d'Amour n'avait jamais été que mon amie, vous ne me croyez pas...

Mieux vaut pour moi mourir loin de vous, de mon amour perdu, que de vivre près de vous, écrasé par vos injurieux mépris!

Adieu.

En prononçant ce dernier mot, Lucien, comme agité par un tremblement convulsif, s'affaissa sur lui-même et faillit tomber à la renverse.

Mais déjà Juliette s'était élancée...

Véritablement émue, elle, la pauvre enfant saisit le bras du comédien et murmura en se serrant contre lui :

— Lucien! Lucien! J'étais folle, oublions cela! je vous en supplie!.. Nous dire adieu! est-ce que c'est possible!.. Est-ce que je pourrais vivre maintenant loin de vous!.. Voyons! j'ai eu tort, je devais avoir confiance... Mais, nous ne parlerons plus de ces vilaines choses, qui nous font tant de mal à tous deux... Je ne verrai plus Suzanne, — cela me serait impossible à présent, — cependant je crois, entendez-vous? je suis persuadée qu'elle n'a jamais été votre maîtresse!..

Lucien promena des regards égarés autour de lui, puis il laissa échapper un soupir.

— Merci, Juliette! merci! dit-il, enfin... C'est cela, nous ne parlerons plus de.. cette femme, n'est-ce pas?

Et, portant la main à sa poitrine :

— Mais, mon Dieu! je ne sais ce que j'éprouve, ajouta-t-il, j'étouffe... Oh! Juliette! les hommes sont bien à plaindre!.. ils ne peuvent pas pleurer, eux!..

Tenez, chère enfant, je ne vous en veux plus; mais, laissez-moi partir, j'ai besoin de rentrer chez moi.

Juliette considérait son amant avec anxiété.

Un instant elle balança...

Mais il y avait tant d'abattement, tant de douleur sur les traits de Lucien, qu'elle eut honte de son hésitation en même temps qu'elle la ressentit.

D'ailleurs, celui qui l'aimait tant n'avait-il pas le droit à une réparation de sa part?

— Voulez-vous, que je vous accompagne chez vous? balbutia-t-elle en rougissant. . Si vous êtes malade, je vous soignerai...

Lucien baissa les yeux pour que Juliette ne pût y surprendre le feu qu'y avait allumé sa proposition.

— Merci! fit-il en pressant doucement le bras de la jeune fille, merci!.. J'accepte; mais à une condition... Vous n'avez pas peur, au moins, en venant chez moi?

Juliette avait très-peur, mais elle répondit: Non!

— A la bonne heure! continua Lucien, car je serais au désespoir, à présent surtout, de vous contraindre en rien.

Il offrit son bras à la jeune fille et ils se dirigèrent vers une voiture.

— Rue de la Michodière, 7, dit Lucien au cocher.

Le trajet fut silencieux.

Lucien, continuant son rôle de malade, se contentait de tenir les mains de Juliette dans les siennes...

Juliette regardait Lucien, et elle écoutait le bruit de la voiture qui l'emmenait *là*, où, jusqu'alors, elle avait refusé d'aller, parce qu'elle pressentait que *là*, si elle devait être accueillie par le bonheur, elle pouvait bien aussi être reconduite par la honte...

Et elle pensait à son père...

Et, par moment, un frisson la parcourait tout entière...

Et Lucien la sentait bien tressaillir, mais il ne soufflait mot, parce qu'il devinait qu'il était dangereux pour lui d'interroger Juliette.

Au contraire, il fermait alors les yeux comme s'il n'eût pu résister à un nouvel accès de malaise.

Et Juliette oubliait son père, s'oubliait elle-même pour ne plus songer qu'à son amant qui souffrait, et par sa faute à elle!..

La voiture s'arrêta.

Quelques minutes après, Juliette entrait dans l'appartement de Lucien.

Cet appartement, ou plutôt ce logement, était petit et meublé d'une façon au moins simple.

C'est que Lucien qui savait où se procurer d'argent qu'il lui fallait pour jouer et se vêtir comme les liens qu'il fréquentait, n'avait jugé ni utile, ni possible, d'imiter ces messieurs jusque dans leur intérieur.

Il vivait la plupart du temps chez les autres ; qu'avait-il besoin de se préoccuper d'un *chez soi?..*

De là venait aussi que Lucien, le commensal ordinaire des lorettes à la mode, et des fils de famille les plus opulents, ne recevait jamais personne.

Cependant, quelques armes, quelques tableaux, quelques statuettes de prix, ornaient le réduit de notre bohême... C'étaient des cadeaux de ses amis et amies, cadeaux qu'il conservait, à peu près comme certaines femmes galantes conservent leurs bijoux : comme fonds de réserves extraordinaires.

Juliette, tremblante, oppressée, conduite par Lucien, s'était assise sur un fauteuil.

Lucien, qui voulait donner à la jeune fille le temps de se remettre un peu, se versa un verre d'eau dont il but quelques gorgées.

Il continuait sa comédie.

Juliette continua de s'y laisser prendre.

— Vous trouvez-vous mieux, mon ami? lui demanda-t-elle.

— Oh! c'est fini, tout à fait fini, *maintenant!* repartit Lucien.

Il avait appuyé d'une manière si étrange sur le mot *maintenant*, que Juliette le regarda avec une secrète terreur.

— Alors, balbutia-t-elle, ma présence vous es inutile... Il est tard, et je puis...

— Comment! vous songeriez à vous éloigner déjà! interrompit Lucien. Oh! Juliette, n'êtes-vous donc venue ici que par pitié!..

— Mais, il faut que je retourne chez mon père...

— Mais il n'est que midi, votre père ne rentre qu'à l'heure du dîner, vous me l'avez dit cent fois...

Et vous pensez sitôt à vous enfuir, lorsqu'enfin nous sommes seuls, bien seuls!.. lorsque nous pouvons causer... à notre aise...

Juliette!.. vous repentez-vous donc de m'aimer, ou ne m'aimez-vous pas autant que je vous aime, moi!..

Juliette poussa un cri plaintif... Lucien était tombé à ses genoux... il entourait sa taille de ses bras... elle sentait ses lèvres s'approcher des siennes, tout en parlant..

— Écoute! poursuivit Lucien, avec un regard qui fit monter le rouge au visage de la jeune fille, écoute!.. Je te disais adieu, tout à l'heure, parce que je croyais que tu doutais de moi.. Veux-tu donc que nous nous séparions encore, — cette fois sans retour, — parce que je serai sûr que tu ne m'aimes pas assez pour être tout à moi!..

La pauvre enfant allait répondre.. un baiser lui ferma la bouche.

Elle essaya de se débattre, de se lever .. Lucien comprimait ses mouvements entre ses bras.

Alors il se passa, dans l'âme de la jeune fille, cette lutte, ardente d'un côté, sans énergie de l'autre, qui a lieu dans toutes les âmes des jeunes filles honnêtes qu'une première faute a entraînées à leur perte.

Les désirs, la curiosité, un peu d'amour, beaucoup de passion... devaient l'emporter sur la crainte, la pudeur, l'honneur...

— Oh! mon père.

Et une larme...

Tels furent les derniers gémissements d'une vertu expirante.

Des caresses qui allaient jusqu'au délire...

De la lave dans les veines...

Telles furent les premières expressions d'une vertu expirée.

. . . .

Mais, hélas! le châtiment allait suivre de près la faute.

Lucien, n'ayant plus rien à désirer, ne devait plus ressembler à Lucien qui désirait.

Cet homme ne possédait pas de cœur.

Il avait perdu Juliette, il ne put résister à l'atroce plaisir de la railler.

Elle était encore dans ses bras, qu'il lui dit en éclatant de rire :

— C'est égal ! hein ! mon petit chien .. tu as joliment donné dans le panneau... n'est-ce pas ? avoue-le ? Oh ! rassure-toi !.. je n'ai jamais été l'amant de Brin-d'Amour !.. ça je te le jure !.. Mais comme je l'ai jouée, tout à l'heure, ma scène de tragédie, pour t'amener à ce que je désirais !.. comme j'ai bien pâli à propos !.. comme...

Lucien n'acheva pas ..

La tête de Juliette venait de tomber en arrière, livide, morte. Son corps s'était affaissé dans les bras de son indigne amant.

— Tiens ! qu'a-t-elle donc ? dit-il en la considérant avec surprise.

« Allons ! je suis un imbécille !.. je lui ai fait de la peine. »

« Ah bah ! poursuivit-il en se levant pour prendre un flacon de sels sur la cheminée. Ah bah ! elle en entendra bien d'autres ! »

XIII

Au bal de l'Opéra.

C'était un samedi, le 19 février 1848.

Il était neuf heures du soir.

Brin-d'Amour, seule dans sa chambre à coucher, lisait un roman.

Elle lisait même ce roman avec beaucoup d'intérêt, et le jeu de sa physionomie témoignait à chaque instant des vives impressions que lui faisait éprouver l'œuvre d'un de nos plus spirituels conteurs.

Cependant, de temps à autre aussi, la lorette jetait un coup d'œil du côté de la pendule.

Et alors, un léger mouvement d'impatience lui échappait.

Puis elle reprenait sa lecture interrompue, jusqu'à ce qu'elle regardât de nouveau l'heure, en fronçant de nouveau le sourcil.

La pendule sonna la demie après neuf heures.

Presque en même temps, Miette entra dans la chambre et annonça M. Lucien.

— Enfin! murmura Brin-d'Amour, en jetant son roman sur un meuble.

Lucien parut; il était hermétiquement enfermé dans son paletot; un cache-nez en cachemire lui montait presque jusqu'aux yeux,

— Eh! bonsoir, mon petit Brin, fit-il en s'arrêtant au milieu de la chambre pour se débarrasser de son appareil hivernal; vous avez à me parler, me voici... Je reçois votre mot en rentrant chez moi, et j'accours. Dites que je ne suis pas gentil! par un froid de Sibérie, vous sacrifier le coin de mon feu.

— Vous vous chaufferez aussi bien ici que chez vous, je pense? dit Brin-d'Amour.

— Parbleu! je plaisante... d'ailleurs, pour vous être agréable.

Et en parlant ainsi, Lucien qui était enfin sorti de son paletot et de son cache-nez, s'avança vers Brin-d'Amour et voulut lui prendre la main... mais Brin-d'Amour retira sa main.

Hein! Qu'est-ce donc? reprit Lucien demeuré ébahi, nous sommes en guerre, à ce qu'il paraît? Ah! vous m'avez tendu un piége, méchante!.. Vous ne m'appelez en faisant patte de velours que pour mieux me griffer à votre aise. Et en quoi ai-je pu mériter votre courroux, chère belle?

— Asseyez-vous et écoutez-moi, Lucien, répartit Brin-d'Amour d'un ton sec.

— Me voici assis... et je vous écoute : je demande mon crime? quel est mon crime? passez-moi mon crime?

— Ne riez pas, vous me déplairiez plus encore, et

je vous certifie que je vous déteste pourtant déjà assez en ce moment!

— Pás possible!.. vous détesteriez votre vieil ami Lucien, vous! allons donc!

Je déteste les gens qui cherchent à me nuire; pis que cela, qui me font souffrir, et vous êtes de ces gens-là, Lucien.

— Moi! Mais je me tombe de mon haut! Je vous ai fait souffrir! En quoi et comment, s'il vous plaît?

— Vous ne le devinez pas?

— Non, sur mon honneur!

— Allons! pas de ces serments-là devant moi, mon ami.

Lucien voulut sourire, mais il ne parvint qu'à grimacer. On a beau être un chenapan, on n'aime pas à se l'entendre dire.

— Eh bien! continua Brin-d'Amour, puisque vous refusez de la deviner, je vais donc vous expliquer la cause de ma colère contre vous. Vous savez que j'adore Georges, n'est-ce pas?

— Comment, si je le sais! mais j'en mettrais même ma main au feu.

— Vous savez encore que je suis jalouse?

— Comme une tigresse, je sais encore ça! ça tient à l'ardeur de votre sang et à la délicatesse de vos principes.

—Pourquoi avez-vous emmené, hier au soir, Georges chez Sophie Beauval? interrompit Brin-d'Amour, en saisissant brusquement Lucien par le bras.

Lucien regarda la lorette d'un air effaré.

— Comment! c'est pour cela! s'écria-t-il.

Et il allait partir d'un éclat de rire, mais Brin-d'Amour, se levant toute droite devant lui, prévint d'un geste cette hilarité.

— Oui, c'est pour cela ! reprit-elle, c'est pour cela que je vous ai écrit, c'est pour cela que je vous dis :

Je ne veux pas que vous conduisiez mon amant chez des femmes ; je ne le veux pas entendez-vous ?.. Mon amant est à moi, et c'est bien assez qu'il aille dans ces maudits théâtres, où son métier l'appelle, sans qu'on l'entraîne encore chez un tas de femmes qui ne demanderaient pas mieux que de le garder pour elles.

— Mais, reprit Lucien, que le ton de Brin-d'Amour commençait à froisser, et qui voulait s'en venger de la façon la plus cruelle : — en raillant son amant. — Mais votre Georges est un niais ! ma bonne. Où a-t-il eu la tête de vous conter que je l'ai mené à cette soirée ? J'ai voulu lui procurer un plaisir très-naturel et très-innocent, je vous jure ; il m'en récompense en me faisant gronder comme un gamin de dix ans ! Au diable ! Je vous conseille de l'enfermer dans une armoire, il y consentira à coup sûr, ce cher Georges, de la pâte dont il est, et de cette manière...

— Assez ! cria Brin-d'Amour en frappant violemment du pied, assez d'impertinences sur Georges, Lucien ! Vous ne lui allez pas à la cheville ; je n'ai donc pas besoin de chercher à le justifier de ce que vous appelez sa niaiserie.

Ce n'est pas de Georges que j'ai peur, c'est de vous.

Et c'est à vous que je dis : Vous m'avez causé un grand chagrin. Est-ce par inadvertance ? je vous le

pardonne. Est-ce à dessein? je vous le pardonne encore cette fois. Mais n'y revenez plus! Vous me forceriez à me souvenir que je suis une folle d'avoir trop souvent mis mon amitié au service d'un homme qui n'a pas même se seul mérite qu'on lui demande en échange : celui de se montrer reconnaissant.

Lucien jeta, à travers les cils de sa paupière, un regard de haine à Brin-d'Amour.

Ainsi voilé, la lorette n'aperçut pas cet éclair, mais elle le devina instinctivement.

Ou bien elle sentit que sa colère l'avait poussée trop loin.

C'est presque un affront pour celui que l'on a obligé, qu'on lui réclame ce service quand il ne peut le rendre.

Qu'est-ce que cela doit donc être pour celui qui a reçu, avec l'intention de ne jamais restituer?

Et Lucien était dans ce dernier cas à l'égard de Brin-d'Amour.

Brin-d'Amour se rassit près de Lucien et lui tendit la main.

— Je me suis emportée, lui dit-elle, ne m'en veuillez pas, Lucien; mais, aussi, c'est votre faute! Allons! dites-moi pourtant que vous ne m'en voulez pas.

Lucien r'ouvrit les yeux; il était un peu pâle, mais il souriait.

— Vous êtes un enfant, Brin-d'Amour, répliqua-t-il; on ne se fâche pas contre les enfants.

Et il accepta la main de la lorette et la baisa.

— Je serai toujours votre ami, continua-t-il, et je vous le prouverai!

Et je vais vous le prouver, dès cet instant, par un conseil qui vous blessera encore, et que je ne puis cependant m'empêcher de vous donner.

Vous adorez Georges, c'est très-bien ; il vous adore, c'est charmant !

Ce n'est pas moi qui ai l'intention de troubler une félicité que j'admire, quoique vous ayiez pu penser.

Mais il est dans votre intérêt, à vous et à Georges, pour que cette félicité continue, qu'elle ne vous fasse pas tout oublier.

Sera-ce Georges qui pourra jamais subvenir aux exigences du luxe auquel vous êtes habituée ? Non ! n'est-il pas vrai, ma bonne ? Et si, par malheur, celui qui fournit à ce luxe venait à se séparer de vous, supposez-vous, soyez assez franche, que Georges accueillerait tranquillement votre changement forcé de maître ?

Brin-d'Amour tressaillit.

— Eh bien ! ma chère, continua Lucien, au lieu de vous effrayer en pure perte des faits et gestes de votre amant, méditez ceci : M. de Fresne vous trouve très-changée depuis quelques mois, non-seulement à son égard, mais encore à l'égard de tout le monde.

Et c'est tout le monde qui en a fait la remarque avant lui.

Croyez-moi donc !

— Silence ! interrompit vivement Brin-d'Amour, j'entends Georges... Merci ! merci de vos avis, Lucien ; Merci, mais pas un mot devant lui !

Georges, en effet, venait d'arriver chez sa maîtresse ; il entra dans sa chambre à coucher.

Brin-d'Amour courut au devant de lui.

— Tiens! te voilà! dit le jeune homme de lettres à Lucien. Est-ce que tu vas avec nous au bal de l'Opéra, ce soir?

— Vous allez au bal de l'Opéra? reprit gaiement Lucien; hé! c'est une idée, ça! Oui, nous nous y retrouverons, sans doute. A bientôt, donc!

Et, sans écouter Georges, qui voulait le retenir, Lucien salua d'un geste, prit son paletot et s'enfuit. Quant à Brin-d'Amour, elle avait vu son amant, elle ne pensait déjà plus aux paroles de Lucien.

Elle le fit asseoir près du feu, se plaisant à réchauffer elle-même ses doigts glacés, de ses petites mains qu'elle emplissait de calorique en les tenant devant l'âtre.

Georges se laissait nonchalamment dorloter, en homme qui a l'habitude de ces caresses intimes, dont quelques femmes conservent le secret pour celui-là seul qu'elles aiment

Au reste, le temps passait très-vite pour Georges et sa maîtresse, quand ils se trouvaient ensemble. A part l'amour, ce fonds inépuisable de conversation entre deux amants, dans les premiers mois d'une liaison surtout. Georges et la lorette avaient encore à leur service un sujet d'entretien d'un intérêt puissant pour tous deux : Georges, comme tous les jeunes écrivains, se laissait aller à conter, à qui semblait se plaire à les entendre, ses projets, ses travaux, ses espérances littéraires; et à qui se fût-il confié, avec plus d'expansion qu'à Brin-d'Amour qui l'écoutait si attentivement! D'ailleurs, Brin-d'Amour était douée

d'esprit naturel, et plus d'une fois ainsi notre homme de lettres avait reçu de la lorette, à propos d'un scénario, d'un caractère de personnage qu'il lui retraçait, des observations dont certains vaudevillistes, vieillis dans le métier, n'eussent pas rougi.

Cependant minuit arriva; Brin-d'Amour, après quelques minauderies de chatte qu'on dérange de sa place favorite, se résigna à abandonner le coin du feu et les genoux de Georges, sur lesquels elle reposait sa tête, pour revêtir le domino de satin noir que Miette, sur un coup de sonnette du second maître de la maison, venait d'apporter

Il faut encore pas mal de minutes à une femme pour cette toilette, qui n'en est pas une, qu'exige le bal de l'Opéra. Georges et Brin-d'Amour n'entraient donc que vers une heure au foyer de l'Académie, — tout près alors de n'être plus royale, — de musique.

Il n'y avait pas autant de monde cette nuit-là que d'ordinaire.

Les dominos semblaient tristes.

Les hommes semblaiant ennuyés.

Etait-ce donc que déjà circulait dans Paris, en général, et au bal de l'Opéra, en particulier, ce malaise instinctif qui s'en prend à chacun, hommes et femmes, négociants ou artistes, dames du monde ou lorettes, sans qu'on puisse s'en défendre, à l'approche d'une commotion révolutionnaire?

Quoiqu'il en fût, le foyer de l'Opéra, à son bal du 19 février, manquait de cet entrain, de ce laisser-aller, de ce *brio*, qui, à défaut d'autres qualités, est du moins un des principaux attraits habituels.

Georges et Brin-d'Amour en firent la remarque; aussi, après une heure, environ, passée à s'y promener, sans rencontrer un visage de connaissance, un incident amusant, songèrent-ils à déserter ce *séjour de la folie*, où ils étaient venus chercher quelques instants de joyeuse distraction, et où ils ne trouvaient que de l'ennui.

— Veux-tu nous en aller? dit, à son amant, Brin-d'Amour la première, notre souper nous attend. Partons!.. nous serons mieux auprès de notre feu qu'ici.

— Mais Lucien ne devait-il pas nous rejoindre?

— Eh bien! quand même il serait avec nous, cela rendrait-il tous ces gens qui nous entourent plus aimables? Non, vraiment, je ne sais ce qu'a ce bal cette nuit .. mais, pour moi, je suis fâchée d'y être venue.

Georges regarda en souriant sa maîtresse.

— Tu as peur d'y faire une fâcheuse rencontre, dit-il.

Brin-d'Amour serra contre sa poitrine le bras du jeune homme.

— Auprès de toi, je n'ai peur de rien, répliqua-t-elle, de rien... de ce que tu penses... Que m'importerait qu'*on* me sût ici... qu'*on* me le reprochât. Est-ce que je pense à ça, moi, quand je suis à tes côtés.

— Partons donc, si tu le désires. Après tout, je l'avoue, je ne sais pas trop ce que ce que nous faisons ici?

Et Georges et Brin-d'Amour se dirigeaient déjà vers la porte de sortie du foyer, quand, un domino de petite taille, mais svelte et gracieux, s'arrêta en face de nos amants, et s'adressant à Georges, lui dit, de cette

voix de tête sacramentelle qu'emploient, sous le masque, les femmes qui ne veulent pas être reconnues :

— Georges, serais-tu assez complaisant pour me permettre de dire un mot à Madame?

A cette rencontre, à cette question subites, Georges et Brin-d'Amour restèrent une seconde interdits, quoiqu'elles n'eussent rien pourtant de bien surprenant. Seulement, Georges, qui s'était décidé, sur la prière de Brin-d'Amour, à quitter le bal, ne ressentit que la contrariété légère qu'on éprouve toujours à revenir malgré soi sur une résolution même sans importance.

Tandis que Brin-d'Amour, — outre l'effet désagréable que cela lui avait produit d'entendre une femme tutoyer Georges, — se sentit encore, sans qu'elle pût se rendre compte de cette impression, comme glacée par l'aspect imprévu du petit domino.

Cependant Georges dégagea doucement du sien le bras de sa maîtresse, et, s'inclinant devant la fâcheuse en satin noir :

— Dis un mot, dix, vingt, cent mots, si cela t'amuse, et surtout si cela l'amuse, à Madame, fit-il d'un ton comiquement poli.

Puis il s'éloigna, après avoir ajouté tout bas à l'oreille de Suzanne :

— Quelque ancienne amie qui a un secret à te confier. Je vais t'attendre près de l'horloge.

Brin d'Amour reporta, de son amant qui la quittait, sur le domino qui l'accaparait, un regard où le chagrin le disputait à la colère.

Le malencontreux domino n'eut pas l'air d'être blessé le moins du monde de l'évidence positive de ces

mauvaises dispositions; il prit, au contraire, fort résolument le bras que Georges avait laissé libre et, ainsi côte à côte de Brin-d'Amour :

— Tu l'aimes donc bien, ton Georges, ma bonne Suzanne? fit-il.

Suzanne considéra son interlocutrice avec attention.

— Tu sais que je me nomme Suzanne? répondit-elle.

— Je sais bien autre chose, va!.. Tiens, par exemple, ceci : n'est-il pas vrai qu'avant de rouler en coupé à Paris, tu ne dédaignais pas de monter en charrette à Ermenonville?

La surprise plus que le dépit fit faire un vif mouvement à Brin-d'Amour. Elle avait trop de bon sens pour rougir de son passé, mais elle pouvait s'étonner à juste titre, elle qui ne s'était jamais confiée à personne sur ce sujet, qu'on le possédât aussi à fond.

— Bah! pensa-t-elle, quelques commérages de Lucien, qu'on tente de travestir près de moi en impertinences. Que m'importe!.. Mais dans quel but, cependant?

« Ce que tu sais est assez joli déjà, répliqua-t-elle au domino, mais cela n'a rien de bien spirituel. J'ai pu aller jadis en charrette, sans être pour cela déplacée aujourd'hui en coupé. Voyons, que sais-tu encore? »

Le domino demeura muet un instant, comme s'il eût hésité à continuer son rôle de mystérieux provocateur; enfin, d'une voix plus forcée encore qu'auparavant, il reprit :

— Dis donc, Suzanne, as-tu toujours la passion

malheureuse de faire de la morale aux autres, toi qui la pratiques si singulièrement pour toi-même.

— De la morale! répéta Brin-d'Amonr qui n'y comprenait plus rien. Explique-toi mieux. Si ce que tu dis maintenant a la prétention d'être méchant, c'est en même temps si vague que cela manque complétement son effet.

Le petit domino noir quitta le bras de Brin-d'Amour. Evidemment la tâche qu'il avait entreprise, était au-dessus de ses forces..

— Eh bien! tu me quittes!.. reprit Brin-d'Amour; ne m'as-tu donc dérangée que pour me jeter quelques banalités aux oreilles? Ce n'était pas la peine, franchement.

Le domino promena ses regards autour de lui. On eût dit qu'il cherchait quelque part aide et assistance pour venir à bout de son œuvre.

Tout à coup il tressaillit... il avait rencontré, sans doute, l'appui qu'il demandait, et il se rapprocha de Brin-d'Amour.

— Suzanne, fit-il, je te remercie des sages conseils que tu m'as donnés, mais je tiens à ce que tu saches qu'ils ne m'ont pas servi.

« Me reconnais-tu? »

En prononçant ces mots, il leva son masque.

Et Brin-d'Amour jeta un cri... un nuage passa devant ses yeux.

C'était Juliette qu'elle venait d'entrevoir.

— Juliette! murmura-t-elle.

Et elle voulut s'élancer vers l'apparition, doutant encore, espérant qu'elle se trompait.

Juliette au bal de l'Opéra! Juliette la raillant cruellement du bien qu'elle lui avait voulu! Juliette!.. Juliette perdue alors!

Mais le domino fatal s'était caché dans la foule, parmi ses pareils revêtus de satin noir.

Brin-d'Amour fouilla en vain d'un œil avide, cette foule de masques uniformes. Elle eut bientôt compris que toutes ses recherches seraient vaines.

Atterée, chancelante, elle rejoignit machinalement Georges au rendez-vous qu'il lui avait donné.

— Je viens de rencontrer Lucien, fit Georges en reprenant le bras de sa maîtresse, nous avons causé un instant, et il est parti. Il est de notre avis; il trouve le bal assommant cette nuit. Et toi, que te voulait de si important ton petit domino?

— Rien, balbutia Brin-d'Amour, une plaisanterie.

— La plaisanterie a du moins l'avantage de n'avoir pas duré longtemps. Eh bien? nous sauvons-nous, à présent?

— Oui, oui, partons!.. partons vite... j'étouffe ici.

. . . .

Pour la première fois, dans les bras de son amant, Brin-d'Amour, cette nuit-là, ne fut pas tout à son amant.

Le souvenir de l'étrange aventure du bal de l'Opéra la poursuivit, même dans son bonheur.

Jusqu'au matin, en proie à l'insomnie, elle chercha, sans pouvoir le trouver, le mot de l'énigme que Juliette lui avait posée...

Sur les dix heures, dès que Georges se fut éloigné,

notre lorette monta en voiture et se fit conduire rue d'Enghien.

Elle ne voyait plus Juliette depuis longtemps, non parce qu'elle ne le voulait plus, mais parce qu'elle ne le pouvait plus

Voici ce qui s'était passé :

Juliette, quatre mois auparavant, vers la fin du mois d'octobre, avait adressé, un beau matin, ces quelques lignes à son ancienne amie :

« Mon père a appris, j'ignore comment, que tu ve-
» nais chez lui. Pardonne-moi de t'avouer qu'il m'a
» grondée de tes visites, et qu'il me force à m'en pri-
» ver désormais.

» Adieu. »

Et Brin-d'Amour avait accepté ce congé en courbant la tête, sans colère, sans amertume, sans défiance surtout.

Après tout, lui était-il permis, à elle, une fille perdue, de fréquenter une fille honnête?

Elle n'avait pas même le droit d'en vouloir à la pauvre enfant, obéissant à son père, de s'être montrée si froidement laconique dans son adieu d'amie.

Mais, à ce moment, qu'elle retrouvait Juliette sur la même route qu'elle, Juliette perdue aussi, et, — par une bizarrerie incompréhensible, — Juliette semblant prendre plaisir à se targuer devant elle d'une chute qu'elle lui eût voulu éviter au prix de son sang, Brin-d'Amour ne pouvait redouter même un affront pour parvenir à connaître ce qui avait causé ces désordres.

Dût M. Laugier la chasser ignominieusement de sa maison, elle était décidée à voir Juliette, à l'entendre, à lui parler; décidée, sinon à obtenir une explication, du moins à arracher des indices.

— M. Laugier et sa demoiselle ne demeurent plus ici depuis trois mois, répondit le portier de la rue d'Enghien à Brin-d'Amour qui lui demandait si Juliette était chez elle.

Brin-d'Amour jeta deux pièces d'or devant le portier.

Cela signifiait clairement :

— Donnez-moi leur nouvelle adresse.

Le portier comprit très-bien.

Il empocha les deux napoléons.

Puis, regardant bêtement Brin-d'Amour haletante d'impatience devant lui :

— Ma parole d'honneur! je n'en sais rien, reprit-il.

Et comme Brin-d'Amour, qui croyait n'avoir pas donné assez, allait puiser encore dans sa bourse, le portier, qui pouvait être bête, mais qui jouissait d'un léger fond d'honnêteté, — ce qui fait quelquefois compensation, — arrêta la main prête à s'ouvrir de nouveau, et dit à la lorette :

— C'est assez, Madame. Je ne veux pas vous voler votre argent. Je ne sais pas, je vous le répète, la nouvelle adresse de M. Laugier, et je vais vous dire pourquoi je ne puis pas la savoir :

« C'est qu'il paraît que ce monsieur s'occupait de politique... Vous comprenez... il était républicain .. démocrate... le diable et son train, quoi!

Qu'il a quitté notre maison pour fuir la police qui avait, disait-on, flairé sa piste.

Et que, par conséquent, il s'est bien gardé en partant de m'apprendre où il allait habiter.

Non pas que j'en eusse abusé, au moins, moi, de cette confidence ! Mais ..

Brin-d'Amour n'en écouta pas davantage.

Le portier ne mentait pas ; il avait, en parlant, cet accent de vérité sur lequel il est impossible de s'abuser.

La lorette remonta tristement dans sa voiture.

Et elle revint chez elle, plus tourmentée et plus incertaine que jamais, se demandant encore s'il était bien vrai qu'elle eût vu Juliette au bal de l'Opéra.

Et surtout s'il était possible que ce fût bien Juliette qui lui eût dit, d'un tou railleur, et comme se en drapant dans sa robe d'innocence tachée :

Je tiens à ce que tu saches que tes sages conseils ne m'ont pas servi.

XIV

Le 24 février de la monarchie..... et de Brin-d'Amour.

Vous souvient-il du 24 février ? de jour où, tout d'un coup, à la suite d'une misérable émeute, sans enthousiasme, sans foi, presque sans combats, parce qu'il plut à quelques hommes, — qui n'y croyaient guère, — de crier à quelques autres, — qui n'y croyaient pas, — que le moment était arrivé de mettre la France en république, — il fut décrété que la France était en république.

Eh bien! c'était le 24 février.

Tranquillisez-vous, lecteur, mon intention n'est nullement de vous faire l'historique de cette journée trop fameuse; je vous demande même pardon de quelques réflexions dont je me suis permis d'accompagner cette date, en l'évoquant dans votre souvenir; je n'oublie pas que j'ai la main à la plume pour vous conter les aventures de Brin-d'Amour, et non pas celles d'une révolution.

Je reviens donc à Brin-d'Amour : je vous garantis, — opinion à part, — que vous n'y perdez pas.

C'était le 24 février 1848; il était dix heures du matin.

Georges Muller, un fusil de chasse sur l'épaule, sortait de chez lui.

Au moment où il mettait le pied dans la rue, il se trouva face à face avec Brin-d'Amour.

Notre jeune écrivain avait passé, la veille, la soirée avec la lorette; déjà alors on pouvait prévoir des désordres, des dangers. Inquiète, craintive, Brin-d'Amour, en voyant partir son amant, lui avait fait promettre de ne se mêler en rien à ce qui pourrait arriver. Georges avait promis.

Et cependant elle le surprenait comme il semblait disposé à jouer aussi son rôle dans la comédie, plus ou moins sanglante, dont la rue allait être le théâtre!

Brin-d'Amour changea de couleur à l'aspect de Georges armé de son fusil.

Georges ne put dissimuler une grimace de dépit en apercevant Brin-d'Amour.

— Où vas-tu? cria-t-elle, en le saisissant par le bras, tu vas te battre! je ne le veux pas, entends-tu!

Georges fronça cette fois franchement le sourcil à ces paroles, à cet élan, qui avaient déjà fait retourner deux ou trois passants sur lui et Brin-d'Amour.

— Suis-moi, lui dit-il.

Et, l'entraînant vivement sous le pérystile de sa maison:

— Ma chère amie, continua-t-il, d'un ton qu'elle ne lui connaissait pas, je t'aime beaucoup, mais j'aime aussi à faire ce qui me plaît. Or, il me plaît d'aller voir ce qui se passe... J'ai pris un fusil pour avoir l'air de ne pas être rien qu'un curieux; mais sans la moindre intention de m'en servir, rassure-toi!.. Quel-

ques amis, animés du même désir belliqueux, m'attendent... Laisse-moi donc les rejoindre, et retourne chez toi... Je te jure que j'y reviendrai moi-même, lorsque j'aurai assez vu!..

A bientôt.

Là-dessus Georges embrassa brusquement Brin-d'Amour, qui pleurait, et sur les périls auxquels elle s'imaginait, malgré tout, que son amant allait s'exposer, et sur la manière dont il avait accueilli sa tentative pour le sauver de ces périls.

Et il s'éloigna.

Vous dire tout ce que Brin d'Amour souffrit, de dix à trois heures, qu'elle resta chez elle à attendre Georges, serait impossible!..

Les premières heures passèrent encore vite. Brin-d'Amour, comme toutes les femmes, — qui ne détestent pas, en général, ce qui a un côté tant soit peu chevaleresque, — se laissait aller aux prestiges d'un courage réel ou simulé, et tout en se désolant de savoir Georges en danger, peut-être, elle s'avouait pourtant tout bas qu'à sa place elle eût agi comme lui.

Mais de une heure à deux l'inquiétude commença à percer de ses aiguillons les plus acérés le cœur de la lorette.

Elle se prit d'abord à lancer les exclamations les plus furieuses contre cette sotte curiosité qui entraînait ainsi un homme sans opinion, sans passion, au point de lui faire risquer sa vie.

Puis elle en vint à douter de ce que Georges lui avait assuré, la veille et le matin même : que, quoi-

qu'il arrivât, il ne prendrait parti ni pour ni contre dans la bataille qui se livrerait.

— S'il m'avait trompée! s'il se battait! se disait-elle...

Et la pauvre femme écoutait avec terreur le bruit de la fusillade, qui retentissait au loin et vibrait jusque dans toutes ses fibres...

— Si on allait me le rapporter mort! criait-elle à Miette, qui, à bout de son vocabulaire de consolations, en était réduite alors à la pantomime auprès de sa maîtresse.

Sur les trois heures, Brin-d'Amour était devenue absolument folle... Elle parlait de s'habiller en homme et de courir Paris...

Quand heureusement Georges parut dans la rue.

Ce fut Miette qui l'aperçut la première...

Brin-d'Amour était si ravie qu'elle sauta au cou de sa femme de chambre, en lui passant au doigt une bague qui n'avait pas coûté moins de cinq cents francs au baron de Fresne.

Georges de son côté dut se soumettre, pendant près de dix minutes, à un luxe de caresses, par lequel il faut avoir passé pour s'en faire une idée.

Nous devons avouer qu'il s'y soumit, d'ailleurs, d'assez bonne grâce.

Au reste, il venait de voir couler le sang, d'entendre des cris de rage...

Cela ne pouvait que lui paraître bien bon de se reposer par des cris de joie, des larmes de bonheur.

— Tu ne me quitteras plus maintenant, n'est-ce pas? fit Brin-d'Amour, en s'attachant à son amant

comme si elle eût voulu ne faire qu'un corps avec lui.

— Ma foi! non! repartit Georges, je ne te quitterai plus... Décidément, des gens qui se tuent les uns les autres, sans trop savoir pourquoi, des palais qu'on dévaste, des trésors qu'on brise ou qu'on brûle, tout cela compose un spectacle moins intéressant que je ne me l'étais imaginé.., Je crois que les révolutions sont plus belles à lire qu'à voir! C'est peut-être pour cela que la plupart des révolutionnaires les commencent, les excitent, les forment, et n'y assistent jamais.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de monde de tué, Monsieur? demanda Miette.

— Je n'en sais rien, mon enfant; mais, pour ma part, j'en ai vu mourir plus que je ne l'aurais voulu... Il y a un homme surtout qui m'a fait de la peine... C'était devant le Palais-Royal, au poste du Château-d'Eau... Il avait reçu une balle en pleine poitrine; et, comme il passait près de moi, porté sur un brancard, je l'entendis qui murmurait un mot qui contrastait si singulièrement avec le genre de mort auquel il succombait, que je m'en sentis plus remué que s'il eût poussé les lamentations les plus navrantes...

— Et ce mot? fit Brin-d'Amour?

— Ce mot, c'était un nom de femme... Cet homme était mari ou père, il chérissait, peut-être, sa femme ou son enfant, et il s'était fait tuer pour le culte d'une idée!..

— Et ce nom était?

— Juliette, je crois.

— Juliette! répéta Brin-d'Amour, en frissonnant...

— Mais c'est assez! Laissons cela! J'ai faim, moi...

Est-ce qu'on ne peut pas manger ici, parce qu'on se bat dans la rue !

Brin-d'Amour, qui était demeurée pensive à ce nom de Juliette, qu'un mourant, — M. Langer, peut-être, — avait prononcé en disant adieu à cette terre où il laissait son enfant sans appui.. Brin-d'Amour, à la question de Georges, se hâta de repousser une image qui l'attristait... Elle ordonna à Miette de faire servir.

— Mais, Madame, dit la caméristé, je ne sais pas s'il y a de quoi dîner ici, vraiment !.. Tout est tellement sens dessus dessous depuis ce matin qu'on n'a pas songé à aller aux provisions.

— Eh bien! tu enverras, n'importe qui, à la découverte... Si la cuisinière a peur de sortir, le cocher la remplacera... Allons! va!.. Georges a faim, je ne veux pas qu'il attende.

Miette obéit.

Un quart d'heure après, nos amoureux étaient à table, aussi gais, aussi heureux, l'un près de l'autre assis, que si Paris eût été ce jour-là en fête, au lieu d'être en deuil.

Celui qui a dit de l'amour que c'est de l'*égoïsme à deux*, était un profond philosophe.

Après le dîner cependant, à défaut d'intérêt pour *leur patrie*, Georges et Brin-d'Amour éprouvèrent du moins la curiosité d'apprendre ce qui avait pu résulter des coups de fusil qu'on avait tiré toute la journée dans la capitale.

— Si j'allais faire un tour jusque sur les boulevards? dit Georges à sa maîtresse, je te rapporterais des nouvelles.

— A ce prix-là, je préfère ne rien savoir! s'écria Brin-d'Amour. Tu ne sortiras pas, ou nous sortirons ensemble!..

— Eh bien! viens! Il est six heures, on n'entend plus de bruit, il ne doit y avoir aucun danger, surtout dans ce quartier, à se promener un peu.

Brin-d'Amour se hâta de vêtir une toilette des plus simples. — En temps de révolution, il est dangereux, même pour une femme, de laisser percer le moindre goût de l'élégance.— Déjà elle était à moitié habillée... Georges mettait son chapeau ..

Miette entra précipitamment.

— Monsieur le baron! dit-elle... Il monte l'escalier, j'étais à une fenêtre, je l'ai vu arriver.

— Le baron! s'écria Brin-d'Amour, que le diable l'emporte!

Il est certain que le baron était la personne à qui elle avait le moins songé de la journée et de laquelle elle attendait le moins la visite.

— Vous direz que je n'y suis pas! fit-elle.

— Oh! Madame! repartit la caméristе, Monsieur ne le croira jamais! un jour comme celui-ci!..

— Mais pourquoi donc?..

— Miette a raison, interrompit Georges, il vaut mieux que tu reçoives M. de Fresne, ma bonne amie... Quant à moi, comme je n'ai rien à lui dire, je vais attendre tout bonnement dans ton boudoir, la fin de sa visite.

Brin-d'Amour ne répliqua pas, mais une secrète douleur l'oppressa...

C'était la première fois que Georges était obligé de se cacher devant M. de Fresne.

Mais ce qui lui faisait le plus de peine, c'était que Georges eût ainsi proposé, le premier, de céder la place au baron !..

Venue de d'Estorg, ou de tout autre *ejusdem farinæ*, une telle pensée eût semblé toute naturelle à Brin-d'Amour : — N'est-ce pas un usage reçu que les amants de cœur s'éclipsent devant les entreteneurs? — de la part de Georges, elle la choquait...

C'est que Brin-d'Amour aimait véritablement Georges, et que l'on veut toujours les gens qu'on aime, nobles et fiers, dût-on souffrir mille tortures, mille morts, de par cette noblesse et cette fierté.

Pour Miette, qui se piquait fort peu de puritanisme en amour, elle avait trouvé très-convenable la motion de l'amant de cœur et, tandis que celui-ci se retirait, comme il l'avait offert, dans le boudoir, elle allait ouvrir au baron qui avait sonné.

Brin-d'Amour n'avait donc plus qu'à se résigner.

M. de Fresne parut.

Brin-d'Amour courut au devant de lui en essayant de prendre une physionomie joyeuse.

— Ah ! vous voilà, mon ami ! fit-elle... j'étais inquiète de vous...

— Vraiment ! répliqua le baron, d'un ton tant soit peu sardonique, vraiment, vous trembliez pour moi !.. Eh bien ! vous êtes trop bonne, mon cher petit Brin... mais je n'en attendais pas moins de vous... et la preuve, tenez !.. c'est que je suis persuadé que vous allez, tout de suite, acquiescer à la prière que je viens vous adresser.

Brin-d'Amour avait l'esprit trop préoccupé pour re-

marquer le ton du baron, mais elle saisit au vol le mot *prière*, et elle dressa l'oreille.

— Que peut-il me vouloir? pensa-t-elle, m'emmener avec lui, peut-être!.. Oh!.. je le refuserai.

Mais asseyez-vous donc, continua-t-elle tout haut.

Le baron était, en effet, demeuré debout au milieu du salon où Brin-d'Amour le recevait.

— Inutile! repartit de Fresne, inutile, ma toute belle! Que vous acceptiez, ou non, ce que j'ai à vous proposer, je ne puis rester... On m'attend chez moi. .

— Qu'est-ce donc, enfin? fit Brin-d'Amour, avec un faux sourire, est-ce que vous vous apprêtez à émigrer, et que vous désirez que je sois de la partie?

— Oh! ce n'est pas si sérieux que cela! rassurez-vous! Quoique je sois bien persuadé que, si je me voyait dans la nécessité impérieuse de m'exiler, vous ne me laisseriez pas m'exiler seul!.. N'est-ce pas, mon joli petit Brin?

Cette fois la lorette sentit la raillerie, mais dans la disposition où elle se trouvait, au lieu de s'en effrayer, elle n'en éprouva qu'un surcroît d'impatience. Elle n'avait pas le temps de permettre à M. de Fresne de plaisanter quand Georges était là qui attendait.

— Voyons, baron! répliqua-t-elle vivement, vous m'expliquerez, je pense, le mot de cette charade!..

Le baron se mordit les lèvres; l'impression qu'il produisait ne lui échappait pas.

— Oh! oh! ma bonne, reprit-il, ne nous emportons pas, je vous prie!.. Le mot... *de cette charade*, je vous le passe à la minute... Excusez-moi de vous

l'avoir ainsi fait attendre !.. Je désire quelque chose de vous, mon joli Brin... et ce que je désire, le voici : je me suis horriblement ennuyé, moi, toute cette journée... je n'avais nullement envie d'aller me mêler à ce qui se bâclait dans la rue, et cela me déplaisait fort de ne pouvoir même lire un journal sans être ahuri, à chaque instant, par le bruit des cris ou de la fusillade. Giraux, Lucien, Roselle, et quelques autres sont venus me rendre visite, il y a environ une heure. . leur vue m'a distrait d'abord.. mais ils se sont mis à me parler politique... à me crier que nous allions être en république. et qu'on s'apprêtait à nous pendre tous, nous autres gens riches ; qu'après les gens riches on passerait, comme de raison, aux demi-fortunes, des demi-fortunes aux quarts de fortune... et ainsi de suite... jusqu'aux simples détenteurs d'un habit noir ou d'une chaîne de montre en or... que sais-je, moi !... et je les ai priés de se taire, parce qu'ils m'ennuyaient presqu'autant avec leurs prédictions que les gens qui se battaient dans les rues m'abrutissaient avec leurs coups de fusil.

Et voici ce que j'ai arrêté alors, et ce que ces messieurs, revenant à une humeur plus joviale, ont acclamé immédiatement.

J'ai arrêté que, nonobstant les révolutions, les pendaisons, les républiques et autres mauvaises plaisanteries suspendues sur nos têtes, il y aurait grand dîner ce soir à mon hôtel.

Et comme la fête ne serait pas complète sans votre présence, je me suis mis en route à pied,—j'avais trop peur qu'on ne me volât ma voiture en route, sous le

fallacieux prétexte de barricades, — pour venir vous chercher et vous dire :

Il y a encore une cave bien fournie chez moi, ô Brin-d'Amour! Si demain nous devons être au pain et à l'eau de l'égalité, ma chère, viens t'enivrer une dernière fois, aujourd'hui, en compagnie de tes amis, du vin de Madère et de Champagne de l'aristocratie!

En achevant ces mots, le baron tendit gaiement la main à Brin-d'Amour.

Et Brin-d'Amour resta un instant interdite devant cette gaieté, cet entrain, cette verve, qui tourbillonnaient en fusées dans les regards du baron.

Mais elle se remit bientôt.

— Quand il y a tant de gens qui souffrent et qui pleurent, dit-elle gravement, je ne comprends pas qu'on puisse songer à s'amuser.

— Je m'inquiète bien des gens qui souffrent et qui pleurent, si ce n'est pas moi qui ai causé leurs souffrances ou leurs chagrins!

— Cependant, vous ne contesterez pas qu'il n'y ait eu aujourd'hui des flots de sang de versés?

— Des flots de sang! Voilà de ces mots qui jurent dans une jolie bouche, cher Brin! Laisse donc ces vilains flots-là tranquilles, ma bonne! D'ailleurs, je te jure qu'il n'y pas eu tant de tempête que ça!

— Mais vous ne nierez pas!..

— Brin-d'Amour, pas tant de phrases! tu veux dire que tu refuses d'être de notre partie?

— Vous ne pouvez m'en faire un reproche, mon ami! Franchement, avouez qu'une femme...

— Une femme qui ne veut pas faire quelque chose ne le fait pas, je sais cela.

Tu ne viens pas! Adieu.

Et laissant Brin-d'Amour stupéfaite de nouveau, mais alors, de la brusquerie avec laquelle il la traitait, M. Fresne pirouetta sur lui-même, tout en mettant son chapeau, et sortit du salon.

— Il est fâché contre moi. Il s'agit de ma fortune. Si je courais après lui! pensa la femme entretenue.

— Il est parti! Je suis seule, bien seule avec mon Georges! Tant mieux! se dit l'amante.

Et l'amante, l'emportant sur la femme entretenue, courut retrouver Georges.

Et la visite du baron, sa proposition, les craintes qu'on avait conçues à la suite du refus par lequel on l'avait accueillie et de la manière dont il s'était comporté après ce refus, tout cela fut oublié.

On passa une soirée charmante d'excentricité à se promener avec son amant sur les boulevards ravagés; à regarder de loin les barricades, encore menaçantes; à recueillir par-ci par-là des détails sur cette journée étrange, orage révolutionnaire crevé sur la pauvre France, en plein ciel bleu!

Puis on rentra chez soi.

Miette avait reçu le mot pour que Jean, le cocher, ne pût voir rentrer M. Georges avec *madame*.

Et, à neuf heures, — comme si la France n'eût pas été bouleversée de fond en comble, — on se mettait, non pas tranquillement, mais amoureusement au lit, avec son Georges. . . . .

. . . .

Mais hélas!

Les grands événements se suivent et ne se ressemblent pas.

Le lendemain du jour où, par sa faute, — car il n'avait pas su la défendre, — un roi perdait sa couronne.

Une lorette devait perdre, aussi par sa faute, — car elle ne s'était pas donné la peine de le ménager, — un entreteneur.

Il était huit heures du matin.

Georges et Brin-d'Amour dormaient encore, comme de raison, dans les bras l'un de l'autre.

Tout à coup, un bruit qui les réveille s'élève à quelque distance de leur nid d'amoureux, les réveille; ce sont des cris et des pleurs de femme auxquels se mêle la voix sonore et hautaine d'un homme.

Puis, avant que nos amants aient eu le temps de se demander s'ils rêvent ou bien si la révolution a gagné de la rue dans les maisons, la porte de leur chambre à coucher s'ouvre toute grande, comme une porte machinée dans une pièce-féerie.

Une main agile a tiré les rideaux de la fenêtre, repoussé les volets...

Et Brin-d'Amour et Georges ont aperçu le baron de Fresne, debout au milieu de la chambre.

La première pensée de Georges à cet aspect fut assez désagréable.

Le baron était en droit de lui adresser quelque impertinence, et Georges se trouvait dans une position désavantageuse pour y répondre : un homme habillé est dix fois fort comme un homme en chemise.

De son côté, Brin-d'Amour n'eut qu'une crainte :

C'est que Georges ne fût insulté par M. de Fresne.

D'un bond elle se jeta à bas du lit pour faire un rempart vivant à Georges.

Le silence le plus profond régna alors dans la chambre à coucher.

Georges, couché, un peu pâle, sa tête sur une main, considérait le baron...

Brin-d'Amour, très-pâle, immobile près du lit, fixait également un regard ardent sur M. de Fresne.

Et M. de Fresne, le visage ni plus ni moins animé que d'ordinaire, promenait ses yeux tour à tour, de Brin-d'Amour à Georges, et de Georges à Brin-d'Amour.

Pour compléter ce tableau, relatons, dans la pénombre, près de la portière de la chambre à coucher, la pauvre Miette, cause involontaire du sinistre, qui contemplait la scène, toute prête à y prendre au besoin un rôle défensif...

Mais, là où il n'y a point d'attaque, il n'est pas besoin de défense ..

M. le baron de Fresne était un homme du monde et un entreteneur modèle, nous l'avons dit.

Il s'était présenté traîtreusement, il est vrai, chez sa maîtresse, sur les huit heures du matin, bien persuadé qu'à un moment si indû on n'appréhendait point sa visite...

Puis, une fois qu'il avait eu mis le pied dans la citadelle, — en dépit de cette chère Miette, qui, une fois aussi revenue de sa surprise, en apercevant *Monsieur*, avait, oui dà! bravement tenté de le repousser sur le palier, — il avait encore, — toujours malgré

l'opposition, digne d'un meilleur sort, de Miette, — marché résolument vers la chambre à coucher de Brin-d'Amour.

Mais, arrivé là... assuré, persuadé, de par ses propres yeux, que Brin-d'Amour, qu'il payait pour la posséder à lui tout seul, était en outre à un autre, — qui ne la payait probablement pas du tout pour cela, — M. le baron de Fresne devait redevenir un gentilhomme accompli, c'est-à-dire un type de politesse et de courtoisie, même en face d'un affront des plus sanglants... — et la trahison de Brin-d'Amour n'était guère considérée, d'ailleurs, comme un affront, par M. de Fresne... tout au plus comme la perte d'habitudes agréables...

M. de Fresne ôta donc son chapeau ; il s'inclina devant Brin-d'Amour.

— Mille pardons, ma chère amie, lui dit-il, d'avoir troublé votre sommeil... mais cela m'était indispensable pour obtenir une conviction...

J'ai ma conviction... Il ne me reste plus qu'à vous offrir mes regrets bien sincères de votre dérangement... et mes loyales assurances d'amitié...

Recouchez-vous vite, chère amie, vous allez vous refroidir.

Cela dit, et, sans adresser un seul mot à Georges, — ce qui était le comble du bon goût, — le baron salua et se retira, reconduit par Miette qui essayait vainement de pleurer, pour se donner une contenance, et à laquelle dans l'intention de l'indemniser, sans doute, de ses inutiles efforts, M. de Fresne eut la malice de laisser deux louis en partant.

Brin-d'Amour était demeurée stupéfiée devant les paroles du baron.

Georges s'était dit, lui, que le baron était un homme d'esprit...

Enfin la lorette, s'arrachant à son abattement, se tourna vers Georges.

— Eh bien! que penses-tu de cette aventure? fit-elle.

— Je pense... que j'ai à me reprocher d'être la cause de ton malheur, peut-être... repartit assez tristement Georges.

— De mon malheur! répéta Brin-d'Amour, avec un éclat de rire...

Miette revenait à ce moment dans la chambre à coucher... Chemin faisant, elle avait réussi à inventer une larme et elle l'apportait sur sa joue droite.

— Madame, bégaya-t-elle, en rentrant, si vous saviez!.. ce n'est pas...

— Ta faute! je le sais... et je ne te reproche rien!.. interrompit vivement Brin-d'Amour, mais va-t-en!.. laisse-nous... nous causerons de tout cela plus tard...

Et la lorette se remettant au lit, continua, en enlaçant son amant avec une énergie sauvage :

— Ah! tu appelles cela un malheur! mon Georges...

Mais, si tu me quittais, toi!.. qu'est-ce que ce serait donc?

M. de Fresne n'est plus rien pour moi! Eh bien! tant mieux!.. je suis tout à toi... rien qu'à toi... à présent...

Ce que tu appelles un malheur est donc une joie à mes yeux...

Périsse le monde entier pourvu que tu me restes !..

Je vendrai ce que j'ai... avec cela j'ai de quoi vivre dix ans si je veux.

Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

— Mais .. oui... balbutia Georges.

Brin-d'Amour prit cette hésitation du bon côté.

— Eh bien ! le paradis est à moi ! s'écria-t-elle.

Georges sourit, malgré lui, à cet élan d'une ivresse sublime... ses sens surexcités la lui firent partager un instant...

Mais quand la raison lui revint :

— C'est égal, se dit-il, voilà une fâcheuse affaire !.. et ce maudit baron est bien malavisé de me laisser, à moi tout seul, *notre* maîtresse !

XV

Une perle sous de la paille.

Beaucoup de gens croient que l'amour ne peut exister s'il n'est soutenu par l'estime, et ces gens-là se trompent, ou plutôt, c'est que n'ayant point, par bonheur pour eux, passé par ces liaisons fatales qui vous usent le cœur, vous blanchissent les cheveux, vous affolent l'esprit, à force de douleurs poignantes, mais aussi de joies indicibles, ils parlent de l'amour comme parlerait de littérature un homme qui n'aurait lu que Bossuet, Racine, Pascal. Corneille, sans s'être jamais laissé entraîner à jeter un regard sur certains livres de second ou de troisième ordre, sans doute ; mais où se trouvent cependant, à côté de médiocrités, — quelquefois de platitudes, — des pages éblouissantes d'esprit, souvent même de génie.

Aimer, c'est, entraîné par un sentiment, par un instinct, par une puissance plus forte que sa volonté, que sa raison, que ses goûts, aimer, c'est donner son

âme !.. Eh bien ! puisque, parfois, hélas ! dans un accès de désespoir, de tristesse ou d'ambition, l'homme, — qui se dit sans cesse : *Je veux*... et qui ne *peut* pas, — se prend à regretter de n'avoir point, du moins, comme jadis, — pour obtenir l'accomplissement de ses désirs, — la faculté suprême de se vendre à Satan... — Satan, c'est-à-dire la personnification du laid et du mal... — Pourquoi s'étonner que, pour acheter, ou pour conserver un bonheur qui consume ; mais, aussi qui enivre, on demeure agenouillé devant une idole qu'on méprise !.. mais qui vous semble, néanmoins, bonne et belle ?..

Blâmer ou nier l'amour, sous quelque forme étrange qu'on le rencontre, est donc ou de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Et nous tous, *qui savons*, nous ne devrions avoir qu'un bon sourire pour ceux qui *aiment bien*, qu'une douce pitié pour ceux qui *aiment mal*.

Tout ceci était pour en arriver à Juliette, — vous savez, la fille de M. Laugier? — qui aimait Lucien, et qui, par conséquent, *aimait mal*.

Je vous ai dit les commencements de cette funeste intrigue entre cette jeune fille innocente, mais entraînée par une imagination et un tempérament de feu, et cet homme qui ne croyait qu'au plaisir, — encore n'avait-il cette sorte de religion que dans ses bons moments.

Or, Juliette, avec cette perspicacité incroyable qui n'abandonne pas la femme, lors même qu'elle a à lutter contre ses plus chères affections, n'avait pas tardé à s'apercevoir que l'homme auquel elle s'était donnée était,

sous tous les rapports, indigne de ce sacrifice. Existence sans but et sans honneur, cœur sans principes, sans générosité, esprit sans vigueur et sans élan, Juliette avait deviné tout le triste composé de Lucien; et pourtant, pendant près de trois mois, d'abord fascinée par un charme irrésistible, — celui que ressent près de l'amant qui reçut ses premiers baisers, la femme qui a quelque peu d'âme, — Juliette était demeurée la maîtresse de Lucien. Bien plus, après février, quelques jours à la suite du jour où on lui avait rapporté, mourant, son pauvre père, Juliette, qui avait besoin de se plaindre et de pleurer, s'était encore rapprochée de Lucien, comme si elle eût oublié que Lucien s'ennuierait de ses larmes et n'écouterait pas ses plaintes.

Mais ce devait être là le dernier effort d'un amour qui n'a pas encore faibli.

Juliette avait pu pardonner à Lucien de rire quand elle lui disait en pleurant : Tu ne m'aimes pas! Elle ne lui pardonna point de l'avoir convaincue, qu'en face d'une sainte douleur, la perte d'un père, il devait rester encore insensible.

A compter de ce moment, sans qu'elle en voulût davantage à son amant du peu qu'il était, elle commença à en souffrir moins.

Moins souffrir, en amour, c'est moins aimer.

Elle ne chercha pas encore à deviner sans lui, dans l'avenir, mais elle n'y chercha plus avec lui.

Elle continua de se soumettre en soupirant, aux froideurs et souvent aux brusqueries de son amant; mais seule ensuite, au lieu de désirer comme auparavant, sans regret du passé, quelques heures plus

douces pour le lendemain elle se prit à ne plus se souvenir de rien et à n'en souhaiter pas beaucoup plus.

Cependant, la vie intérieure de notre jeune fille était loin d'être heureuse, et, à défaut de cœur, Lucien eût du avoir le bon sens de le comprendre. M. Laugier était mort sans fortune. Juliette, pour ne pas abandonner Lucien, avait refusé obstinément de suivre sa tante, qui s'en était allée, quelque temps après les événements de février, d'un bond précipité, des Champs-Elysées en province, par frayeur des émeutes. La pauvre orpheline n'avait donc d'autres ressources que le peu d'argent que lui avait laissé son père; — et ces ressources s'épuisaient tous les jours, — d'autre appui véritable que la bonne Thérèse, la vieille domestique qui l'avait vue naître, et qui, bien qu'elle ne lui payât plus que la moitié de ses gages, jetait les hauts cris lorsque sa jeune maîtresse lui parlait de séparation.

Trop fière pour entretenir Lucien de ces détails, Juliette s'était pourtant étonnée d'abord qu'il ne s'en occupât pas; puis elle s'était habituée à cette indifférence comme elle s'était habituée aux manières, au langage bizarre de son étrange amant.

Et, voyant qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même pour ne pas mourir de faim, elle s'était dit, dans sa confiance inexpérimentée d'enfant, dans sa paresse naturelle de jeune fille élevée au sein de l'oisiveté :

— Eh bien! quand ma bourse sera à sec, je travaillerai. Je suis assez forte sur le piano, je donnerai des leçons et je gagnerai de l'argent.

Comme si, dans Paris, une femme pouvait vivre de son travail! Comme si d'ailleurs, elle, Juliette, eût pu jamais avoir le courage de travailler forcément de quelque manière que ce fût.

Notre jeune fille en était à son dernier billet de mille francs, et elle n'avait pas encore songé sérieusement à se demander ce qu'elle ferait, quand la dernière pièce de cette somme se serait enfuie.

Et Lucien n'avait pas encore une seule fois eu la noblesse de dire à la jeune fille :

— Comment vis-tu?

C'était un beau matin de juillet, vers les dix heures.

Lucien venait de se lever, — Lucien ne se levait jamais avant dix heures; — Juliette entra chez lui.

— Tiens! dit-il en se retournant, le visage ensavonné, vers sa maîtresse : Te voilà, toi! pourquoi donc?

Juliette allait chez son amant tous les deux jours; — cela avait été réglé ainsi par ce monsieur; — elle était venue la veille, il ne l'attendait donc pas ce jour-là, et il avait lieu de s'étonner de cette visite.

Cependant, le *pourquoi donc?* était rien moins, malgré tout, qu'aimable. Mais Juliette, nous l'avons dit, était accoutumée à ces délicatesses de Lucien.

— Il fait un temps magnifique, répliqua-t-elle, tu m'as dit hier que tu m'emmènerais un jour à la campagne, emmène-moi aujourd'hui.

Lucien regarda Juliette comme si elle lui eût parlé chinois ou politique : cela était si nouveau pour lui que la jeune fille eût un pareil désir sans sa permission, qu'il ne trouvait pas de paroles pour lui répondre.

La vérité est que Juliette, qui s'était sentie prise, en se levant, d'un vif besoin d'air et de promenade, avait hésité longtemps avant de se décider à venir trouver Lucien.

Mais le courage lui était arrivé. On est faible trois mois, dix mois, deux ans; puis on ose un jour, et, dès lors, on ose toujours.

— Après tout! avait-elle pensé, s'il me refuse, j'en serai quitte pour ma démarche.

Et elle était accourue.

— Ah ça! tu plaisantes, je présume... Qu'est-ce que cette fantaisie-là? reprit Lucien, sorti, enfin de sa stupéfaction, est-ce que tu crois que je puis m'aller promener ainsi, avec toi, parce que cela te passe par la tête!.. Et mes affaires?

Juliette sourit.

Lucien le remarqua.

— Pourquoi ris-tu? continua-t-il.

— Parce que je sais bien que tu n'as rien à faire.

— Ah! vraiment!.. Alors, tu dois savoir, également, que je n'ai pas d'argent pour dépenser à une partie?

— Bah! tu en auras pourtant tant que tu voudras, ce soir, pour jouer si cela te plaît...

Ceci devenait de l'audace.... Lucien se frotta les yeux en se demandant si c'était bien Juliette qu'il avait devant lui.

Juliette ne bougea pas.

Sans qu'elle s'en aperçût, elle-même, son amour pour Lucien, s'éteignait de jour en jour de plus en plus... Elle avait eu envie de distractions... elle en

croyait être à ce moment, que courageuse à se les procurer quand elle se montrait, par-dessus tout osée, à bout d'ennuis, à briser le pacte d'obéissance et de respect passifs qu'elle avait jurés à son maître.

— Ma chère amie, reprit Lucien, d'un ton sec, décidément il s'exécute quelque chose d'extraordinaire en toi !..

Je t'ai répété cent fois que j'aimais ma liberté par-dessus tout.

Jusqu'à présent, tu t'es conformée sans te plaindre aux exigences de ma nature.

Aujourd'hui, poussée par je ne sais quelle fantasque rêverie, tu sembles te révolter contre ce qui a toujours existé.

J'en suis désolé, mais cela ne te réussira pas.

J'ai beaucoup d'affection pour toi. Je crois te l'avoir prouvé en te demeurant fidèle depuis, près d'une année, moi, qui, — je ne te l'ai pas caché, — avais pour habitude de ne jamais garder une maîtresse plus de quinze jours, un mois...

Si cela ne te suffit plus, s'il te faut, maintenant, un amant tendre, empressé, galant, à tes ordres... disons-nous adieu... je ne pourrais te satisfaire.

Tu me gênerais, sans me changer et nous serions malheureux tous deux.

Ce n'était pas la première fois que Lucien mettait ainsi le marché à la main à Juliette; — c'est le fait des natures sèches de se prévaloir du peu de prix qu'ils attachent aux sentiments du cœur, pour que ceux, qui ont le malheur de les aimer, malgré tout, leur sachent plus gré de leur condescendance, à accep-

ter cet attachement. — Juliette ne parut donc nullement effrayée de la tirade menaçante de Lucien... elle allait lui répondre quand un incident inattendu vint changer la face des choses.

Des pas se firent entendre dans la pièce qui précédait la chambre à coucher de Lucien.

Lucien, comme la plupart des garçons en puissance de portier remplissant les fonctions de valet de chambre, laissait, le matin, sa clef sur sa porte pour les besoins du service.

Et, de même que Juliette était entrée, un instant auparavant, sans sonner, de même un grand jeune homme blond. pénétrait, à ce moment, *ex abrupto,* chez Lucien.

Mais si Lucien était accoutumé aux visites de Juliette, il ne l'était nullement, en revanche, à celles quelles qu'elles fussent, d'amis ou d'étrangers. Nous savons que Lucien n'aimait pas à recevoir.

Il dressa donc l'oreille, d'un air inquiet, au bruit des pas...

Et il resta interdit à la vue du grand jeune homme blond, — qui n'était autre que d'Estorg, — se présentant à lui.

— D'estorg! s'écria-t-il.

— Eh bien! oui, d'Estorg, répéta ce dernier, en ricanant de la mine effarée de son hôte. Cela te passe que je vienne chez toi, hein?.. Tu ne m'as jamais dit ou tu perchais... Ah! voilà!.. je viole ton sanctuaire... qui me paraît fort convenable, après tout... mais quand tu auras appris pourquoi je viens te chercher, tu me pardonneras... Il s'agit d'un déjeuner monstre,

mon bon, que j'ai gagné hier, et que l'on me paie aujourd'hui... j'ai le droit d'y amener des amis, et j'a-songé à toi... Dis que ce n'est pas gentil?..

— C'est très-gentil!.. repartit Lucien, en s'efforiçant de dissimuler sa contrariété sous un sourire, mais comment as-tù su...

— Ton adresse! Oh! mon Dieu! un hasard! Franchement, là, j'avais en effet pensé à toi pour le repas en question, mais, dans l'ignorance de ton domicile, j'allais être forcé de me priver de ton aimable société, lorsqu'en traversant tout à l'heure le boulevard, en face de ta rue, j'ai rencontré Mariette... la petite dernière de Ravigny... nous avons causé... justement tu es tombé sur le tapis... — il paraît que tu as eu des bontés, jadis, pour cette jeune drôlesse, *gueugueux!* — et comme je lui faisais part de ma désolation de ne point connaître ton adresse, elle...

D'estorg s'arrêta court... il venait d'apercevoir Juliette, qui, à l'arrivée d'un étranger, s'était mise à l'écart dans un coin près de la porte d'entrée.

— Eh mais! tu n'es pas seul!.. reprit d'Estorg... tu ne me disais rien!.. Et moi, butor, qui n'avais pas remarqué tout de suite cette jolie figure!.. Mademoiselle, permettez... ah! ah! Lucien... je ne m'étonne plus que tu te dissimules à tes amis, si tu as si souvent une si charmante compagnie!.. Mais ne restez donc pas là, Mademoiselle!.. Est-ce que je vous effraie?..

En disant ces mots, d'Estorg, s'inclinant devant Juliette, l'avait prise par la main et l'obligeait à abandonner sa cachette.

Juliette était rouge, confuse...

Lucien était pâle... il se mordait les lèvres et fronçait les sourcils.

D'Estorg fit semblant de ne remarquer, ni la confusion de la jeune fille, ni le dépit de Lucien.

Parbleu, continua-t-il gaiement, voilà une trouvaille délicieuse... et notre déjeuner va tourner au ravissant? . car j'espère bien que Mademoiselle m'accordera l'honneur d'être des nôtres... Quand on vient inviter l'amant on invite aussi la...

D'estorg! interrompit Lucien, qui ne put contenir plus longtemps son irritation et la laissa s'exhaler par ce rappel à l'ordre prononcé avec force.

Juliette, plus rouge que jamais, s'était retournée et feuilletait un livre, sur la cheminée, pour se donner une contenance.

— Eh bien! quoi, repartit le grand lion en prenant, seulement alors, la physionomie d'un homme qui s'aperçoit qu'il a commis une gaucherie : Est-ce que cette jeune sylphide n'est pas ta maîtresse? ajouta-t-il à l'oreille de Lucien.

— Je ne te dis pas le contraire, répliqua ce dernier, qui avait trop d'amour-propre pour laisser douter d'Estorg, mais...

— Mais...

— Mais... il y a maîtresse et maîtresse, que diable! Comprends-tu?

— Ah! oui! Une jeune fille de famille que tu as détournée de ses devoirs, misérable!.. et que j'osais traiter comme la première danseuse venue... Mille pardons de mon inconvenance... Mais, aussi, tu ne

préviens pas!.. Veux-tu que je répare mes torts!

— C'est inutile... elle va partir.

Lucien se dirigea vers Juliette.

— Allons! adieu!.. Partez!.. lui dit-il à voix basse, vous voyez comme vos visites impromptues sont spirituelles!.. On vous rencontre chez moi... tout le monde vous connaîtra bientôt. . C'est très-agréable.

— Mais ce n'est pas ma faute .. murmura Juliette.

— Assez!.. A demain.

Lucien avait pris la main de Juliette... Elle salua d'Estorg... elle allait se retirer, accompagnée par son amant...

Mais, durant le colloque mystérieux de Lucien et de la jeune fille, d'Estorg avait beaucoup réfléchi.

D'Estorg adorait les femmes... Juliette était jolie. . Il raffolait des fruits nouveaux... Juliette, si elle n'était plus, tout à fait une primeur, portait l'apparence, du moins, de n'avoir pas encore perdu tous ses virginaux parfums.

Elle était la maîtresse de Lucien... mais cela ne semblait pas à notre lion un obstacle bien redoutable. Au contraire!.. En effet, d'Estorg n'ignorait pas la position de Lucien et il ne pouvait regarder comme un avantage, pour une femme, d'être la maîtresse d'un gaillard réputé pour vivre de rencontre.

Le plan du lovelace fut donc vite tracé.

Il s'agissait de devenir possesseur de cette perle enfouie dans de la paille.

D'Estorg se rappela vaguement l'axiome latin : *Margaritas ante porcos*, en regardant Juliette près de Lucien.

Ce qui pouvait être flatteur pour Juliette, mais ce qui ne l'était guère pour Lucien

Donc, au moment où la jeune fille, les yeux baissés, la main serrée dans la main de son amant, se courbait en passant devant d'Estorg, ce dernier, arrêtant brusquement Lucien par le bras, s'écria d'un ton de bonhomie :

— Mon Dieu ! mon cher Lucien !.. je suis très-peiné, moi !.. si j'avais su... Comment ! c'est ma présence qui fait fuir Mademoiselle... Mais au moins j'y songe... Tu es prêt, n'est-ce pas, mon bon ? Eh bien ! ma voiture est en bas... si nous reconduisions Mademoiselle jusque chez elle ?.. De cette façon, vous resteriez encore quelques minutes ensemble... N'est-ce pas, Mademoiselle, que cela vous sera agréable que Lucien vous accompagne, avec moi, jusque chez vous.

Juliette regarda Lucien... Lucien était vert de rage.

La colère sied mal à tous les visages .. et, particulièrement aux visages qui commencent à vous déplaire.

Et puis, Juliette en voulait à son amant de la manière dont il l'avait reçue.

Elle le trouva donc laid et n'eut point pitié de lui. Elle rencontrait l'occasion de se venger, elle se vengea.

— Si Lucien y consent... répondit-elle sournoisement à l'offre de d'Estorg.

— Comment, s'il y consent ! Mais il est enchanté de mon inspiration... N'est-ce pas, mon bon, que tu es enchanté ?

Il n'y avait pas moyen, sous peine de ridicule de reculer... Lucien lança un regard venimeux à Juliette, mais il répondit assez gracieusement :

— Sans doute! Je termine ma toilette et je suis à vous... C'est cela, nous te mettrons chez toi, Juliette, puisque ce cher d'Estorg veut bien prendre cette peine.

— Cette peine! quelle plaisanterie!..

Lucien, qui avait depuis longtemps achevé de se raser, s'empressa de se cravater et de passer un gilet et un habit.

Pendant ce temps, d'Estorg, pour ne pas trop effrayer son ami, affecta de considérer les tableaux, les quelques porcelaines qui décoraient la chambre.

Juliette avait repris son livre sur la cheminée

Lucien ne les perdait de vue ni l'un ni l'autre.

Cependant, quelque argus vigilant que la colère, la jalousie, le dépit, l'eussent fait devenir, il y perdit sa peine...

A un moment donné, mus par une sorte de sympathie, de magnétisme, d'Estorg et Juliette se regardèrent...

Juliette lut ceci dans les yeux de d'Estorg.

— Vous me plaisez. . laissez-moi vous plaire!

D'Estorg lut cela dans les yeux de Juliette :

— Je m'ennuie!.. je suis malheureuse!.. vous ne me déplaisez pas.

XVI

L'homme de lettres amant.

— Madame a sonné?

— Oui ; entre, ma bonne.

Miette fit quelques pas en avant dans le boudoir et s'arrêta devant sa maîtresse assise, seule, près d'une jardinière garnie de fleurs riches et odorantes.

Brin-d'Amour semblait triste et abattue... Une larme avait laissé sa trace sur le satin de son joli visage.

Miette considéra Brin-d'Amour avec inquiétude.

Brin-d'Amour demeura quelques instants l'œil fixé sur le parquet, la respiration oppressée, la tête appuyée sur sa main droite... comme si elle eût oublié qu'il y avait là, en face d'elle, quelqu'un qu'elle avait appelé.

Enfin elle laissa échapper un léger soupir et releva la tête :

— Assieds-toi, fit-elle à Miette.

Et, d'un geste, elle lui désigna un siége à ses côtés.

Miette obéit.

— Madame a du chagrin? dit-elle doucement.

— Beaucoup de chagrin! repartit Brin-d'Amour.

— Et madame a... peut-être... besoin d'un conseil? reprit la caméristé en déposant un respectueux baiser sur la main de la lorette.

Brin-d'Amour regarda avec un pâle sourire celle qui lui parlait.

— De conseils, non!.. fit-elle, mais... de consolations...

— Eh bien! parlez, Madame... Vous ne doutez pas que je vous aime, n'est-il pas vrai?.. Depuis deux ans que je suis chez vous, vous n'avez jamais eu rien à me reprocher, et...

— Et c'est justement, parce que je sais que tu as de l'amitié pour moi, Miette... parce que je n'ai jamais rien eu à te reprocher que je te demande, en ce moment, de me consoler... car je suis près de faire une grande perte, mon enfant... près de devenir bien isolée, souvent, j'en suis sûre...

— Que voulez-vous dire, Madame?

Brin-d'Amour hésita une minute... puis, elle s'arma de courage :

— Tu ne me comprends pas? reprit-elle; eh bien!..

Elle hésita encore.

— Eh bien! continua-t-elle, quand je t'aurai dit... qu'il faut nous séparer, ma bonne Miette, me comprendras-tu?

Miette était femme de chambre, c'est-à-dire domestique, c'est-à-dire membre d'une des pires espèces des espèces avilies de la société.

Cependant, elle avait conservé un peu de cœur en dépit de sa profession... et dans ce peu de cœur il existait, à côté d'une place occupée par sa mère, — une vieille femme à laquelle elle faisait une pension sur ses gages, — une autre petite place pour Brin-d'Amour.

En entendant ces mots : *Il faut nous séparer !* Miette se sentit donc douloureusement frappée ; elle se leva, les larmes aux yeux, les traits altérés :

— Qu'ai-je entendu !.. Comment ! vous me chassez, Madame, murmura-t-elle, et quelle faute ai-je commise pour cela ?

Brin-d'Amour prit sa camériste par le bras et la força doucement à se rasseoir.

— Pourquoi prononces-tu ce vilain mot : *chasser !* dit-elle, tu sais bien qu'il est aussi loin de mes lèvres que de ma volonté... Non... je ne te chasse pas, Miette... je te dis adieu... parce qu'il faut que je te dise adieu... voilà tout...

— Voilà tout !.. c'est bien assez !.. Mais, alors, pourquoi me dites-vous adieu ?..

Brin-d'Amour se tut.

La camériste arrêta longtemps un regard scrutateur sur sa maîtresse...

— Écoute-moi, Madame, reprit-elle, je partirai puisque vous le désirez... *puisqu'il le faut !* Mais, quoique vous en pensiez, ce ne sera pas sans vous avoir parlé sérieusement une dernière fois... Oui !..

oui... j'ai deviné, allez ! le motif qui vous oblige à vous priver de mes services... et .. — je serai franche... — il y a plus d'un mois que je m'attends à ce qui arrive aujourd'hui... Après la voiture vendue et le cocher congédié, ce devait être au tour de la femme de chambre de disparaître... c'est bien naturel ..

— Miette !

— Mais après moi, Madame, après votre voiture, savez-vous ce qu'il vous faudra encore perdre? Eh bien! je vais vous l'apprendre :

— Miette !

Le premier cri échappé à Brin-d'Amour avait été plaintif, celui-ci fut sévère.

Malgré son chagrin mélangé de colère et de regret, Miette ne s'y méprit point... elle sentit que, nonobstant l'affection réelle qu'elle lui portait, Brin-d'Amour ne lui permettrait pas de dépasser certaines limites.

Elle se résigna donc ; elle battit en retraite, mais à la manière des Parthes : en lançant un dernier trait.

— Je me tais, Madame, fit-elle, puisque cela vous offense, mais, c'est égal, vous ne m'empêcherez pas de remarquer qu'il est des passions qui, tout en rendant heureux, font bien du mal aussi.

Certes, ce n'est pas moi qui conseillerais pour cela à madame de quitter M. Georges !

Je rends justice à M. Georges ; il a l'air bon et d'aimer bien madame.

Mais que madame y réfléchisse : l'amour passe et la jeunesse fait comme l'amour. Mon avis, à moi, est

que si l'on veut qu'amour et jeunesse passent moins vite, il est prudent de les retenir en les amusant.

Et je n'ai jamais entendu dire que l'on puisse s'amuser sans argent !

Ah ! si madame voulait... il lui serait si facile... Mon Dieu ! il y a toujours moyen de s'arranger... l'un n'empêche pas l'autre, et...

Miette s'interrompit net de nouveau. Enhardie par le silence de sa maîtresse, elle allait faire prendre à son cours de philosophie un développement qui n'eût peut-être plus connu de bornes.

Cette fois, c'était seulement avec un regard que Brin-d'Amour avait glacé les paroles sur les lèvres de son importune conseillère.

— N'en parlons plus ! murmura Miette.

Je vous laisse, Madame, ajouta-t-elle tout haut.

Vous me donnez bien huit jours, n'est-ce pas, avant de vous quitter ?

Eh bien ! d'ici-là, c'est fini, nous ne mettrons plus certain sujet sur le tapis, je vous le promets, pour ma part, quelque chagrin que j'éprouve à garder pour moi des idées qui me bouleversent.

Je vous laisse, Madame. Demain, je me chercherai une place, comme de raison.

C'est égal ! je ne me figurais pas que cela arriverait si vite.

Et Miette sortit du boudoir, en s'essuyant les yeux.

Brin-d'Amour la laissa s'éloigner.

Seule, elle resta assise à réfléchir quelques minutes.

Puis se levant brusquement.

— Non ! s'écria-t-elle, avec un geste sublime d'es-

poir et de joie, non ! tous les amours ne passent pas ! Il en est, elle a raison, qu'on doit amuser, mais il en est d'autres aussi qui vivent d'eux-mêmes, et des sacrifices qu'on s'impose pour eux.

Je ne serai qu'à Géorges.

Et Georges m'aimera d'autant plus, qu'il saura que je ne suis qu'à lui !

A ce moment, la pendule sonna sept heures.

— Sept heures ! s'écria Brin-d'Amour, que la voix du timbre fit tressaillir, et moi qui oubliais ! Georges va venir me prendre, et je ne suis pas encore habillée !

Il est question pour lui aujourd'hui d'un grand bonheur, et je suis triste !

Vite ! vite !.. que mes yeux redeviennent brillants ! que ma bouche reprenne son sourire. Il n'aurait qu'à s'effrayer de la trace de mes larmes, comme d'un mauvais présage pour ses espérances !

La lorette sortit de son boudoir et se dirigea vivement vers sa chambre à coucher. En traversant le salon elle rappela Miette.

— Habille-moi ! dit-elle à la caméristе, qui accourut aussitôt ; c'est ce soir la première représentation d'une pièce de Georges. Fais-moi belle ; je veux...

Brin-d'Amour s'interrompit pour considérer Miette, qui l'aidait, sans mot dire, à retirer sa robe de chambre.

— Ma pauvre amie, reprit-elle doucement, tu as le cœur gros, hein ? et cela te semble presque un crime, j'en suis sûre, que je m'apprête en ce moment, avec joie, à aller au spectacle ?

— Oh ! je ne suis pas si égoïste ! repartit Miette, avec un demi-sourire, et je conçois très-bien que madame se fasse une fête d'assister à cette première représentation !

— Oui ! n'est-ce pas ! je serais si enchantée que mon Georges eût un grand succès.

— Mais si, par hasard, M. Georges n'avait pas un succès ? fit cruellement la caméristе.

Brin-d'Amour bondit sous la main de Miette, comme si cette dernière lui eût enfoncé bien avancé une épingle dans les chairs.

Mais, haussant aussitôt les épaules, comme si elle n'eût pas voulu s'arrêter sur une pensée fâcheuse :

— Bah ! est-ce que c'est possible ! répliqua-t-elle.

Elle donna gaiement un léger soufflet à Mariette et ajouta :

— Tu n'es pas généreuse, méchante ! tu te venges de lui sur moi.

— Ah ! Madame ! repartit la caméristе d'un ton hypocrite.

— C'est bon ! c'est bon ! ton châtiment sera d'aller demain, à ton tour, entendre applaudir mon Georges.

Mais on a sonné... c'est lui !.. va donc !

— Décidément elle est folle, se disait Miette, en allant ouvrir à Georges.

— Madame est-elle prête ?

Tel fut le premier mot de Georges en entrant chez sa maîtresse.

— Madame attend monsieur, répondit froidement la caméristе.

— Je suis à toi quand tu voudras, cria Brin-d'Amour de sa chambre.

Mais nous avons le temps, je pense. Ta pièce ne se joue-t-elle pas en troisième? poursuivit-elle, comme son amant arrivait près d'elle.

— Sans doute! sans doute! n'importe! je veux te conduire à ta loge le plus tôt possible; tu comprends que je n'ai pas envie de me promener dans la salle, de me faire voir?

— Oui! je suppose bien que tu ne resteras pas près de moi! Tu t'en iras encore sur ton vilain théâtre, près de tes actrices.

Georges fit un mouvement d'impatience.

— Partons! reprit Brin-d'Amour, qui avait achevé sa toilette; mais tu ne m'embrasses pas, une pauvre petite fois!

Georges déposa un baiser rapide sur les lèvres qu'on approchait des siennes. En cet instant, il eût troqué dix maîtresses et mille baisers contre un succès pour le petit acte qu'on allait lui représenter sur le théâtre des Variétés.

Une voiture attendait en face de la maison, Georges et Brin-d'Amour y montèrent; en quelques minutes, ils furent au théâtre.

On finissait seulement alors le lever de rideau.

Il restait donc une pièce en un acte tout entière à subir.

Georges demeura, les premières scènes de cette pièce, près de Brin-d'Amour.

La charmante fille ne s'occupait que de son amant. Il était pâle, inquiet; elle lui serrait les mains dans

l'ombre de la loge, elle cherchait à le rassurer par de bonnes paroles.

Mais Georges n'en était encore qu'à ses premiers pas dans la carrière; il n'avait pas encore acquis cette cuirasse de stoïcisme dont le temps revêt, pièce à pièce, — sans calembour, — le cœur des auteurs dramatiques. La grande voix du public, ce juge qui n'est point infaillible, quoiqu'il en ait la prétention, allait le proclamer dans peu ou un homme d'esprit ou un sot, selon qu'il lui aurait plu ou déplu.

Et, quoique Georges eût la conscience de lui-même, quoiqu'il fut certain que son œuvre ne manquait pas de mérite, il tremblait en voyant s'avancer, — à la fois, à enjambées de géant et à allure de tortue, — l'heure où il allait comparaître devant la rampe, sous la forme de son vaudeville.

— Je reviendrai te retrouver *après*, dit-il tout d'un coup à Brin-d'Amour.

Après, signifiait : quand ma torture sera achevée, quand ma pièce aura été jouée.

Et il s'enfuit hors de la loge pour courir sur le théâtre.

Brin-d'Amour poussa un soupir, non de jalousie, cette fois ; elle comprenait que c'eût été peine perdue que d'être jalouse alors de son amant, mais de pitié pour lui.

— Mon Dieu ! pria-t-elle avec ferveur, mon Dieu ! faites qu'il réussisse !

Enfin, le vaudeville qui précédait celui de Georges s'acheva.

Durant l'entr'acte, Brin-d'Amour ne s'occupa qu'à examiner, un à un, chaque spectateur.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle, cet examen fut donc assez long et assez difficile ; mais la maîtresse du jeune homme de lettres ne se rebuta point ; elle voulait lire sur tous ces visages les prédispositions qui les animaient ; elle regarda, et son inspection terminée, elle se sentit soulagée. Chacun lui paraissait de la meilleure humeur possible. Personne n'avait le plus petit sifflet entre les doigts. Personne ne bâillait.

Seulement, en promenant ainsi ses regards de tous côtés, Brin-d'Amour aperçut Lucien qui entrait à l'orchestre. Lucien n'avait pas reparu chez la lorette depuis le soir où elle l'avait si sévèrement traité ; un vague instinct avait dès lors averti Brin-d'Amour qu'elle s'était fait de cet homme un ennemi ; plus tard, que c'était à son besoin de se venger d'elle qu'elle devait sa rupture forcée avec le baron de Fresne.

La vue inopinée de Lucien, au moment où elle rêvait, où elle appelait le bonheur sur Georges, et par conséquent sur elle, fut donc pour la lorette ce que pourrait être pour une jeune fille, doucement occupée de se composer un bouquet de fleurs les plus brillantes et les parfumées, l'aspect d'un reptile venimeux qui se serait caché parmi ces roses et ces myrtes.

Cependant Brin-d'Amour se rasséréna un peu en songeant qu'après tout Lucien était l'ami de Georges. Il est vrai que l'amitié d'un homme tel que Lucien ne signifiait pas grand'chose !

Puis les musiciens parurent à leur poste ; le souffleur se moucha dans sa niche, les spectateurs revinrent des couloirs reprendre leurs places respectives. La pièce de Georges allait commencer.

Brin-d'Amour oublia Lucien, elle oublia l'univers pour ne plus regarder que le rideau, qui devait se lever dans quelques minutes.

Le coup de sonnette résonna. On entama l'ouverture.

Brin-d'Amour trouva cette ouverture des trois quarts trop longue.

La toile se leva.

O vous, ami, parent, maîtresse, qui avez assisté à une première représentation *égayée* de votre frère, de votre ami, de votre amant, n'est-ce pas qu'il faut les avoir subies pour comprendre certaines souffrances? Lit de Procuste, tu n'es qu'un sommier élastique à côté de ces douleurs là!

Et quand au lieu d'être seulement *égayée*, la pièce tombe! Jugez!

La pièce de Georges tomba.

Ce n'était pas qu'il n'y eût de l'esprit, du talent, de la gaieté dans cette pièce. Mon Dieu! elle valait vingt, trente, cent vaudevilles qui avaient réussi avant ou qui devaient réussir après elle!

Mais Brin-d'Amour s'était trompée dans ses observations physiognomoniques... le public des Variétés était fort mal disposé ce soir-là.

Cela débuta ainsi :

Vers le milieu de la troisième scène, un monsieur de l'orchestre fit entendre un : oh! oh! réprobateur, à propos d'un mot assez leste, qui froissa ce monsieur, parce qu'il lui rappelait une aventure dont il avait été le héros infortuné.

Un peu après, une dame du balcon renversa son

petit banc. Quelques voisins chutèrent la chute de ce petit banc. Plusieurs personnes s'imaginèrent que c'était à la pièce que s'adressaient ces murmures... et, ma foi ! comme il est avéré que les hommes sont des moutons, — surtout quand il est question d'imiter ce qui est laid ou méchant, — ces personnes se prirent à murmurer, sans trop savoir pourquoi, et leur horrible chuchottement se propagea de tous les côtés.

Dès ce moment, le pauvre vaudeville de Georges Muller était perdu !

Georges le comprit bien, de derrière le portant qui l'abritait sur le théâtre. Brin-d'Amour, de sa loge, au fond de laquelle elle s'était réfugiée.

Je renonce à vous décrire le désespoir de Brin-d'Amour ; je ne vous en peindrai que deux des principales nuances.

Elle eut envie de se précipiter dans l'orchestre et d'y étrangler un de ces misérables qui osaient siffler son amant !

Elle songea à mettre le feu à la salle !

Heureusement le supplice de la chère fille, s'il ne s'acheva pas en même temps que le vaudeville, se calma cependant un peu, par le silence qui suivit la chute du rideau et la funeste cérémonie de l'acteur, venant annoncer à ce lâche public, qui veut encore connaître le nom de celui qu'il a conspué sans miséricorde...

Que : *l'auteur désire garder l'anonyme.*

Brin-d'Amour essuya ses yeux gonflés par les larmes.

Elle se hâta de mettre son chapeau, son châle, pour

que Georges n'attendit pas après elle quand il reviendrait.

Et elle se dit, en souriant avec espoir à son propre amour :

— Je serai si bonne, si aimante ce soir, qu'il faudra bien qu'il oublie son chagrin !

Néanmoins, une pensée tourmentait la lorette.

— M'aime-t-il assez, lui, — telle était cette pensée, — pour oublier un tel chagrin près de moi ?

Brin-d'Amour ignorait cette vérité, qui pourrait passer pour un axiome :

Qu'autant un homme de lettres est peu amoureux dans l'attente d'un succès, autant il devient tendre après une chute.

Cela se conçoit. Un homme ne peut, décemment, pas pleurer parce qu'il a été sifflé, et cependant il n'en est pas moins triste; et comme il faut qu'il épanche sa douleur, s'il a une maîtresse, il se plaint en se faisant plaindre par elle. Conclusion : de la tristesse à l'amour, il n'y a qu'un pas ; cela finit donc, en général, presque toujours bien pour la maîtresse.

Il est bien entendu qu'il n'est question ici que des écrivains dramatiques de vingt-deux à trente-deux ans. Passé cet âge, mon axiome ne reste plus que comme événement d'occasion.

Comme la dernière pièce allait commencer, Georges entra dans la loge.

Hein ! les gueux ! murmura Brin-d'Amour, qui se contint avec peine pour ne pas éclater en sanglots à la vue de son amant.

Georges avait le visage passablement altéré; néan-

moins, il ne put s'empêcher de sourire à l'exclamation de la lorette.

— *Je prendrai ma revanche*, dit-il assez gaiement, mais viens, partons !

— Oh ! oui ! allons-nous-en !

— Tiens ! ma chère Suzanne, fit Georges, en s'en allant sur les boulevards, le bras de sa maîtresse serré sous le sien, c'est à cause de toi que cela m'afflige surtout d'avoir éprouvé ce revers. Un succès, c'est de l'argent, et je comptais te donner bientôt quelque chose qui te plût... Cela m'est si difficile avec le peu que j'ai.

— Georges, mon ami! interrompit Brin-d'Amour d'un ton de doux reproche, est-ce que je t'ai demandé, est-ce que j'ai eu l'air de désirer jamais auprès de toi d'autre bien que ton cœur!

Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

— Oh! oui ! tu es si bonne ! mais...

— Mais, alors, je suis heureuse ! bien heureuse ! entends-tu? et tous les plus magnifiques présents du monde n'ajouteraient rien à mon bonheur !

— Cependant, maintenant que tu es seule, il doit t'arriver parfois d'éprouver un regret à la suite d'un désir que tu ne saurais satisfaire ! Si je pouvais être un obstacle à ton bien-être, Suzanne, tu me l'avouerais, n'est-ce pas? Ce serait mal de ma part...

Georges ne continua pas; sa maîtresse avait tourné vers lui un visage d'une expression tellement suppliante qu'il comprit qu'un mot de plus sur ce sujet, ce n'était plus la chagriner, mais la blesser.

Après tout, Georges était assez content de lui : dans

un élan de tendresse exaltée par une infortune récente, inattendue, il avait abordé une question brûlante ; sa délicatesse de rencontre avait été prise au sérieux, d'autant plus qu'il s'était montré de très-bonne foi lui-même en la manifestant ; il ne lui restait donc qu'à se féliciter d'être adoré autant et à si bon compte.

Au reste, nous dépeindrons plus amplement, plus tard, le caractère de Georges, et, en voyait ce qu'était l'homme, on appréciera encore mieux sa conduite.

Quant à Brin-d'Amour, nous n'avons rien à ajouter sur elle en ce moment. Elle avait donné son âme à Georges .. et, — jusqu'au jour où il devait la lui rendre brisée, — aveuglée par sa passion, il lui fallait trouver toutes les qualités à son amant.

XVII

Le second amant de Juliette.

Il est une espèce de goût assez singulier et assez niais, des plus répandus à Paris, c'est celui qu'ont certains hommes de posséder des maîtresses, non pour leur propre agrément, et moins encore pour celui de ces dames, mais, tout simplement, par pure vanité.

Jules d'Estorg avait ce goût-là:

Il aimait médiocrement les femmes, mais il voulait qu'on supposât qu'il les adorait .. Il n'avait guère plus de sens qu'une carafe d'eau distillée, mais il était enchanté qu'on lui crût du bitume dans les veines ..

A chacun sa manie .. Après tout, ne finit-on pas, d'ailleurs, par se persuader à soi-même, à la longue, le mensonge qu'on a d'abord imposé sciemment aux autres? J'ai un ami qui a gagné la croix pour s'être admirablement caché pendant trois journées trop célèbres, les journées de juin .. Eh bien! je vous atteste que mon ami, auquel il arrivait, jadis, dans la soli-

tude, de se rire au-nez en se regardant à la boutonnière, est devenu beaucoup plus respectueux, vis-à-vis de lui-même, aujourd'hui. Et c'est bien naturel... On se lasse de railler les ridicules des autres, pourquoi se garderait-on rancuné de ses petitesses?..

Jules d'Estorg avait donc la manie de l'amour *en montre*... — pardonnez-moi cette expression qui rend à peu près ma pensée... — il se plaisait à exhiber beaucoup ses maîtresses... et comme, lorsqu'elles étaient jolies, il ressentait la double joie, et qu'elles fussent à lui, et qu'on les admirât, depuis l'âge de vingt ans qu'il se livrait à cet exercice, — et il en avait trente-deux au moment où nous le prenons, — M Jules d'Estorg ne s'était jamais rencontré en face de deux beaux yeux sans désirer, aussitôt, de se les approprier pour faire immédiatement part à ses amis et à ses connaissances de sa nouvelle conquête.

Or, Juliette, outre de beaux yeux, avait encore des cheveux superbes, des dents mignonnes et blanches, le teint rose, la bouche petite, la taille svelte... Juliette, enfin, était une très-jolie femme. .

Et d'Estorg s'était rencontré en face de Juliette.

Par conséquent, d'Estorg voulait devenir l'amant... ou pour mieux dire... le cornac galant de Juliette.

D'Estorg, comme tous les individus qui s'adonnent à une spécialité, était assez adroit dans sa partie : celle de *faire des femmes*. On a vu comment, après avoir deviné que Lucien n'éprouvait qu'une très-légère satisfaction de le recevoir au moment où Juliette se trouvait chez lui, d'Estorg avait, néanmoins, obligé Lucien à ne pouvoir lui cacher l'adresse de la jeune

fille... Ses premiers jalons jetés, le lovelace s'était prudemment tenu sur ses gardes pendant une semaine, c'est-à-dire qu'il n'avait plus parlé de Juliette à Lucien, que par hasard, en l'air, comme pour mémoire... et, surtout, qu'il s'était bien gardé de tenter, près d'elle, la plus simple démarche... Mais ces huit jours accordés au rétablissement de la quiétude de *son ami*, d'Estorg avait hardiment relevé la tête, certain qu'il se sentait qu'il ne tenait plus qu'à lui de ne plus avoir à la courber....

Et, un soir, — le *machiavel* avait choisi le soir d'une première représentation, — celle du vaudeville mort-né de Georges Muller, peut-être, — parce qu'il n'ignorait pas que Lucien ne manquait jamais une première représentation, — un soir, il s'était rendu, tout droit, à pied, afin de ne pas appeler sur lui la moindre attention chez Juliette.

Il était environ neuf heures, quand d'Estorg se présenta à la demeure de la jeune fille.

Thérèse, qui avait ouvert à notre lion, demeura interdite à sa vue, ne sachant pas si elle devait introduire cet étranger près de sa maîtresse.

Mais Juliette, qui avait entendu sonner, s'imaginant une visite imprévue de Lucien, accourut...

Son premier mouvement, à l'aspect de d'Estorg, fut une surprise mêlée d'effroi, son second, un secret plaisir mêlé de curiosité...

D'Estorg profita du choc de ces différentes impressions pour passer vivement, après avoir salué la jeune fille, de l'antichambre, dans une autre petite pièce qui servait de salon à l'orpheline.

Juliette ne pouvait faire autrement que de suivre d'Estorg...

D'Estorg s'était déjà assis au salon ; Juliette s'assit à son tour, — un peu tremblante, un peu émue, mais toujours très-curieuse, — en face de son visiteur.

D'Estorg, cependant, avait d'un coup d'œil, tout en prenant place dans la pièce principale du logement de Juliette, inventorié cette pièce...

Et le résultat de cet inventaire avait été cette réflexion dans le cerveau de notre lion :

— Cette petite est misérable comme une fille honnête. . Or, puisqu'elle n'est pas honnête, elle doit avoir fort envie de ne plus être misérable !.. Attaquons !

Il attaqua.

— Mademoiselle, fit-il du ton le plus doux, mais en fixant, bien en plein, ses yeux sur les yeux de Juliette, ma visite vous surprend-t-elle ?

Juliette, qui, en admettant qu'elle eût pu s'attendre à la visite, ne pouvait guère s'attendre à la question, en resta tout ébahie, et n'y répondit pas : c'était l'effet que d'Estorg avait présumé ; il continua donc :

— Eh bien ! Mademoiselle, reprit-il, s'il est quelque chose qui me surprenne en ce moment, moi, c'est que j'aie pu attendre huit jours... — car il y a huit jours que je vous ai vue pour la première fois, vous le rappelez-vous ?.. — pour vous revoir ?

Juliette rougit.

— Mademoiselle, poursuivit d'Estorg, me pardonnerez-vous, si j'ose vous avouer que vous avez produit la plus vive impression sur mon cœur ?.. Me pardon-

nerez-vous, enfin, si vous m'entendez vous dire que mon amour et ma fortune sont à votre disposition?

De vermeille, Juliette devint pâle.

Quoique à moitié tombée, le passé n'était pas encore si loin d'elle qu'elle ne s'en souvînt plus du tout... La jeune fille perdue par un amant sans âme, avait des réminiscences de la jeune fille abritée longtemps par l'affection d'un père... d'un honnête homme.

D'Estorg n'eût parlé que de sa tendresse, que Juliette n'eût, sans doute, comme devant, su que répondre!.. N'avait-elle pas vaguement rêvé souvent, depuis le jour où elle l'avait rencontré, à ce jeune homme si élégant, qui l'avait ramenée, dans sa voiture, chez elle!..

Mais il mettait sa fortune sur le tapis, et ce mot fortune la choqua, et cette image de pièces d'or à ses pieds lui causa du dégoût.

M. d'Estorg faisait une école : il *attaquait* une jeune fille à demi-honnête comme une lorette de troisième année... Mais M. d'Estorg avait si peu l'habitude de rencontrer même des demi-vertus.

Juliette s'était levée.

— Monsieur, dit-elle gravement, j'ignore qui a pu vous donner à penser que vous aviez le droit de venir m'insulter chez moi. Je ne vous connais pas, et ne veux pas vous connaître. Je n'ai besoin ni de votre amour, ni de votre fortune! Vous m'avez adressé deux questions... je me contenterai de vous en poser une seule :

« Croyez-vous que Lucien accueillerait avec plaisir, si je le lui faisais, le récit de votre visite et de vos étranges propositions? »

Il y avait un accent de dédain si vrai, une telle vigueur d'ironie dans la voix et le regard de Juliette, s'exprimant ainsi, que d'Estorg, en dépit de son intelligence atrophiée de coureur d'amours de théâtres et de boudoirs trop galants, ne se méprit pas sur sa faute.

Il sentit qu'il devait, à tout prix, la réparer, s'il voulait prendre sa revanche... A tout prix, fût-ce à celui d'une humiliation.

— J'ai été trop vite ! pensa-t-il, je suis un sot !.. Au lieu d'avancer, il me faut reculer maintenant... N'importe ! il est urgent qu'elle ne dise rien à Lucien !..

Il se leva à son tour, et s'inclina humblement devant Juliette.

— Je vous ai offensée, Mademoiselle, dit-il, je le reconnais et j'en suis au désespoir !.. Je n'ai point réfléchi qu'il ne suffisait pas d'aimer de toutes ses forces, mais qu'il était encore indispensable d'être aimé, pour avoir le droit de s'offrir corps et âme à une femme.

Vous êtes si belle, Mademoiselle !.. Vous paraissez si bonne, si charmante !.. qu'en vous revoyant, après huit grands jours d'attente, ma joie m'a rendu fou...

Je mérite une punition, et cette punition, je me l'imposerai moi-même... Je vais partir, à l'instant, sans vous demander de me dire que vous m'avez pardonné.

Mais, j'espère... — laissez-moi espérer !.. — que vous me tiendrez compte de mon repentir... et que... dans quelque temps... lorsque je me permettrai... de reparaître devant vous... vous aurez oublié tout à fait,

qu'à ma première visite, j'ai commis le crime affreux, — plus à mes yeux qu'aux vôtres, je vous le jure, — de vous être désagréable.

Il y avait pas mal d'audace à d'Estorg, éconduit comme il l'était, à annoncer ainsi une nouvelle visite.

Aussi Juliette laissa-t-elle échapper un geste d'étonnement à ces dernières paroles...

Mais comme, en même temps qu'il s'excusait d'une si bizarre façon, d'Estorg, son chapeau à la main, avait gagné au large du côté de la porte du salon, la jeune fille n'osa pas le rappeler pour lui défendre de mettre à exécution sa promesse.

Et puis, il lui avait si bien dit qu'elle était belle, qu'elle avait l'air bon... gracieux !.. Soyez donc fatiguée de l'indifférence de votre amant, et vous verrez si vous restez longtemps en colère contre un joli garçon, tombé du ciel, qui vous débitera, du ton le plus convaincu, de pareils compliments !.. Une impertinence même les eût-elles précédés.

D'Estorg salua de loin Juliette...

Malgré elle, elle lui rendit son salut, sans trop de sécheresse.

Et le lion était à peine parti, qu'elle se demandait déjà si elle raconterait cette aventure à Lucien.

Néanmoins, comme il s'agissait, pour la première fois pour elle, de se cacher de son amant, Juliette devait hésiter... et elle hésitait...

Un incident imprévu vint transformer ce cas de conscience en un moyen de vengeance.

Une heure environ après la visite de d'Estorg, au

moment où Juliette se préparait à se mettre au lit, Thérèse entra dans la chambre de la jeune fille.

— Tenez, Mademoiselle, dit-elle à sa maîtresse, voici une lettre qu'on a apportée dans la soirée, chez le concierge.

Une lettre! fit Juliette, qui crut d'abord à une recrudescence, trop précipitée, de passion, de la part de d'Estorg.

Mais elle reconnut l'écriture de Lucien, et son dépit, qui se ranimait, s'éteignit.

Voici ce que contenait la lettre :

« Ma bonne amie,

» Ne te dérange pas demain matin, je pars ce soir, » au sortir des Variétés, pour Saint-Maur, avec quel- » ques amis.

» Ne m'en veuille pas, et, à après demain.

» Toujours à toi,

» LUCIEN. »

C'était court, mais c'était sec.

Juliette ne voyait son amant que tous les deux jours et, encore, il semblait prendre tâche, à chaque occasion, de reculer davantage ces entrevues...

Plus que jamais, ce soir-là, la froideur de Lucien avait tort!

L'aimable billet lu, Juliette, dans un accès de rage, le froissa dans ses mains et le lança dédaigneusement, en boule, au fond de la cheminée.

— C'est bien! merci! dit-elle à Thérèse... Bonsoir, ma bonne, va dormir!.. Je n'ai pas besoin de toi...

Thérèse s'éloignait.

— Ah! reprit Juliette, en la rappelant... la visite

de ce Monsieur... tu sais?.. tout à l'heure?.. tu n'as pas besoin de parler de cela à M. Lucien, quand tu le verras, entends-tu?..

— Mais je ne parle jamais à M. Lucien, repartit la vieille bonne étonnée.

— C'est juste... Enfin... quelquefois... par hasard! je te préviens... voilà tout... Bonsoir.

Ne plus se désoler des torts d'un amant, c'est commencer à l'aimer moins; se cacher de lui, c'est ne plus l'aimer du tout...

De ne plus aimer, à tromper, il n'y a que la distance d'un billet doux.

Juliette n'avait plus que cette distance-là à franchir.

XVIII

Les nuits se suivent et ne se ressemblent pas.

A deux lieues de Senlis, au-dessus de Morfontaine, — dont le parc est la représentation exacte, en miniature, de Fontainebleau, se cache un petit village entouré de bois et de ruisseaux, où l'on conçoit aisément qu'un philosophe, — et surtout un philosophe malingre et ennuyé, — ait désiré mourir...

Ce petit village se nomme Ermenonville.

Rien de paisible et de silencieux comme Ermenonville! Rien de séduisant comme ses bois! Rien de limpide comme ses ruisseaux!.. Et, — qui le croirait! à huit lieues seulement de Paris,—rien de poli comme ses habitants! — C'est à se supposer, lorsqu'on passe près de ces braves paysans,—qui se decouvrent à l'aspect d'un étranger, — au temps infâme, où tout français n'était pas encore, *à peu près*, électeur.

Or, le quinze du mois de juillet 1848. vers les deux

heures de l'après-midi, une calèche découverte traversait le village d'Ermenonville, — au grand ébahissement des habitants, lesquels n'ont pas l'habitude de voir des calèches rouler sur les cailloux qui servent de pavés à leurs rues.

Cette calèche portait Georges et Brin-d'Amour.

Tous les ans, au mois de juillet, Brin-d'Amour allait embrasser sa mère et son père à Ermenonville; elle avait offert à Georges de l'accompagner dans ce petit voyage, Georges s'était prêté à cette proposition comme à une partie de plaisir, — depuis la chute de sa dernière pièce, Georges était devenu aux ordres de Brin-d'Amour; et nos amants arrivaient donc, — d'une façon assez somptueuse, par parenthèse, pour un auteur sifflé et une lorette ruinée... — mais Brin-d'Amour avait voulu voyager en calèche, et Georges n'avait pas eu le courage de s'opposer à la fantaisie de sa maîtresse, — rendre leur visite, — l'un par tendresse filiale, l'autre pour aider à distraire, en route, cette tendresse, — aux époux Dory, cultivateurs à Ermenonville.

Il n'y a qu'une lorette pour oser amener son amant chez son père et sa mère

Il est vrai que, la plupart du temps, le père et la mère d'une lorette sont des père et mère d'une espèce toute particulière.

Au bruit d'une calèche qui s'arrêtait devant leur bicoque, les époux Dory, qui déjeunaient patriarchalement, côte à côte, d'un morceau de lard et d'une moitié de fromage à la pie, s'arrachèrent, en sursaut, aux jouissances de leur festin, pour courir sur le pas

de leur porte ; Brin-d'Amour les avait prévenus, par une lettre, de sa visite.

— Te voilà ! petite ! crièrent-ils tous les deux à la fois à leur fille.

— Oui ! nous voilà ! fit gaiement Brin-d'Amour.

Et les bons gros baisers, les baisers francs, savoureux, les baisers de la campagne, allèrent leur train des lèvres des paysans aux joues de Brin-d'Amour... et réciproquement. . Près de son père et de sa mère, Brin-d'Amour redevenait paysanne pour embrasser.

Georges avait considéré cette scène, mi en amant satisfait de la joie de sa maîtresse, mi en homme de lettres, qui, par métier, voit partout des types pour ses romans ou ses pièces.

— Ah ! Je vous présente un de mes bons amis, dit à ses parents Brin-d'Amour, la scène des embrassades achevée.

— Monsieur est le bienvenu ! repartit la mère Dory, avec une révérence à Georges.

— Monsieur se rafraîchira un brin? continua le père Dory en prenant des verres dans une armoire.

— Comment donc s'il se rafraîchira un brin ! mais allez bien vite nous chercher une bonne bouteille, père, et vous, maman, dépêchez-vous de nous apprêter à dîner... un lapin sauté, comme vous les exécutez si bien ! Pendant ce temps, Monsieur et moi, nous irons faire un tour de promenade, nous reviendrons dîner ensuite, et ce soir, quand nous vous dirons adieu, nous aurons tous passé une bonne journée.

— Quoi ! tu t'en vas ce soir ? tu ne couches pas à la maison? dit madame Dory d'un air chagrin à sa fille.

— Quoi! petite, tu nous quitteras comme ça, sans nous laisser le temps de nous retourner; ajouta le père Dory qui remontait de la cave une *bonne* bouteille à la main.

— Il le faut, répartit Brin-d'Amour, du même ton qu'Odry disait jadis son fameux : *il le fallait!*

Et les braves paysans n'en demandèrent pas davantage. Ils étaient en sabots et en bure, leur fille portait des robes de soie et des bijoux, ils n'avaient pas d'autre raison de leur respectueuse obéissance à leur fille.

Quant à la manière dont elle gagnait ces robes de soie et ces bijoux, cela ne les inquiétait guère.

Elle semblait riche et heureuse ; que leur importait le reste.

Que de gens, à Paris, vis-à-vis de certaines robes de soie ou de certains habits élégants, qui se conduisent aussi discrètement, sans avoir la même excuse d'inintelligence que nos paysans.

Le père Dory avait versé du vin dans quatre verres.

Georges, qui s'était préparé à accomplir gaiement les choses, trinqua, puis vida son verre sans laisser poindre la plus légère grimace, quoique le vin de la *bonne* bouteille fut vert à rendre fou un troupeau entier de chèvres.

Brin-d'Amour, tout en souriant à son amant, se mouilla les lèvres.

Quelques instants après, tandis que le père Dory faisait, à leur tour, boire leur cocher et leurs chevaux, tandis que la mère Dory apprêtait son fameux lapin sauté, Georges et Brin-d'Amour s'en allaient par le

parc du château, bras dessus bras dessous, oubliant le village pour venir doucement, tout à eux-mêmes dans le silence des allées solitaires, dans les parfums des buissons de roses et de jasmins.

Pour Georges, alors, la jouissance était là ; errer avec une femme jolie, qui vous aime et qui vous plaît, en des lieux inconnus et enchanteurs.

Pour Brin-d'Amour, elle était rayonnante, et d'avoir Georges à ses côtés et de l'avoir dans ce pays où elle ne pouvait faire un pas sans rencontrer un souvenir de son enfance. Elle se plaisait à montrer à son amant les sites les plus pittoresques, les arbres les plus beaux du parc. Sous tel orme, elle s'était abritée un jour par un orage terrible ; à tel endroit, elle jouait chaque matin avec ses petites compagnes. Elle le conduisit à la tour de Gabrielle, ruine à moitié perdue sous le lierre, sans les liens inextricables duquel elle tomberait ; à la tour de Gabrielle, où elle n'osait pas entrer jadis, par peur des revenants ; puis au tombeau de Jean-Jacques, qu'elle n'osait même pas regarder de loin.

Un moment, en passant sur un pont de planches jeté sur un ruisseau, Brin-d'Amour cessa de sourire.

Ses souvenirs trop fidèles, évoquant une image, avaient appelé une pensée triste dans son esprit.

Ce pont, frêle et chancelant plus encore qu'autrefois, pendant un été tout entier, elle l'avait traversé, chaque soir, en se rendant avec Juliette à une promenade favorite.

Mais Georges lui adressa une question, et Brin-

d'Amour ne permit pas à la goutte d'eau qui lui mouillait les yeux de quitter sa paupière.

Elle ne voulait pas qu'une ombre de tristesse obscurcît cette journée qu'elle croyait volée au paradis.

Cependant, l'heure du dîner approchait. Nos amants reprirent la route du village — sans trop de regrets : — leur plan était tracé à l'avance pour cette journée, ce plan était charmant, et l'on abandonne facilement un plaisir quand on sait qu'un autre plaisir vous attend.

Le couvert était mis chez les Dory, couvert peu aristocratique, mais éblouissant de propreté.

Brin-d'Amour se plaça entre son père et son amant, sa main serrant à chaque instant la main de celui-ci, son petit pied caressant, sous la table, le pied de celui-là; son regard envoyant à chaque minute un rayon d'amitié à la bonne vieille Dory en face d'elle.

Nos amants avaient gagné de l'appétit dans leur promenade ; ils accueillirent le lapin sauté du village, mieux, à coup sûr, qu'ils n'avaient coutume de traiter le repas le plus fin à Paris.

Des fruits et un petit verre de cassis du crû couronnèrent le festin; la mère Dory offrit de confectionner du café, au dessert; mais Brin-d'Amour et Georges se défiaient du moka d'Ermenonville, et ils le refusèrent énergiquement.

D'ailleurs, le temps avait passé vite à manger et à rire; il fallait partir. La calèche, qui avait le mot d'ordre, attendait déjà devant la porte de la maisonnette.

Les époux Dory essayèrent bien un peu de retenir

leur fille et *le Monsieur*, mais le monsieur prit son chapeau, Brin-d'Amour les embrassa une dernière fois en leur glissant, à part, à tous deux, dans la main quelques brillantes pièces d'or enveloppées dans du papier.

— Au revoir donc, petite, porte-toi bien ! cria la mère Dory à sa fille qui montait en voiture.

— Au revoir, Monsieur, et une bonne santé ! fit le père Dory en serrant la main de Georges.

Deux minutes encore, et la calèche avait quitté le village d'Ermenonville.

Le jour commençait à baisser ; le soleil n'incommodait plus nos voyageurs comme dans la matinée.

A demi-couchée sur son amant, Brin-d'Amour, dans cette moelleuse voiture qui l'emportait sur la route de terre battue, comme sur un tapis de velours, se laissait bercer par le charme à la fois physique et intellectuel du moment.

Georges caressait à la fois du regard et sa maîtresse, et le paysage, et le délicieux havane dont il livrait au vent les bouffées d'opale.

— Tu ne t'es pas trop ennuyé? dit tout à coup, à son amant, Brin-d'Amour fatiguée du silence.

— Mais je ne me suis pas ennuyé du tout ! repartit gaiement Georges.

— Et... là .. en conscience... cela ne te déplaît pas non plus que nous couchions à Morfontaine?

— Mais, au contraire, puisque c'est convenu, folle !

En effet, en quittant Paris le matin, nos amants avaient décidé qu'ils n'y rentreraient que le lende-

main. C'était surtout à Brin-d'Amour que revenait l'idée de cette partie. Elle se rappelait toujours la nuit de Montmorency, elle avait voulu lui donner une seconde édition. Les gens qui aiment, se créent ainsi une foule de joies intimes qu'ignoreront toujours les natures froides et sceptiques. Pour Brin-d'Amour, coucher avec son amant dans une auberge de village, dans une chambre dont la fenêtre ouvrirait sur un jardin, dans un lit dont il faudrait, comme pour tous les lits de la campagne, une échelle pour atteindre le faîte, c'était du plaisir à ajouter à son bonheur ordinaire.

— Cher ange! murmura la lorette en portant à ses lèvres la main de Georges.

On arriva à Morfontaine, à l'auberge du *Cheval blanc*.

La voiture fut mise sous un hangard, les chevaux furent conduits à l'écurie, puis, tandis que le cocher soupait et qu'on leur apprêtait la plus belle chambre de la maison, nos voyageurs s'en allèrent prendre un peu connaissance du pays, jetant par-ci par là, avec des aumônes aux mendiants, Georges des regards curieux sur les jolies filles debout au seuil de leurs demeures, Brin-d'Amour des éclats de rire aux paysans qui la suivaient des yeux comme une merveille.

On rentra sur les neuf heures à l'auberge.

— Monsieur et Madame ne prennent rien? demanda l'hôtesse.

— Si!.. Vous nous monterez une bouteille de vin de Madère et des biscuits dans notre chambre, répondit Georges. — Avez-vous du vin de Madère?

— Oh! Monsieur! repartit l'hôtesse, comme offensée d'une telle question; nous avons de tout ici.

— Alors, je vous prie de m'excuser, Madame, d'en avoir douté. — Tiens! à qui ce journal? Est-ce que vous recevez cela, par hasard?

En parlant ainsi, Georges montrait à l'aubergiste une *Gazette des Théâtres,* du jour, qu'il venait d'apercevoir sur une des tables de la salle.

L'aubergiste regarda le papier qu'on lui présentait.

— Non! non! répliqua-t-elle en riant, ça n'est pas à nous, ça, Monsieur; nous ne connaissons que la *Patrie* dans le pays. Ce journal-là a été oublié tout à l'heure par un voyageur qui se rendait à Senlis, et qui est descendu de son cabriolet pour se rafraîchir.

Georges, qui n'avait pas flairé un seul journal de la journée, se jeta à corps perdu sur celui que le ciel lui envoyait si gracieusement. C'était une véritable bonne fortune, il est vrai, pour un homme de lettres, que cette feuille de théâtres, dans une auberge de village, à huit lieues de Paris.

Brin-d'Amour contint une légère moue à l'aspect de son amant absorbé dans l'ivresse de sa trouvaille.

— Je monte à notre chambre, lui dit-elle; tu vas me rejoindre n'est-ce pas?

— Oui, oui, je parcours un peu cela et je suis à toi. Va! va! répartit vivement Georges.

La lorette s'éloigna en soupirant. Sans doute, il n'y avait pas de quoi se désoler de ce que Georges consacrât quelques minutes à la lecture d'un journal, et pourtant elle se sentait contrariée par cet incident;

c'était pour elle la première tache que le hasard jetait sur l'éclat de cette journée bénie.

Et quand le hasard se mêle d'être désagréable, il n'en finit plus.

Brin-d'Amour était à peine entrée dans la chambre que l'hôtesse avait préparée, que les pas de Georges résonnèrent dans l'escalier.

— Ah ! il est aimable, pensa Brin-d'Amour, il n'a pas voulu me faire attendre.

Georges parut.

Mais il tenait encore son terrible journal à la main ; de plus, il avait l'air de mauvaise humeur.

— Qu'as-tu donc ! s'écria Brin-d'Amour, effrayée.

— Ce que j'ai !.. sais-tu ce que je viens de voir dans cette feuille... Eh bien !.. ma pièce du Palais-Royal... celle dont je t'ai parlé... qui est reçue depuis six mois !.. on l'a lue aujourd'hui aux acteurs .. aujourd'hui... tu entends ?.. Comme c'est agréable ! et je n'étais pas là ! quel joli effet ça a dû faire !.. On m'aura envoyé un bulletin ce matin... et je ne l'ai pas pu recevoir !.. Le diable emporte la partie de campagne, va !..

En disant ces mots, Georges jeta avec colère le journal sur un meuble.

Brin-d'Amour ne répondit rien, mais elle baissa la tête, elle sentait que décidement son bonheur se ternissait.

Georges se tourna vers sa maîtresse.

— Eh bien ! continua-t-il, tu ne dis mot... tu ne comprends pas que je sois vexé de ce qui m'arrive ?

— Je ne comprends pas du moins que tu m'en fasses un reproche !.. répliqua doucement Brin-d'Amour.

Georges fut plus touché de ces simples paroles qu'il n'eût pu l'être d'un long discours d'excuses ou de regrets.

— C'est juste, reprit-il en se rapprochant de Brin-d'Amour, j'ai tort... je t'ai fait de la peine... ne m'en veuille pas, ma bonne Suzanne !

Brin-d'Amour ne demandait pas mieux que de pardonner. La joie reparut sur son visage. Georges, de son côté, affecta de ne plus songer à la nouvelle que lui avait appris si mal à propos la *Gazette des théâtres*.

Le vin de Madère et les biscuits étaient servis.

On vida la bouteille, on grignotta quelques biscuits.

Puis on se mit au lit comme dix heures sonnaient...

Mais le coup était porté.

La réaction commençait. Devant l'homme de lettres tombé l'amant avait reparu... L'homme de lettres espérait de nouveau... l'amant devait s'effacer encore.

Georges fut moins tendre que de coutume, ce soir-là, dans les bras de sa maîtresse.

Il songea plus tôt à dormir, et quand il voulut dormir, cela lui fut impossible.

On ne dort guère dans un foyer de théâtre, au milieu de quatre ou cinq acteurs et d'autant d'actrices...

Et, quand il fermait les yeux, Georges n'était plus couché près de Brin-d'Amour, dans une silencieuse auberge de Morfontaine, il se promenait au foyer du Palais-Royal, causant avec Ravel, Grassot, Lhéritier, Levassor. . avec mesdames Brassine, Dupuis, Durand, Aline et Scrivaneck.

Pour comble d'infortune, comme Georges, au bout d'une heure de cette existence double, allait enfin, vaincu par la fatigue, et de la journée et de l'insomnie, atteindre le sommeil, il bondit brusquement en sentant un objet animé qui se promenait sur sa figure...

A moitié endormi, il porta la main à cet objet...

Et il poussa un cri de dégoût et de rage!..

Les lits de l'auberge du Cheval blanc avaient des commensaux habituels qui ne souffraient pas que des étrangers y reposassent en paix.

Or, comme beaucoup de monde, je présume, Georges avait en horreur cette société nocturne.

Au cri de son amant, Brin-d'Amour, qui s'assoupissait, se redressa effarée sur son séant...

Elle se mit, la pauvre fille!.. à faire la chasse à ces objets animés, — qu'on ne peut pas nommer, — qui avaient osé s'attaquer à Georges avant de s'adresser à elle...

Une partie de la nuit s'écoula de la sorte... Trois fois Georges, comptant enfin ne plus être au lit qu'avec Brin-d'Amour, se recoucha... et trois fois il sauta dans la chambre, s'apercevant, ou s'imaginant qu'un nouvel et infâme étranger s'était encore glissé sou leurs draps.

Au point du jour seulement il put goûter enfin quelques heures de sommeil... mais ce sommeil se ressentit de l'état d'irritation de son corps et de son esprit .. il fut troublé, fiévreux, inquiet.

Vers les six heures du matin, il était réveillé... A six heures dix minutes il était habillé...

Et, à six heures et demie, nos amants quittaient l'auberge de Morfontaine et retournaient vers Paris... l'un, le sourcil froncé, le visage défait, pestant tout haut, sans pitié, contre ces parties, où l'on se promet de s'amuser beaucoup et qui s'achèvént toujours d'une manière fâcheuse !.. l'autre, le front baissé, le regard morne, dévorant son chagrin, supportant patiemment ces récriminations injustes... et ne se demandait pas même, — tant ce cœur était devenu crédule à force de passion !.. — s'il était possible que, pour la faire souffrir autant pour un rien, Georges l'aimât seulement un peu !..

XIX

Quand l'amour s'en va le caprice arrive.

Le lendemain de la visite de d'Estorg, il y avait à peine un reflet de dépit dans l'esprit de Juliette, à l'endroit de cette visite ; huit jours après elle n'y songeait plus qu'en souriant.

D'Estorg était jeune et joli garçon ; il avait des manières élégantes... il était riche.

Posé en parallèle avec d'Estorg, Lucien ne pouvait que perdre, lui, qui n'était déjà plus de la première jeunesse ; lui, dont la figure n'avait rien que d'ordinaire, dont les manières étaient sèches, brutales... lui, qui n'avait pas le sou...

Enfin, d'Estorg semblait amoureux ! la plus grande des qualités aux yeux d'une femme de dix-neuf ans !

Et, depuis longtemps, Juliette avait pu juger que Lucien n'avait jamais été amoureux d'elle ; ce que son inexpérience, l'entraînement des premiers jours lui avaient caché d'abord, peu à peu elle s'était trouvée

forcée de le remarquer, de le comprendre. — Il est permis de se faire illusion un mois, deux mois, six mois, — surtout quand cette illusion vous est chère, — sur une vérité qui vous blesse; mais il arrive un instant où, malgré toute la bonne volonté du monde, l'évidence vous frappe, et alors, comme une suprême médication, — ou vous tue, ou vous sauve.

Et Juliette avait vu depuis longtemps aussi arriver cet instant-là.

Donc, entre cet homme qui, dès le premier jour où elle s'était donnée à lui, n'avait pas craint de lui jeter la honte et le remords au cœur, en sacrifiant à une méchante, à une infâme plaisanterie, l'apparence même d'un doux sentiment de sa part. Entre cet homme, qui ne paraissait la voir que par complaisance, dont les baisers étaient distraits, dont le regard était toujours fatigué.

Entre cet homme, qui ne lui avait jamais démandé, non pas même comment elle faisait pour vivre, mais seulement comment elle ne mourait pas de faim...

Et celui qui s'était présenté à elle en lui offrant son cœur et sa fortune.

— Et celui-là semblait avoir une fortune, et peut-être aussi possédait-il un cœur.

Une jeune fille abandonnée, énervée, brisée, les sens ardents, d'ailleurs, et la tête romanesque, n'aspirant qu'à vivre de l'existence la plus remplie, à quelque prix que ce soit, et ne vivant même pas comme une simple grisette, qui n'embrasse son amant, — quelque pauvre commis, — que deux fois la semaine.

Une jeune fille, enfin, telle que Juliette, ne pouvait

pas hésiter. Pour elle, l'heure où elle abandonnerait l'un pour appartenir à l'autre, devait être une heure impatiemment désirée?

L'appréhension que ce bonheur souhaité, qu'elle achèterait par une seconde faute, ne s'envolât aussi vite que s'était enfui le premier, n'était qu'une ombre légère dans l'un des coins du tableau qu'elle se faisait de l'avenir avec d'Estorg.

Il ne lui paraissait pas possible qu'il y eût deux Lucien au monde, c'est-à-dire deux hommes qui, ayant en leur possession un trésor, se plussent, de gaieté d'âme, à en nier, à leurs propres yeux, l'éclat et la valeur.

Juliette, sur ce sujet, ne résumait peut-être pas absolument sa pensée comme nous venons de la rendre, mais, ma foi! quand elle se contemplait le soir, la coquette! l'oisive! une heure entière, dans son miroir, avant de se mettre au lit, je vous affirme que ce que nous avons dit se rapprochait beaucoup de ce qu'elle se disait!

Ce ne fut qu'au bout de dix jours, — il s'était imposé ce laps de temps, dix jours, ni plus ni moins, pour racheter sa sotte précipitation première, — que d'Estorg reparut chez Juliette.

Si notre lion eût eu quelque bonne fée à sa disposition, il eût pu s'épargner un quart, au moins de ces dix jours de pénitence.

Il est vrai qu'il n'y a plus de fées, bonnes ou méchantes pour conseiller, comme jadis, les amoureux. Restent bien les somnambules, qu'on a le droit de consulter à prix modérés ou fous, selon sa bourse,

quand on éprouve le besoin de lire dans l'avenir. Mais les somnambules se trompent quelquefois, surtout depuis que la police se permet de fourrer le bout de son tricorne dans leur science. D'ailleurs, d'Estorg ne croyait pas aux somnambules.

— Vaincre ou mourir, cette fois! murmura-t-il en montant chez la jeune fille. Elle n'a rien dit à Lucien, par conséquent j'ai quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de vaincre. Je vaincrai donc, ou je me condamne pour six mois à madame B.... des Variétés qui me reluque. Tant pis!

C'était encore un soir que d'Estorg avait choisi pour se présenter chez Juliette.

Il sonna; la vieille Thérèse vint lui ouvrir comme la première fois.

Mais, ce soir-là, elle parut moins effarouchée que le précédent.

Elle avait peut-être reçu le mot d'ordre, l'innocente vieille femme!

— Madame est là, dit-elle à d'Estorg, je vais la prévenir.

Quelques minutes après, d'Estorg entrait près de Juliette, toujours dans ce salon dont la tournure lui avait fait commettre une gaucherie qu'il allait travailler à réparer.

Vous savez dans quelles dispositions Juliette attendait cette seconde visite de d'Estorg?

Vous savez dans quelles intentions d'Estorg rendait cette seconde visite à Juliette?

Mon intention n'est donc point de vous donner, e

détail, l'historique de l'entrevue de Juliette et de d'Estorg.

Dans ce roman où l'amour, sous diverses formes, est continuellement en jeu, c'est presque une bonne fortune pour moi, quand l'occasion s'en présente, de laisser à l'imagination de mon lecteur le soin de broder le chapitre que je lui offre tout tracé. Les redites sont redoutables; *je t'aime*, *je vous aime*, sont des phrases toujours charmantes et toujours nouvelles, soupirées tour à tour par mille jolies bouches; mais, dans un livre, une déclaration amoureuse et une douce adhésion à cette déclaration ne changeront pas, quoiqu'on fasse, de forme ni d'accent, et sembleront bientôt monotones à mourir, fussent-elles répétées à de longs intervalles par des personnages absolument différents les uns des autres.

Pour éviter de tomber dans les réminiscences du tendre et du galant, je me contenterai donc de relater, quant à l'entrevue de d'Estorg et de Juliette, que le premier y fut aimable, brûlant, persuasif, que la seconde y devint d'abord craintive, émue, bientôt persuadée.

Cela devait être, et vous vous y attendiez aussi bien que moi.

Mais ce à quoi vous ne vous attendiez peut-être pas, c'est à ce que, comme d'Estorg, enhardi par une rougeur de bon aloi, voulait *prendre un premier gage de sa félicité* sur les lèvres de Juliette, celle-ci sursauta violemment dans les bras de d'Estorg, non par l'effet du baiser, mais par celui de la sonnette qui carillonnait à ce moment à la porte de son logement.

Elle se leva toute pâle ; néanmoins elle ne perdit pas la tête.

— Ce ne peut être que Lucien ! dit-elle. Je ne reçois que lui.

— Est-ce que vous l'attendiez ? fit d'Estorg.

— Non, il devait dîner en ville.

Thérèse accourut ; cette bonne vieille se formait décidément.

— Dois-je ouvrir, Mademoiselle ? demanda-t-elle.

Sans doute ! repartit Juliette ; mais attends.. Cachez-vous ! Monsieur... il le faut ! continua-t-elle en s'adressant à d'Estorg... Il ne restera pas longtemps, je l'espère.

Le carillon de la sonnette recommença.

Juliette ouvrit un petit cabinet de toilette.

— Cachons-nous donc ! fit d Estorg, qui n'avait pas absolument peur, mais qui ne se sentait pas non plus absolument rassuré, cependant, c'est bien à cause de vous, Juliette, que je conseus à une pareille plaisanterie !

Ceci fut dit pour la forme, par d'Estorg, à Juliette, — qui ne lui en sut pas moins gré, — tout en fermant sur lui la porte du cabinet.

— Va ! maintenant, cria-t-elle à Thérèse.

Et, tandis que la domestique obéissait, la jeune fille, après avoir soufflé une des deux bougies qui éclairaient le salon, s'étendit, tout de son long sur un canapé, la tête tournée du côté de la muraille.

— Ah ! ça ! quoi donc !.. est-ce qu'on dort déjà ici ! exclama une voix... A neuf heures !.. c'est trop fort !...

C'était bien Lucien qui entrait.

— Madame s'est trouvée un peu indisposée, balbutia Thérèse, qui mentait pour la première fois de sa vie.

— Indisposée... ce n'était pas la peine alors que je me dérangeasse pour la venir voir.

C'est sur ce mot gracieux que Lucien s'approcha de Juliette.

Au reste, cette manière de se présenter fit plaisir à Juliette. Elle se sentit plus de courage à tromper cet homme qui lui disait une insolence à quelques pas de cet autre qui venait de roucouler à ses genoux.

— Eh bien ! c'est donc vrai ! tu es malade, Juliette? reprit Lucien en s'arrêtant devant le canapé.

La jeune fille se retourna lentement du côté de son interlocuteur, comme si elle se fût arrachée à un lourd assoupissement.

— Ah ! c'est vous ! mon ami ! dit-elle, en lui tendant la main, excusez-moi... je suis souffrante en effet... je reposais...

— Oh ! ne te dérange pas, je me sauve... J'étais venu, en sortant de dîner chez *Vachette*, une idée qui m'avait passé par l'esprit... Eh ! eh ! j'avais envie de rester ici, toute la nuit, mais, puisque tu es souffrante... — C'est dommage, quand j'ai bu du champagne, moi... Eh ! eh !..—Enfin, je n'ai pas de chance !..

Juliette, à travers les cils de ses paupières fermées, considéra Lucien qui, tout en parlant, rallumait son cigare à la bougie...

M. Lucien avait dû boire, en effet, beaucoup de vin de champagne... il était gris.

C'était la première fois que Juliette le voyait dans cet état, et l'instant n'était pas favorable pour lui. De la frayeur elle avait passé, aux premières paroles de son amant, à la colère : maintenant c'était du dégoût, de l'aversion qu'elle éprouvait.

De l'avis d'une maîtresse, un amant n'est pardonnable de s'être grisé que quand il s'est grisé avec elle.

Mais un amant qu'elle n'aime plus et qui ose lui apporter le spectacle d'une ivresse gagnée on ne sait où!.. fi!.. il y a de quoi, pour une femme, jeter ce Monsieur par la fenêtre!

— Allons! je m'en vais donc! reprit Lucien, lorsqu'il eut réussi, non sans difficultés, à raviver son havane, et, comme ça, ça ne te fait vraiment pas de peine de me voir partir, Juliette?.. tu es si malade que tu refuses de me donner l'hospitalité?

Lucien s'était rapproché de la jeune fille couchée dans l'ombre, elle sentait sa main qu'il appuyait sur son épaule...

Malgré elle, elle frisonna à ce contact, à cette question...

On ne ment pas, tout d'abord, sans peine, surtout à ceux que l'on se souvient encore d'avoir aimés.

Mais comme elle se taisait, Lucien se pencha vers elle .. son souffle aviné l'effleura... Lucien avait le vin tendre.

— Laissez-moi! laissez-moi! fit-elle vivement .. je vous dis que je souffre... je vous dis que je veux dormir!..

Et Lucien se recula en grommelant :

— Au diable !.. qu'a-t-elle donc ce soir !..

Un assez long silence suivit cet incident.

L'accueil de Juliette avait un peu dégrisé Lucien... il demeurait immobile, hébété, au milieu du salon, cherchant, sans le trouver, à travers les fumées dont était encore obscurci son cerveau, la solution de ce problème :

Comment une maîtresse soumise et tendre d'ordinaire, peut-elle devenir, tout d'un coup, une femme revêche et froide?

Pour Juliette, assez embarrassée de la situation, regrettant, d'une part, de s'être montrée trop vive, peut-être, avec Lucien, de l'autre, se félicitant de lui avoir déplu, — ce qui devait hâter son départ, — elle attendait ce que le hasard déciderait, la tête toujours tournée du côté de la muraille, le corps recroquevillé sur le canapé...

Enfin Lucien prit son parti.

Ne pouvant pas deviner pourquoi Juliette le recevait si mal, il se résolut à la quitter, au moins aussi désagréablement.

C'était une petite satisfaction d'amour-propre d'homme *ému* bien naturelle !

Certes, s'il eût été de sangfroid, il ne se fût pas laissé repousser si facilement par cette maladie subite et, surtout, par cette mauvaise humeur extraordinaire !

— Eh bien ! bonsoir ! Adieu ! s'écria-t-il brusquement ! Dors donc, puisque tu as tellement besoin de sommeil, ma bonne !.. Ah ! tu ne veux pas même que

je t'embrasse !.. Adieu! mais tu te souviendras de cette soirée! et que, quand je t'aime, cela ne te convient pas de m'aimer !

Je ne serai pas de huit jours chez moi, ma chère... tu m'entends?

Bonne nuit!..

Là-dessus, Lucien sortit, en trois pas, du salon, faisant retentir bruyamment le parquet sous ses bottes... frappant, sur son passage, chaque meuble du bout de sa canne ..

Thérèse était là, dans l'antichambre, qui l'attendait, inquiète, impatiente...

Elle s'empressa de lui ouvrir la porte du carré, et, quand il l'eut franchie, en jurant entre ses dents, elle se hâta de la refermer sur lui.

Il descendit pourtant avec lenteur l'escalier...

A la dernière marche il s'arrêta et regarda au-dessus de lui..

Elle va me rappeler ! pensait-il.

Mais on ne le rappela pas.

XX

Fanny Klotz.

Un matin, sur les onze heures, Brin-d'Amour descendait d'un modeste coupé de remise, vis-à-vis d'une maison à l'encoignure d'une des rues du Marais qui avoisinent le boulevard

Après avoir donné ordre à son cocher de l'attendre, Brin-d'Amour entra dans la maison en question ; cette maison était de pauvre et sordide apparence ; un marchand de vins et une fruitière en occupaient les deux seules boutiques qu'elle possédât.

La lorette s'était, cependant, résolument engagée dans l'allée qui conduisait à l'escalier de cette laide demeure ; le portier était perché à l'entresol :

— Madame Fanny Klotz? demanda-t-elle, en ouvrant le guichet de la loge.

— Madame Fanny Klotz?.. au troisième, la porte à droite ; lui répondit-on...

Quelques instants après, Brin-d'Amour, la respiration légèrement oppressée par une ascension rapide

sonnait, au troisième étage, à la porte indiquée.

Cette porte s'ouvrit aussitôt; une femme parut, regarda Brin-d'Amour, et, jetant un cri de joie :

— Lavergne! cette chère Lavergne, fit-elle, avec un accent allemand très-prononcé, — dont nous épargnerons l'imitation au lecteur, parce que nous présumons qu'on lui a déjà trop servi de baragouins germaniques, tant au théâtre qu'en romans, pour que cela puisse lui sembler encore agréable d'en être régalé d'une nouvelle édition, — quelqu'effort que nous ferions, d'ailleurs, pour la lui donner complète. — Oh! que c'est gentil à toi de venir me voir, enfin! depuis le temps que je t'en supplie! Entre! entre! ma chère, tu vas déjeuner avec moi! hein! Ma bonne est sortie, mais elle rentre dans la minute... Je prenais mon café, n'importe!.. ça ne m'empêchera pas de me repasser une côtelette avec toi!..

Ce disant, Fanny Klotz avait entraîné, en lui serrant les mains, Brin-d'Amour, de l'antichambre où elle l'avait reçue, dans la salle à manger, puis, l'œil radieux, le sourire aux lèvres, elle se tenait maintenant devant sa visiteuse, attendant ce que cette dernière allait décider.

Brin-d'Amour sourit, à son tour, à Fanny Klotz et répondit.

— J'ai déjeuné, ma bonne amie, je te remercie, achève donc ton café sans t'occuper de moi.

Quand tu auras fini, seulement, je te conterai le motif qui m'amène.

— Tu as déjeuné! bien vrai! Oh! je suppose que tu ne ferais pas de façons avec moi!..

Alors! tiens! je n'ai plus qu'une goutte à boire, oh! ce n'est pas long! va! et je t'écoute! C'est égal! je suis bien contente de te voir!

Fanny Klotz, que nous avons déjà entrevue au commencement de cette histoire, à une soirée de Brin-d'Amour, était, comme nous l'avons dit alors, une femme de trente-cinq à quarante ans. Fort jolie autrefois, elle passait encore pour agréable ; mais ses charmes n'avaient jamais été de ceux qui peuvent séduire un goût tant soit peu délicat. De grands yeux, des cheveux fins et noirs, de belles dents, un teint rosé, un nez de forme régulière, tout cela peut constituer une jolie tête, sans doute; mais, si avec tout cela, il n'y a qu'une physionomie vulgaire, sans expression, ou d'une expression déplaisante, avouez que ces grands yeux, ces dents blanches, ces cheveux soyeux, ce teint de rose, ce nez élégant, auront bien vite perdu de leur mérite pour vous ? — J'admets que vous les ayez pu remarquer une minute... — si fort perdu, que vous ne voudriez pas leur faire l'aumône d'un second désir dans un second regard.

Toutefois, nous n'entendons point dire que Fanny Klotz fût tout à fait désagréable à voir. Ç'avait même dû être, au contraire, dans sa jeunesse, un morceau de choix pour ces sensualistes exceptionnels, — heureusement! — qui nient la Vénus de Médicis pour se prosterner, sans cesse, devant sa sœur — de lait tout au plus, — la Hottentote...

D'ailleurs, la fortune que possédait Fanny Klotz était une preuve irrécusable, positive, de la réalité de

ses charmes, puisque c'était à l'aide de ses charmes qu'elle s'était amassé cette fortune.

Mais, au moment où nous la prenons, notre lorette avait cessé, depuis longtemps, d'être jeune; elle était grosse, épaisse, quelques rougeurs maculaient son visage, ses yeux n'avaient plus guère d'éclat qu'à la lumière, la fatigue du plaisir avait laissé ses sillons sur son front.

Et, cependant, Fanny Klotz était encore une femme *très-courue...*

Après cela, peut-être qu'en amour, comme en guerre, on a plus de confiance en ces anciens généraux brusques, laids à force de travaux, mais pleins d'expérience, qu'en ces jeunes officiers qui savent beaucoup déjà, et ne demandent qu'à montrer leur science, mais qui n'ont pas eu encore assez souvent occasion de la prouver.

Fanny Klotz était un vieux général de l'amour.

Elle avait terminé son déjeuner, son café au lait, — cet infâme aliment du matin, que les femmes, et, surtout les Parisiennes, s'entendent pour adorer, quand, loin de là, elles devraient s'unir pour l'exiler à jamais de leur table. . — Demandez plutôt à vos médecins, mesdames?

— Je suis à toi, maintenant, ma chère Lavergne, fit-elle en revenant près de Brin-d'Amour. Nous allons causer tant que tu voudras... Mais, auparavant, tu me permettras bien de te faire voir mon appartement?

— Volontiers!. Tu possèdes de fort belles choses, m'a-t-on dit!

Fanny Klotz se redressa orgueilleusement.

— Mais, oui! mais, oui! reprit-elle : viens, je veux que tu juges, par toi-même, si on t'a trompée.

Brin-d'Amour avait, en effet, plus d'une fois entendu parler des richesses de Fanny Klotz ; elle était donc curieuse de connaître ces richesses ; et puis, c'est une manière de flatter que d'admirer, et elle voulait admirer beaucoup...

Elle était venue chez Fanny Klotz pour lui demander un service.

La grosse lorette avait ouvert une porte

Brin-d'Amour entra dans un salon.

Dire que ce salon était beau, ce serait mentir ; le principal y manquait : le goût ; il possédait tous les éléments, qui composent la magnificence, seulement, aucun de ces éléments n'était à sa place... Ce qui eût frappé, surtout, un artiste, en pénétrant dans ce salon, ce n'eût pas été l'or et la soie des meubles qui l'ornaient à profusion, mais la véritable splendeur des objets précieux d'art qu'il y eût découvert. Ce salon d'une grosse femme, sans poésie, sans âme, sans esprit, contenait, à ne les pouvoir compter, des bronzes, des marbres, des émaux, des tableaux, devant un seul desquels un amateur se fût agenouillé une heure ! Il y avait là, dans l'ombre, — derrière des rideaux, hélas ! dans des angles, ou tout au moins, à contre-jour, — une ébauche de *Rembrandt*... un portrait de *Rigaud*, une scène de genre de *Mettzu*, un Christ d'*Albert Durer*, une bergerie de *Watteau*, un paysage de *Claude Lorrain*, une étude de cheval de *Géricault*, une scène militaire d'*Horace Vernet*, un enfant de *Charlet*, un dessin de *Paul Delaroche*, une tête de

femme de *Couture*, un singe de *Decamps*, un lion d'*Eugène Delacroix*.

Puis encore, sur des étagères, sur la cheminée, une coupe d'argent ciselée, par *Benvenuto Cellini*, des statuettes de *Pradier*, des animaux de *Barye* et de *Mène*...

Un monde de trésors, enfin!..

Brin-d'Amour n'était qu'une pauvre paysanne devenue une fille entretenue; mais elle possédait ce qui avait toujours manqué à Fanny Klotz : de l'intelligence, elle sentait, d'instinct, ce qui était beau...

Et la vue de ce salon, rempli de chefs-d'œuvre, au lieu de lui faire éprouver un sentiment de plaisir, l'attristait, elle comprit que ces chefs-d'œuvre n'étaient pas à leur place, elle les regarda presque avec regret, honteux qu'elle les jugeait d'appartenir à un tel maître...

— Eh bien! s'écria Fanny Klotz, qui ne se doutait guère de l'effet que produisait l'aspect de *ses richesses* sur Brin-d'Amour... Eh bien! qu'en penses-tu, ma bonne! crois-tu que j'en aie là pour de l'argent?

— Oui, je crois que cela a dû coûter cher...

— Et serait revendu presque sans perte, si j'en avais envie! Oh! je ne m'endors pas, moi!.. Je ne me suis jamais fait donner que de bonnes choses... Mais ce n'est pas tout.. Passons à mon boudoir, à présent!.. Il n'a pas son pareil à Paris, ma chère... Tiens!

Brin-d'Amour avait suivi Fanny Klotz...

Et elle ne put retenir un cri de stupéfaction. .

Le boudoir de Fanny Klotz est connu à Paris. Il revient, selon la lorette, à la somme de soixante-dix

mille francs, — et elle n'exagère pas. — Figurez-vous des tapisseries comme on n'en voit plus, au plafond, aux murailles, sur le parquet !.. Des glaces de Venise, de tous côtés, réfléchissant, les unes dans les autres, dans des cadres splendides, un meuble Louis XV, étincelant d'or et de soie... Une garniture de cheminée et un lustre en vieux Sèvres, qui, a eux seuls, ont coûté mille louis !...

— Mais, mon Dieu ! qui a pu donner tout cela à cette femme, pensait Brin-d'Amour, et pourquoi lui a-t-on donné cela, et pourquoi le conserve-t-elle ?

Ces questions que s'adressait Brin-d'Amour, devaient bientôt être résolues.

Fanny Klotz aimait autant à parler d'elle qu'à faire parade de ce qu'elle possédait, et si elle n'avait pas encore édifié Brin-d'Amour sur l'un ou l'autre de ces deux sujets, c'est que jusque-là elle ne s'était rencontrée que par hasard avec cette dernière dans des soirées, à des dîners, à des bals... toutes occasions où Brin-d'Amour n'avait jamais prêté qu'une médiocre reconnaissance aux avances de la riche lorette.

Après le boudoir, le tour de la chambre à coucher devait suivre ; cette pièce n'avait rien de très-extraordinaire et la visite en avait été faite assez rapidement, mais quand Fanny Klotz tenait une victime, elle ne la lâchait pas facilement... De l'admiration de l'ameublement, Brin-d'Amour s'était donc trouvée contrainte de passer à l'admiration des bijoux, des dentelles, des velours, que sais-je !

Fanny Klotz n'était pas une simple grosse lorette

riche, c'était une femme qui avait la passion d'emmagasiner...

Pendant vingt minutes elle avait déroulé, comme un panorama, devant les yeux fatigués de Brin-d'Amour, une série de cachemires longs, petits, carrés, de crêpes de Chine, unis ou brodés, de guipures, de bracelets, de pendants d'oreilles, de colliers... ceux-ci plus ou moins précieux, ceux-là plus ou moins parsemés de diamants...

Enfin, n'ayant plus rien à exhiber, elle avait, sans lui laisser reprendre haleine, entraîné Brin-d'Amour sur un divan et s'était prise à s'exhiber moralement, elle-même, dans un discours qui ne souffrait pas d'interruptions et que je vais essayer de rendre ici :

— Et voilà, ma chère! s'était-elle écriée, tout cela est à moi!.. bien à moi!.. avec huit bonnes mille livres de rentes sur l'État... du trois pour cent... et pas un sou de dettes!... Et voilà!.. me trouves-tu malheureuse? Mais aussi je me suis toujours tuée à amasser... c'est dans ma nature... A seize ans, je n'avais qu'un pauvre petit ménage de bois blanc — que j'ai vendu depuis pour seize francs, — mais je possédais quinze cents francs dans un bas, au fond d'une armoire... grossis sou à sou. Et voilà!.. je suis depuis vingt-deux ans avec le même homme... un homme très-bien... très-distingué... il est en province maintenant, mais chaque fois qu'il vient à Paris il couche ici... Il m'a donné mille francs par mois pendant douze ans... puis ça a baissé .. aujourd'hui, il ne m'en donne plus guère que trois cents... mais je ne

lui en veux pas... parce que jamais il ne m'a tourmentée... Je faisais ce que je voulais, et pourvu que je fusse exacte à ses rendez-vous... il ne s'embarrassait pas du reste... D'ailleurs je ne lui ai jamais donné à rougir. . j'ai toujours su choisir mon monde... Et voilà!.. aussi, tu vois... il m'en reste quelque chose! Oh! je connaissais mon affaire... quand on m'offrait un cadeau... oui ça me va! que je disais... mais pas de babioles, ça ne sert à rien... J'avais un vieux juif, qui existe encore, dans ma manche... c'était lui qui me conseillait pour mes cadeaux... je lui faisais une remise, j'avais de bons tableaux, de bons bijoux, de bons meubles, ou de l'argent quand on le préférait... et tout le monde était content Et voilà!.. je n'ai jamais voulu prendre d'amant pour l'histoire de m'amuser... ça m'aurais fatiguée... et puis, à quoi ça sert-il un amant? à se moquer de vous... pas autre chose! pas si bête!.. Si je voulais me marier maintenant! ah! mon Dieu! je ne manquerais pas de maris... et j'y songerai peut-être. . parce qu'en vieillissant on s'ennuie... et que je ne veux pas m'ennuyer... J'aurais pu comme tant d'autres aussi avoir ma voiture, des domestiques... mais, peuh! combien en ai-je vues qui me riaient au nez du haut de leur calèche en me regardant à pied dans la rue... — Riez, riez! me disais-je... vous finirez à l'hôpital, vous, et moi... j'ai de bonnes rentes... dix cachemires... des diamants... Et voilà!..

N'ai-je pas raison?

Cette tirade entremêlée de : *Et voilà!* et débitée avec une volubilité qu'il faut avoir entendue pour s'en

faire une idée, fut écoutée sans sourciller par Brin-d'Amour.

Mais, à ces derniers mots que lui adressait Fanny Klotz : *N'ai-je pas raison?* plutôt en corollaire de son discours que comme une véritable interrogation, Brin-d'Amour, à bout de patience, énervée, ahurie, saisit la balle au bond.

D'ailleurs, elle avait frisonné en entendant cette femme, qui lui répugnait, qui eût répugné à la dernière figurante d'un petit théâtre de boulevard, se permettre de railler ses pareilles qui *mouraient à l'hôpital*, elle, qui ne devrait de mourir dans son lit, — si on ne l'assassinait pas, auparavant, un jour pour la voler, — qu'au triste bonheur que Dieu lui avait fait, de posséder un caillou sous le sein gauche, à la place du cœur...

Brin-d'Amour se leva donc brusquement.

— Oui. *vous avez raison!* dit-elle, avec un regard qui démentait ses paroles, mais que Fanny Klotz ne comprit pas, vous avez parfaitement raison... et je vous félicite de votre sagesse.

Mais, je vous en demande pardon, il faut que je vous quitte.

Il y a déjà longtemps que je suis ici, et l'on m'attend.

— Que je ne te retienne pas, ma bonne! repartit Fanny Klotz en se levant à son tour...

Ah!.. j'y songe!.. mais tu avais à me parler, m'as-tu dit?

— C'est vrai... En même temps que je voulais vous voir... Tenez!.. vous m'avez appris vous-même, une

fois, si je ne me trompe, que vous faisiez souvent des... affaires... pour obliger vos amies...

Cette parure ne me plaît plus... je ne sais à qui m'adresser... pour la vendre... Connaissez-vous quelqu'un qui me l'achèterait ?

Brin-d'Amour tira de sa poche un écrin et le présenta à Fanny Klotz.

— Bah ! tu vends tes diamants, ma petite ! s'écria la grosse Allemande en ouvrant la boîte. Ah ! au fait... c'est vrai !.. tu n'es plus avec le baron de Fresne; on m'a conté cela .. Prends garde, ma chérie... en ce moment les entreteneurs huppés sont rares et...

Brin-d'Amour ne put contenir un vif mouvement d'impatience.

Elle était venue chez Fanny Klotz pour lui vendre ses bijoux, — car Fanny Klotz joignait, en effet, à son petit talent d'amasser, celui de *faire des affaires*, c'est-à-dire de prêter à ses amies, sur gages, ou de leur acheter à perte... — mais elle n'était pas venue chercher un conseil.

— Ça te fâche, ce que je te dis ? reprit Fanny Klotz, — qui s'aperçut du mouvement de Brin-d'Amour .. — Excusez-moi, ma petite... c'était dans ton intérêt .. mais...

— Mais... ce collier ?.. ce bracelet... cette broche ? que valent-ils ?..

— Ça vaut mille écus.

— Ils en ont coûté trois mille.

— Je le crois sans peine !.. mais le diamant a tant perdu... Est-ce que tu as besoin de ces mille écus ?

Brin-d'Amour hésita...

— Elle me vole! pensa-t-elle, mais je ne connais personne... un autre me volera davantage, peut-être!..

— Eh bien! reprit Fanny Klotz... ça te ne va pas... ma chère Lavergne?.. Tant pis!.. tant pis pour toi!.. je te traite en amie!.. vrai!.. Tu conçois... tu n'as qu'à offrir ça dans une boutique... à un marchand... tu verras ce qu'on t'en offrira!..

Brin-d'Amour hésitait toujours.

Une pendule sonna deux heures.

— Deux heures! fit-elle avec effroi, ah! mon Dieu!

Georges l'attendait à deux heures, pour déjeûner, aux Champs-Élysées.

— Donnez-moi les mille écus, dit-elle vivement à Fanny Klotz... j'aime mieux en finir tout de suite.

Un sourire de juif plissa les lèvres de la grosse Allemande; elle se hâta de prendre les billets de banque dans un tiroir de sa commode.

Les diamants valaient le double de ce qu'elle les achetait.

Bientôt après Brin-d'Amour remontait dans son coupé, heureuse d'avoir de quoi vivre pour quelque temps, sans inquiétude, auprès de son Georges.

Et Fanny Klotz enfermait les diamants qu'elle venait d'acheter avec ses autres bijoux, en se disant :

— Quand je voudrai vendre tout cela, je me ferai deux mille livres de rentes de plus!

XXI

Une larme de Lucien.

Quoique *sous l'influence de Bacchus*, — comme disaient nos pères, — lors de sa visite impromptue à sa maîtresse, Lucien, on se rappelle, avait pourtant conservé assez de bon sens pour s'étonner de la manière glaciale dont Juliette le recevait...

Le lendemain matin, en se réveillant de sangfroid, le souvenir de cette soirée le surprit bien plus encore.

Juliette avait dormi tandis qu'il était auprès d'elle!

Juliette ne l'avait pas embrassé une seule fois!

Juliette l'avait laissé partir sans le rappeler!

Tout cela était inconcevable pour Lucien.

Néanmoins, en y réfléchissant, il devait finir par se donner à lui-même des motifs de la conduite de Juliette dont il se trouvât à peu près satisfait.

Il était si éloigné de se douter de la vérité.

— Peut-être était-elle véritablement indisposée, se dit-il, ou bien mon état de gaieté, trop gaie, lui aura déplu!.. Et, après tout, elle n'avait pas absolumer

tort, cela n'a rien de bien divertissant pour une femme, un homme gris!..

Un instant, même, il songea à se rendre chez elle, sinon pour lui demander pardon de ses torts, du moins pour les atténuer un peu, grâce à une telle démarche.

Mais ce bon mouvement n'eut pas de suites, l'amour-propre le comprima tout aussitôt.

— Bah! fit-il, il ne faut pas la mettre sur ce pied-là... S'excuser près d'une maîtresse, c'est lui donner des droits à se montrer plus exigeante à l'avenir.

D'ailleurs; elle va venir, j'en suis sûr!..

Et puis! si elle ne vient pas! qu'est-ce que cela me fait!

Sur cette conclusion, M. Lucien se leva; et, en effet, pendant une heure environ, occupé des soins de sa toilette, il oublia, ou à peu près, et l'aventure de la veille chez Juliette, et qu'il comptait la voir bientôt arriver chez lui.

Mais, ce temps écoulé, — la pendule marquait alors onze heures, — cette indifférence factice s'évanouit tout d'un coup; Lucien s'aperçut que Juliette n'arrivait pas.

Décidément, Juliette lui gardait rancune.

Il demeura immobile au milieu de sa chambre à coucher, prêtant l'oreille au moindre bruit du dehors, préoccupé de la singularité de ce ressentiment de Juliette, tellement préoccupé, qu'il finit par s'effrayer de cette quasi-inquiétude, et se demander tout bas s'il n'était pas possible que, par hasard, il tînt plus à Ju-[illegible] qu'il ne se l'était imaginé jusque-là.

Avant qu'il n'eût pu résoudre cette question assez complexe, Lucien entendit s'ouvrir sa porte.

— C'est elle! pensa-t-il.

Et, — contraste curieux, — l'amant inquiet reprit immédiatement sa physionomie accoutumée d'amant ennuyé.

Mais ce n'était pas elle, et Lucien ne put retenir une exclamation de désappointement et d'impatience à l'aspect de la personne dont la visite remplaçait si mal, à son gré, celle qu'il attendait.

Cette personne n'était autre que d'Estorg.

D'Estorg avait le maintien dégagé, son air riant, son regard sûr, habituels. Il ne s'aperçut pas ou il feignit de ne point s'apercevoir, d'abord, que Lucien avait fait cinq ou six pas à sa rencontre et, qu'à sa vue, il en avait réculé au moins autant.

— Bonjour, mon bon Lucien, s'écria-t-il en se jetant dans un fauteuil; ça va bien ce matin? Ouf!.. ça m'éreinte de monter tes quatre étages. Mais quand on a à converser avec un ami, les étages ne se comptent plus, et j'ai à te parler, mon bon.

A la suite de sa déception, en apercevant d'Estorg à la place de Juliette, cette pensée s'était formée dans le cerveau de Lucien :

— Encore d'Estorg, à qui Juliette plaît beaucoup! Que le diable emporte l'animal! J'en suis réduit maintenant à désirer que Juliette n'arrive plus.

« Tu as à me parler, répondit-il donc assez sèchement au lion. Eh bien! va, mais dépêche-toi, car il faut que je sorte tout de suite. »

D'Estorg sourit de la façon la plus joviale.

— Oh ! ce ne sera pas long, tranquillise-toi, répliqua-t-il, deux mots, tout simplement.

Deux pauvres mots, et puis nous sortirons ensemble. Je te conduirai où tu as affaire, si cela te convient ; j'ai mon coupé en bas.

— Bien, bien, merci ! voyons, que me veux-tu?

En prononçant ces mots, Lucien tourna le dos à d'Estorg et s'occupa devant une glace à mettre sa cravate.

D'Estorg conservait l'apparence d'un visiteur qui ne remarque pas qu'on lui fait mauvais accueil ou qui s'en soucie peu.

— Voici le fait, mon cher Lucien, dit-il : Mon Dieu ! ce que j'ai à te conter est assez bizarre, et ma démarche elle-même a un certain cachet d'originalité qui, près d'un autre que toi, serait peut-être un peu... risquée .., mais, tu es un garçon d'esprit, Lucien, tout le monde sait cela, et c'est parce que je le sais comme tout le monde, que j'ai voulu agir moi-même à ton endroit, avec autant d'esprit que j'ai pu m'en procurer. Tu m'écoutes, n'est-il pas vrai ?

Lucien, qui n'avait rien compris à ce préambule, d'autant plus qu'il n'y avait prêté qu'une médiocre attention, — toujours préoccupé qu'il était de Juliette, et s'attendant, d'ailleurs, à quelque banale confidence de la part de d'Estorg, — Lucien, à cet appel de ce dernier : Tu m'écoutes, n'est-il pas vrai? se hâta de répondre : Je t'écoute, sans, pour cela, abandonner, devant la glace, la confection de son nœud de cravate, mais non sans maudire une fois de plus entre ses dents l'importun visiteur.

D'Estorg, nonchalamment renversé dans son fauteuil, allait parler.

Mais il se ravisa.

Se levant, le sourire toujours aux lèvres, il se dirigea vers Lucien, et lui frappant sur l'épaule :

— Ce cher Lucien! fit-il. Eh! eh! je le répète, c'est drôle, quoique ça, ce que je vais te dire là.

Tu en riras le premier, je le parie.

Oui, certainement, tu en riras beaucoup; tu es si gai, si philosophe!

Cependant, j'avoue que je ne sais pas trop comment...

Ah bah! tiens, je vais droit au but, sans périphrases, ça vaut mieux.

Je t'ai pris ta maîtresse, mon bon, et je viens te l'apprendre.

Lucien se retourna avec une promptitude de tigre, du côté de d'Estorg.

Cependant, il n'avait pas encore compris; le mot seul de maîtresse l'avait frappé.

— Ma maîtresse! murmura-t-il, quoi?... qui ça?... quelle maîtresse?

— Eh! parbleu! la petite que j'ai rencontrée ici... Juliette, la jolie Juliette, repartit bénévolement d'Estorg. Est-ce que tu en aurais une autre de même espèce? Peste! mon gaillard. Alors je m'inscris aussi pour celle-là quand je quitterai Juliette.

Lucien considérait d'Estorg d'un œil stupide, si stupide que ce dernier se prit à rire en s'écriant :

— Ha ça! mais quelle satanée figure me fais-tu là? Je m'imagine que tu vas me serrer la main en me fé-

licitant, et de t'avoir débarrassé d'une fille qui devait te gêner beaucoup, — toi, l'homme libre, l'homme de marbre, comme tu t'intitules, — et de la manière assez régence dont je t'annonce la chose, et tu me contemples d'un air tout aussi effaré que si je venais t'apprendre que tu es nommé président de la république!

Est-ce que je me serais abusé? Tiendrais-tu à Juliette, par hasard?.. et, au lieu d'un ami auquel je donne avis que j'ai eu la galanterie de le dégager de ses chaînes, aurais-je devant moi un rival prêt à payer ma plaisanterie de l'offre d'un coup d'épée?

Lucien se passa les deux mains sur le front; il était blême comme un mort; son cœur battait à le suffoquer.

Un moment, il avait éprouvé le désir de s'élancer sur d'Estorg, de le frapper au visage.

Mais d'Estorg était grand, vigoureux.

Lucien, comme tous les hommes sans âme, était un lâche.

Il avait réfléchi, il n'avait pas frappé d'Estorg.

Et maintenant, devant l'expectative d'un duel que d'Estorg offrait, lui-même, comme pâture à son ressentiment, il réfléchissait encore, reculant par peur devant ce moyen de se venger, aussi vite que, par instinct de rage, il l'avait d'abord ardemment accueilli.

— Eh bien! voyons, reprit d'Estorg qui s'était remis, toujours calme sur son fauteuil, tu ne me réponds pas? Il est urgent pourtant que je sache à quoi m'en tenir! J'ai cru, en me chargeant de ta maitresse, acquérir des droits à ta reconnaissance; si, par hasard, je me suis trompé dans mes prévisions, dis-le-

moi; nous faisons en ce moment fort sotte figure ainsi en face l'un de l'autre. »

Lucien prit une chaise, d'une main tremblante, et s'assit à côté de d'Estorg.

— Mon Dieu! fit-il, je suis... un peu surpris... parce que... tu le conçois... malgré tout, je m'attendais si peu... mais, quand tu m'auras expliqué...

— Comment je t'ai supplanté. Oh! c'est très-simple, va!.. ça ressemble à tout. D'abord, la petite m'a plu Elle est ornée d'un air honnête et décent qui m'a séduit tout de suite, — nous ne sommes pas habitués à ces airs-là, nous autres, et franchement, ce qui m'a même le plus surpris, c'est d'en avoir rencontré un si superbe échantillon chez toi. — J'ai présumé que c'était quelque pauvre fille de famille que le diable avait, par malice, jetée sous tes griffes, et, ma foi! comme tu ne me faisais, d'ailleurs, pas l'effet de tenir beaucoup à ta propriété, je ne me suis nullement effrayé à l'envie de t'en déposséder, au contraire. Et je ne plaisante pas du tout, à cette heure, me passer mon caprice en cette occasion, m'a semblé, je te le répète, un moyen, sinon de t'amuser, du moins de te rendre service; une maîtresse pauvre est un fâcheux fardeau, quand on n'est pas très-riche soi-même, et, entre nous, tu ne roules pas sur l'or, tu ne t'en caches pas. Bref, je me suis présenté chez ta belle, qui a débuté par m'accueillir assez rudement. Oh! ça, je dois le confesser, elle a très-mal reçu mes premières ouvertures, plus mal que je ne m'y attendais, et ça m'a fait plaisir; c'est gentil, c'est drôle, une femme qui n'a pas le sou et qui refuse une voiture, des cache-

mires, des diamants. Mais je ne me suis point découragé, comme de raison. Je lui ai laissé le temps de la réflexion, huit jours, une tout semaine entière. C'était convenable; puis. hier au soir...

— Hier au soir! balbutia Lucien.

— Oui, oui, hier au soir, tu es arrivé comme j'étais là, caché. Oh! c'était très-piquant, mon bon ami. Je me suis caché bon jeu, bon argent. Vrai, un instant, cela m'a causé un je ne sais quoi de t'entendre sonner, Eh! on ne se trouve pas tous les jours dans des situations semblables! et si, au lieu d'être le Lucien, l'homme d'esprit, le philosophe que je connais, tu avais été quelque amant sauvage et cruel, — dam! ça se voit, — j'aurais bien pu passer un mauvais quart d'heure. — L'amant qui se cache perd cinquante pour cent en face de l'amant qui le trouve.

Cependant, bientôt je suis revenu à des idées plus saines. Ta conversation entremêlée de hoquets, — car tu étais gris comme un Polonais, à ce qu'il paraît, hier au soir, mon bon, — n'a pas peu contribué à me ramener dans le vrai. Gueusard, tu voulais rester avec Juliette. Eh bien! et moi, qu'est-ce que je serais donc devenu, alors? A propos! chez qui as-tu été coucher en la quittant, hein? drôle!

— Après! après! fit Lucien en s'efforçant de sourire.

— Comment! après! après! mais c'est fini! Je suis tellement rentré dans le vrai que, dès hier au soir, quand tu as été parti, j'avais arrêté mon plan de conduite à ton égard.

Et je ne m'en suis pas écarté d'une ligne.

« Juliette est à moi, — à moi... moralement... oh! je ne suis pas si bête que de brusquer les événements, — de ce matin.

J'avais fait préparer à l'avance, certain que j'étais de mon fait, un joli petit appartement, à son intention, rue Laffitte.

A l'heure qu'il est, elle admire sans doute, en compagnie de sa vieille bonne, — car elle n'a pas voulu se séparer de sa vieille bonne; elle a du cœur, cette petite, — les trésors mobiliers que j'ai mis à ses pieds, — trésors qui ne me coûtent pas très-cher, par parenthèse, huit à dix mille francs, au plus; mais elle ne doit pas être bien difficile, c'était si pauvre chez elle! Ah! mon bon ami, ça devait bien t'affliger quand tu entrais dans son petit salon jaune fané. Peuh!

Et je suis venu te prévenir du léger changement opéré dans ton existence.

« Il ne me reste plus qu'à savoir ton opinion sur cette facétie galante et la manière dont elle a été conduite.

Et à te serrer la main pour courir rejoindre ton ex-amante, que je dois emmener déjeuner à la campagne

En disant ces mots, d'Estorg se leva et tendit la main à Lucien.

Lucien se leva également.

Mais il ne prit pas la main qu'on lui offrait.

— Décidément, s'écria d'Estorg, son regard étonné arrêté sur Lucien, tu m'en veux donc un peu? Comment!.. toi!..

Lucien essaya de nouveau de sourire.

Dire ce qu'il avait éprouvé pendant l'étrange narration de d'Estorg, serait impossible. Fureur d'autant plus cruelle qu'elle se contenait; regrets, orgueil blessé, désespoir, tout cela avait bouleversé de fond en comble ce cœur qui s'était ignoré lui-même dans le bonheur, qui ne se sentait battre que pour souffrir.

D'estorg était un fat, mais non un méchant homme. Quoiqu'il fût loin d'apprécier à sa juste valeur le mal qu'il avait fait à Lucien, — autant parce qu'il ne voyait pas sujet réel de chagrin là-dedans, que parce qu'il ne supposait pas Lucien susceptible de ressentir du chagrin, — néanmoins, à l'aspect de ce visage altéré, devant, surtout, ce refus de toucher sa main, il comprit enfin que sa *facétie galante* et la façon toute *régence* dont il l'avait contée à Lucien, n'étaient pas absolument du goût de ce dernier.

Cela le rendit assez embarrassé de son personnage.

C'était en effet fort gênant de voir quelqu'un à qui l'on conte une histoire dans l'intention de s'amuser, se prendre à froncer le sourcil après vous avoir écouté.

Le meilleur moyen de sortir de là, c'est de se retirer, si l'on ne vous retient pas.

D'Estorg usa de ce moyen.

Il prit son chapeau, regardant du coin de l'œil si Lucien ne s'apprêtait pas à le retenir.

Mais Lucien ne bougea pas.

— Adieu donc, fit d'Estorg en se dirigeant vers la porte de la chambre à coucher. Adieu, Lucien. Tu me détestes, à cette heure, je le vois bien, et je le regrette d'autant plus que je ne pouvais m'y attendre.

Mais j'espère que tu reviendras bientôt à des pensées plus raisonnables.

Et que tu n'oublieras pas que, débiteur envers toi d'un plaisir, je me mets pour dix plaisirs à ta disposition.

Adieu.

Et d'Estorg s'éloigna.

Lucien le suivit des yeux ; il écouta le bruit de ses aae pqlnas usl i'ent mourant dans l'escalier.

Puis, quand il n'entendit plus rien, quand il se vit bien seul, il promena d'abord ses regards autour de lui avec une expression indicible de stupeur.

Et poussant ce cri de rage :

— Je l'aimais ! je l'aimais ! »

Il donna; avec une telle violence, un coup de pied dans une chaise en face de lui, qu'elle alla, en tournoyant, tomber sur une table où elle brisa tout un verre d'eau en cristal de Bohême.

— Ah ! juste ciel ! Monsieur a fait un malheur !

C'était le concierge de Lucien qui entrait au moment où ce dernier laissait si furieusement s'épancher sa colère.

— Qu'est-ce ! que me voulez-vous ? hurla Lucien en bondissant vers l'importun.

— Mon Dieu ! pardon, Monsieur... c'est une lettre qu'on vient d'apporter pour vous... j'avais pensé...

— Donnez... merci... et allez-vous-en...

Le malheureux concierge, qui s'imagina que Lucien était atteint d'hydrophobie, se sauva à toutes jambes sans répliquer.

Lucien regarda la suscription de la lettre et chancela...

C'était l'écriture de Juliette.

Il lut...

Et, pour la première fois de sa vie, après avoir lu cette lettre... une larme s'échappa de ses yeux...

Voici ce que Juliette lui disait :

« Vous ne m'avez jamais aimée, Lucien, vous me pardonnerez donc bien vite, je l'espère, de vous apprendre que moi, qui vous ai aimé, je ne vous aime plus. Vous auriez pu me garder toujours... vous ne l'avez pas voulu... Je vous rends votre liberté tout entière et je reprends la mienne.

» Adieu. Je ne sais si je serai heureuse avec un autre, mais j'ai l'assurance, du moins, qu'il sera plus heureux lui, que vous ne le paraissiez avec moi.

» JULIETTE. »

XXII

Georges Muller.

Georges Muller était un singulier garçon.

Il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, et il était incapable, dans cette carrière qu'il avait embrassée, et où il est si facile de prouver ce que l'on vaut, d'une œuvre vraiment hors ligne.

Il avait du cœur, beaucoup de cœur, et il était incapable d'une grande action.

D'où cela provenait-il ?

Tout simplement de ce que Georges, avant d'être un homme d'esprit et de cœur, était d'abord *lui*... c'est-à-dire un homme qui préférait le plaisir à la gloire, son bien-être personnel au bonheur des autres : le plaisir, en ce qu'il sacrifiait au désir de gagner de l'argent, — l'argent qui donne toutes les jouissances, — en se lançant dans la petite, mais fructueuse littérature, l'honneur qu'il eût pu acquérir en consacrant son temps à quelque travail sérieux... son bien-être personnel, en ce qu'il reculait, et en ce qu'il devait

reculer toujours, devant toute occasion où sa générosité pouvait compromettre ses intérêts.

Vous nous tracez là le portrait d'un égoïste, allez-vous vous écrier.

Un instant !

L'égoïste est celui qui ne pense et qui ne pensera jamais qu'à lui, qui n'aime et qui n'aimera éternellement que lui.

Eh bien ! non, Georges n'était pas un égoïste !

A plusieurs reprises il s'était laissé aller à la noble idée de mettre son intelligence tout entière au service de son pays en le dotant de quelque beau roman, de quelque belle comédie sur les pages desquels il passerait, s'il le fallait, de longues nuits durant de longues années.

Souvent, très-souvent, il avait obligé des malheureux de sa bourse, sur son passage... Il avait fait mieux... il était allé, parfois, au devant de ces infortunes.

Il est vrai qu'il n'avait jamais mis à exécution ses projets de chefs-d'œuvre...

Il est vrai qu'il n'avait jamais fait une aumône ou rendu un service plus grand que l'état présent de sa bourse ne le lui avait permis.

Cependant, entre un égoïste et lui, nous le répétons, il y a une distance immense.

Georges était un homme sans passion... voilà tout... La raison prédominait en lui les aspirations au bon et au beau.

Possesseur d'une grande fortune, il eût été, à coup

sûr, un grand écrivain et un bienfaiteur de l'humanité.

Il n'avait que de quoi vivre honorablement... il se contentait de chercher à gagner de quoi vivre gaiement...

Et de faire, chemin faisant, sans se priver, un peu de bien aux malheureux.

Eh! mon Dieu! ce singulier garçon, comme je l'intitulais tout à l'heure en commençant ce chapitre, était plus sage, après tout, que bien des gens que je vois traîner une existence médiocre, entourés de leur gloire, ou se ruiner en obligeant des ingrats!

Reste à savoir, maintenant, s'il est bon de s'attacher d'amour ou d'amitié à un sage de l'espèce de Georges Muller.

Quant à ceci, nous nous prononcerons contre, vu que nous supposons qu'en amitié, comme en amour, on doit faire peu de cas des restrictions.

Certes, si le jour où Brin-d'Amour s'était ardemment éprise de Georges, son bon ange lui eût glissé ces mots à l'oreille :

« Défie-toi de ton entraînement vers ce jeune homme... il ne t'aimera jamais que ce qu'il jugera convenable de t'aimer! »

Brin-d'Amour eût étouffé dans son sein sa tendresse naissante et elle se fût éloignée, sans retour, de cet amant qui ne permettait à son cœur qu'un nombre réglé de pulsations...

Et elle se fût évité ainsi bien des larmes!..

Mais le bon ange de Brin-d'Amour ne l'avait pas conseillée, — peut-être parce qu'il jugeait que quel-

ques mois de bonheur n'étaient pas trop payés par des larmes, si abondantes qu'elles pussent couler !..

Brin-d'Amour s'était donnée corps et âme à Georges.

On a vu, jusqu'à ce moment, ce qui était résulté, pour la lorette, de son amour...

On va voir comment, après le bonheur, elle allait en arriver aux larmes.

Depuis le jour où Brin-d'Amour surprise, *flagrante delicto*, par le baron de Fresne avait dit à Georges :

— Maintenant je suis à toi tout entière !

Georges s'était senti emprisonné dans cette liaison où il semblait cependant, au contraire, qu'il dût respirer plus que jamais à l'aise...

C'est qu'en effet ce n'est point une petite affaire que de devenir, tout d'un coup, plus heureux qu'on ne s'y attendait... qu'on ne désirait, peut être !..

Il y a comme cela dans la vie une foule d'occasions où l'on maudirait volontiers le hasard de se montrer plus généreux envers vous qu'on ne l'en a prié.

Sans doute Georges avait été fort enchanté de devenir l'amant de Brin-d'Amour...

A Montmorency, on se le rappelle, pendant cette nuit toute de délire et de poésie où la lorette s'était jetée dans ses bras en lui criant : Je t'aime !.. Georges avait même alors pris au sérieux l'aventure pour répondre, sans sourire, à la pauvre fille : Je t'aime !

Mais, depuis cette nuit... depuis surtout la rupture de Brin-d'Amour et du baron, le cœur de Georges avait bien perdu de cette brûlante joie, qu'on prend pour de la tendresse et qui n'est que la vanité que vous

inspire infailliblement le reflet d'une passion qu'on a allumée !

D'abord, Georges s'était aperçu que Brin-d'Amour était jalouse, et il n'avait accepté qu'avec peine les mille petites tyrannies et obsessions dont une femme jalouse entoure son amant.

Cependant, comme il n'est point de rose sans épines, notre jeune homme de lettres se fût encore volontiers laissé longtemps piquer par les épines pour conserver la rose.

Mais voilà que, tout d'un coup, les épines s'étaient converties en piques longues et acérées.

Ce qui avait énormément refroidi Georges à l'endroit de la rose.

C'est-à-dire que Georges qui avait compté, en prenant Brin-d'Amour pour maîtresse, ne satisfaire qu'à un joli caprice... ne former qu'une de ces alliances d'autant plus éphémères qu'elles sont tout de suite plus ardentes, s'était vu, petit à petit, engagé dans un amour sérieux, dans une liaison qui ne demandait qu'à ne *finir qu'avec la vie...*

Franchement, dans ses instants de lucidité, c'eût été effrayant pour un amant de bon aloi... Que devait-ce donc pour être un amant de la nature de Georges !

Il résista pourtant assez longtemps au désir de rompre une chaîne qui lui pesait et qu'il jugeait devoir être aussi lourde pour sa maîtresse que pour lui.

Il vit Brin-d'Amour se séparer de tout son entourage de luxe, renvoyer son cocher, vendre sa voiture, remercier sa femme de chambre, quitter son apparte-

ment tout resplendissant de la rue de la Ferme...

Et il se tut...

Brin-d'Amour faisait tout cela si gaiement, qu'en vérité il y eût eu de la cruauté à changer cette philosophie en tristesse, en la plaignant quand elle ne sourcillait même pas...

Mais pour contenir, sans broncher, son embarras et son ennui, Georges n'en fut pas moins gêné et ennuyé.

Et ce qui, un jour, dans un accès de mélancolie, avide de consolations, — à la suite de sa chute aux Variétés, — lui avait échappé sous forme de touchants regrets, déborda enfin un autre jour, en manière de conseils sérieux, dans un instant de mauvaise humeur.

La veille, en se promenant avec Brin-d'Amour, Georges s'était, par hasard, informé près d'elle du motif pour lequel il ne lui voyait plus un riche bracelet qu'il avait admiré plus d'une fois à son bras...

Et Brin-d'Amour, toute rougissante, lui avait répondu *qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait fait de ce bracelet...*

Le lendemain, Georges qui sortait d'une répétition où la jeune première et le second comique s'étaient montrés plus mauvais qu'à leur ordinaire, parce que leurs rôles, assuraient-ils, n'étaient pas dans leurs cordes, le lendemain, Georges se rendait, le sourcil encore froncé, les nerfs agacés, chez Brin-d'Amour, — qui n'en pouvait mais, — dans l'intention de frapper un grand coup.

Cependant, Brin-d'Amour était souffrante ce jour-

là... Georges ne s'en préoccupa point... la pauvre lorette eût été vraiment malade que, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, il ne lui eût pas encore épargné la petite scène qu'il avait apprêtée.

Elle alla au devant de lui, comme de coutume, quand elle l'aperçut et l'embrassa.

Il ne lui rendit pas son baiser.

Cette question : — Qu'as-tu donc? — de la part de Brin-d'Amour, ne pouvait manquer d'accueillir une conduite aussi étrange.

Georges y avait bien compté.

— J'ai... j'ai... fit-il... Assieds-toi... je vais te le dire.

Brin-d'Amour obéit, son regard surpris arrêté sur son amant.

— Ma chère amie, reprit Georges, ce que j'ai à te dire est très-grave.

Tu vas sans doute te fâcher... m'accuser de dureté... me crier que je ne t'aime plus...

Je t'aime toujours, pourtant...je t'aime autant... plus même que je ne t'ai jamais aimée...

Et c'est à cause de cela que je préfère te parler tout de suite que d'attendre.

Dans certains moments, attendre, ce n'est que de la faiblesse... dans d'autres, cela devient de la lâcheté.

Brin-d'Amour, qui n'avait pas perdu un mot de ce prologue du petit drame que Georges mettait alors en scène, Brin-d'Amour, qui était devenue pâle dès le premier mot, se leva au dernier.

Ainsi que tous les gens qui aiment de toute leur

âme, elle n'avait qu'une pensée, qu'une crainte, quand elle apercevait un nuage sur le front de son amant : c'est qu'il l'aimât plus...

Et elle venait d'entrevoir non pas un nuage, mais une tempête...

Elle se leva donc, et regardant Georges en face.

— Tu veux me quitter? murmura-t-elle.

Georges ne répondit point, mais son silence répondit pour lui.

Brin-d'Amour comprima un sanglot qui lui montait à la gorge : le coup était tellement fort, en effet, tellement inattendu, malgré toutes les appréhensions qui avaient pu le précéder, que sa violence même donna à Brin-d'Amour le courage de le supporter : le courage du désespoir.

— Et... pourquoi veux-tu me quitter? reprit-elle, en pesant sur chaque syllabe, comme si elle eût tenu à en bien faire comprendre la valeur à son amant.

— Pourquoi?.. repartit Georges...

Mais assieds-toi et sois calme, je t'en prie...

D'abord, je ne veux pas te quitter... tout à fait... nous nous verrons... souvent... tous les trois... tous les deux jours...

Brin-d'Amour s'était assise.

— Pourquoi veux-tu me quitter? répéta-t-elle.

Georges regarda Brin-d'Amour, et il détourna la tête aussitôt... il n'osa pas supporter la vue de ce calme effrayant.

Mais il s'était trop avancé pour reculer.

C'était pour lui maintenant une affaire de courage aussi.

— Eh bien! répliqua-t-il, je pense... qu'il faut que nous nous séparions... parce que... je ne crois pas que nous puissions continuer d'être heureux ensemble.

Je t'ai fait perdre ta position... tu t'imposes des privations... pénibles...

Tu te tais là-dessus par affection pour moi... car tu m'aimes... oh! je ne l'ignore pas. . tu m'aimes beaucoup!..

Mais il est de mon devoir, pour toi et pour moi, de ne pas accepter plus longtemps une telle situation.

Un jour viendrait... bien éloigné peut-être... mais il viendrait, enfin, — tout s'use, malheureusement. . et, surtout, le bonheur chèrement acheté... — où tu aurais le droit de me reprocher tes sacrifices!..

Et je n'entends pas mériter un pareil reproche!

Si j'étais riche, je serais un misérable de te tenir ce langage, Suzanne, après les preuves d'affection dont tu m'as comblé...

Je suis pauvre... je ne puis t'être utile... mes paroles te sembleront, sans doute, cruelles, cependant tu te diras aussi, je l'espère, que ce sont celles d'un honnête homme.

Il y a longtemps déjà que mon projet était de...

Georges s'arrêta court.

Brin-d'Amour l'avait écouté attentivement, anxieusement, en retenant son haleine, — comme un coupable doit écouter sa condamnation à mort, — jus-

qu'à ce passage : « où tu aurais le droit de m'adresser un pareil reproche. »

Mais, de ce moment, un froid gracial s'était emparé de tout l'être de la pauvre fille...

Après de telles paroles, elle n'avait plus rien à entendre.

Ses yeux s'étaient troublés... la respiration lui avait manqué...

Elle avait ressenti, enfin, ce que l'on doit ressentir quand on meurt...

Tout s'anéantir en soi...

Et quand Georges s'était arrêté...

C'est qu'elle venait de tomber, comme une masse inerte, à la renverse sur son fauteuil.

XXIII

Une variété de la douleur.

Lorsque Brin-d'Amour revint à la vie, son regard s'arrêta sur Georges qui, penché vers elle, inquiet, désolé, lui humectait délicatement les tempes, du bout d'un mouchoir imbibé d'eau de Cologne.

Brin-d'Amour se rappela ce que son amant venait de lui dire...

Et à l'aspect de ce chagrin. . de ces regrets, peut-être, exprimés par la physionomie de Georges, s'élancer à son cou en lui criant avec des larmes : Oh! tu m'aimes encore, n'est-ce pas! tu ne veux pas me quitter! fut le premier mouvement de la lorette.

Mais, tout aussitôt, elle se sentit retenir par un sentiment de fierté...

Georges pouvait ne plus l'aimer, mais elle l'aimait trop toujours, elle, pour provoquer de sa part un mot qu'elle n'eût dû sans doute, en ce moment, qu'à de la pitié.

Elle demeura assise.

— Eh bien! tu es mieux? fit timidement Georges.

— Oui, oui, je vous remercie, repartit Brin-d'Amour en tendant sa main à Georges, je suis mieux, c'est fini...

— Mon Dieu! je t'ai affligée, ma pauvre amie!.. Si j'avais su, crois bien...

Brin-d'Amour serra fortement la main de Georges dans la sienne.

— Ne revenons pas là-dessus, voulez-vous? interrompit-elle, et tenez! mon ami, je vous demande pardon de cette prière, mais, si cela ne vous contrariait pas...

J'ai besoin d'être seule, me comprenez-vous?

Georges considéra Brin-d'Amour avec étonnement: il ne s'attendait pas à tant de résignation...

Un instant, il eut peur que cette résignation ne fût qu'apparente, et que, sous son masque Brin-d'Amour ne cachât quelque funeste projet enfanté par le désespoir.

Mais Georges était du nombre des hommes qui ne croient pas qu'une femme se puisse tuer pour eux..

Il avait redouté des larmes, des cris, des reproches, ses craintes ne s'étaient point réalisées, il est vrai...

Néanmoins, cette scène l'avait fatigué... — cela fatigue toujours un peu de faire souffrir une femme.

D'ailleurs, comme il était très-décidé à ne pas revenir sur ce qu'il avait arrêté, à quoi pouvait-il être bon, — à ce moment, surtout, — près de sa maîtresse?

Il prit donc hardiment la balle au bond.

— Tu as raison, dit-il à Brin-d'Amour, je le comprends, tu as besoin d'être seule, ma chère fille...

Adieu donc... nous nous reverrons... demain... nous causerons... plus tranquillement...

Adieu.

Et il déposa, sur le front de la lorette, un baiser qu'elle reçut en frissonnant...

Ce dont il ne s'aperçut pas.

Et il s'éloigna en répétant : Adieu! à demain!

Sitôt qu'elle fut seule, l'énergie fébrile qui avait soutenu Brin-d'Amour devant Georges, s'éteignit comme une ombre.

On ne s'en impose pas à soi-même, quelque bonne volonté qu'on veuille souvent y mettre.

Désillusions, regrets, colère, jalousie, soupçons, désirs de vengeance, — le cortége tout entier, enfin, des désespoirs d'amour, — tout cela fondit sur le cœur de la lorette et le déchira.

Affaissée sur elle-même, au fond d'un divan, dans un coin de sa chambre à coucher, elle resta ainsi cinq heures de suite, ne bougeant pas, ne pleurant plus, — les larmes vraies s'épuisent vite, — le regard fixe, la tête brûlante, le sein agité ..

Durant ce temps, sa domestique vint, d'abord, pour lui annoncer que le dîner était servi, et, ensuite, pour lui demander si elle désirait de la lumière.

Et, chaque fois, ces mots : laissez-moi! sèchement répondus, témoignèrent à la pauvre servante, — qui ne le comprit, peut-être pas, — que les gens qui souffrent du cœur, n'ont besoin — un certain temps, du moins, — ni de manger, ni de voir clair.

Sur les huit heures, Brin-d'Amour était encore plongée dans son engourdissement douloureux.

Quand, pour la troisième fois, la domestique parut à la porte de la chambre à coucher.

Mais, cette fois, elle n'était pas seule ; une dame la suivait...

La domestique annonça :

— Madame Marie Delaunay.

Et, cette fois aussi, Brin-d'Amour sortit de sa léthargie autrement que par sa réponse accoutumée. Malheureusement il nous est souvent permis d'être triste, mais en général, c'est une sottise, ou tout au moins, une maladresse de laisser voir nos larmes à des indifférents.

Cette visite imprévue contrariait horriblement Brin-d'Amour.

Cependant elle s'écria :

— Faites entrer.

Et elle se leva, prête à recevoir, le sourire aux lèvres, celle qu'elle maudissait intérieurement.

Marie Delaunay n'avait pas attendu l'invitation de Brin-d'Amour pour s'avancer.

— Ah ! mon Dieu ! fit-elle, à la vue de l'obscurité qui régnait dans la pièce où se tenait Brin-d'Amour, mais il n'est pas possible ! Tu dormais dans ce four ! je te dérange...

— Non ! non ! repartit Brin-d'Amour, je suis un peu indisposée, je reposais, mais je n'en suis pas moins enchantée de te recevoir.

Et par quel hasard ?...

Brin-d'Amour s'interrompit malgré elle ; l'éclat d'une lampe — que la bonne, qui n'était pas fâchée d'en venir à ses fins, apportait alors, — avait blessé

ses yeux fatigués par les larmes; elle se les couvrit de son mouchoir, mais pas assez vite pour que Marie Delaunay ne s'aperçut qu'ils étaient rouges.

Cependant elle eut l'air de n'avoir rien vu... Au contraire; elle alla obligeamment au secours de Brin-d'Amour.

— Par quel hasard je viens chez toi, ma bonne, repartit-elle, oh! tout uniment, parce qu'il y a longtemps déjà que je suis furieuse d'être brouillée avec toi et que je veux que nous nous rapatrions...

C'est vrai! ça! c'est bête, entre amies, de ne plus se voir, de ne plus se parler quand on se rencontre, et tout ça, pour quoi, pour un homme!

Je suppose que tu ne m'en veux plus de t'avoir pris d'Estorg?

Brin-d'Amour sourit malgré elle : lui demander si elle regrettait d'Estorg, quand elle perdait Georges, c'était demander à un millionnaire, qui a appris, du matin, qu'il est ruiné, s'il regrette un louis tombé de sa poche, la veille.

— Au surplus, je ne l'ai pas gardé longtemps, ce beau Monsieur! reprit Marie Delaunay, et je ne m'en repens guère, il est ennuyeux à avaler sa langue, et j'abhorre les hommes ennuyeux!

Enfin, puisque tout motif de froideur a cessé d'exister entre nous, je me suis demandé pourquoi nous continuions de ne plus nous fréquenter.

Je sais bien que tu vis, depuis quelques mois, un peu à l'écart...

Je ne t'en blâme pas, au moins, ma chère...

Si tu es heureuse ainsi, cela te regarde et ne regarde que toi.

Pourtant, quelque heureuse qu'on soit, les distractions ne déplaisent pas.

Telle que tu me vois, je vais en soirée, mon coupé est en bas...

Tout en m'habillant, tout à l'heure, je pensais à toi, comme cela m'arrive souvent.

La maison où je vais ce soir, est charmante, très-bon ton, on s'y amuse beaucoup... C'est chez le comte de Simiane, connais-tu?

— Non.

— Je le conçois, sotte que je suis!.. c'est un lion tout frais, il arrive de province, pas mal du tout! et riche à lingots, à ce qu'il paraît...

Bref, l'idée m'est poussée, en mettant mes gants, de profiter de cette occasion pour nous réconcilier tout à fait, et psitt! aussitôt dit, aussitôt fait, j'ai passé à ton ancien logement, on m'a donné ta nouvelle adresse, et me voici... Je suis seule... Arthur Bernard *que j'ai* maintenant, est chez son père, à Bordeaux, pour un mois, je t'emmène, nous arrivons toutes deux chez M. de Simiane, nous rions un peu, nous dansons, nous jouons, nous causons, et je te ramène quand tu voudras.

Eh bien! ça te va-t-il.

Brin-d'Amour regarda Marie Delaunay.

— Et, en venant ici, tout d'un coup, fit-elle, pour te réconcilier, comme tu dis, avec moi, en m'offrant de me conduire chez ce M. de Simiane, où l'on s'amuse

tant! tu n'as eu, vraiment, qu'une seule pensée, celle de me revoir et de me distraire?

Marie se troubla sous le regard scrutateur de Brin-d'Amour.

— Mais quelle autre pensée veux-tu donc que j'aie eue? murmura-t-elle. Ha çà, est-ce que tu me détestes toujours, est-ce que je me suis trompée en présumant que tu avais oublié l'histoire de d'Estorg?

Brin-d'Amour secoua la tête.

— Tu sais bien que non, repartit-elle.

— Allons! voyons, sois franche, Marie, quel motif t'amène chez moi, si subitement?.. Comment se fait-il, d'abord, que tu aies songé à moi, et, ensuite, à me déterrer dans ce logement, en ne me trouvant plus où je demeurais autrefois? et comment peux-tu croire que je sois si disposée, tout de suite, à t'accompagner en soirée, moi qui, depuis près d'un an, ne parais plus volontairement nulle part?

Marie Delaunay demeura encore un instant embarrassée, hésitante.

Puis prenant résolument son parti.

— Eh bien! tant pis! s'écria-t-elle, tu me chasseras après si ça te fait plaisir; mais, ma foi, j'aime mieux t'avouer la vérité.

Et l'ancienne rivale de Brin-d'Amour saisissant les deux mains de celle-ci dans les siennes :

— Voilà ce qu'il en est, continua-t-elle, j'ai vu Fanny Klotz...

Brin-d'Amour rougit légèrement.

— Elle t'a dit que je lui avais vendu mes diamants? fit-elle.

— Oui, reprit Marie Delaunay.

— Tu m'as crue malheureuse et tu es venue à moi...

— Oui! pour t'offrir le peu que j'ai d'abord, et ensuite, pour t'aider, si tu veux, à sortir de l'ornière où tu t'es jetée.

Brin-d'Amour tressaillit à cette proposition, mais Marie Delaunay ne s'en aperçut pas.

— Écoute, reprit-elle, mon petit Brin; on peut avoir été rivales et ne pas se haïr pour cela, et, pour ma part, moi, je suis loin de te haïr, je t'aime beaucoup, au contraire! je t'aime, parce que je n'ai pas oublié, — je ne sais si tu t'en souviens, toi, — qu'un jour, il y a de cela deux ans, étant dans une *pane* incroyable et ne recevant que des refus de tout le monde, j'ai trouvé près de toi, que je connaissais à peine...

— Ne parle pas de cela, interrompit vivement Brin-d'Amour, tu es une bonne fille, Marie... tu n'oublies pas... c'est bien!.. moi je n'ai pas besoin de me rappeler...

— Que tu m'as obligée! Si fait! parce que c'est ce qui me donne le droit de venir te dire à mon tour : As-tu besoin de ma bourse? elle est à toi... C'est un prêté-rendu ..

— Mais cette soirée où tu m'offres de me conduire, quelle raison...

— Quelle raison! ah! voilà, ça, c'est plus difficile à expliquer, mais puisque j'y suis...

Eh bien! je veux t'emmener avec moi, parce que... Parce que, — ne m'interromps pas, surtout... Écoute-moi jusqu'à la fin! — parce que je vois que tu

te perds, mon cher Brin, et que je désire te sauver !..

Oh ! n'ouvre pas ainsi de grands yeux ! j'y lis d'autant plus que tu as pleuré, énormémennt pleuré, aujourd'hui, que tu pleurais encore quand je suis arrivée...

Et je ne présume pas que les gens heureux se plaisent à pleurer, comme ça, pendant des heures pour leur propre agrément.

Je n'en suis pas sur ta liaison avec Georges Muller, ton vaudevilliste ..

Brin-d'Amour tressaillit de nouveau... Marie Delaunay ne s'en préoccupa point.

— Tu peux l'aimer, l'adorer, si ça t'amuse, continua-t-elle. Eh! mon Dieu ! je n'y trouve aucun mal.

Mais, ce à quoi je trouve du mal, c'est à ce que, après avoir rompu avec le baron de Fresne. à cause de ton amant, tu te laisses aller à te dépouiller de tout, petit à petit, pour rester seule avec cet amant.

Vois-tu, ma bonne, je ne suis pas une femme d'esprit, moi, je ne l'ignore pas, mais j'ai du bon sens, et mon bon sens me faufile dans le tuyau de l'oreille :

« Que les amants ne vous savent aucun gré de ce que vous faites pour eux... Ils s'habituent à vos sacrifices. à la longue ça leur semble dû, si bien qu'un beau jour, quand il leur prend envie de vous planter là, parce qu'ils ont assez de vous, ces beaux messieurs sont encore prêts à se fâcher si vous vous permettez de leur reprocher ce que vous avez perdu pour les aimer...

C'est stupide ! ma chère.

Tu n'as plus rien, ni meubles, ni voiture, ni diamants... Tu habites un pauvre *panat* de logement de

six cents francs, tu es servie par une bonne... Toi! toi dont on citait les chevaux, la maison, la toilette, le luxe!..

Tu n'as plus rien, et demain peut-être, s'il est possible, tu auras moins encore!

Allons donc! Un amant qui tient à être aimé tout seul, doit d'abord, lui-même, assez aimer sa maîtresse pour lui donner tout ce qu'il lui faut pour être heureuse! et si cette façon d'aimer lui est interdite! alors, ah! ma foi! alors, il n'a pas le droit d'être si exigeant que de vouloir posséder sa maîtresse sans partage!

Il faut donc que tu sortes, au plus tôt, de ta mauvaise passe!.. Il le faut! et ensuite, si ton Georges est un brave garçon, il te pardonnera d'avoir été raisonnable!..

S'il se fâche, tu l'enverras promener.

Marie Delaunay se tut.

Brin-d'Amour l'avait écoutée avec attention, en se demandant, tour à tour, si les conseils qu'on lui donnait là n'étaient pas bons...

S'il n'était pas vrai, en effet, que ce fût une folie de se vouer à un homme qui devait tôt ou tard vous payer d'ingratitude?..

Si le meilleur moyen, d'ailleurs, de conserver un amant, n'était pas de prouver à cet amant qu'on pouvait se passer souvent de lui, ne fût-ce que dans les occasions où l'on avait soif de plaisirs...

La douleur a ses errements comme la joie... feux follets qui illuminent un cerveau exalté, mais qui s'y éteignent aussi vite qu'un mot, un signe, un regard, les y a vite allumés.

Marie Delaunay achevait à peine...

Brin-d'Amour se leva brusquement.

— Tu as raison! s'écria-t-elle, c'est une sottise d'aimer comme je l'ai fait, je le reconnais, et je m'en repens de toutes mes forces.

Je m'habille et je t'accompagne à ta soirée.

— A la bonne heure! voilà qui est parler! fit joyeusement Marie Delaunay, je vais t'aider à ta toilette.

Allons! vite! A la besogne.

Et femme de chambre improvisée, débarrassée de tout ce qui aurait pu la gêner, la lorette pur sang, s'empressa auprès de son amie.

En moins d'une demi-heure, Brin-d'Amour fut lacée, chaussée, coiffée, habillée...

Quelques traces de larmes se trahissaient encore sur son visage, la poudre de riz, ce fard qui n'en est pas un, — ce velouté factice, ce complément nécessaire d'une toilette, que n'ont pas eu le bonheur de connaître les petites maîtresses du dernier siècle — les eût bien vite effacées.

Quand elle eut terminé sa tenue de guerre, tandis que Marie Delaunay remettait ses gants et son chapeau, Brin-d'Amour, immobile devant une glace, se contempla une minute avec une sorte de stupéfaction.

— Est-ce bien toi? semblait-elle dire à elle-même, est-ce bien toi, Suzanne, qui vas, ainsi parée, jolie, brillante, rire, causer, danser, peut-être, quand tout à l'heure tu pleurais tant?

Si Georges te voyait, que penserait-il?

Il a donc bien fait de te rendre ta liberté? tu ne

l'aimes donc pas plus que tout au monde, plaisirs, richesses, avenir, puisque tu veux si vite l'oublier?

Mais Marie Delaunay ne laissa pas à Brin-d'Amour le temps de continuer ce monologue mental, et bien en prit à la conseillère, car la réponse de Suzanne, à la Brin-d'Amour de la glace n'eût sans doute pas été en faveur de la soirée du comte de Simiane.

— Eh bien! partons-nous? s'écria Marie Delaunay. As-tu fini de te mirer, coquette? oh! tu es toujours jolie, va, plus jolie que jamais.

Tu feras un effet désespérant.

Tu es un amour de papillon qui sort de sa chrysalide, chacun voudra t'attraper.

Brin-d'Amour récompensa d'un sourire les compliments de son amie.

— Partons! murmura-t-elle en étouffant un soupir.

XXIV

Une dernière étincelle.

Chemin faisant, Brin-d'Amour fut, sinon gaie, du moins aimable avec Marie Delaunay; elle parla un peu et elle écouta sans trop de distraction son amie parler beaucoup.

Mais quand la voiture s'arrêta devant la maison du comte de Simiane, quand, en montant l'escalier, elle entendit retentir la voix d'un orchestre, quand, enfin, elle mit le pied dans l'antichambre où des domestiques attendaient pour annoncer, sa force factice la quitta tout d'un coup; elle se sentit prise d'un violent regret d'être venue à cette soirée, son cœur défaillit, des larmes l'oppressaient.

Elle eût été seule que, sans hésiter, elle se fût enfuie à ce moment.

— Ah ça! mais, fit Marie Delaunay, qui avait jeté un coup d'œil par une porte entr'ouverte, Dieu me pardonne! on danse beaucoup ici. Et moi qui m'ima-

ginais que c'était un petit raout sans cérémonie. Nous allons trouver des toilettes de bal.

— Nous ferions peut-être mieux de ne pas entrer, qu'en penses-tu? s'empressa de dire Brin-d'Amour.

— Ah bah! puisque nous y sommes... C'est égal, c'est un mauvais tour que Simiane me joue... Ah! le voici.

Un jeune homme, d'une tournure et d'un physique irréprochables, venait de paraître dans l'antichambre et s'avançait vers nos deux dames. Marie Delaunay courut à sa rencontre en lui criant :

— Comment, monstre d'homme que vous êtes, vous me promettez une soirée, et j'arrive à un bal, en robe de soie, et pas coiffée!.. et avec une amie encore, que j'expose, par conséquent, à être aussi ridicule que moi. Mais on ne fait pas de choses pareilles, mon bon, c'est infâme!

Le comte de Simiane prit, en souriant, Marie Delaunay et Brin-d'Amour par la main, et les entraînant dans la pièce où l'on dansait :

— Vous êtes assez jolies pour vous passer de grande toilette, Mesdames, leur dit-il. D'ailleurs, je vous le jure, mon bal n'est qu'une *sauterie* improvisée, et vous allez en avoir la preuve en voyant la plupart de ces dames mises tout aussi simplement, — s'il vous plaît de le trouver ainsi, — que vous.

Un quadrille s'achevait comme le comte introduisait les nouvelles arrivées dans ses appartements; elles purent donc, grâce au désordre qui suit infailliblement la fin d'une contredanse, — et tout en remarquant qu'en effet les toilettes étaient en général sans

prétention, — prendre place sans avoir été le point de mire de tous.

Marie Delaunay songea alors à présenter Brin-d'Amour au comte.

— Madame de Lavergne, mon amie intime, lui dit-elle.

Brin-d'Amour salua M. de Simiane qui lui offrit, en échange quelques compliments assez joliment tournés.

Puis, comme des soins de maître de maison le réclamaient, le comte demanda à ces dames la permission de les quitter.

— Comment le trouves-tu? fit Marie Delaunay à Brin-d'Amour quand M. de Simiane se fut éloigné.

— Qui ça? repartit Brin-d'Amour d'un ton si naturel que son interlocutrice en partit d'un grand éclat de rire.

— Mais, pardieu! fit-elle, monsieur de Simiane. Je ne pense pas qu'il soit question de l'empereur de Russie en ce moment.

— Ah! oui, monsicur de Simiane. Franchement, je ne l'ai pas beaucoup regardé.

— Eh bien! regarde-le... et... s'il te plaît... je ne te dis que cela, ma chère. Oh! j'avais mon idée en t'amenant ici.

Monsieur de Simiane possède soixante mille livres de rentes, ma bonne, continua Marie Delaunay en se penchant à l'oreille de son amie, et pas de maîtresse, en titre du moins.

Ce sont là, vois-tu, de ces occasions qu'il ne faut pas laisser échapper. En république, un homme

soixante mille livres de rentes, on doit entourer ça de coton et de petits soins.

Si Arthur Bernard n'était pas aussi gentil avec moi, je sais bien que... pour mon compte...

— Oh! ne te gêne pas, interrompit vivement Brin-d'Amour, si monsieur de Simiane te tente le moins du monde, je t'assure que je ne te le disputerai pas.

Marie Delaunay secoua la tête.

— Hum! hum! mon petit Brin, dit-elle, qu'est-ce que cela? nous nous occupons trop de ce qu'il faut oublier, je crois. Ce n'est pas ce que tu m'avais promis, pourtant.

Brin-d'Amour sourit à sa compagne.

— Ne me gronde pas, répondit-elle, je vais être plus raisonnable, je te le promets.

Cependant, quelques hommes, quelques femmes s'étaient approchés de nos deux amies; c'étaient des connaissances de Marie Delaunay; on se serrait la main, on causait.

Pour Brin-d'Amour, parmi ces soixante à quatre-vingt personnes qui passaient devant elle d'un salon à l'autre, c'est à peine si elle en apercevait quatre ou cinq au front desquelles elle pût attacher un nom. Le monde galant est un monde qui se renouvelle sans cesse; après un an environ d'exil de ce monde, il n'était pas étonnant que Brin-d'Amour s'y trouvât dépaysée.

Mais l'orchestre préludait à une valse à deux temps; Marie Delaunay était déjà dans les bras d'un cavalier... Brin-d'Amour refusa trois invitations,

quoiqu'elles fussent plus pressantes les unes que les autres...

Elle se résignait à être en soirée, mais son abnégation n'allait pas jusqu'à y danser

Les couples tournoyaient sous ses yeux, ceux-ci gracieux, ceux-là ridicules, — quant à la partie masculine surtout, — dans leur abandon...

Elle avait fini par ne plus distinguer personne de toutes celles qu'elle regardait ainsi... personne... pas même Marie Delaunay qui lui criait chaque fois qu'elle passait devant elle :

— Eh bien!.. ma bonne! tu ne valses pas! Mais pourquoi ne valses-tu donc pas, ma bonne?

Elle songeait à Georges, qui ne voulait plus la voir que de temps à autre, à Georges qui ne l'aimait plus...

A cet instant, un jeune homme et une jeune femme entraient dans le salon.

Le jeune homme ressemblait à tous ces jeunes gens, qui se ressemblent tous entre eux, et qu'on intitule communément des *lions*

Mais la jeune femme ne ressemblait pas à toutes les femmes, comme celles qui étaient là, elle!..

Ce n'était pas sa mise, quoiqu'elle respirât la plus exquise élégance, ce n'était pas sa figure, quoiqu'elle fût des plus jolies, son maintien, quoiqu'il parût des plus séduisants, qu'il y avait de remarquable en cette jeune femme... c'était sa physionomie... mélange d'audace et de timidité, de plaisir et de crainte, de coquetterie et de pudeur, impossible à dépeindre, indéfinissable à observer.

Son cavalier paraissait fier de lui donner le bras.

Elle semblait à la fois enchantée et honteuse d'être au bras de son cavalier.

Tous les yeux s'étaient fixés sur elle... elle rougissait sous tous ces regards, et, cependant, le sien leur ripostait hardiment par des étincelles.

Le comte de Simiane était accouru au devant du couple dont l'apparition mettait, de la sorte, en émoi ses invités... Il avait déposé un baiser respectueux sur le bras de la jeune femme ; il avait serré la main du jeune homme.

— Mais entrez donc ! entrez donc ! s'était-il écrié ensuite : Ne restez pas ainsi sur la porte... vous venez si tard... du moins que vos amis vous voient bien vite !..

Et les précédant, pour leur faire livrer passage, repoussant même, au besoin, les valseurs, — car la valse continuait, — qui eussent pu les gêner sur leur route, M. de Simiane conduisait les nouveaux arrivés vers un salon réservé pour la conversation et le jeu.

Brin-d'Amour, toujours plongée dans ses rêveries, n'avait pas encore donné la moindre attention à cet incident, qui ressemblait si fort à un événement...

Lorsque des accents bien connus frappent son oreille.

Une femme passait devant elle, lui frôlant presque le visage de sa robe...

Cette femme disait :

— Mais, monsieur le comte, ne vous donnez pas tant de peine !.. Les valseurs vont nous maudire... vous les troublez à cause de nous.

Brin-d'Amour lève la tête.

— Juliette ! s'écrie-t-elle.

Et Juliette, qui s'entend nommer, se retourne et quitte aussitôt le bras de d'Estorg en s'écriant à son tour :

— Suzanne !

Nos deux amies demeurent comme stupéfiées en face l'une de l'autre.

D'Estorg qui avait reconnu, de son côté, Brin-d'Amour, ne savait trop quelle contenance tenir entre son ancienne et sa nouvelle maîtresse.

Le comte de Simiane regardait alternativement, et d'Estorg, et Juliette, et Brin-d'Amour, comme pour demander à chacun d'eux l'explication de ce coup de théâtre...

Il était urgent de sortir de cette situation, car plusieurs personnes, dans le salon, commençaient aussi à s'étonner de l'effet que s'étaient produit, l'une sur l'autre, Juliette et Brin-d'Amour, et du malaise évident de d'Estorg auprès d'elles...

Juliette reconquit, la première, sa présence d'esprit.

— Viens ! dit-elle en prenant vivement le bras de Brin-d'amour qui se laissa faire.

Puis elle continua, en s'adressant à M. de Simiane :

— Monsieur le comte, madame est une de mes anciennes amies que je suis heureuse de revoir.

Nous avons mille choses à nous conter... Seriez-vous assez bon pour nous conduire quelque part où nous puissions causer sans être dérangées ?

Le comte fit un signe de tête affirmatif.

— Nous revenons dans dix minutes, reprit Juliette avec un regard à d'Estorg.

Quelques secondes après, Brin-d'Amour et Juliette étaient seules, assises l'une près de l'autre, sur une causeuse, dans la chambre à coucher du comte de Simiane.

Elles étaient pâles toutes deux; Brin-d'A-mour, surtout, paraissait sous le poids d'une pénible émotion.

Elles demeurèrent un instant à se considérer en silence, l'une avec une sorte d'espoir, l'autre presque avec crainte.

Enfin, ce fut Brin-d'Amour qui, la première, cette fois, prit la parole.

— Toi, ici! murmura-t-elle!

Elle s'arrêta... Juliette ne broncha point.

— Toi, ici! reprit Brin-d'Amour, toi!..

Cette rencontre au bal de l'Opéra, il y a huit mois, n'était donc pas un mauvais rêve de mon imagination... ta conduite à mon égard, quelques jours auparavant, t'était donc dictée par une pensée que, seulement maintenant, je définis! . Après avoir fui mes conseils, tu les as raillés. . et, aujourd'hui, je te retrouve...

—. Ce que tu es toi-même... Mon Dieu! oui! fit Juliette.

Elle avait eu le temps de se remettre tandis que Brin-d'Amour parlait.

Elle prononça ces mots sans ironie, sans doute, mais avec un calme qui blessa, au moins autant, Brin-d'Amour.

— Si ce sont là tous les regrets que tu éprouves, dit cette dernière en se levant, je ne conçois pas trop pourquoi tu as désiré cet entretien.

Tu es devenue... *ce que suis*... il ne m'est plus permis d'en douter...

Mais comme je t'avais supplié, moi, de rester *ce que tu étais*, tu ne t'étonneras pas que, t'épargnant mes reproches, je m'épargne en même temps, à moi-même, le spectacle de ta joie dans ta chute.

Adieu !

Juliette s'élança vers Brin-d'Amour.

— Suzanne! s'écria-t-elle, Suzanne!.. Tu ne t'en iras pas sans m'entendre!..

Il y avait une larme dans la voix de la jeune fille ; Brin-d'Amour se laissa ramener sur la causeuse.

— Mais... pour que tu sois ici, fit-elle en s'emparant des mains de Juliette et en la regardant en face, il faut donc que ton père soit mort !...

— Il est mort ! répéta Juliette à voix basse.

— Quand donc ?

— En février... en se battant... devant le Palais-Royal.

— En février !.. C'était lui! murmura Brin-d'Amour, qui se rappela le récit de cet homme, la poitrine traversée par une balle, qui était expiré en prononçant le nom de sa fille.

— Mais la rencontre au bal de l'Opéra... c'était avant février, reprit-elle... tu avais donc déjà un amant... alors?

Juliette allait répondre.

La porte de la chambre à coucher s'entr'ouvrit ; la tête du comte de Simiane apparut :

— Mesdames, fit-il d'un ton suppliant, n'oubliez pas que l'on vous attend et que l'on se meurt d'impatience à vous attendre !

Comme un rayon de soleil efface, en un clin d'œil, les traces d'un orage, de même l'idée du plaisir en expectative effaça la tristesse sur le visage de Juliette.

Elle se leva à son tour.

— Au fait, c'est juste, dit-elle, nous ne pouvons rester plus longtemps ici... ce serait ridicule... Suzanne, viens-tu ?.. Nous reprendrons plus tard... demain, si tu veux, nos explications.

A son tour aussi, Brin-d'Amour retint son amie qui s'éloignait déjà.

— Mais tu ne m'as rien expliqué encore !... fit-elle.

— Un mot, un seul, tu me le dois bien !

Dis-moi, du moins, pourquoi et comment tu es tombée si vite ?

Un léger haussement d'épaules précéda la réponse de Juliette : après avoir cédé à un premier mouvement de honte à l'aspect de celle qui avait mis tous ses efforts à la lui épargner, elle se laissait bien vite reprendre par ses mauvais instincts.

— D'abord, ma chère, repartit-elle enfin, défais-toi donc, je t'en supplie, de ce langage dramatique qui ne signifie rien du tout, surtout dans ta bouche.

En vérité, on te prendrait, à t'entendre, pour une vieille tante de province qui gronde une nièce libertine !..

Je ne sais pas si je suis si tombée que cela, mais je sais que j'ai des parures magnifiques, une voiture, des domestiques... — absolument comme toi quand je t'ai revue pour la première fois... — que tout le monde est à mes pieds, et que cela m'amuse beaucoup... et que je n'ai nullement envie que cela cesse !

Cependant, admettons que je sois tombée... tu désires apprendre pourquoi et comment cela m'est arrivé, n'est-ce pas ?

En deux mots voici mon histoire : J'abrégerai, car j'entends le signal d'une polka, et d'Estorg danse la première avec moi...

A propos, il a donc été avec toi d'Estorg, il me l'a dit... Ce pauvre garçon ! c'est cela qu'il était si embarrassé tout à l'heure, quand nous nous sommes aperçues toutes deux...

Mon histoire la voici :

Pourquoi ai-je eu un amant... parce que je m'ennuyais chez mon père...

Comment ai-je eu un amant ? En rencontrant un homme qui m'a plu et auquel j'ai plu.

Maintenant te faut-il quelques détails ?

Mon premier amant ne m'aimait pas, je l'adorais... Il me rendait malheureuse, naturellement j'ai fini par le prendre en aversion, et je l'ai quitté.

Il était pauvre, j'en ai pris un riche, celui-là m'adore, moi, je ne l'aime que très-tranquillement, et tout est pour le mieux entre nous.

Bref, mon amant riche se nomme d'Estorg, comme tu ne l'ignores pas.

Et mon amant pauvre se nomme Lucien... comme tu ne l'ignores plus.

Brin-d'Amour poussa un cri.

— Lucien !

Juliette était près de la porte de la chambre à coucher.

— Oui, Lucien, répéta-t-elle, un assez mauvais diable, d'ailleurs, qui ne pouvait pas te souffrir, tout en ayant l'air d'être ton ami dévoué... Je te préviens de cela en passant... Ce sont de ces petits services qu'on se rend entre femmes..

Au revoir !.. Viens me demander à déjeuner un de ces matins... 18, rue de Larochefoucault... J'y serai toujours pour toi... quoiqu'il arrive.

Et elle disparut.

Brin-d'Amour resta immobile, attérée, pétrifiée à sa place.

Juliette était perdue, perdue à jamais !..

Et celui qui avait commencé sa perte était Lucien !.. Lucien, qui la détestait, elle, Suzanne, à laquelle il devait tant !.. Lucien, qui avait causé sa rupture avec le baron de Fresne, — elle en était sûre, maintenant... — Lucien ! cet homme sans cœur !.. sans mœurs ! sans honneur !

Abreuvée de dégoûts et de tristesse quand Brin-d'Amour quitta la pièce solitaire où Juliette s'était si effrontément dévoilée devant elle, la *sauterie* du comte de Simiane était à l'apogée de sa gaieté.

On dansait dans deux salons ; dans un troisième l'or roulait sur les tables de jeu ; partout le plaisir animait les visages.

Brin-d'Amour promena ses regards sur cette foule de gens heureux, ou qui le paraissaient, et, comme cela arrive presque toujours, en pareille occasion, à ce spectacle, l'âme souffrante de la pauvre fille n'en sentit que plus vivement sa blessure.

— Allons !.. se dit-elle, j'ai été une folle de venir ici... Chez moi, j'aurais pu pleurer, du moins. . J'aurais pu songer à mon Georges...

Oh ! Georges ! s'il m'aimait encore ! je pardonnerais, je crois, à Juliette, de n'être plus, que *ce que je suis*... Je pardonnerais à tout ce monde de rire, et de s'amuser...

Ah !..

Une pensée avait surgi dans le cerveau de Brin-d'Amour.

Ses traits s'étaient illuminés d'une expression indicible d'espoir et de joie.

Elle se glissa derrière les danseurs jusqu'à l'antichambre. Elle prit son par-dessus, son chapeau.

— Madame part déjà ? Oh ! monsieur sera désolé !.. lui dit un facétieux domestique.

Elle ne répondit pas. Elle était dans l'escalier, elle respira ; elle avait eu si peur qu'on ne s'aperçût de son départ et qu'on ne voulût la retenir !

Elle descendit rapidement l'escalier et sortit de la maison ; il y avait vingt coupés devant la porte : parmi ces vingt voitures de maître, c'eût été jouer de malheur que de ne pas trouver un cocher disposé à gagner cinq francs, pour une course de dix minutes, quand on lui assurait que la soirée était encore loin de sa fin.

Brin-d'Amour, à minuit sonnant, était chez Georges.

Georges venait de rentrer ; il se déshabillait en songeant beaucoup à une de ses pièces qui devait passer au premier jour, un peu, à cette pauvre Brin-d'Amour, à laquelle il avait signifié qu'il ne l'aimerait plus qu'à ses moments perdus.

En entendant frapper à sa porte, — car Brin-d'Amour n'osa pas sonner, — Georges ne douta pas un instant de la visite qui lui arrivait.

Il n'y a qu'une maîtresse qu'on a quittée du matin, ou un créancier qu'on ne paye pas, pour rendre des visites à minuit.

Tout en allant ouvrir, Georges se demanda si la visite de Brin-d'Amour lui était agréable.

La réponse fut à l'avantage de Brin-d'Amour.

Il tira les verroux de sa porte et fit jouer le pène dans la serrure... tout cela de la meilleure façon du monde.

Brin-d'Amour parut.

— C'est moi ! balbutia-t-elle, car l'émotion, doublée de la promptitude avec laquelle elle avait monté l'escalier, brisait sa voix. C'est moi !.. Est-ce que j'ai eu tort de venir? Est-ce que cela te contrarie de me voir? Est-ce que tu vas me chasser, mon Georges?

— Te chasser, mon pauvre ange !.. Mais, au contraire, sois mille fois la bienvenue...

— Vraiment ! oh ! tu m'aimes donc toujours !

Et Brin-d'Amour s'élança dans les bras de son amant, riant et pleurant tout à la fois, mais heureuse ! oh ! heureuse ! comme elle ne l'avait jamais été de sa vie... même avec Georges !..

C'est si bon un bonheur qu'on a cru perdu et qu'on croit retrouver! .

— Mais comme te voilà donc en toilette, fit Georges, en regardant la lorette à la lumière. D'où viens-tu donc ainsi?

Brin-d'Amour n'était pas préparée à cette question, elle ne pouvait guère dire la vérité, elle ne savait que répondre...

— Mais... je ne suis pas en toilette, répliqua-t-elle en embrassant Georges pour se donner une contenance, — car elle se sentait rougir : c'était la première fois qu'elle lui mentait; — je sors de chez moi... et j'ai voulu me faire belle... pour te séduire un peu!

Soit qu'il crût sa maîtresse, soit qu'il ne voulût pas troubler le plaisir qu'elle semblait éprouver, Georges parut suffisamment édifié sur le compte de cette toilette, intempestive, cependant, il faut le reconnaître.

— Mais tu me séduiras toujours! dit-il en la serrant tendrement contre lui.

. . . .

Le lit était préparé..

La lampe de nuit ne jetait dans la chambre que sa pâle clarté.

. . . .

Pendant une heure Brin-d'Amour put croire que Georges avait oublié sa cruelle résolution...

Quand elle s'endormit, entre ses bras chéris, lasse de jouissance, mais non rassasiée, — comme la courtisane antique, mais mue par un autre mobile, — ce fut encore en souriant à l'espérance...

Au réveil, sourires et espoir devaient se dissiper ensemble.

On surprend les sens, mais on ne surprend pas le cœur.

En quittant Georges, le lendemain matin, Brin-d'Amour se retrouvait ce qu'elle était la veille.

Adieu! lui avait dit Georges. Adieu! ma chère fille. . et, à présent, tu sais!.. soyons sages... il le faut... Nous ne nous reverrons plus que dans trois jours.

XXV

Malheur oblige. — Dernier coup de foudre.

Trois jours! trois jours sans voir une personne adorée, quand on sait qu'il ne dépend que de cette personne d'arriver près de vous, ou de vous appeler à elle! Trois jours à se dire : que fait-elle maintenant... pense-t-elle à moi... me trompe-t-elle?.. Trois jours de souffrance, enfin... c'est bien long!

Cependant Georges en avait ainsi ordonné, et Brin-d'Amour s'était inclinée devant la volonté de son amant, parce qu'elle comprenait bien que cette volonté était de fer et qu'elle se jugeait plus de force pour la subir que pour se révolter contre elle.

La première journée s'écoula assez facilement pour la lorette; — quand les yeux sont encore humides de baisers, les larmes y viennent moins vite; — mais la seconde fut plus rude.

Ces pauvres lorettes, filles chéries de l'oisiveté, qui, même heureuses, sont sans armes pour se défendre de

l'ennui, que peuvent-elles contre lui quand elles sont tristes !..

Ce jour-là, Brin-d'Amour se leva à midi.

Elle s'était éveillée, cependant, dès sept heures, mais elle se sentait plus fatiguée que la veille.

Le chagrin brise mille fois plus que le plaisir.

Elle se mit à sa toilette avec l'intention d'y dépenser au moins deux heures, mais elle se trouva laide, et elle renonça à vouloir se faire jolie.

D'ailleurs, à quoi bon, puisqu'elle ne devait *le* voir que le lendemain ?

On lui servit à déjeuner ; elle ne toucha à rien. Elle n'avait pas faim.

Elle essaya de lire, la lecture l'ennuya ; de broder, son ouvrage lui parut insipide.

Elle se coucha sur son divan et se prit à ne plus penser franchement qu'à Georges.

C'était encore la meilleure manière de se laisser vivre.

Elle atteignit de la sorte six heures du soir.

Le dîner l'attendait ; elle n'y fit guère plus honneur qu'au déjeuner.

Mais, en se levant de table, son visage semblait pourtant moins abattu.

C'est qu'elle venait d'imaginer un moyen de passer sa soirée.

Elle avait arrangé cela ainsi :

Elle prendrait une voiture qui la conduirait, en traversant la place Louvois, — afin qu'elle pût, au passage, saluer les fenêtres de Georges, — aux Tuileries. Elle se promènerait, jusqu'à la fermeture des grilles,

dans le jardin, elle reviendrait chez elle, après avoir jeté un second regard à la demeure de son amant.

Rien ne paraissait devoir s'opposer à l'exécution de ce plan de conduite, assez discrète d'ailleurs.

Brin-d'Amour s'habilla donc très-simplement; sa domestique lui alla chercher un coupé de remise; elle passa sous les fenêtres de Georges, — qui n'eurent pas l'air de s'apercevoir qu'elle les regardait, les ingrates! — ce qui la froissa même un peu, par parenthèse, — et elle arriva aux Tuileries.

— Vous m'attendrez, dit-elle au cocher du remise.

Ceci n'était pas une affaire de prodigalité de la part de la pauvre fille. Livrée aux fantaisies du chagrin, elle ne pouvait vraiment pas savoir si cela lui plairait de se promener plutôt cinq minutes que deux heures.

Le jour commençait à tomber; c'était l'heure où le jardin devient le plus agréable. Brin-d'Amour, son voile baissé, se dirigea du côté le plus solitaire, sous ces beaux marronniers qu'ont épargné, non par respect, mais par oubli, je pense, tant de révolutions.

Il faisait frais; au bout de quelque temps, Brin-d'Amour releva son voile, afin de jouir de l'air pur qui lui rafraichissait le visage.

Puis elle s'assit sur un banc de pierre.

Elle était alors dans l'allée qui longe la terrasse du bord de l'eau.

Dans cette même allée, où Brin-d'Amour venait déjà de passer à peu près une demi-heure, durant environ une demi-heure également s'était promené aussi, en se croisant parfois avec Brin-d'Amour, un homme, le

chapeau sur les yeux, la tête inclinée sur la poitrine, les deux mains dans les poches de son paletot.

Par hasard, au moment où Brin-d'Amour prenait place, en tournant le dos au château, sur le banc de pierre, l'homme aux mains dans les poches, tournant le dos, lui, aux Champs-Élysées, s'approchait de ce banc, avec l'intention de s'y reposer.

Il y avait certes de la place, à l'aise, pour deux sur le banc, et cependant, à l'aspect de celui qui osait vouloir le partager avec elle, à la vue de celle qui s'était permis de s'y asseoir avant lui, Brin-d'Amour laissa échapper un mouvement d'impatience... le monsieur ne put retenir un geste de contrariété.

Ils se regardèrent l'un l'autre, sans doute pour se reprocher mutuellement leur mutuelle importunité.

Et ils jetèrent à la fois une exclamation de surprise.

Le promeneur était Lucien Suard.

— Vous ici? seule, Suzanne! dit Lucien.

— Vous y êtes bien... seul aussi!.. Pourquoi n'y serais-je pas? repartit Brin-d'Amour.

Lucien se laissa tomber près de la lorette.

Son premier mouvement à elle alors fut de se lever pour s'éloigner.

— Eh bien! que faites-vous donc? reprit-il, vous vous enfuyez! vous ne voulez pas me parler?

Brin-d'Amour hésita.

La curiosité l'emporta en elle sur le dégoût; elle reprit sa place sur le banc.

— Qu'avez-vous à me dire, et que voulez-vous que je vous dise? reprit-elle; nous sommes pis que des

étrangers l'un pour l'autre, à présent nous sommes des ennemis.

— Des ennemis! répéta lentement Lucien, comme s'il eût cherché la signification de ces paroles.

Ah! s'écria-t-il après un silence, vous l'avez donc vue?.. *Elle* vous a tout appris?

— Et quand même je n'aurais pas à vous reprocher d'avoir été le premier instrument de la perte d'une honnête jeune fille, supposez-vous donc que je ne devrais pas considérer comme mon ennemi et accueillir en conséquence celui qui, — j'en ai la certitude, — n'a pas craint de recourir à une ignoble et infâme délation, plutôt pour assouvir son besoin de faire le mal que pour se venger de quelque offense imaginaire?

Lucien ne répondit pas.

— Cependant, je vous le jure, Monsieur, reprit Brin-d'Amour, si je vous hais, si je vous méprise aujourd'hui, c'est moins à cause de ce qui m'a frappée personnellement, par votre fait, que pour ce qui concerne ma pauvre Juliette.

Lucien tressaillit à ce nom.

— Vous pouviez me punir lâchement de m'être toujours montrée trop bonne envers vous, continua Brin-d'Amour, qui s'animait en parlant, vous aviez le droit d'être un ingrat et un lâche, et je m'attendais, je vous l'avoue, à vous voir tôt ou tard user de ce droit.

Mais ce qui vous était défendu, à vous plus qu'à tout autre, parce que, plus que tout autre, à défaut de cœur pour aimer ce qui est pur et beau, vous devriez avoir du moins l'intelligence de le respecter. Ce qui

vous était défendu, ce que je ne vous pardonnerai jamais, c'est...

— D'avoir aimé Juliette et de l'aimer encore, interrompit Lucien, d'une voix sourde... Oui, oui, vous aurez raison, Suzanne, de ne point me le pardonner!.. je ne me le pardonne pas moi-même!

Brin-d'Amour partit d'un éclat de rire moqueur.

— Avoir aimé!.. aimer encore!.. vous!.. vous!.. fit-elle, allons donc!

Lucien se tourna en face de Brin-d'Amour.

— Regardez-moi, Suzanne, lui-il.

Elle obéit machinalement.

Et elle recula, saisie d'un étonnement presque douloureux.

Lucien, en un mois, avait vieilli de dix ans; ses cheveux grisonnaient aux tempes; ses yeux, entourés d'un cercle de bistre, étaient ternes; deux rides avaient creusé le profond ravin de chaque côté de sa bouche molle et décolorée.

La colère de Brin-d'Amour s'évanouit.

Du moment que cet homme avait aimé et qu'il souffrait pour cet amour, elle ne se sentait plus la force de continuer à le haïr. Les malades et les amoureux sont les gens qui savent le mieux se comprendre entre eux.

— Vous le voyez, fit doucement Lucien, vous le voyez, n'est-ce pas Suzanne... je l'aimée, et je l'aime encore?

Oh! reprit-il, avec un geste désespéré, et elle ne m'aime plus, elle!..

Tenez, Suzanne, vous me disiez tout à l'heure, et

tout le monde le croit comme vous, que je n'ai pas de cœur. Moi-même, longtemps, bien longtemps, j'ai pu penser, comme tout le monde, comme vous, que j'étais construit autrement qu'un autre. Je faisais tout pour qu'on pensât cela de moi... pour le penser moi-même.

Dieu m'a prouvé cruellement que je n'étais qu'une misérable créature comme les autres... J'ai senti battre mon cœur, Suzanne, et je n'ai frissonné à ses tressaillements que lorsqu'il n'y avait plus là, près de moi, une main chérie pour les comprimer !

Et c'était justice !

Car vous saurez tout Suzanne. Elle m'a aimé, elle aussi, cette pauvre enfant ! Et quand elle m'aimait, moi, triste sot que j'étais, je me riais d'elle, je la repoussais presque du pied !

Elle eût peut-être passé sa vie avec moi.

Et je ne l'ai pas voulu !

Lucien s'arrêta ; une larme brûlante oscillait au bord de sa paupière

Brin-d'Amour l'écoutait, pâle, émue, attérée.

— Et maintenant, poursuivit-il, après un silence, maintenant... — oh ! oui ! Dieu m'a bien puni ! — elle fait plus que de ne plus m'aimer... elle passe devant moi avec indifférence... je lui ai appris l'égoïsme... oh ! elle a profité de la leçon ! . — Sans un souvenir pour moi et sans tendresse pour son nouvel amant... — elle ne l'aime pas non plus, lui, j'en suis sûr .. — elle n'est occupée que d'un seul but : le plaisir. D'Estorg est riche, jeune ; tant qu'il satisfera ses sens et ses besoins, elle le gardera ; du jour où il se montrera

plus froid ou moins généreux, elle l'abandonnera pour en prendre un autre.

Tout ce que je vous dis là, je ne l'invente point, Suzanne, je le tiens d'elle... d'elle! entendez-vous? C'est elle qui s'est ainsi dévoilée à mes yeux, quelques jours après notre séparation, dans une soirée où je la rencontrai... et cela gaiement, du ton le plus naturel, comme si, pendant qu'elle osait s'exprimer ainsi devant moi, je n'eusse pas envie, par fois, dévoré d'amour et de rage, de la tuer de mes mains, afin de la faire taire!

Mais elle ne croyait pas avoir à se cacher de moi.

— Vous êtes un bon maître, Lucien, me disait-elle encore alors en souriant... avec vous, on apprend bien vite que l'amour est une duperie.

Je serai une de vos meilleures élèves!..

Lucien s'arrêta de nouveau; sa voix devenait rauque et sifflante.

Brin-d'Amour prenait de plus en plus en pitié ce malheureux.

— Mais, lui dit-elle, Lucien, pourquoi, si vous souffrez tant, n'avoir pas essayé de distraire votre douleur? Quittez Paris, voyagez .. Peut-être...

— Quitter Paris!.. voyager!.. ne plus la voir!.. est-ce que cela me serait possible? interrompit brusquement Lucien. Oh! ma bonne Suzanne, on s'aperçoit bien que vous êtes toujours heurense avec Georges, vous!.. Qu'il vous abandonne jamais, et que vous l'aimiez encore, et vous verrez si vous serez si courageuse que de vous dire alors :

Ma foi ! il faut l'oublier à mon tour .. eh bien ! oublions-le !

Brin-d'Amour posa une main tremblante sur l'épaule de Lucien. Sans doute il devait ignorer ce qu'elle souffrait aussi, elle, depuis deux jours, mais ces prédictions n'en avaient pas moins quelque chose de fatal qui la glaça.

Lucien ne comprit pas ce mouvement ; et puis la nuit qui arrivait l'empêcha de remarquer l'effet qu'il avait produit sur la lorette.

Les deux délaissés gardèrent quelques instants le silence, s'oubliant l'un l'autre, chacun d'eux entraîné par ses propres réflexions.

Enfin Lucien se leva.

— Elle va ce soir à l'Opéra, dit-il, il se fait tard, et il faut que je sois là pour la voir arriver.

Adieu, Suzanne.

Il lui tendit la main, elle lui donna la sienne.

— Adieu, Suzanne, reprit-il, je me suis mal conduit envers vous, je vous en demande pardon.

Pardonnez-moi, allez !

La vengeance que vous auriez pu imaginer la plus terrible contre moi n'aurait pas pu approcher de ce que le sort m'a réservé.

Figurez-vous donc que vous êtes vengée.

Et, je vous le répète, pardonnez-moi ! Que, lorsque je vous rencontrerai, je puisse du moins, moi qui suis méprisé même de ma mère et de ma sœur, pleurer devant vous... et, comme maintenant, vous serrer la main.

— Je vous pardonne, s'écria vivement Suzanne, et

je ferai plus... je prierai Dieu pour vous!.. Qui sait!.. Peut-être un jour, Juliette, touchée de votre désespoir...

Un rire amer s'échappa des lèvres de Lucien.

— Merci, dit-il, et adieu.

Et il s'éloigna rapidement.

Brin-d'Amour le suivit des yeux. Quand il eut disparu, elle prit à son tour le chemin de la grille du jardin devant laquelle l'attendait sa voiture.

La rencontre imprévue de Lucien, ses confidences, sa douleur, avaient bouleversé la lorette; elle se sentait plus découragée qu'en sortant de chez elle; elle était énervée; elle étouffait.

L'idée de remonter en voiture, pour retourner à sa demeure, lui déplut; elle paya le cocher et s'en alla à pied.

Elle traversa le Palais-Royal, — ou National, comme il vous conviendra, — et gagna la rue Richelieu.

La place Louvois n'avait pas changé de physionomie; les trois fenêtres de Georges étaient toujours au quatrième de la maison numéro 2.

Brin-d'Amour s'arrêta pour contempler la maison et les fenêtres.

Nulle lumière n'y paraissait.

— Si je m'informais s'il est chez lui? pensa-t-elle. Non! non! se dit-elle en souriant, je dois le voir demain... attendons! Il m'a bien reçu avant-hier... il me recevrait peut-être mal ce soir!

Néanmoins, ce fut avec beaucoup de peine qu'elle se décida à passer devant la porte du numéro 2. Il lui semblait toujours qu'il était impossible, que, tandis

qu'elle se tenait là, Georges ne sortît pas de chez lui où n'y rentrât point.

Enfin, elle se remit en route.

Il était environ neuf heures et demie quand elle arriva chez elle.

Comme elle sonnait, elle entendit que sa domestique accourait ouvrir avec une précipitation inaccoutumée.

Elle eut une effroyable palpitation d'espérance.

A la vue de sa maîtresse, la bonne parut enchantée.

— Mais, arrivez donc, Madame ! fit-elle à voix basse, Monsieur est là qui vous attend depuis près d'une heure.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Brin-d'Amour en s'élançant vers sa chambre à coucher.

Georges était là, en effet, depuis près d'une heure.

Il feuilletait un livre qu'il jeta, en se levant, à l'approche de Brin-d'Amour.

— Tu m'as attendue ! balbutia-t-elle, — car la joie l'empêchait de parler. — Tu m'as attendue, mon ami! . oh !.. que je suis désolée !..

Et elle voulut se jeter à son cou.

Mais Georges étendit la main en avant et la repoussa...

Elle le regarda avec terreur.

Il était froid et sévère. Il avait les sourcils froncés, la bouche plissée par un rictus dédaigneux.

— Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il ! fit Brin-d'Amour, clouée à sa place par ce regard, par ce geste, par ce maintien.

— Il y a, repartit Georges, en accentuant chaque

syllabe, il y a, Madame, que je suis venu chez vous ce soir, que je vous attends depuis une heure, pour vous dire un éternel adieu.

— Un éternel adieu, répéta Brin-d'Amour, *Madame*... Oh! mais... qu'as-tu donc... Georges?.. que t'ai-je fait... Allons! je suis folle, n'est-ce pas?.. tu ne m'as pas dit cela?

Georges prit son chapeau. Mi-amour-propre froissé, mi-reste de tendresse brisée, mi-résolution d'en finir avec une liaison qui le gênait, il était décidé à brusquer les choses; d'ailleurs, il avait un motif d'en agir ainsi... et puis il attendait, depuis une heure, Brin-d'Amour... et l'on ne se figure pas jusqu'à quelles barbaries peut se porter un amant qui a attendu une heure sa maîtresse.

Brin-d'Amour ne bougea pas... elle n'en avait pas la force.

Ce fut Georges qui s'approcha d'elle.

— Où êtes-vous allée avant-hier au soir? fit-il lentement.

Brin-d'Amour chercha dans sa tête... En vérité, elle ne se souvenait pas!.. La pauvre fille devant son amant, menaçant et glacial comme la statue du commandeur, avait bien autre chose à faire que de se rappeler cette misérable soirée où elle avait été s'ennuyer malgré elle.

Georges prit le silence de l'égarement pour celui d'une conscience coupable.

— Vous ne vous rappelez pas!.. continua-t-il d'un ton railleur. Eh bien! je vais aider votre mé-

moire... Vous êtes allée en soirée chez le comte de Simiane.

Brin-d'Amour rougit jusqu'à la racine des cheveux ; car ce qu'elle se rappela, surtout alors, c'est que, l'avant-veille, elle avait menti à Georges.

— Je suis allée, en effet, à cette soirée, murmura-t-elle.

— Vous l'avouez ! s'écria Georges, c'est bien heureux... vous l'avouez !..

Ah !.. vous m'adorez, et le jour même où je vous dis, non pas que je vous aime moins, mais que, dans notre intérêt, à tous deux, nous devons nous séparer un peu, vous courez en soirée... rire... danser... vous chercher un nouvel amant, sans doute !..

Un jet de flamme jaillit du regard de Brin-d'Amour.

— Georges ! s'écria-t-elle.

Mais Georges était en proie à la plus mauvaise colère : la colère préméditée ; il ne remarqua pas l'éclair que lui avait lancé sa maîtresse, et il s'irrita davantage à son appel.

— Ah ! vous allez au bal ! reprit-il, et vous osez ensuite, dans votre toilette encore imprégnée des parfums de ce bal, vous présenter chez moi !.. Et vous avez l'impudeur de me dire que c'est pour moi que vous vous êtes faite belle !

— Georges ! écoute-moi ! murmura Brin-d'Amour.

— Je ne veux pas vous écouter ! je n'ai rien à entendre de vous ! continua Georges.

Je vous le répète, je suis venu vous adresser un adieu éternel...

Adieu donc.

Je pars avec un remords : celui de vous avoir aimée.

Brin-d'Amour voulut mettre sa main sur la bouche de son amant... il se rejeta en arrière.

Cependant, il n'en avait pas encore terminé avec sa colère.

— Je pars, reprit-il, avec la persuasion que vous ne valez pas mieux que vos pareilles...

Je pars, en vous disant que vous m'avez menti et que vous n'êtes qu'une...

Georges n'acheva pas.

A son tour Brin-d'Amour s'était dressée devant lui, toujours pâle, mais tellement belle de fierté et de résolution, que le mot qu'il allait prononcer se glaça, malgré lui, à cette vue, sur ses lèvres!

Elle dirigea sa main vers la porte.

— Adieu! fit elle.

Il la contempla encore une seconde... il hésita...

Il venait de comprendre qu'il avait été trop loin... qu'il avait offensé cette femme... et qu'elle ne devait rien avoir à se reprocher.

S'il l'eût aimée, il se fût jeté à ce moment aux genoux de sa maîtresse.

Mais il ne l'aimait pas.

Sa stupéfaction passée, devant la noble contenance de la lorette, il se sentait froissé du geste dont elle avait accompagné son mot : Adieu!

Ce geste et ce mot signifiaient : Sortez!

Il voulut se venger de ce geste.

Il salua ironiquement Brin-d'Amour...

Mais ce fut tout ce qu'il put trouver de plus cruel.

— Adieu! répéta-t-il encore.

Et il s'éloigna.

XXVI

Louise et son frère.

Octobre était revenu, et, avec octobre, revenaient les journées pluvieuses et froides, les longues soirées. L'hiver approchait ; l'hiver, la saison des plaisirs pour les élus de ce monde, l'époque la plus triste pour les malheureux, qui n'ont même plus alors, afin de se remettre un peu le cœur, quand ils le sentent trop brisé, un rayon de ce beau soleil que Dieu fait, en été, briller pour les pauvres comme pour les riches.

C'était un soir ; un brouillard épais pesait sur Paris, réduisant presque les réverbères à l'état de veilleuses... faisant glisser les piétons sur les trottoirs boueux.

Dans une maison de pauvre apparence du faubourg Saint-Denis, une femme gravissait lentement un escalier, s'appuyant, d'une main, sur la rampe humide, de l'autre, tenant une petite boîte à lait, à moitié pleine.

Déjà deux, puis trois, puis quatre étages avaient été gravis par cette femme, et cependant elle montait toujours...

C'est qu'elle habitait au sixième ... tout aussi haut qu'il était possible d'habiter... dans cette maison... — Je n'ignore pas qu'il existe à Paris des maisons à huit étages. Avec le temps, j'espère bien qu'on ne s'en tiendra pas là et que les propriétaires ne reculeront pas devant trente ou quarante marches de plus. Seulement, alors, je crois qu'ils feront bien de munir leurs propriétés d'un système, plus ou moins ingénieux, pour hisser leurs locataires *supérieurs*.

Notre femme à la boîte à lait montait donc toujours, — quoique de plus en plus lentement, comme une personne qui accomplit un travail pénible...

Cependant elle avait à peu près atteint le terme de son ascension... Quelques marches encore et elle se trouvait au palier du sixième étage... lorsqu'elle s'arrêta subitement.

Sa main droite quitta la rampe pour se porter à son front...

La boîte à lait s'échappa de sa main gauche. .

Elle poussa un léger gémissement, oscilla sur elle-même.

Elle allait tomber à la renverse, se tuer, peut-être.

— Mon Dieu! bégaya-t-elle en fermant les yeux.

— Mon Dieu! répéta une voix derrière elle.

Et deux petits bras faibles, mais résolus, retinrent la pauvre femme.

Ce secours inespéré la ranima.

— Du courage!.. Essayez de monter encore, continua la voix à son oreille.

Ne craignez rien, nous ne vous quitterons pas, firent les petits bras autour de sa taille.

Quelques secondes après, la femme et l'enfant, — car c'était un enfant, une petite fille d'une douzaine d'années, qui était venue ainsi à son secours, — étaient dans une chambre éclairée par une lampe de cuivre; la femme, couchée évanouie sur un lit, l'enfant, debout près d'elle, la considérant avec inquiétude.

L'évanouissement fut long. La petite fille n'épargna point ses soins pourtant pour qu'il cessât. Vinaigre, eau de Cologne, eau fraîche, tout ce qu'elle put trouver autour d'elle, tout ce dont il est utile de se servir en pareille occasion, elle l'employa pour rappeler la malade à la vie.

Enfin, cette dernière r'ouvrit les yeux. D'abord son regard se promena vaguement autour d'elle, puis il s'arrêta sur l'enfant.

Figurez-vous une petite tête fraîche, aux traits fins et réguliers, à la physionomie douce et intelligente, et vous aurez le portrait de cette jolie créature.

La malade lui sourit doucement comme si elle eût aperçu un ange à ses côtés.

— Merci, chère enfant, fit-elle en lui tendant la main, merci! Vous m'avez sauvée, sans vous, je me tuais.

La petite fille porta à ses lèvres la main qu'on lui donnait.

— Et ç'aurait été bien malheureux, repartit-elle, vous êtes si belle, Madame!

La femme sourit d'un pâle sourire.

— Vous avez eu un étourdissement, n'est-ce pas? continua l'enfant. Je vous voyais monter si lentement devant moi, que, je ne sais pourquoi, j'avais peur pour vous, et bien m'en a pris.

Et tout votre lait qui est perdu!

Mais quand vous vous trouverez tout à fait mieux, j'irai vous en chercher d'autre, entendez-vous?

La femme secoua la tête.

— Mieux! murmura-t-elle.

Elle reprit en s'adressant à la petite fille :

— Vous êtes donc ma voisine?

— Oui, Madame; j'habite avec mon frère sur le carré, en face de vous. Oh! je vous ai déjà rencontrée plusieurs fois, quoiqu'il n'y ait pas longtemps que vous ayez emménagé dans cette maison.

— Vraiment! Et comment vous nommez-vous, chère petite?

— Louise, Madame. Mon frère est commissionnaire; il s'appelle Jacques Faynot.

— Et vous, Madame, quel est votre nom?

A cette question, proférée avec l'accent d'une innocente curiosité, la femme sourit de nouveau.

— Suzanne, répondit-elle.

— Suzanne, reprit l'enfant Ah! il est plus joli que le mien, ce nom-là! Suzanne!.. J'ai une tante au pays qui s'appelle comme vous, et qui est presque aussi belle que vous.

C'est drôle, hein?

Eh bien! madame Suzanne, si vous voulez, je

vais vous aider à vous déshabiller, parce que vous êtes bien pâle?

Est-ce que vous avez mal quelque part?

Suzanne répondit par un signe de tête affirmatif.

— Vraiment! continua la petite fille, et où cela donc?

— Ici, repartit Suzanne en posant sa main sur sa poitrine.

— Et vous souffrez beaucoup?

— Beaucoup, depuis quelques instants surtout.

— Oh! et moi qui vous fais causer; vilaine que je suis! Vite! vite! déshabillez-vous, couchez-vous, ensuite je courrai chez le médecin, si vous voulez.

La malade, aidée par l'enfant, se débarrassa de ses vêtements.

Tout en s'occupant de ce soin, qui n'était pas sans quelque difficulté, vu son état de faiblesse, elle ne quittait pas des yeux celle qui lui montrait tant d'intérêt d'une façon au-dessus de son âge.

— Mais si votre frère avait besoin de vous, mon enfant? lui dit-elle en se mettant au lit.

— Oh! il n'est pas ici. Il ne doit revenir que sur les huit heures; il avait une course extraordinaire, ce soir; il m'a prévenue, et il n'est pas encore huit heures. Il n'y a que le souper après lequel il attendra peut-être en rentrant, mais quand il saura ce qui m'a retardée...

— Non, non, je ne veux pas qu'à cause de moi... je me sens mieux... et...

Comme pour donner un démenti à ses paroles, un spasme nerveux interrompit à ce moment la malade.

Louise se pencha sur elle.

— De l'air!.. de l'air!.. murmura Suzanne, j'étouffe!..

L'enfant se précipita vers la fenêtre de la chambre et l'ouvrit toute grande.

Puis elle revint aussi vite près du lit.

Et, à sa grande épouvante, cette fois, — car elle comprenait maintenant que ce ne pouvait plus être la suite d'un simple étourdissement, — elle revit la malheureuse femme de nouveau inanimée.

La pauvre petite fille demeurait immobile, atterrée, ne sachant que faire.

Des pas résonnèrent dans l'escalier.

— Ah!.. mon frère!.. s'écria-t-elle.

Et elle s'élança hors de la chambre.

Son espoir ne devait pas être trompé! c'était bien son frère qui montait.

— Jacques! Jacques! viens vite! lui cria-t-elle, il y a ici une dame qui est bien mal.

Le commissionnaire gravit quatre à quatre l'étage qui le séparait encore de sa sœur.

La petite fille était revenue près du lit de Suzanne toujours évanouie.

Jacques entra à son tour dans la chambre.

— Qu'est-ce donc que cette dame? qu'a-t-elle? fit-il.

Il s'approcha du lit.

Et, tout aussitôt, au premier coup d'œil jeté sur la femme évanouie, il pâlit affreusement et poussa un grand cri.

Suzanne! cette femme qui habitait un sixième étage d'une maison du faubourg Saint-Denis...

Cette femme seule et mourante, dans une petite chambre pauvrement meublée..

C'était Brin-d'Amour!.. Jacques venait de la reconnaître.

Jacques, le commissionnaire auquel, huit mois auparavant, Brin-d'Amour, assise dans son élégante chambre à coucher, offrait de l'or pour espionner son amant.

Cependant, comment Brin-d'Amour en était-elle arrivée là?

Comment?

Avez-vous jamais souffert, lecteur? Lectrice, connaissez-vous le chagrin?

Et je ne parle pas seulement ici des douleurs amoureuses. Le malheur a plus d'une corde à son arc, hélas! pour frapper la pauvre espèce humaine.

Or, n'est-il pas vrai que, quand vous pleuriez une amitié perdue, peut-être, sinon une maîtresse infidèle, un frère, un père au tombeau, sinon un amant mort dans vos bras ou parti loin de vous, n'est-il pas vrai qu'il vous a pris, au milieu de vos larmes, un besoin de solitude, une horreur de la société, un dégoût de la vie invincibles? Ce sentiment d'atonie, de faiblesse, de désespoir, a duré plus ou moins en vous, selon votre caractère, votre tempérament, vos habitudes, mais, enfin, vous l'avez éprouvé; et s'il ne doit plus jamais vous ressaisir l'âme, — ce dont je prie Dieu pour vous. — du moins vous en avez assez gardé le souvenir pour comprendre et plaindre ceux qu'on vous montrera courbés, brisés sous ses étreintes.

Eh bien! ce besoin de solitude, cette horreur du

monde, ce dégoût de la vie, Brin-d'Amour avait ressenti tout cela à la suite de l'abandon de Georges.

Seulement, moins heureuse que la plupart des femmes, — chez lesquelles, quoiqu'on dise, la douleur a moins de prise que chez les hommes, — elle s'était si longtemps et si avidement nourrie de son désespoir, elle avait repoussé avec tant d'énergie les secours de la consolation qui apaise, de la distraction qui endort, de l'oubli qui guérit, que la mort, qu'elle ne voulait pas aller chercher, sans doute, mais qu'elle appelait tout bas, avait fini par l'entendre et lui sourire de loin.

Les sourires de la mort, c'est la maladie, c'est la misère !

Brin-d'Amour, on le sait, ne possédait plus guère de ressources sur les derniers temps de sa liaison avec Georges.

Un mois après le cruel dénouement de cette liaison, elle avait renvoyé sa domestique qu'elle ne pouvait plus payer.

Un mois plus tard, atteinte alors d'une affection de langueur, elle avait vendu la plus grande partie de son mobilier, et elle était venue se cacher au sixième étage de cette maison du faubourg Saint-Denis où nous la retrouvons aujourd'hui.

Et elle s'éteignait là, seule, calme, résignée, attendant que le dernier moment arrivât pour écrire à ceux qui l'aimaient encore, — à sa mère, à son père, — parce qu'elle avait peur que ceux qui l'aimaient encore n'essayassent de la sauver...

Et qu'elle ne voulait pas qu'on la sauvât.

. . . .

Jacques, le commissionnaire, considérait, immobile, en silence, Brin-d'Amour évanouie.

La petite Louise regardait son frère, elle, surprise du cri qu'il avait poussé à la vue de la malade, effrayée de l'émotion avec laquelle il continuait d'arrêter ses yeux sur elle.

Le visage de Brin-d'Amour, éclairé par la faible lueur de la lampe, posée sur la cheminée, était d'une pâleur mate ; ses lèvres étaient minces et serrées ; ses yeux clos, rentrés sous leurs orbites.

Elle semblait déjà morte.

Le long des joues de Jacques, presque aussi pâles que celles de Brin-d'Amour, deux larmes coulaient lentement.

Louise pleurait de voir pleurer son frère.

. . . .

Tout à coup, Jacques frappa violemment du pied.

Si violemment!.. que Louise en recula... s'imaginant que son frère devenait fou.

Mais il ne devenait pas fou, au contraire, il recouvrait toute sa raison égarée un instant...

— Misérable que je suis! s'écria-t-il. Elle se meurt, et je reste là sans songer à la secourir!

Ne bouge pas d'ici, Louise! Attends-moi... je vais chercher un médecin, entends-tu?..

Mais ne bouge pas, je t'en supplie!..

Mets la main sur son cœur, le sens-tu battre?

L'enfant obéit... Ses petits doigts allèrent douce-

ment se poser sur la poitrine amaigrie de Brin-d'Amour.

— Il bat, fit-elle.

— Merci, mon Dieu ! murmura Jacques.

Attends-moi, Louise, veille bien, et n'aie pas peur ! reprit-il, elle n'est pas morte, elle ne mourra pas !..

Oh ! il ne faut pas qu'elle meure !

Et il disparut.

XXVII

Convalescence d'un cœur.

Pendant douze jours Brin-d'Amour fut entre la vie et la mort.

Pendant douze jours, en proie aux tortures d'une affection cérébrale et d'une inflammation de poitrine tout à la fois, elle demeura comme morte intellectuellement, déjà, sinon physiquement, se plaignant de son mal, sans en avoir la conscience, recevant des soins empressés, continuels, attentifs, sans un regard ou une pensée de reconnaissance pour ceux dont tous les efforts tendaient ainsi à la sauver.

Mais ces douze jours passés, la maladie diminua d'intensité.

Le médecin auquel Jacques avait confié l'existence de Brin-d'Amour, — un homme d'un grand talent, d'ailleurs, et déjà célèbre, quoique jeune encore, — le médecin répondit enfin à Jacques de cette existence.

Et, un matin, comme sortant d'un long et pénible

sommeil, Brin-d'Amour recouvra tout doucement sa raison.

On lui avait tant tiré de sang, cependant, la fièvre l'avait si longtemps consumée, elle était si faible, que tout en promenant autour d'elle son regard, dégagé du voile qui, la veille encore, l'obscurcissait, elle eut peine à coudre une idée à une autre dans son cerveau, et plus encore à formuler ses idées.

Elle reconnaissait bien l'endroit où elle se trouvait; son lit, ses quelques meubles, sa pendule, vestiges opulents de son ancienne opulence, étonnés de leur présence dans cette mansarde, certain portrait appendu au-dessus de la cheminée, lui disaient le présent en lui rappelant le passé.

Une petite fille assise près de son chevet, travaillait à un ouvrage de broderie...

Brin-d'Amour reconnut aussi cette enfant... c'était celle qui l'avait si généreusement secourue le jour où elle avait failli, en se tuant dans l'escalier, éviter à la maladie la peine de la faire souffrir !..

Mais il y avait encore dans la chambre, — à gauche, près de la fenêtre, lisant, debout, un journal, — puis, à droite, près de la cheminée, accroupie et veillant sur un liquide qui bouillait devant le feu, — un homme, une femme, au visage desquels Brin-d'Amour ne pouvait attacher un nom.

A travers les cils de sa paupière entr'ouverte, la malade considérait cet homme et cette femme inconnus, se demandant ce qu'ils faisaient là et comment ils y étaient venus.

A ce moment, la femme accroupie près du feu se

tourna ; elle tenait à la main une tasse dans laquelle elle versait la tisane arrivée à son point voulu de préparation.

L'enfant se leva pour prendre la tasse.

L'homme qui lisait jeta son journal et regarda l'enfant.

— Ce n'est pas trop chaud, n'est-ce pas ? prends garde ! dit-il.

— Mais non ! c'est bien ! fit gaiement la petite Louise.

Et elle s'avança vers la malade.

Brin-d'Amour ouvrit ses yeux tout grands.

— Ah ! mon Dieu ! murmura l'enfant, à cet aspect... Mais regarde donc, frère... on dirait que madame Suzanne me voit !

Jacques et la femme, — une vieille et excellente garde qui n'avait pas quitté Brin-d'Amour depuis sa maladie, — accoururent près du lit...

— Oui, je vous vois, Louise, et je vous remercie, dit Brin-d'Amour avec un doux sourire à la petite fille, c'est donc vous qui m'avez soignée ?.. J'ai été bien mal n'est-ce pas ?..

Louise allait répondre.

Jacques, dont le visage était resplendissant de joie, saisit le bras de sa sœur en lui disant :

— Tu sais ! il ne faut pas qu'elle parle !

L'enfant rassura son frère par un regard, et se penchant vers Brin-d'Amour :

— Oui, vous avez été très-mal ! repartit-elle, mais vous êtes sauvée maintenant ! Cependant, je veux que vous vous montriez bien raisonnable, bien sage !.. Buvez ceci... et dormez encore un peu...

Plus tard... ce soir... nous causerons, entendez-vous?

Brin-d'Amour ne répliqua point.

Les malades sont les gens les plus obéissants du monde, quand ils n'en sont pas les plus entêtés.

Brin-d'Amour avait bu à petites gorgées la tasse de tisane qu'on avait portée à ses lèvres.

Une bienfaisante chaleur s'était emparée de tout son être.

Sans se rendre compte de ce qui le provoquait, elle éprouvait un sentiment de bien-être indicible.

C'était la première fois, depuis bien longtemps, qu'elle se sentait vivre.

Et, à cet instant, entourée de personnes qui paraissaient heureuses à ses côtés; ses yeux fixés, surtout, sur les yeux de cette charmante petite fille qui lui souriait avec tendresse, en arrangeant d'une main légère ses oreillers sous sa tête, il lui semblait qu'il était si bon de vivre!

Ses paupières se refermèrent.

Elle s'endormit.

. . . .

Quand elle se réveilla, c'était le soir.

La lampe éclairait la chambre.

La petite Louise était seule près de son lit.

Brin-d'Amour, qui avait déjà, le matin, renoué ses relations avec la vie mentale, ne voulait pas en rester là de sa résurrection.

— Louise! appela-t-elle.

L'enfant se leva vivement.

— Ah! vous ne dormez plus, madame Suzanne,

fit-elle, mais vous vous sentez bien, n'est-il pas vrai?

— Très-bien.

— Bon! alors nous allons boire encore une tasse de tisane, et puis...

— Et puis nous causerons un peu... tu me l'as promis...

— Ah! vous vous souvenez... Voyez-vous ça... Eh bien! oui, nous causerons, mais un tout petit peu, car le médecin recommande toujours que vous soyez calme

— Il faut pourtant que je sache ce qui s'est passé, combien de temps j'ai été malade, par exemple, et que je puisse te remercier, chère enfant, toi et ton frère, de ce que vous avez fait pour moi... car c'est ton frère qui était ici ce matin?

— Oui, Madame.

— Et cette femme que j'ai vue encore?

— C'est madame Benoît, une garde qui veillait près de vous la nuit, parce que, vous concevez... j'aurais bien voulu rester sans cesse, moi! mais je ne suis pas encore assez grande; mon frère m'avait laissé seulement les journées.

Brin-d'Amour tendit la main à Louise.

— Cher ange! fit-elle. Et depuis combien de temps suis-je au lit?

— Depuis douze jours.

— Douze jours!.. et... est-ce que l'on a eu peur pour moi?

— Je le crois bien! Mon frère avait amené un médecin... un bon médecin, allez!.. — mon frère disait qu'il n'y avait rien d'assez bon pour vous; — et dès

le premier instant qu'il vous a vue, le docteur a secoué la tête en fronçant le sourcil si fort, que mon frère et moi nous en restions tout attristés.

Cependant il nous a un peu consolés alors.

— Ça ne sera rien, a-t-il dit, il n'est pas trop tard.

Et il nous a demandé qui vous étiez, ce que vous faisiez.

Moi, dam! je ne savais trop que dire là-dessus.

Mais mon frère était plus savant, à ce qu'il paraît, que moi. Il a parlé longtemps bas au docteur, qui lui répondait de même.

Enfin, madame Benoît est arrivée; elle a été chercher des potions, des sirops, des sangsues.

Oh! vous en a-t-elle mis, mon Dieu, des sangsues! madame Benoît!

Ah! dam! ces quarts d'heure-là, je l'avoue, j'étais contente de ne pas être seule. C'est plus fort que moi, je ne peux pas toucher à ces vilaines petites bêtes!

— Mais ces médicaments, ces sangsues, cette garde, ont dû coûter beaucoup d'argent, interrompit Brin-d'Amour.

— Eh bien! quand cela serait? Est-ce que vous croyez que cela nous aurait empêchés d'avoir soin de vous? D'ailleurs, mon frère n'est pas pauvre, allez! il en a de l'argent, il en gagne beaucoup!

— Beaucoup!.. Un commissionnaire! pensa Brin-d'Amour.

Et, se rappelant les paroles de l'enfant :

— Et tu dis que ton frère me connaissait?

— Je dis... je ne dis rien... je ne sais pas, moi... je présume. , repartit Louise, qui paraissait contrariée

de s'être trop avancée et décidée à plus de discrétion. Quand Jacques viendra ce soir, vous lui demanderez cela vous-même.

— Tu te fâches, Louise?

— Me fâcher après vous! reprit l'enfant en portant à ses lèvres la main de Brin-d'Amour, oh! vous ne le pensez pas, dites?

Mais c'est que vous causez trop, aussi, et que vous me faites trop causer.

— Je me tais, dit Brin-d'Amour, jusqu'à ce que ton frère arrive. Es-tu contente?

— A la bonne heure! oui! comme cela, je ne vous gronderai plus.

Brin-d'Amour gardait en effet le silence, mais son esprit ne pouvait demeurer en repos.

Ce qui l'étonnait, ce n'était pas que des étrangers eussent pris autant de soin d'elle que si elle eût été de leur famille. La pitié, la bienfaisance sont des vertus plus communes qu'on ne croit, surtout dans le peuple, le vrai peuple... Brin-d'Amour le savait.

Mais elle était connue de Jacques... il avait donné des renseignements sur elle au médecin.

Voilà ce dont elle était passablement intriguée.

— Jacques... un commissionnaire!.. répétait-elle en elle-même.

Et elle cherchait à se rappeler les traits de cet homme, mais elle ne l'avait aperçu qu'un instant le matin, et sa mémoire était rebelle.

Cependant, en fouillant ainsi dans le passé, en remuant les cendres de sa vie, Brin-d'Amour avait évoqué bien des images.

Georges, tout naturellement, était apparu le premier devant elle.

— J'ai manqué de mourir, se disait-elle, et il n'est pas accouru ! Oh ! s'il m'eût aimée encore un peu, il eût tout deviné !

Un soupir s'échappa de la poitrine de Brin-d'Amour, mais ce soupir n'était que triste. L'amertume et le désespoir avaient abandonné l'âme de la lorette... On s'instruit en souffrant.

Le baron de Fresne, d'Estorg, Lucien Suard, Juliette, Miette elle-même, étaient venus à leur tour passer devant Brin-d'Amour, et pour chacun d'eux aussi elle avait eu, soit un salut d'indifférence, soit un mot d'amitié et de consolation, un regard de chagrin, un souvenir ou un regret.

Elle se trouvait encore auprès de Miette, elle causait avec cette bonne fille, elle l'écoutait lui donner des conseils... elle la voyait lui disant adieu en pleurant...

Tout à coup elle poussa une exclamation d'étonnement...

Sa rêverie avait cessé... Miette n'était plus près d'elle, mais, en face de son lit, dans sa chambre, revêtu d'une veste et d'un pantalon de velours bleu, une casquette à la main, se tenait réellement, les yeux tournés de son côté, un homme qu'elle reconnaissait !

Jacques, — car c'était lui, en effet, qui entrait à ce moment près de la malade, — parut effrayé de la manière dont elle le considérait.

Il allait s'adresser à sa sœur pour lui demander si c'était que madame Suzanne, — comme on l'appelait là, — se trouvait moins bien.

Mais Brin-d'Amour fit un signe de la main.

— Ah ! vous ici ! monsieur Jacques, dit-elle gaiement ; approchez-vous donc, je vous prie. Votre sœur m'a permis de vous adresser quelques mots quand vous rentreriez.

Jacques, non plus effrayé maintenant, mais interdit, s'avança vers Brin-d'Amour.

— Oh ! ça, c'est vrai, disait la petite Louise, je me suis engagée près de madame Suzanne à la laisser causer avec toi à ton retour.

— Madame a besoin de moi ? balbutia Jacques, qui n'osait plus regarder la jeune femme.

— Besoin de vos services, non ! repartit Brin-d'Amour... mais de vous remercier, oui !

Est-ce que cela vous semble surprenant que je vous remercie, après ce que vous avez fait pour moi ?

Jacques essayait de se remettre.

— Mais... Madame était seule, souffrante, reprit-il, il n'y avait rien que de bien naturel à ne pas l'abandonner dans cette situation.

Tout le monde se serait conduit comme moi en pareille occasion.

— Vous croyez ?

Brin-d'Amour s'arrêta sur ce mot.. Elle observait Jacques.

Je ne sais si on se le rappelle, mais Jacques était un beau garçon, à la physionomie franche et ouverte.

Brin-d'Amour regardait donc Jacques.

Il était un peu pâle, un peu troublé.

D'instinct, Brin-d'Amour, sans les comprendre, se plaisait à contempler ce trouble... cette pâleur...

Enfin, n'entendant plus rien, Jacques se hasarda à se tourner vers Brin-d'Amour...

Et de pâle, il devint pourpre, et un frisson le parcourut tout entier..

Les doigts effilés de la lorette s'étaient emparés de sa main vigoureuse ..

Il s'affaisa sur lui-même, comme s'il eût été courbé par l'étreinte d'un hercule ..

Sa tête toucha presque celle de Brin-d'Amour...

Ces mots glissèrent dans son oreille :

— Vous saviez qui j'étais, Jacques, et vous avez permis que votre sœur restât à mes côtés... Merci... Jacques .. pour cela, merci !..

Jacques eut un éblouissement.

Un instant encore et son secret lui échappait...

Car Jacques avait un secret dans lequel Brin-d'Amour tenait une grande place. . un secret que vous avez deviné... sans doute!

Encore un instant et, oubliant que sa sœur était là et que Brin-d'Amour était toujours malade, il tombait à genoux devant le lit ..

Par bonheur, — et je dis : par bonheur, parce que Brin-d'Amour ne pouvait être encore préparée à une telle confidence.. — Par bonheur donc, du bruit se fit attendre à la porte... C'était le médecin qui arrivait.

Brin-d'Amour quitta la main de Jacques.

Et Jacques bondit à l'autre bout de la chambre.

XXVIII

Comment le cœur se réveille quelquefois.

Il y avait grand déjeuner chez Jules d'Estorg.

Les convives étaient presque tous de notre connaissance : c'étaient le baron de Fresne, Merlier, Giraux, Roselle.

Puis Marie Delaunay et son amant, Arthur Bernard, quart d'agent de change, — un garçon réputé très-intelligent... — à la Bourse.

Le comte de Simiane.

Georges Muller, et une certaine Fernande, — actrice du Vaudeville, — sa maîtresse.

Enfin, un médecin qu'on nommait Maillebois.

Juliette, on le pense bien, présidait la fête.

Elle était assise entre d'Estorg et de Simiane, en face de Georges Muller et de Fernande.

On avait servi le dessert; les femmes grignotaient du bout des lèvres, en les prenant du bout des doigts, ces mille petits riens que la friandise parisienne invente pour elles.

Elles étaient toutes les trois plus jolies que de coutume, animées que quelques verres de Champagne les avaient déjà faites.

Juliette avait le regard mutin, la bouche humide et provoquante; Marie Delaunay montrait ses dents blanches comme des perles dans un langoureux sourire; Fernande, — une brune, peut-être un peu maigre, mais belle, pourtant, à l'admirer des heures, — avec son profil grec et ses yeux bleus aux cils noirs, — se mirait dans sa coupe pleine.

Quant aux hommes, au moment où nous commençons à nous occuper d'eux : de Fresne, Roselle, Merlier et Giraux causaient ensemble; d'Estorg et Arthur Bernard buvaient; Georges Muller songeait; de Simiane regardait Juliette, et le docteur Maillebois regardait tout le monde.

Les domestiques venaient de poser dans les seaux d'argent, garnis de glace, de nouvelles bouteilles de vin de Champagne...

Jusqu'alors le déjeuner n'avait eu que la tournure d'un déjeuner, c'est-à-dire une réunion, plus ou moins nombreuse de gens, plus ou moins gais, qui boivent et mangent plus ou moins bien.

Un mot allait donner du piquant à ce tableau d'un aspect trop calme...

Le hasard avait soufflé ce mot à Jules d'Estorg...

La comédie était près de tourner au drame.

D'Estorg se leva, une bouteille à la main.

— Allons! s'écria-t-il, allons! mes enfants!.. buvons!.. ça ne va pas, sacredié! Nous ne sommes pas drôles. . de Fresne et Giraux se contentent de rire

avec Merlier et Roselle... ça ne suffit pas! Je demande que tout le monde rie!.. Et ces dames sont de mon avis, j'en suis sûr!.. Et le docteur qui nous examine là-bas, comme des clients... Et Arthur Bernard qui ingurgite tout seul... Et Georges Muller qui a l'air de chercher un plan de pièce . comme au temps où il commettait des pièces... tous ces messieurs ne me contrediront pas, je le parie?.. Buvons! et causons tous ensemble.

Une acclamation joyeuse accueillit cette manière de speach... les verres se remplirent et se vidèrent simul anément, comme pour faire honneur à la motion de l'amphytrion.

— Comment donc! tous ensemble, je le veux bien! s'écria à son tour, Giraux, en reposant sa coupe sur la table. Ça sera peut-être bruyant, mais ça ne manquera pas d'originalité! Cependant mon opinion, d'Estorg, est que pour un maître de maison, tu te montres un tant soit peu tyrannique!..

Que t'importe, mon cher, si bon nous semble ainsi, que nous nous amusions de Fresne, Roselle, Merlier et moi à être spirituels à l'écart?.. qu'Arthur Bernard ingurgite tout seul, que Maillebois fasse sur nous une étude de physiognomonie, et que Georges Muller, malgré ses vingt mille livres de rente, de fraîche date, se sente saisi d'une démangeaison subite de *vaudeviliser!..*

L'hospitalité a des lois sévères dont la principale est de rendre ses hôtes heureux.

Nous ne nous plaignons pas de ton vin de Cham-

pagne, donc nous sommes heureux!.. Laisse-nous cuver notre joie tranquillement.

— Bravo! crièrent de Fresne, Merlier et Roselle.

— Bravo! répéta Georges Muller.

— Non! Pas bravo! Messieurs, cria d'Estorg, car je nie la convenance, à un dessert, de vos bonheurs particuliers... Vous cuverez, un autre jour, votre joie, si vous y tenez!.. A ce moment on doit la généraliser!

— Généralise si tu peux! fit Roselle.

— Généralise si tu l'oses! fit Merlier.

D'Estorg se frappa le front.

— Je peux et j'ose!... répliqua-t-il. J'ai mon sujet, et je gage qu'il ne tombera pas à plat sur le tapis. Mesdames et Messieurs, j'ai une nouvelle à vous conter.

— Une nouvelle? est-elle drôle?

— Elle est drôle.

— La conteras-tu spirituellement?

— Je n'aurai pas besoin de me donner la peine de l'essayer.

— Tant mieux pour toi et pour nous!

— Elle vous amusera d'elle-même... et sans effort... revêtue du simple peignoir de la vérité!

— Eh bien! Va! Narre!..

— Vous y êtes?..

Or donc, Mesdames et Messieurs, devinez quelle personne j'ai aperçue hier, — en passant près de la porte Saint-Denis? — en petit bonnet, en robe d'indienne, un parapluie à la main? — pas la porte Saint Denis!

— Mademoiselle Rachel ?

— Ta portière ?

— Frédérick Lemaître ?

— La République française ?

— Plus extraordinaire que tout cela, Messieurs !..

Ah ! je me doutais bien que je vous ferais dresser l'oreille à tous !

J'ai aperçu, Messieurs, une femme, que trois d'entre nous ont eu le bonheur de posséder...

Mesdames, je vous demande pardon du détail, mais il est nécessaire...

Et puis à un déjeuner !..

Une femme qui a été la reine de Paris, et qui a tout l'air de n'en être plus qu'une des plus humbles sujettes.

Y êtes-vous de Fresne ?

Y êtes-vous Georges ?

— Non ! répondirent les deux hommes.

— Qui donc ? s'écria tout le monde.

D'Estorg éclata de rire à l'aspect de l'attente impatiente qu'il avait provoquée.

— Mais dites donc qui ? C'est ennuyeux ? fit Juliette à son amant.

— Tu trouves, cher ange ? repartit d'Estorg.

Il se posa carrément.

— Eh bien ! messieurs et mesdames, reprit-il, celle que j'ai rencontrée, sous ces vêtements modestes, celle que j'ai suivie des yeux, en me demandant si je ne rêvais pas, tant la métamorphose me semblait surprenante, c'était.

C'était...

— C'était?

— Brin-d'Amour.

— Brin-d'Amour!

L'effet de ce nom fut subit et étrange.

D'Estorg ne s'était pas abusé; sa nouvelle devait causer une révolution parmi les convives.

A l'exception de Merlier et de Roselle, qui l'accueillirent assez indifféremment, et du docteur qu'il ne fit point sourciller, tous les autres répétèrent ce nom : Brin-d'Amour! avec un accent prononcé d'étonnement.

Chez quelques-uns d'entre eux, il y eut, même, plus que de l'étonnement.

Ces quelques-uns étaient Georges Muller, Juliette et Marie Delaunay.

Georges et Juliette proférèrent ces deux mots : Brin-d'Amour! avec tristesse... Marie Delaunay le murmura avec pitié.

Une minute de silence suivit.

Mais le feu était mis à la mèche; la mine allait sauter.

Le baron de Fresne hâta l'explosion.

— Comment! s'écria-t-il, Brin-d'Amour à Paris! en costume de grisette!.. Allons! vous vous serez trompé, d'Estorg! ce n'est pas possible... Ce cher Brin était trop de race pour tomber ainsi!.. Elle est ou morte, ou en Russie, puisqu'elle ne vit plus avec nous; mais elle n'est pas en petit bonnet et en robe d'indienne...

Depuis combien de temps l'avez-vous quittée, Muller?

Georges hésita, comme s'il lui eût été désagréable de répondre à cette question.

— Depuis trois mois, murmura-t-il, enfin.

— Et vous ne l'avez pas revue depuis?

— Non.

— Eh bien! n'importe! je le répète .. Brin-d'Amour n'a pas pu se retirer ainsi de la circulation, ou bien, alors, c'est qu'elle est devenue laide. . Elle aura eu la petite vérole, et elle se cache.

— Elle est plus jolie que jamais, fit d'Estorg.

— Pas possible!..

— C'est comme j'ai l'avantage de vous le dire... Son petit bonnet lui allait à ravir! parole d'honneur!..

— Et elle avait un parapluie?..

— Un parapluie, et je crois même un cabas...

— Ah! ah! ah!.. Elle sera devenue amoureuse de quelque garçon boulanger, d'un ébéniste ou d'un serrurier; elle vit avec lui, elle lui fait son pot-au-feu et lui raccommode ses chaussettes.

— Sans doute! Cette pauvre Brin-d'Amour! elle a toujours eu la manie des liaisons sérieuses, à preuve sa passion pour ce cher Georges Muller, qui ne l'en a pas moins plantée là, ce qui était très-naturel, après six à huit mois de fidélité... Au fait! qu'est-ce que cela a donc duré, vos amours, Georges?

Georges, cette fois, ne répondit pas au baron de Fresne.

Depuis quelques instants, il devenait de plus en plus pâle, et un léger tremblement agitait sa main posée sur la table.

Juliette, de son côté, semblait impatiente, mal à l'aise ; ses yeux, qui se promenaient, tour à tour, sur

chacun de ceux qui plaisantaient son ancienne amie, avaient une expression de colère et de mépris.

Cette conversation, à propos de Brin-d'Amour, se fût, peut-être, arrêtée là, soit que le sujet en fût épuisé, soit parce que ceux qui l'avaient entamée, les premiers, sentaient qu'elle déplaisait à plusieurs d'entre eux.

Mais il y avait là une personne qui n'entendait pas qu'on rompît si vite avec ces souvenirs, ces plaisanteries.

Cette personne était Fernande.

Fernande, la maîtresse de Georges Muller.

Elle s'était aperçue, avec un tact tout féminin. du trouble de Georges, quand il avait été question de Brin-d'Amour, et, cruelle comme la plupart de ces femmes qui n'aiment pas, et se soucient peu qu'on les aime, — mais qui ne veulent pas qu'on aime ou qu'on ait aimé ailleurs, — elle se complaisait à voir souffrir son amant, elle désirait qu'on poussât ces souffrances aussi loin que possible.

Les coupes avaient été remplies de nouveau.

Fernande, élevant la sienne, s'écria d'un ton railleur :

— Je propose un toast à Brin-d'Amour! Messieurs!.. Si elle ne se permet plus le vin de Champagne, cette pauvre dame, que je n'ai pas l'honneur de connaître, — ce que je dois regretter, à ce qu'il paraît, — du moins, nous, qui pouvons encore en boire, buvons-le à sa santé! Ce sera toujours une politesse de notre part!

A Brin-d'Amour!

— A défunte Brin-d'Amour!

Giraux, d'Estorg, Roselle, Merlier, de Fresne et Fernande trinquèrent seuls.

Georges, le cœur palpitant, se contenant avec peine, se mordait les lèvres...

Juliette était immobile, silencieuse...

Marie Delaunay haussait les épaules.

Quant au comte de Simiane et au docteur Maillebois, qui n'avaient point pris part, non plus, au toast malencontreux, cela provenait de ce qu'ils étaient trop occupés, le premier à observer Juliette, le second à suivre tous les mouvements de Georges...

Restait Arthur Bernard; mais celui-là ne comptait pas; il dormait, ou à peu de chose près : c'était son habitude au dessert.

Il y avait évidemment, en ce moment, deux partis en présence à cette table : le parti des agresseurs de Brin-d'Amour, — parti triomphant alors, — et celui de ses défenseurs, qui attendaient avant de commencer la mêlée.

Et de Simiane et Maillebois avaient probablement leurs motifs pour se ranger du côté des défenseurs.

Cependant les trinqueurs s'étaient aperçus, on le pense bien, de l'abstention de leurs voisins et voisines.

Par sottise, d'Estorg était impitoyable : de Fresne et Giraux ne raillaient que par plaisir.

Et puis les fumées du vin obscurcissaient un peu le reste de sens moral qu'ils possédaient encore.

Un strident éclat de rire, auquel se joignirent, par imitation, Merlier et Roselle, par méchanceté, Fernande, accueillit donc la vue de Georges, Juliette, de Simiane, Maillebois et Marie Delaunay, votant par

assis, lorsque leurs compagnons votaient par *levé*.

— Ah! ah! fit d'Estorg; il paraîtrait que notre toast n'est pas du goût de tout le monde, ici!.. Ce bon Georges... ça le vexe qu'on plaisante ses anciennes amours!..

— Vraiment! reprit de Fresne, vraiment! Georges vous en êtes là?..

— Vous respecteriez à ce point le petit bonnet et le parapluie de Brin-d'Amour! continua Giraux...

Georges se tut encore.

Mais Marie Delaunay était à bout de patience; il y avait du bon, nous l'avons dit, dans cette fille.

— Eh bien! quand Georges respecterait quelque chose, lui, s'écria-t-elle, où serait le mal? croyez-vous que ce soit bien amusant d'entendre toutes vos balivernes sur cette pauvre Brin-d'Amour?.. Pour ma part, franchement, si ça continue, je m'en vais.

— Ah! Marie qui défend la vertu! hurla d'Estorg, c'est ravissant! Marie! ne t'en vas pas et continue...

— Je continuerai si cela me plaît et vous ne m'empêcherez pas de vous dire que, pour des hommes d'esprit, que vous avez la prétention d'être, je vous trouve furieusement bêtes en ce moment!

— Elle nous insulte! De mieux en mieux! Va! Marie! va, toujours!

— Je vous dis que c'est mal! très-mal! de vous moquer d'une femme aux genoux de laquelle vous vous êtes traînés, après tout...

— Pas moi!

— Pas moi!

— Pas moi!

Repartirent en chœur, Merlier, Roselle et Giraux, aux applaudissements de de Fresne et de d'Estorg.

— Que c'est mal, très-mal, de jeter de la boue aux gens auxquels on a jeté des fleurs !

— Elle tourne à la poésie, c'est à en crever.

— Que c'est lâche, enfin, lâche ! m'entendez-vous? d'avaler du champagne, en insultant une femme qui ne boit, peut-être plus, maintenant que de l'eau !

D'Estorg, Giraux et de Fresne ne rirent pas cette fois.

— Je n'ai jamais été l'amie intime de Brin-d'Amour, continua Marie Delaunay ; cependant je ne conserve que de bon souvenir d'elle, je le lui ai prouvé un jour, cela n'a pas servi, ce n'est pas ma faute.

Et je vous le répète, Messieurs, je trouve donc qu'il est au moins de mauvais goût...

— De plaisanter une femme qui, il y a trois semaines, à peine, se mourait de chagrin, seule, abandonnée, dans une misérable chambre d'un faubourg.

C'était le docteur Maillebois qui venait, tout d'un coup, de prononcer ces paroles : elles produisirent comme une impression électrique sur Georges et Juliette.

Ils s'élancèrent tous deux vers le docteur.

— Comment ! vous connaissez Brin-d'Amour ? s'écrièrent-ils, à la fois.

— Oui... Oh ! mon Dieu ! par hasard... C'est moi qu'on est venu chercher au moment où elle était le plus mal... je ne l'avais jamais vue... mais, d'après ce qu'on m'apprit alors... d'après ses confidences, ensuite... — un médecin, vous ne l'ignorez pas, c'est

presque un confesseur... — je sus que cette pauvre femme, que j'avais été assez heureux pour sauver de la mort, n'était autre que celle dont j'avais, parfois, entendu parler jadis... dont je viens d'entendre prononcer si souvent le nom tout à l'heure.

Le docteur se tut.

Juliette et Georges lui tendirent la main...

Tout le monde avait accepté ce coup de théâtre avec un certain respect.

Tout le monde, hors Fernande et d'Estorg.

D'Estorg était trop gris et trop sot, Fernande trop dénuée de cœur, et trop jalouse par amour-propre, pour s'arrêter à temps...

Ni l'un, ni l'autre, ne pouvait donc comprendre que dire un mot de plus maintenant sur Brin-d'Amour, vis-à-vis de Georges et de Juliette, c'était plus qu'une maladresse, c'était un défi.

Giraux, de Fresne et Marie Delaunay se levaient de table... Merlier et Roselle allaient les imiter... Arthur Bernard se réveillait... de Simiane avait rejoint le groupe formé par Maillebois, Juliette et Georges.

Demeurés seuls, et s'excitant mutuellement par un sourire, d'Estorg et Fernande ne purent résister à l'aiguillon qui les talonnait.

Le sort en était jeté.

Ils eurent honte de se résigner si vite.

Fernande débuta :

— Vraiment ! s'écria-elle, l'histoire impromptue de cette demoiselle Brin-d'Amour m'a émue !.. Etes-vous comme moi, d'Estorg ?.. j'ai des larmes dans les yeux.

— C'est-à-dire que Maillebois vient de se révéler

là d'une façon prodigieuse!.. Maillebois n'est pas seulement un savant médecin, c'est un de nos premiers improvisateurs...

Je le pense comme vous...

Cependant, si j'étais à la place de Georges, je voudrais savoir au juste ce qu'il y a de positif dans ce récit de femme mourante dans une mansarde.

Hein! Georges! Qu'en pensez-vous? Si vous alliez un peu voir votre ancienne?.. Quand on a tant adoré une maîtresse, mon bon... car vous me faites l'effet d'avoir pas mal adoré mademoiselle Brin-d'Amour... on lui doit une visite... de temps à autre... surtout lorsqu'elle est sans le sou!..

— Vous l'inviteriez à un de nos prochains déjeuners, cette pauvre fille... elle doit s'ennuyer à la mort dans son faubourg Saint-Denis! vous lui rappelleriez...

— Je ne lui rappellerais pas ce que vous êtes, elle doit trop le savoir.

— Hein?

Georges s'était vivement rapproché de d'Estorg et de Fernande.

D'Estorg, abasourdi par cette apostrophe, au moins brutale, demeurait immobile...

L'ivresse l'empêchait même de comprendre qu'on l'avait insulté.

Mais Fernande se leva, droite, audacieuse, devant son amant.

Georges considéra l'actrice.

Puis, s'inclinant devant elle avec ironie :

— Je vous remercie de vos conseils, fit-il ; je les suivrai ; j'irai voir Brin-d'Amour.

Fernande rougit de colère.

Vraiment ! dit-elle, — Eh bien ! tant mieux !.. Tant mieux !.. C'est gentil ! ça !.. Mais pourquoi n'iriez-vous pas tout de suite... mon bon ami ?

Georges se dirigea vers une patère de la salle à manger et y prit son chapeau.

— J'y vais donc tout de suite, répliqua-t-il, froidement, puisque vous le désirez... Docteur, l'adresse, s'il vous plaît ?

— Faubourg Saint-Denis, 88.

— Merci.

Et, déjà Georges Muller saluait les convives.

— C'est donc une rupture que vous voulez, mon cher ? cria Fernande, d'un ton qui voulait être moqueur et qui n'était qu'altéré par la rage.

— C'est une rupture que je veux et que j'exécute, ma chère ! répliqua Georges.

— Adieu donc ! alors.

— Adieu donc !

— Attendez ! fit une voix.

Tous les regards, fixés sur Fernande et Georges, se détournèrent.

Juliette, qui était sortie de la salle à manger, au moment où d'Estorg avait, par une dernière impertinence, provoqué la colère de Georges, venait d'y reparaître.

Elle avait son chapeau, son mantelet.

Chacun l'examinait avec surprise.

D'Estorg avec hébêtement.

— Attendez! avait-elle dit.

Et, de même que Georges s'était avancé vers Fernande, elle s'avança vers d'Estorg, froidement, posément.

— Tu sors!.. où vas-tu donc, Juliette? balbutia ce dernier.

— Où je vais, mais chez moi, Monsieur, vous le voyez bien répondit-elle.

— Et pourquoi vas-tu chez toi?

— Parce que je ne veux pas rester plus longtemps chez vous, apparemment.

— Mais je ne comprends pas...

— Ah! vous ne comprenez pas!..

Eh bien! quand vous serez un peu moins gris, vous vous rappellerez que vous avez insulté, à plaisir, devant moi, une femme qui a été mon amie... vous le savez...

Vous comprendrez que vous m'avez fait de la peine.

Vous comprendrez, enfin, que nous ne devons plus nous revoir!

— Ne plus nous revoir! C'est impossible!.. Juliette!

Juliette tourna, avec dédain, le dos au malheureux d'Estorg, qui chancelait en étendant les bras vers elle...

— Monsieur de Simiane, dit-elle au comte, m'offrez-vous votre voiture?

— Je suis à vos ordres, Madame, répliqua vivement de Simiane...

Georges était parti

De Simiane et Juliette disparurent à leur tour.

Fernande, le visage défait de honte et de colère, les suivit d'un regard de mépris...

D'Estorg, un peu dégrisé par l'étonnement, d'un regard désespéré.

Cependant, tous ceux qui avaient assisté à cette scène assez curieuse ne savait trop quelle contenance tenir devant cette maîtresse, devant cet amant abandonnés...

Heureusement que Giraux en sa qualité de vaudevilliste, s'ingénia un moyen assez heureux de sauver la situation.

Ce moyen était de rire et de fait rire tout le monde, voir même les victimes du drame.

— Ils sont partis sérieusement? fit-il en se versant du champagne...

Ma foi! tant pis pour eux! Ils ne boiront plus avec nous!..

Fernande, d'Estorg, infortunés amis, lâchés par de perfides amours .. à votre santé!..

Et honte aux absents!

Buvons! et si vous m'en croyez...

Il se pencha, tour à tour, à l'oreille de d'Estorg et de Fernande.

Fernande fit une légère grimace en regardant d'Estorg... puis elle sourit...

D'Estorg, lui, sourit tout aussitôt, en regardant Fernande.

— La vengeance est le plaisir des dieux et des amants *lâchés!*.. reprit Giraux.

Ça vous va, hein?

— Peut-être! dit Fernande.

— Sans doute ! dit d'Estorg.

— A la bonne heure donc !.. Messieurs ! un dernier coup, alors, aux nouveaux fiancés...

— Aux nouveaux fiancés ! répétèrent de Fresne, Merlier, Roselle, Arthur Bernard et Marie Delaunay.

Marie Delaunay ne gardait jamais rancune au vin de Champagne.

Le docteur Maillebois trinqua et cria comme les autres en riant.

Seulement, de plus que les autres, il pensait que ce monde où il n'allait que par hasard, — le monde des lions et des lorettes, — était, généralement, un bien singulier monde !..

XXIX

Derniers adieux de Suzanne à Brin-d'Amour.

Il était trois heures et demie du soir, la nuit arrivait... Novembre avait eu encore une de ces belles journées, suprêmes et chers adieux de l'automne expirant... Le soleil dorait de ses derniers rayons les toits de la bonne ville de Paris.

Assise près de la fenêtre de sa chambre, en face de la petite Louise, dont l'attention était concentrée tout entière sur un ouvrage d'aiguille, Brin-d'Amour venait de laisser doucement glisser un livre de sa main, et, l'œil fixe, la tête penchée sur sa poitrine, elle se laissait, sans résistance, emporter dans les régions de la rêverie.

Depuis trois semaines, Brin-d'Amour était en convalescence. Plusieurs fois même, durant les derniers huit jours, quand le temps l'avait permis, elle était allée, soutenue par le bras de Louise, demander à la promenade de hâter le retour total de ses forces.

Elle était encore un peu pâle, mais le velouté de

santé avait repris sa place sur son joli visage. Ses mains étaient redevenues potelées comme auparavant; on devinait enfin, sous le tissu de son peignoir, la présence de formes qui avaient recouvré tout leur attrait.

A quoi rêvait-elle donc pourtant ainsi, oublieuse du roman que, pour la distraire, Louise, par les ordres de son frère, avait été chercher au cabinet de lecture voisin?

A quoi elle rêvait? Mon Dieu! à mille choses, et puis encore à mille autres... L'imagination n'a ni règles, ni bornes, et l'esprit qu'elle éclaire devient tout puissant pour se rappeler, pour comprendre et, au besoin, pour créer.

Images aimables ou fâcheuses, tableaux riants ou tristes, souvenirs amers, aspirations enchanteresses, Brin-d'Amour sentait et voyait tout cela se dérouler devant elle...

De Georges qu'elle avait tant aimé!.. et auquel, sans s'en étonner, elle songeait maintenant, sans que son cœur en battît plus vite, elle passait à Jacques, ce digne garçon, cette nature généreuse, dont la vue, chaque jour, la remplissait de plus en plus d'une indicible volupté. De son existence d'hier, au sein des plaisirs, des bals, des fêtes, parmi ces hommes nuls, ces femmes folles, elle passait aux jours qu'elle vivait dans cette modeste chambre, entre Jacques, le laborieux commissionnaire, et sa sœur, la petite Louise, cet ange aux regards caressants, aux lèvres toujours souriantes!.. Elle comparait ces moments d'autrefois où, coquettement souffrante, elle recevait les visites d'une foule désœuvrée, simulant l'inquiétude... à ces

jours, ces nuits, durant lesquels, brisée par une véritable souffrance, elle avait été l'objet de craintes véritables, de soins réellement attentifs !..

Et elle souriait alors à sa pauvre petite chambre, à Louise, brodant en silence, assise à ses côtés... à Jacques, que le soir allait lui ramener.

Et sa richesse, ses parures, ses amours, ses plaisirs perdus, elle en laissait avec indifférence s'enfuir le souvenir loin d'elle, tout entière qu'elle se donnait à ses nouveaux désirs, à ses nouvelles espérances, à ses nouveaux sentiments !..

Cependant, au-dessus de toutes ces rêveries mélancoliques, planait une pensée funeste qui, s'abattant parfois parmi elles comme un milan sur des passeraux, les éliminait brusquement en jetant un sombre nuage sur le front de Brin-d'Amour.

Le peu de ressources que possédait encore la lorette s'épuisait chaque jour avec une rapidité terrible. Quelques bijoux de minime valeur, quelques robes, quelques dentelles, c'était tout, et ce *tout* vendu, que devait devenir Brin-d'Amour ?

Elle n'avait pas d'état pour vivre... comment donc pourrait-elle vivre ? Ce logement qu'elle habitait était d'un prix bien modique, sans doute, néanmoins, cet argent, où le trouverait-elle ?

Il lui faudrait donc quitter sa nouvelle famille pour aller demander là-bas, à Ermenonville, à son père, à sa mère, l'hospitalité et du pain...

Et cette idée de retourner à son village, près de parents qu'elle aimait, sans doute, mais avec lesquels elle serait maintenant plus que jamais triste et gêné

autant que gênante, — car les Dory n'étaient pas trop riches pour eux, elle le savait, — n'effrayait pourtant pas autant Brin-d'Amour que l'idée de se séparer de Louise et de son frère.

Elle en était à un de ces mauvais moments de sa rêverie, quand la porte de sa chambre s'ouvrit : Jacques entra

A l'aspect de Jacques, Louise, qui commençait d'ailleurs à n'y plus voir assez, jeta gaiement son ouvrage pour courir embrasser son frère.

Brin-d'Amour tressaillit si fort qu'elle ne put qu'incliner la tête devant le commissionnaire, sans proférer une parole.

Jacques reçut le baiser de Louise et le lui rendit.

Puis il regarda Brin-d'Amour d'une étrange façon.

Depuis quelques jours, d'ailleurs, Jacques semblait poursuivi par une pensée secrète qui le rendait moins expansif, moins aimable, il faut le dire, qu'à l'ordinaire.

Sans le remarquer absolument, Brin-d'Amour avait instinctivement aperçu cette métamorphose opérée dans la manière d'être de Jacques à son égard.

Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, l'aspect du visage, sinon soucieux, au moins pensif, de Jacques, la glaça.

A l'instant où il était arrivé, elle songeait à une séparation prochaine.

Elle eut plus peur de cette séparation quand il fut devant elle.

— Te voilà, Jacques ! avait crié Louise, après avoir

reçu le baiser de son frère. As-tu faim? je vais aller m'occuper du dîner.

Jacques considéra l'enfant comme s'il n'eût pas compris sa question.

Enfin, il revint à lui.

Il regarda de nouveau Brin-d'Amour.

Il hésita.

Puis, d'une voix brève :

— C'est cela, dit-il à Louis, va t'occuper du dîner. Pendant ce temps, je causerai avec madame Suzanne; j'ai un mot à lui dire.

— Au revoir! fit l'enfant.

Et elle disparut.

— Vous avez à me parler, monsieur Jacques? reprit aussitôt Brin-d'Amour.

Jacques, toujours au milieu de la chambre, proféra ces paroles :

— Oui, Madame, j'ai à vous apprendre que... ma sœur et moi, nous allons bientôt vous quitter.

Si Jacques, en s'exprimant ainsi, l'œil ardemment fixé sur Brin-d'Amour, avait voulu juger de l'effet que produirait sur cette dernière la nouvelle qu'il lui annoncerait si brusquement, certes il eut lieu de se satisfaire.

Brin-d'Amour ne songea point à dissimuler le mal que ces mots lui causaient.

Elle devint blanche comme une morte; elle étendit les mains vers Jacques... elle balbutia :

— Ah! vous allez me quitter!

Et, sans un mouvement subit de Jacques, elle se fût affaissée sur elle-même.

Mais déjà Jacques s'était précipité aux genoux de Brin-d'Amour, en criant :

— Non, non !.. ne le croyez pas. Suzanne !.. Non, non !.. nous ne vous quitterons pas !.. c'est une plaisanterie !..

Et déjà Brin-d'Amour, rappelée à la vie par cette exclamation, contemplait, avec un sourire mêlé de larmes, cet homme prosterné devant elle, n'osant pas lui prendre les mains, mais la dévorant tout entière du regard.

Quelques secondes de silence s'écoulèrent.

— Et pourquoi cette vilaine plaisanterie ? dit Brin-d'Amour, en posant sa main sur l'épaule de Jacques.

Jacques frémit doucement en sentant cette main.

— Cela vous ferait donc de la peine de ne plus me... de ne plus nous voir ? répliqua-t-il.

Brin-d'Amour secoua gracieusement la tête ; elle devinait que l'heure d'une explication avait sonné, mais elle était femme... elle ne voulait pas répondre si vite. Elle se contentait d'examiner, pour ainsi dire, en détail, Jacques toujours à ses genoux.

Nous l'avons dit, Jacques était un beau garçon ; en dépit de sa profession, il n'y avait rien de commun ni de vulgaire en lui. A coup sûr, ce n'était pas un lion, un dandy mince, fin, svelte comme un cheval arabe... pourtant, il avait les extrémités délicates, malgré sa carrure robuste : c'était, enfin, un fier et solide étalon anglais.

Jacques supporta sans trop se déconcerter, quoiqu'elle l'intimidât un peu, cette inspection toute particulière que passe presque toujours de son amant, et

comme préliminaire d'entrée en possession, la femme qui va lui dire : Je t'aime.

Mais l'étalon anglais ne pouvait se complaire à caracoler aussi longtemps que le coursier arabe !

Jacques se leva, s'assit en face de Brin-d'Amour et lui dit simplement :

— Suzanne, voulez-vous m'écouter ?

— Je veux vous écouter, repartit de même Brin-d'Amour.

Jacques laissa se dégager dans un soupir le trop plein de bonheur qui gonflait sa large poitrine, puis il commença ainsi :

— Suzanne, je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime, n'est-ce pas ?

Suzanne soupira à son tour, mais son soupir contenait autant de tristesse que de félicité.

Qu'allait-elle entendre à la suite de cet aveu, qu'elle savait d'avance ?.. et qu'allait-elle répondre ?

Une ombre obscurcissait naturellement sa joie au moment où elle la sentait la plus vive... Jacques l'aimait, elle en était certaine, mais elle se rappelait aussi ce qu'elle avait été, et elle doutait de ce qu'il lui était permis de devenir.

— Vous m'aimez !.. repartit-elle à voix basse, et en baissant les yeux, dites-le-moi toujours, Jacques... Ce sont là de ces paroles qu'on ne saurait souvent trop entendre !

— Vrai ! fit Jacques, qui ne devina point le sens de cette réponse. Eh bien ! tant mieux, Suzanne ! Je vous le répéterai donc cent fois, si vous voulez... Oui, je vous aime ! je vous aime depuis le premier jour c'

je vous aperçus, passant en voiture, — sans me voir, moi! cela se comprend, devant le coin de rue où je me tenais assis.

Je vous aime encore plus depuis l'instant où vous me fîtes venir chez vous!

Brin-d'Amour rougit à ce souvenir.

Par une délicatesse exquise, Jacques ne la regardait pas à ce moment.

Et il reprit avec vivacité :

— Je vous aime, enfin, de toutes mes forces, depuis l'heure où je vous ai retrouvée ici...

Il s'arrêta une minute et, cette fois, il ramena ses yeux sur Brin-d'Amour... Il le pouvait alors.

Il continuait :

— Suzanne, je vous aime donc! Il est inutile que je vous en fasse le serment, n'est-ce pas?.. Je vous aime donc... vous le savez... j'ai l'assurance que cela ne vous déplaît pas!..

Et, cependant, cet aveu ne serait jamais sorti de ma bouche, si quelques confidences que vous m'avez faites, il y a quelques jours, ne m'en avaient donné le courage.

Je vous contais quel était mon pays, ma famille, mon père... Vous le rappelez-vous?

A votre tour vous ne craignîtes pas de me parler de votre enfance; de vos parents.

Dès ce jour ma résolution fut prise.

Vous étiez mon égale, vous me l'avouiez... je me plus à croire que, puisque vous m'aviez fait une telle confidence, c'était que vous ne rougissiez pas de ressentir... un peu d'amitié pour moi..

Et je n'attendis plus qu'une occasion pour vous apprendre ce que j'implorerais de cette amitié, pour qu'il lui fût impossible désormais de se briser.

Jacques s'arrêta encore.

Brin-d'Amour l'avait écouté avidement... Elle fit un signe... Il reprit.

— Cette occasion est arrivée, continua Jacques, plus favorable que je n'aurais pu jamais le demander à Dieu.

Je vous ai appris ce qui m'avait amené à quitter, il y a trois ans, Voiron, mon cher pays, pour me rendre à Paris.

Je vous ai dit comment il était advenu qu'à la mort de mon père, qui était un des plus habiles tisseurs de soie de la petite ville de Voiron, me trouvant sous la dépendance de sa femme... sa seconde femme... — car notre pauvre mère, à Louise et à moi, nous ne l'avons connue que tout enfants, — j'avais préféré abandonner, sans procès, à une marâtre, ce qui nous revenait pourtant de droit... et m'enfuir avec Louise loin de la maison paternelle si vite changée en un enfer?..

Eh bien! les motifs qui m'obligeaient à m'exiler de mon pays et à demander à une profession pénible mon pain et celui de ma sœur n'existent plus.

Ma belle-mère est morte. . j'en ai eu la nouvelle il y a trois jours... Elle est morte en se repentant des chagrins qu'elle m'a causés du vivant de mon père, — qui ne les devinait pas, le cher homme! — en me demandant pardon ne nous avoir, en quelque sorte, chassés, Louise et moi, du pays.

Je rentre donc dans ce qui m'appartient. Je possède peu, car Louise a une part égale à la mienne dans

l'héritage. Cependant, comme je suis sûr que de longtemps, elle ne songera à se séparer de moi, notre bien réuni peut suffire, et amplement, à nos besoins... à notre bien-être... une troisième personne vînt-elle vivre, comme je l'espère entre nous, dans notre maison!..

D'ailleurs, j'ai un métier que j'exerçais avec mon père et que je n'ai pas oublié; ainsi que lui je sais tisser la soie... il me sera facile de retrouver du travail... je gagnerai de l'argent... j'augmenterai le bien de ma sœur en même temps que le mien, qui sera aussi celui de ma...

Jacques n'osa prononcer le mot qui lui était venu aux lèvres...

Brin-d'Amour l'écoutait toujours, pourtant, avec émotion.

Il s'était penché vers elle... il se redressa subitement... il se passa la main sur le front.. il essaya de sourire... de prendre un accent ferme...

Évidemment, il appelait à lui toute sa hardiesse.

— Ce que j'attends donc de vous, Suzanne, reprit-il quand il se crut suffisamment résolu, c'est de me répondre tout de suite... de me répondre selon vos sentiments... selon votre cœur.

Vous avez oublié le passé, n'est-il pas vrai, Suzanne?

Nul regret ne vous enchaîne?

Voulez-vous me confier votre avenir?.. Je vous ferai heureuse, Suzanne, je vous le jure, autant que je deviendrai heureux!

Suzanne, enfin, voulez-vous... être ma femme?

En prononçant lentement ces derniers mots, Jacques, de nouveau, humble, craintif, malgré lui, était retombé aux genoux de Brin-d'Amour.

Brin-d'Amour, le visage en désordre, le sein palpitant, considéra le jeune homme.

— Votre femme!..Votre femme!.. à vous, Jacques! s'écria-t-elle.

Et il y avait dans ce cri tant d'épouvante mêlée à tant de surprise, que Jacques en fut, lui-même, frappé de frayeur et d'étonnement...

Les motifs qu'il redoutait que Brin-d'Amour n'alléguât pour le refuser ne vinrent point, en ce moment, à l'esprit du pauvre amoureux. Il eut peur qu'une raison plus puissante, plus invincible que tout ce qu'il avait pu prévoir, ne s'opposât, en effet, à ce qu'il attendait d'elle.

— Eh bien! oui, ma femme! Vous ne voulez pas devenir ma femme? murmura-t-il toujours à genoux.

L'ex-lorette se leva et se promena à grands pas dans la chambre... Jacques la suivait des yeux avec stupeur.

— Mon Dieu! pensait-il, elle ne m'aimait pas!..

Telle était sa plus grande appréhension.

Enfin Brin-d'Amour s'arrêta tout d'un coup vis-à-vis de Jacques... Elle s'inclina vers lui :

— Mais vous ne vous rappelez donc pas ce que j'ai été, Jacques? fit-elle, d'une voix brève... Vous voulez que je devienne la femme d'un honnête homme, moi!..

Mais c'est impossible!

D'un bond Jacques fut relevé ; il prit Brin-d'Amour par la main :

— Mais vous ne croyez donc pas que je vous aime... Suzanne ! s'écria-t-il, pour me parler ainsi ?

Ce que vous avez été... que m'importe !..

Dans notre petite ville du Dauphiné, personne ne vous le reprochera, allez !..

Quant à moi... mon Dieu !.. mais nous resterions éternellement à Paris... que je ne vous dirais encore jamais un mot à ce sujet... Vous n'en doutez point... n'est-il pas vrai ?..

Je vous ai demandé si vous aviez complétement oublié le passé...

Me répondez-vous : oui... cela me suffit...

Est-ce que je les connais, est-ce que je les veux connaître ces moments où vous n'avez pas vécu près de moi !..

Tenez ! Suzanne... chère Suzanne ! ma Suzanne adorée !.. admettons qu'il puisse exister, dans un coin de mon cœur, une pensée triste là-dessus.

Et cela n'est pas, je vous le jure !..

Mais, est-ce que tout le bonheur dont vous me comblerez n'anéantirait pas bien vite cette pensée !..

Songez-y donc ! Suzanne ! chère Suzanne !.. Vous êtes si belle ! vous êtes si bonne ! et je vous aime tant !..

Est-ce qu'une foi votre mari, j'aurai autre chose à faire, autre chose à dire, que de vous aimer davantage, que de vous le répéter, que de vous le prouver sans cesse ?

Vous avez vécu dans un monde brillant où, si vous

y retourniez, chacun inventerait des fêtes pour mieux vous retenir... pour mieux vous remercier...

Est-ce que si vous abandonnez ce monde pour moi, je ne serai pas si fier, si glorieux de votre sacrifice, que je voudrai passer ma vie à vous en témoigner ma joie et ma reconnaissance!..

Briu-d'Amour pleurait.

La noblesse de Jacques lui brisait l'âme, en même temps qu'elle l'animait d'une inexprimable ivresse.

L'ex-lorette, qui n'avait jamais pensé qu'elle pût être autre chose qu'une *maîtresse*, s'humiliait devant la femme régénérée, qui comprenait qu'ont la trouvât digne d'être pardonnée, parce qu'elle sentait qu'elle méritait ce pardon.

Ces deux natures ainsi réunies sous une forme, se livraient un combat étrange.

— N'accepte pas! disait l'une, un jour, tu te repentirais trop amèrement d'avoir cédé! Le mépris, l'abandon, telle serait bientôt la punition de ta faiblesse... Ta vie ne saurait se racheter... Il t'est peut-être permis de te conduire en honnête femme... il t'est défendu d'en accepter le titre. N'accepte pas!.. tu serais malheureuse et tu rendrais malheureux celui que tu aimes.

— Accepte! disait l'autre, celui qui veut ta main n'est pas un homme du monde, tu n'as donc point à redouter que le monde se place jamais entre toi et lui... Accepte! Tu n'étais pas faite pour l'existence où le hasard, la fatalité t'ont jetée... tu auras moins de peine à entrer dans la vie paisible... Accepte! Et, en échange du bonheur qu'on te propose, rappelle-toi que

tu dois le dévouement le plus complet, l'affection la plus pure !..

Aime et oublie ! . on t'aimera et l'on oubliera.

Brin-d'Amour et Jacques étaient toujours debout l'un en face de l'autre. Elle lui avait laissé sa main... il la pressait convulsivement .. elle tremblait sous ces étreintes...

Haletant, l'œil en feu, il attendait une réponse... Elle se taisait...

Par hasard, comme elle promenait ainsi son regard autour d'elle, il vint à effleurer le portrait de Georges, placé sur la cheminée.

Jacques, qui ne la perdait pas de vue, aperçut la direction de ce regard !..

Il laissa brusquement tomber la main de Brin-d'Amour et recula ..

Il doutait trop encore pour s'en prendre au hasard seul de l'action de Brin-d'Amour.

Rappelée à elle, par l'éloignement inattendu de Jacques, Brin-d'Amour se tourna vers lui.

Elle fut effrayée du désespoir empreint sur son visage.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-elle.

Il étendit la main du côté du portrait.

— Ah ! murmura-t-il : Vous l'aimez encore !

Brin-d'Amour regarda de nouveau le portrait... elle chercha une seconde... puis elle sourit tristement...

Elle venait de comprendre comme quoi elle avait, malgré elle, blessé Jacques !

Sans proférer un mot, elle alla à la malencontreuse miniature, la décrocha de son clou doré...

Elle ouvrit un petit coffret de bois de cèdre, qui était là sur un meuble...

Le portrait disparut...

Jacques poussa un cri de joie.

— Ah! s'écria-t-il, en revenant vers Brin-d'Amour... Suzanne ! Suzanne! vous m'aimez donc !..

Brin-d'Amour était à bout de forces.

— Eh bien ! oui ! balbutia-t-elle. Oui ! je vous...

La porte de la chambre s'ouvrit tout d'un coup...

Suzanne ! Suzanne !.. fit une voix.

La foudre tombant sur Brin-d'Amour ne l'eut pas plus anéantie que ne le fit cette voix, la voix de Georges Muller.

Les pieds cloués au plancher, les bras pendants, les yeux démesurément ouverts, elle demeura muette et immobile au milieu de la chambre, le dos tourné, pourtant, à celui qui venait de l'appeler !..

Mais elle n'avait pas besoin de le voir pour connaître qui il était !..

Quant à Jacques, il lui avait fallu plus que la voix, à lui !.. C'était l'apparition de cet homme qui entrait chez Suzanne, qui l'avait terrifié !..

Cependant, quoique en chancelant, il s'était, aussitôt cette apparition, effacé dans l'ombre de la nuit qui commençait à envahir la chambre.

Georges s'était arrêté sur le seul de la porte.

La contenance de Brin-d'Amour l'étonna... Il regarda celui qu'il trouvait avec elle, il ne put distinguer ses traits, mais le costume de Jacques le rassura.

— Un voisin! pensa-t-il. Quelque brave homme qui lui aura offert ses services.

Elle se contient devant lui.

Il avança de quelques pas.

— Eh bien! Suzanne! dit-il, c'est moi!

Brin-d'Amour ne bougea point. Il reprit :

— Est-ce ainsi que vous m'accueillez?..

Même silence.

Suzanne! Répondez-moi!

Et il lui saisit la main.

Brin-d'Amour, cette fois, recouvra en même temps la voix et le mouvement.

Une exclamation de douleur s'échappa de sa poitrine, et elle se retourna tout d'une pièce du côté de Georges.

Jacques avait gagné la porte de la chambre, lui tandis que Georges se rapprochait de Brin-d'Amour.

Et Brin-d'Amour était sortie de sa torpeur, non-seulement parce que le contact de la main de Georges l'avait brûlée comme celui d'un fer rouge, mais surtout, parce que à ce moment aussi, Jacques, en disparaissant, avait proféré ces mots dont elle seule pouvait comprendre le désespoir :

— Adieu! adieu! Madame!..

Brin-d'Amour était donc maintenant en face de Georges... Brin-d'Amour qui venait de voir Jacques, celui qu'elle aimait, celui qui allait être son mari... Jacques, généreux alors jusqu'à l'héroïsme, s'éloignant devant Georges!..

Elle regarda son ancien amant d'une si étrange façon qu'il la crut folle.

— Mon Dieu! dit-il, qu'avez-vous, Suzanne? ma visite trop brusque...

— Que me voulez-vous, Monsieur? Que me demandez-vous? interrompit-elle, avec un accent sauvage.

Georges eut véritablement peur.

— Elle a perdu la raison, bien certainement! pensa-t-il.

C'était, en effet, seulement ainsi que notre jeune écrivain pouvait juger cette femme, qui l'accueillait, lui qui accourait se jeter à ses genoux, à peu près comme on accueille un créancier impertinent, un importun, sinon un voleur.

Georges eut donc peur de Brin-d'Amour.

Et, probablement, sa physionomie décèla cette impression.

Car, à l'aspect de cette physionomie, Brin-d'Amour sentit s'éteindre subitement toute son exaltation.

On peut être un homme d'esprit et avoir, par hasard, l'air bête...

Et Georges avait l'air bête.

Il est incalculable le nombre de fois où l'on paraît le plus ridicule, là où l'on voudrait le moins le devenir!

Brin-d'Amour, calmée par cette transformation d'un homme qu'elle n'avait jamais vu que charmant et spirituel, recouvra, de son côté, l'apparence, sinon d'une maîtresse enchantée de retrouver son amant, — ce qui lui eût été impossible, — du moins le ton et les manières d'une femme qui n'ignore pas les convenances.

— Que me voulez-vous, Georges? fit-elle avec une intonation presque aimable.

— Mais, reprit Georges... je vous veux... je voulais...

— Permettez, on y voit à peine ici.

Brin-d'Amour se dirigea vers la cheminée et alluma des bougies.

Vous aviez à me parler, mon ami? continua-t-elle, ce faisant. Eh bien! je vous écoute.

Georges ne répondit pas. Un instant auparavant, il avait trouvé son ex-maîtresse par trop extraordinaire; à présent elle lui semblait trop simple.

Il s'assit, se demandant ce que tout cela signifiait... et si, vraiment, il était venu là pour crier à Brin-d'Amour : Je t'aime encore! et si c'était vraiment bien Brin-d'Amour qu'il avait devant lui.

La lumière éclairait la chambre.

Brin-d'Amour revint à Georges et s'assit à ses côtés.

Ils se contemplèrent mutuellement un instant.

Il était toujours joli garçon, mais elle ne l'aimait plus... elle le trouvait moins bien.

Elle était toujours jolie, mais elle l'avait reçu, — comme une hydrophobe, d'abord, et, ensuite, comme une bonne bourgeoise, — au moment où il lui revenait, plus brûlant, plus amoureux que jamais!..

Elle lui sembla changée.

Cependant, il fallait en finir avec cette scène de monologues mentals, assez embarrassante pour tous les deux.

Brin-d'Amour chercha le joint de la situation, elle le trouva et l'attaqua avec délicatesse.

— Vous avez, peut-être, appris que j'ai été souffrante, mon ami? fit-elle, en tendant une main à Georges.

— Oui, repartit Georges, qui accepta lentement la main qu'on lui offrait... Oui, ma bonne Suzanne, j'ai su, et croyez bien....

— Je suis rétablie, vous le voyez, et je vous remercie de votre bonne visite, interrompit l'ex-lorette.

Il y eut un moment de silence.

Brin-d'Amour attendait que Georges fît sa part de la besogne.

Georges le sentait... Il hésita un peu, il ne savait trop que dire... Enfin il reprit :

— Si vous aviez besoin... Vous concevez, Suzanne, entre nous, un service peut s'accepter, et...

Brin-d'Amour saisit la balle au bond : elle l'avait belle pour terminer la partie.

Elle se leva.

Merci ! encore une fois, mon ami, repartit-elle, je n'en attendais pas moins de vous, mais je serai privée du plaisir de recourir à une amitié, dont je ne doute pas, je vous le répète.

Elle prononça ces mots sans ironie; c'était généreux.

Dans peu de jours, j'aurai quitté Paris, continua-t-elle, et là où je vais, je ne manquerai de rien.

L'idée de ce départ chagrina instinctivement Georges.

— Vous partez !.. Ah !.. fit-il, et, pour où cela?

— Je vais en province.

— Seule?

— Avec mon mari.

Georges sauta sur sa chaise.

— Vous vous mariez!

— Je me marie.

Georges examina Brin-d'Amour : elle ne paraissait plus folle du tout, cependant.

— Et, avec qui? hasarda-t-il.

Brin-d'Amour arrêta sur Georges un regard sérieux.

— Vous ai-je demandé quand vous m'avez quittée, dit-elle, qui vous aimeriez après moi?

Georges se leva à son tour.

Il était un tant soit peu pâle et ému.

Toute déception est une souffrance.

Certes, Georges n'avait jamais eu d'amour pour Brin-d'Amour, pas plus quand il avait été son amant, que lorsqu'il s'était imaginé, — après une séparation de trois mois, — de la reprendre pour maîtresse!

Ç'avait été un caprice, une affaire de hasard, voilà tout!..

Et, pour surcroît de contrariété, ce caprice tournait, à cet instant, du désir du fruit défendu.

Brin-d'Amour allait se marier!.. Tout étrange que cela parût, au premier abord, cela devait être, pourtant.. Elle le disait trop simplement pour qu'on en pût douter.

Georges considérait Brin-d'Amour à la dérobée.

Soit dépit, regret ou fantaisie, — appelez cela comme il vous plaira, — toujours est-il qu'il la *retrouvait* jolie.

Brin-d'Amour était heureuse, elle... Cette dernière épreuve, la plus convaincante, enorgueillissait son âme.

Elle songeait à Jacques auprès de Georges!..

A ce pauvre Jacques qui comptait les minutes, lui, tandis qu'elle était auprès de Georges!..

Cette pensée la rendit plus impatiente.

Elle tendit de nouveau la main à son ancien amant. Cette fois c'était pour lui dire adieu.

Mais Georges ne voulait pas de cet adieu.

— Oh! Suzanne! Suzanne! fit-il, en imprimant sensuellement ses lèvres sur les doigts effilés de son ancienne maîtresse. Si tu voulais!.. Je suis riche, maintenant, et...

Brin-d'Amour retira violemment sa main.

— Adieu! M. Georges, dit-elle.

Georges tressaillit.

Cette femme dans les bras de laquelle il se rappelait avoir goûté des voluptés qu'il n'avait retrouvées avec nulle autre...

Cette femme qui lui plaisait, qu'il pouvait posséder à son aise, maintenant qu'il était riche...

Elle lui échappait réellement.

Il voulut répliquer.

Mais le regard de Brin-d'Amour avait une expression qui lui imposa.

Georges n'était pas un sot, nous le savons.

— Après tout! se dit-il, je n'ai que ce que je mérite; pourquoi l'ai-je quittée!

Elle ne m'aime plus!.. elle a raison.

Il s'inclina devant la lorette.

— Adieu donc! fit-il.

Et il ajouta avec ferveur :

Soyez heureuse, Suzanne.

. . . .

Un instant après, Brin-d'Amour entrait chez Jacques.

Le commissionnaire se leva, pâle et agité, à l'aspect de la lorette.

Que s'était-il passé entre elle et son ancien amant? Qu'allait-elle lui apprendre!..

— Tenez, Jacques, fit Brin-d'Amour en allant à lui.

Elle lui tendait un objet enveloppé dans du papier.

Il le prit timidement.

— Qu'est-ce que cela, Madame? demanda-t-il.

— Quelque chose dont vous ferez ce que bon vous semblera.

Jacques défit l'enveloppe.

Et il poussa un cri de joie...

C'était le portrait de Georges que Brin-d'Amour lui donnait.

— Suzanne! Chère Suzanne! s'écria-t-il.

Louise! embrasse ta sœur!..

L'enfant était dans les bras de Brin-d'Amour.

Jacques s'enfuit dans sa chambre.

Quand il revint il y avait sur terre une miniature de moins et un homme heureux de plus.

Georges Muller est marié; il n'adore pas sa femme, mais elle lui plaît et il est aimable un jour sur trois

avec elle!.. C'est tout ce qu'il pouvait exiger de sa femme, c'est tout ce qu'elle peut attendre de lui.

Lucien a repris, comme devant, sa vie de lion-bohême : un profond chagrin ne pouvait durer longtemps dans l'âme d'un pareil homme... Cependant, il a vieilli beaucoup depuis *ses amours* avec Juliette... Il est moins gai, moins utile... et les roués et les femmes galantes, qu'il charge de l'héberger, se fatiguent aujourd'hui beaucoup plus vite de leur emploi.

Quant à Juliette et à Brin-d'Amour, — ou plutôt, maintenant, Suzanne,— l'une, qui en est à son sixième amant, court toujours après le plaisir.

Et l'autre, qui vit sage et dévouée près de son mari, remercie Dieu de lui avoir donné le bonheur.

Il y avait, pourtant, du cœur également dans ces deux femmes.

Mais Juliette a donné trop vite le sien... et quand on le lui a rendu brisé, elle n'a eu ni le courage de le reprendre, ni la patience de le guérir.

Savoir attendre, espérer toujours, et aimer... c'est la science du bonheur dans cette vie.

Brin-d'Amour a attendu...

Suzanne est heureuse !

Adieu! Brin-d'Amour !

FIN.

Sceaux. — Imprimerie de MUNZEL frères.

LA

TRIBU DES GÊNEURS.

HENRI DE KOCK.

LA

TRIBU DES GÊNEURS



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.
1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA TRIBU DES GÊNEURS.

PROLOGUE.

Vous connaissez, ou plutôt vous avez connu Frantz Moser ?

Un garçon qui faisait de tout comme art...

Et — contre l'ordinaire chez les gens universels — qui faisait de tout presque bien ?

Un soir du mois dernier, en sortant de je ne sais plus quel théâtre, je rencontrai Frantz Moser.

— Je vous cherchais, me dit-il.

— Moi ? repartis-je assez étonné, — nous n'avions eu jusque-là que peu de rapports ensemble.—A quel propos ?

— Pour vous remettre un manuscrit.

— Un manuscrit !

Et comme je frissonnais involontairement en répétant ce mot gros de menaces, même dans la bouche d'un ami...

— Oh ! rassurez-vous, reprit Frantz avec un sourire, si rien que la pensée de lire *mon manuscrit*, — et il appuyait sur ces quatre syllabes fatales, — vous effraie ou vous chagrine...

Rassurez-vous, je ne suis pas un *gêneur*, moi !

Je chercherai, sans rancune, autre part, un confrère mieux disposé pour me donner son opinion sur mon œuvre !

— La pensée de lire votre *ma-nus-crit* peut en effet m'avoir inspiré d'abord quelque terreur, dis-je à Frantz en m'efforçant à mon tour de sourire. Songez-y donc ! il fait si chaud ! trente-cinq degrés !.. une température de vers-à-soie !.. c'est dur pour digérer la prose... inédite !..

Néanmoins, puisqu'il peut vous être agréable !..

Je me permettrai seulement une simple observation avant de vous débarrasser de ce rouleau de papier que j'aperçois là, prêt à s'élancer de votre poche béante :

Pourquoi m'avez-vous choisi de préférence à dix, vingt, trente, cent autres plus compétents peut-être, pour *avoir un avis sur votre œuvre ?*

Frantz Moser se recueillit un instant.

— Je ne m'en doute pas ! répliqua-t-il enfin.

— Cette réponse loyale me suffit ; passez-moi le crime.

— Ah! si, au fait, reprit Frantz, qui se ravisa, on m'a dit que vous professiez le plus souverain mépris...

Pour certains bons-hommes qui font dans certaines feuilles de chou certain métier de diffamation et d'injure...

Contre tout ce qui produit, tout ce qui est produit, tout ce qui a produit, tout ce qui peut produire...

Et comme j'ai tracé dans mon livre quelques portraits, pris sur nature, des bons-hommes en question... j'ai pensé...

— Vous avez pensé qu'il me serait doux de me repaître le premier de la vue de ces photographies?

Erreur, mon ami; qui dédaigne le modèle se soucie peu de l'image.

Je préférais votre premier motif de confiance en mes lumières.

— Eh bien! contentez-vous de celui-là.

— C'est mon intention. Et quand faudra-t-il avoir *dévoré* votre manuscrit?

— Oh! à votre aise! Ne vous donnez pas de congestion cérébrale! Ah! je vous préviens cependant que je pars pour la Normandie dans huit jours.

— Il suffit; c'est aujourd'hui jeudi... mercredi soir je vous rapporterai votre rouleau... Dieu! qu'il est lourd!

— J'écris gros... il y a beaucoup d'encre... ça pèse.

— *Tandem et denique!* Au revoir, Frantz!

— Au revoir! et merci d'avance!

. . . .

Et rentré chez moi, je lus ce qui suit :

. . . .

LA TRIBU DES GÊNEURS.

EXORDE.

Et d'abord, PREMIÈRE QUESTION :

— Qu'entendez-vous par ce titre de votre livre : *La Tribu des Gêneurs ?*

RÉPONSE. — J'entends que je vais vous entretenir ici d'une des parties de la grande famille des gens désagréables, bêtes, sots, ridicules, maniaques, ennuyeux ou méchants, — souvent tout cela à la fois, — qui pullulent sur terre en général, et à Paris en particulier.

DEUXIÈME QUESTION. — Alors le mot *Gêneurs* signifie ?..

RÉPONSE. — Ouvrez le Dictionnaire au mot *Fâcheux ;* — définition : *importun, qui ennuie, qui fatigue, qui chagrine; le monde est rempli de fâcheux ; la comédie des* FACHEUX *de Molière ; je fus hier absorbé par un fâcheux dont je ne pus jamais me débarrasser*, etc., etc.

TROISIÈME QUESTION. — Mais si le mot *Gêneurs* a la même acception que le mot *Fâcheux*, pourquoi ne point vous servir du mot *Fâcheux*, qui est très-français, au lieu d'employer le mot *Gêneurs*, qui ne l'est pas du tout ?

RÉPONSE. — J'emploie le mot *Gêneurs* a la place du mot

Fâcheux, parce que le premier se dit partout maintenant dans le monde parisien, — le monde parisien *sans façon*, s'entend, mais c'est celui-là qui fait la loi et la mode à l'autre, — et que le second ne se dit plus guère que sur les planches de la Comédie-Française et de l'Odéon...

En compagnie d'une foule d'autres locutions du vieux langage... fort originales, il est possible, et fort justes, le plus souvent, mais le plus souvent aussi fort risquées...

Dont on se garderait bien d'user, même dans ce monde parisien *sans façon* que je vous citais tout à l'heure...

Quelques reproches, plus ou moins fondés, qu'on ait à lui adresser de méconnaître à chaque minute les lois à lui imposées par la pudeur et la sévérité de la langue française.

QUATRIÈME QUESTION *(avec intention ironique)*. — Alors, vous êtes plus fort que Molière, vous qui, aujourd'hui, repoussez avec dédain ses expressions pour en employer de nouvelles, analogues, mais de votre cru ?

REPONSE *(un peu brutale peut-être)*. — C'est plat comme du vin de champagne à trente sous, ce que vous dites-là ! Personne n'a été, n'est, ou ne sera plus fort que Molière, vous le savez bien. Je ne m'attaque pas au génie parce qu'il me convient de penser que, s'il lui a plu d'intituler, en 1661, une riche comédie : *les Fâcheux*, je puis bien, moi, en 1857, me passer la fantaisie d'intituler un pauvre petit livre : *les Gêneurs*.

Variante de cette dernière réponse : — Et puis, après tout!.. Eh bien ! oui, je suis plus fort que Molière ! Molière ne faisait pas mal pour son temps.

Mais on ne se tuait pas assez dans ses pièces.

Et il n'y mettait jamais de couplets.

Tout bien décidé, je lui préfère le grand Crébillon,— le père...

Ou le petit Sedaine.

. . . .

PÉRORAISON.

Et là-dessus, ô lecteur, attendu que, par suite des questions et des réponses ci-dessus, je vous suppose suffisamment édifié, — à moins que vous n'y ayez mis de la mauvaise volonté, — à l'endroit de mon affiche : *la Tribu des Gêneurs* ;

Sans m'arrêter plus longtemps aux bagatelles de la porte...

Je commence mon exhibition.

Entrez ! entrez ! entrez !..

Vous allez voir ce que vous allez voir !

Le gêneur sous toutes ses formes, sous toutes ses faces, sous tous ses aspects ! Le gêneur qu'on rencontre toujours, partout... et puis encore ailleurs ! Le gêneur artiste,

le gêneur négociant, le gêneur boursier, le gêneur écrivain, le gêneur riche, le gêneur pauvre, le gêneur d'esprit, le gêneur stupide, le gêneur vieux, le gêneur jeune, le gêneur beau, le gêneur laid, le gêneur dans la rue, le gêneur au théâtre, le gêneur dans l'atelier, le gêneur aux champs, le gêneur en voyage, le gêneur dans la famille, le gêneur dans l'intimité, le gêneur près de votre ami, le gêneur près de votre femme, le gêneur près de votre maîtresse, le gêneur en public, le gêneur à table, le gêneur à cheval, le gèneur en voiture, le gêneur sur mer... le gêneur... en ballon... le gêneur quand vous êtes en colère, le gêneur quand vous riez, le gêneur quand vous travaillez, le gêneur quand vous pleurez, le gêneur quand vous dormez... le gêneur à votre naissance, le gêneur à votre mariage, le gêneur à votre mort, le gêneur à votre enterrement!..

Ouf!!!...

Et quand vous aurez assisté au défilé de mes types, ô lecteur!

Si, par hasard, — gêneur à votre tour, par occasion, *gêneur* critique, — vous vous écriez :

— «Ah çà, mais, il y en a bien plus que cela, de ces insectes, sapristi! — Je suppose que vous vous serviez quelquefois de ce juron, façon *Desgenais-Félix*. — Mais ce monsieur nous en promettait un régiment, et il nous en donne tout au plus une compagnie!.. »

Une simple prière, ô aimable, ô doux, ô gracieux lecteur !

Pardonnez-moi, en faveur de l'agrément que je vous aurai causé en vous montrant ceux que vous ne connaissiez pas...

D'avoir oublié ou laissé dans l'ombre ceux que vous connaissiez trop !..

Franchement, d'ailleurs, avouez-le, mais il m'aurait fallu un in-folio gros comme...

Gros comme mademoiselle *chose*, — vous savez, mademoiselle *chose*, de la Gaieté ? — avec ou sans crinoline...

Pour recueillir, depuis A jusqu'à Z, tous les faits et gestes de tous les *gêneurs* de Paris seulement !..

Est-ce vrai ?

Et je n'avais, hélas ! à ma disposition que les feuillets d'un petit volume... qui n'a pas la moindre prétention à servir de sous-jupe à aucune de ces dames.

I

Le premier gêneur.

Au temps où vous étiez petit, — car vous avez été petit, j'aime à le croire, — vous souvient-il, lorsque vous n'étiez pas sage, que vous refusiez de manger votre soupe ou de vous coucher; que vous fourriez, *sans le faire exprès,* vos doigts dans les pots de confitures ou dans l'œil d'un de vos jeunes amis; ou bien encore, quand vous battiez votre bonne ou quand vous déchiriez votre blouse neuve ou votre beau livre d'images?..

Vous souvient-il de la menace qu'on vous adressait en dernier ressort, après avoir vainement employé d'autres moyens coërcitifs pour réprimer la fougue de vos égarements?

— Prends garde! nous allons appeler Croquemitaine!

Croquemitaine est donc le premier *gêneur* que l'homme rencontre sur sa route.

Pour ma part, de quatre à sept ans, je ressentais une profonde terreur rien qu'en entendant le nom de ce formidable avaleur, tout crus, de vilains petits enfants!

Je me le représentais comme un géant horrible, avec une bouche jusqu'aux oreilles, des yeux comme des portes cochères, des mains de porteur d'eau... et un costume moyen âge.

Cependant, cette peur que j'avais de Croquemitaine, si pyramidale qu'elle fût, quelque chose la surpassait encore en mon esprit.

Ce quelque chose, c'était la surprise, assez naturelle au reste, de n'avoir jamais vu Croquemitaine, après avoir tout fait pourtant pour provoquer l'honneur de sa visite.

— Oh! les enfants ont comme cela, parfois, des instincts de logique désespérants, allez!

Or, un jour, — je m'étais je crois, ce jour-là, donné une indigestion de galette, — comme ma mère, à bout de colère et d'inquiétude pour ma santé, me criait en grossissant sa voix dans le but de me décider à prendre une tasse de thé que je refusais avec rage :

— Eh bien! si tu ne bois pas, oh! cette fois, Frantz, c'est fini! je te jure que Croquemitaine va descendre te chercher par la cheminée!

— Eh! qu'il descende! repartis-je en me tournant vers la cheminée, dans un élan où il entrait autant de bravade et de curiosité peut-être que de dégoût pour la boisson qu'on voulait me faire boire. — Je me moque pas mal de Croquemitaine, tiens! On me dit toujours qu'il me mangera, et il ne me mange jamais.

II

A ces paroles, aussi extraordinaires qu'irrévérencieuses, échappées de ma bouche, ma mère était demeurée un tant soit peu ébahie.

Elle ne s'était pas doutée jusque-là que je fusse un esprit fort!.. — A sept ans ' ça enfonçait Voltaire!

Un instant même je suppose qu'elle éprouva la velléité de donner le fouet à ce philosophe, qui osait remarquer qu'on ne l'avait pas croqué une seule petite fois, quoiqu'il eût mérité de l'être cent mille.

Mais j'étais souffrant, très-souffrant. Dans cette circonstance, le fouet n'eût été pour moi qu'un calmant d'un effet dangereux.

La pauvre chère mère me serra contre son sein, et, fai-

sant sa voix aussi douce qu'elle était grondeuse une minute auparavant :

— Chut! chut! là, mon amour, murmura-t-elle, ne te fâche pas! — *Ne te fâche pas!*.. Est-se assez joli? — Croquemitaine ne viendra pas plus, il est vrai, aujourd'hui que les autres jours...

Parce que tu es un bon petit garçon...

Qui ne voudrait pas chagriner sa mère!

Et j'aurais du chagrin, vois-tu, mais beaucoup de chagrin, si tu continuais de refuser cette excellente tasse de thé... qui va te guérir!

Je regardai ma mère.

— Dieu! les adorables sourires que les femmes ont pour leurs enfants! Oh! bien adorables, à coup sûr, puisque les enfants s'en souviennent encore quand ils sont devenus des hommes! —

Et je pris la tasse.

Et je bus la tisane d'un trait.

Mais en m'endormant, quelques secondes plus tard, je bégayais, les yeux toujours tournés vers l'âtre :

— C'est égal! Croquemitaine... Croquemitaine... c'est des bêtises, n'est-ce pas, maman?

— Oui, mon amour!.. *c'est des bêtises.*

A compter de ce jour, on ne me menaça plus jamais de Croquemitaine.

J'en avais fini avec ce premier *gêneur*... je l'avais tué en le bravant !

Hélas! pourquoi n'ai-je pu agir de même avec ceux de ses collègues que j'ai rencontrés plus tard !

Ah ! il est juste de remarquer que ceux-là avaient la peau plus dure que Croquemitaine.

III

Les jeunes gêneurs.

Vous souvient-il aussi, lecteur, quand vous étiez au collége, de ce phénix que vos professeurs vous donnaient pour modèle, à vous qui vous montriez intelligents, dociles et laborieux peut-être à vos moments...

Mais qui, par contre, à vos moments encore, — plus nombreux d'ordinaire, — vous montriez mutins, désobéissants, paresseux...

Comme de vrais écoliers que vous étiez?

Le phénix du collége est habituellement un gros court, avec une tête d'hydrocéphale; — une sorte de monomane qui ne joue jamais, ne rit jamais, ne cause jamais, ne crie jamais...

Tant il est acharné à se bourrer, du matin au soir, de

grec, de latin, d'algèbre, de chimie, d'histoire, de grammaire, de physique, d'astronomie, de géologie, de géographie...

— De tout ce dont on peut enfin se bourrer la cervelle au collége. —

Jusqu'à ce qu'il devienne un savant de premier ordre, ou un marchand de vins en gros, — ça s'est vu quelquefois... —

Ou bien qu'il crève une belle nuit tout d'un coup, comme un tromblon trop chargé... — Ça se voit plus souvent.

Après ce *gêneur* premier numéro, — car c'est évidemment un *gêneur* pour des jeunes gens qu'un jeune sage qui n'a que des qualités... pas un défaut! — les écoliers finissent par prendre le phénix en grippe, comme firent jadis les Athéniens d'*Aristide*... ce monsieur infiniment trop vertueux pour une personne seule; — après le phénix, dis-je, il y a encore au collége divers types de *gêneurs* que vous avez remarqués comme moi, et que je me contenterai de noter ici pour mémoire :

D'abord, le fils de M. le comte de Bouzibouzée ou de Braquibraqua... un gamin de quatorze ans qui, sous prétexte que le grand-père du grand-père du grand-père de son père a été le valet de chambre d'un roi, abuse déjà, comme s'il était un homme, des airs hautains et impertinents...

En dépit des nombreuses corrections que ses camarades

lui administrent quad il les *gêne* par trop avec ses *ancêtres*.

Variation de l'espèce, type plus ridicule : le fils du banquier, qui s'en va répétant à chaque minute : « Moi, papa est riche, très-riche... toute ma famille est riche... je serai riche ! Il n'y a que ça de beau au monde d'être riche ! Tous les gens qui ne sont pas riches, je crache dessus ! »

Pauvre petit ! attends donc au moins que la barbe te soit poussée pour être bête ! De par les sacs d'écus suspendus, en forme d'épée de Damoclès, dès ta naissance, au-dessus de ta tête, tu n'auras pas même connu les douces joies de l'enfance ! Triste ! Va, pour ton bonheur, je souhaite, une de ces fins de mois, une splendide faillite à ton banquier de père !

Autre *gêneur* de collége : ce grand gaillard de seize ans qui a des bras comme des feuillettes et des mollets comme des *foudres ;* c'est un Samson, un Hercule, un Milon de Crotone au petit pied que ce prodigieux enfant ; aussi lui arrive-t-il, neuf jours sur dix, — probablement dans le but d'entretenir sa force,—de traiter ses camarades comme des bœufs, des centaures ou des Philistins.

Nota. Il est vrai que, poussés à bout, un jour, à la promenade, tandis que le surveillant s'endort sous un arbre, six Philistins s'unissent contre le fort *gêneur* pour lui fêler la tête...

Et qu'ils la lui fêlent...

Et c'est justice !

O mon jeune Samson, parce que vous cassiez déjà fort agréablement à seize ans des noyaux de pèche sous votre médium, ce n'était pas une raison pour casser aussi les reins à vos petits camarades.

Trop de vigueur, jeune Samson!

Viennent ensuite comme *gêneurs* de collége...

IV

Mais c'est assez, n'est-ce pas, nous occuper de ces bâtons de bois blanc jetés dans les roues de notre première jeunesse ?

Au collége, d'ailleurs, comme je vous l'ai démontré, on a des façons si simples de se débarrasser des *gêneurs*.

On leur tourne le dos quand ils ne sont qu'ennuyeux...

On les rosse, seul ou à plusieurs, quand ils sont méchants.

Et tout est dit. Ce n'est pas plus long ni plus difficile que ça.

Mais nous touchons à nos dix-sept ou dix-huit ans. Nos études sont achevées ou à peu près... — Qui peut se vanter jamais d'avoir achevé complétement ses études... sauf le phénix ?... — Nous quittons les bancs scolaires pour

rentrer dans la famille; il va s'agir de nous créer une position, un état.

Serons-nous artiste, avocat, médecin, militaire, négociant, industriel ?

Ne serons-nous rien ? — une profession qui demande plus de talent qu'on ne croit pour la bien exercer.

Quoi que l'avenir nous réserve, nous sommes bien tranquilles... Nous nous en allons par le vestibule de la vie, le jarret tendu, le front haut, le regard limpide, le cœur allègre...

Nous sommes des hommes maintenant, et nous nous imaginons qu'avec un peu de science, un peu de fortune et un peu de courage, un homme doit si aisément atteindre le but qu'il se propose !

Ah ! ah ! ah !... naïves illusions d'une inexpérience naïve !

Et les *gêneurs* donc, sur lesquels nous ne comptons pas !

Attention ! Nous allons faire connaissance avec des bâtons de chêne ou de cornouiller bientôt !... et que nous ne briserons pas à notre guise, ceux-là... Ce sont eux qui nous briseront, ou, tout au moins, qui nous feront trébucher à chaque pas.

. . . .

TROIS PAGES DES TABLETTES D'UN *HOMME* SORTI D'HIER DU COLLÉGE.

« Mon père veut que je fasse mon droit; mais avant que je ne prenne mes inscriptions, il me donne un mois de vacances. Un mois ! Vais-je m'amuser ! j'ai vingt francs par semaine pour mes menus plaisirs. Vingt francs ! comment dépenserai-je tout cela ! »

. . . .

» Hier, je suis allé en soirée chez madame de B..., ma cousine. Elle est charmante, ma cousine, et son mari est bien laid. Tiens, quelle idée ! »

. . . .

» Pourquoi donc mon père m'a-t-il fait faire par son tailleur un habit si large ? Mon père dit que je grandirai encore et qu'on ne doit point me serrer dans mes vêtements. En attendant, j'ai fort bien remarqué hier, à la soirée de ma cousine, que plusieurs messieurs, — d'une tournure et d'une élégance achevée eux, je l'avoue, — ricanaient tout bas en me regardant nager dans mon sac comme une aiguille dans un fourreau de sabre. L'un d'eux même s'est permis de me demander l'adresse de mon tailleur. Oh ! dès demain, sans rien dire à mon père, je m'en vais faire repincer du haut en bas mon habit. »

. . . .

« Mon habit a été retouché; ce matin, je suis allé dé-

jeuner avec ma cousine. Sortis de table, nous causions seuls tous deux, dans son boudoir, lorsqu'un grand brun, — l'un de ceux qui raillaient ma toilette l'autre soir, — est tombé comme une bombe au milieu de nous. Ma cousine a rougi à son aspect. Lui, sans plus paraître se soucier de moi que si je n'eusse pas été là, s'est assis près d'elle et lui a chuchoté je ne sais quoi à l'oreille. Quelques minutes après, madame de B... était *désolée de me renvoyer, mais une affaire importante...*

» Je suis parti le cœur gros. A quel propos ce monsieur brun, que je déteste, se permet-il de me faire renvoyer par ma cousine...

» Qui écoutait si gracieusement les vers que je lui avais apportés...

» Une élégie sur l'amour, imitée de *Tibulle*, rien que cela !

» Oh ! la première fois que ce monsieur brun ricanera en me regardant ! »

. . . .

» Ernest C..., un de mes bons camarades de collége, m'a emmené dîner hier chez son père.

» Le soir, Ernest m'a conduit dans un bal fort drôle. Ça a lieu derrière le Château-d'Eau, salle Barthélemy. Je n'avais jamais vu de bal public, je m'y divertissais infiniment... Je dansais, je dansais beaucoup; mal sans doute, en comparaison de tous ceux qui étaient là et qui ont une manière à eux de remuer les bras et les jambes... très à la

mode à ce qu'il paraît. Cependant, en dépit de ma gaucherie, j'avais, je crois, produit quelque impression sur une jeune fille assez gentille, — une grisette, je l'ai deviné tout de suite, — qui venait de polker avec moi. Elle avait consenti à prendre quelques rafraîchissements en ma compagnie, et tout en lui versant de la limonade, je m'étais offert pour la reconduire, et elle ne disait pas non...

» Mais au moment où je payais la consommation, un petit gros rouge s'est approché de ma conquête et lui a crié :

» — Depuis quand que tu bois avec d'autres que moi, toi ? — Mon ami !.. — Allons ! file... il n'est que temps !

» — Et vous, jeune homme, — et le petit gros rouge s'était tourné de mon côté, — une autre fois soyons moins rafraîchissant avec les femmes qui ne nous appartiennent pas !.. ça m'obligera. — Mais, Monsieur... — Suffit ! que je ne t'y repêche pas, malin, à rôder autour de mon Albertine, ou nous causerons !

» Et, là-dessus, ma grisette a disparu avec l'affreux petit gros.

» J'avais envie de courir après lui pour le battre !

» Mais un esclandre dans un endroit public !

» — Allons-nous-en, ai-je dit à Ernest, il y a de trop vilains hommes dans ton bal, s'il y a quelques femmes assez jolies !

» Oh ! une fleuriste, — car ma grisette était une fleu-

riste, elle me l'avait avoué, et une blonde, car elle était blonde, — se laisser ainsi mener par un misérable tel que celui qui l'a arrachée de ma table !

» C'est singulier ! Je m'étais figuré, d'après tous les romans à quatre sous que j'ai lus, que les fleuristes jeunes et blondes étaient plus poétiques que cela !

. . . .

» Depuis huit jours, nous allons tous les soirs, Ernest et moi, jouer au billard dans un estaminet du boulevard Bonne-Nouvelle. Cela nous amuse beaucoup, le billard.

» Hier, un monsieur très-sec et très-laid, qui nous regardait jouer, nous a subitement interpellés de la sorte :

» — Messieurs, je suis fâché de vous adresser cette observation, mais là, la main sur la conscience, vous ne savez tenir une queue ni l'un ni l'autre ! Pas le moindre effet ! pas la moindre série ! pas la moindre précision !... C'est honteux en plein dix-neuvième siècle, sur des billards d'ardoise !

» ... Tenez ! que chacun de vous fasse, à tour de rôle, une partie avec moi, — une bagatelle comme enjeu : une cigare et une canette, — et je m'en vais vous octroyer à tous deux une leçon dont vous vous lècherez les barbes !

» Ernest et moi, nous nous regardions ébahis, tandis que ce professeur de carambolage pérorait ainsi tout en se choisissant une queue au ratelier. Cela ne nous séduisait que médiocrement de jouer avec quelqu'un que nous ne

connaissions pas... D'un autre côté, nous craignions de paraître impolis en le refusant !

» Oh ! il était très-fort, en vérité ! si fort, que durant huit parties, — près de trois heures, — c'est lui qui a joué constamment, à la grande admiration de la galerie qui s'était formée autour du billard.

» Tandis que nous, nous ne faisions que marquer les points ! La leçon nous a coûté huit canettes et huit cigares;

» Plus les frais, naturellement. Total, une quinzaine de francs.

» Le dernier *effet* achevé, la dernière canette avalée, le dernier *panatellas* fumé, — ou empoché, car il n'a pas pu fumer huit cigares en trois heures, et pourtant ils ont disparu tout les huit de la soucoupe, — le professeur nous a dit, en mettant sa queue au port d'armes :

» — Je regrette, jeunes gens, que l'heure ne me permette pas de continuer... — nous ne le regrettions guère, nous ! — mais il est minuit et quart... il faut que je retourne dans mes pénates...

» A demain, jeunes gens, s'il vous est loisible !

» — Demain, merci ; oh ! nous en avons assez comme ça, Monsieur, me suis-je écrié.

» — Assez d'une leçon !... alors vous ne serez jamais que des mazettes.

» Peuh ! c'est honteux ! »

. . . .

RÉSUMÉ DES TROIS PAGES DES TABLETTES D'UN EX-COLLÉGIEN.

Quatre gêneurs.

Un père qui, par raison d'économie et d'hygiène, habille son fils trop large.

Un monsieur brun qui vient déranger une jolie cousine, au moment où elle écoute les vers d'un petit cousin.

Un gros homme rouge qui arrache une innocente grisette du bras d'un candide cavalier.

Un docteur ès-billard qui donne, de force, une leçon à deux amis qui s'amusaient...

Et qu'il ennuie!

. . . .

Et ce n'est que d'hier que notre *homme* de dix-huit ans a quitté son collége!...

Et il n'a écrit que trois pages sur ses tablettes!

Que sera-ce donc quand le temps aura marché!...

Quand l'adolescent sera devenu vraiment un homme!..

Et quand ces tablettes, — s'il continue d'y écrire, ce dont je doute, — auront acquis la valeur d'un volume!..

. . . .

Au surplus, s'il vous convient toujours, cher lecteur, de suivre avec moi la grande chasse aux *gêneurs*...

Reléguant de côté le chapitre de généralités...

Voici mes propres souvenirs que je vous offre.

Ab uno disce omnes,

Et plaudite, cives.

Que de latin à la fois, juste ciel ! que de latin !

Ne vous effrayez point ! Je ne vous en donnerai plus du tout, mais du tout, du tout !

Vous n'auriez qu'à ne pas plus le savoir que moi, comme vous me traiteriez de *gêneur !*

V

Souvenirs d'un gêné,

OU FRANTZ MOSER ENTRE EN SCÈNE.

J'ai vingt-cinq ans; mon père, — que Dieu m'a enlevé, trop vite, hélas ! ainsi que ma mère, — mon père m'a laissé une honnête fortune, six mille livres de rentes.

Pas de quoi faire des folies.

Assez pour être indépendant.

Je suis musicien, bon musicien même; Auber a été mon professeur.

Je ne peins pas trop mal non plus. J'ai cinq ans d'atelier chez Léon Cogniet.

Enfin, — je ne sais si je m'abuse, — mais j'aurais aussi, je crois, des dispositions comme écrivain.

Oserai-je vous avouer que j'ai déjà sur la conscience cinq à six *scénarios* de drames et de vaudevilles...

Que je relis avec complaisance, chaque fois que je viens de voir quelque part une mauvaise pièce...

Que je replonge avec désespoir au fond de leur carton...

Chaque fois que j'en ai applaudi une bonne.

En attendant que je fasse un choix entre les trois carrières qui me sont plus ou moins ouvertes, je me contente de m'amuser ?

Après tout, j'ai le temps de travailler.

D'ailleurs, on assure que le plaisir, comme la peine, instruit.

Prenons donc du plaisir... la peine viendra assez vite me prendre.

VI

Le gêneur amateur de belles-lettres.

Depuis deux mois environ, j'ai pour maîtresse une petite femme charmante.

Je ne vous dirai pas qu'elle sort de Saint-Denis, elle est modiste. Je ne vous dirai pas qu'elle rougit au moindre mot... elle sait Béranger, *tout* Béranger par cœur...

Telle qu'elle est, enfin, cette jeune fille me plaît, avec ses yeux bleus, son teint rose, ses cheveux noirs et sa gaieté de toutes les couleurs.

Depuis deux mois, tous les soirs, dès que Lucette en a fini avec son magasin, elle accourt chez moi.

Nous sommes en avril..... les soirées sont encore fraîches...

Assise au coin de la cheminée, dans la grande pièce qui me sert à la fois de cabinet de travail, d'atelier et de sa-

lon, Lucette fait voltiger l'aiguille, — pour son propre compte alors, — tout en se levant à chaque minute pour m'embrasser.

A neuf heures précises, Pierre Blanchin et Eugène Carpelle, — mes deux amis intimes, — deux anciens camarades d'études, arrivent à leur tour chez moi.

Pierre et Eugène s'entendent à merveille avec Lucette, qu'ils trouvent *bonne fille*. Eugène ne l'appelle que miss Lucette, parce qu'elle a des faux airs d'Anglaise. Pierre lui apporte des bonbons et des bouquets de giroflée.

Et tous quatre, riant, causant, travaillant, lisant, chantant, fumant et buvant du thé, — n'oublions pas le thé! Lucette l'idolâtre, — nous passons ainsi des soirées délicieuses...

Si délicieuses, que lorsque minuit sonne... — car minuit finit par sonner partout en ce monde, que l'on rie ou que l'on pleure! — nous sommes tout désolés de nous séparer!

Quand je dis : *Nous* séparer! Pierre et Eugène s'en vont, eux, comme de raison; mais Lucette...

VII

Hier, nous nous trouvions réunis tous quatre, comme d'ordinaire, lorsqu'on nous a annoncé M. Pimpaneau.

Ce M. Pimpaneau était un ami de mon père ; naturellement je ne pouvais que le bien recevoir, quoiqu'il y eût quelque temps déjà que je ne l'eusse vu.

Il a paru d'abord contrarié de tomber en si nombreuse société ; il comptait me posséder seul. Cependant il s'est remis sans trop de peine, et après les compliments d'usage, prenant place près de moi :

— Mon cher Frantz, m'a-t-il dit d'un ton doctoral qui lui est propre, je vous dérange peut-être ?

— Nullement, mon bon monsieur Pimpaneau.

— C'est que... si je vous dérangeais, je vous supplierais de me le dire.

— Je vous le dirais, monsieur Pimpaneau.

— Bon ! Alors je puis m'expliquer ?

— Je vous y convie.

— Eh bien !... voici le fait, mon ami ; comme il m'est revenu que vous vous livriez aux belles-lettres...

— Un peu.

— Il n'y a pas de *un peu* quant aux arts, cher enfant ; c'est oui ou non qu'on aime la muse.

— Soit, monsieur Pimpaneau. Mettons donc que j'aime la muse. *Oui,* monsieur Pimpaneau, j'aime la muse !

— A merveille ! Alors j'en arrive, sans ambages, à mes intentions à votre égard. Vous n'ignorez pas, cher enfant, que j'occupe au ministère de... une position importante... très-importante ? Néanmoins, quelque rares que soient les moments de loisir que me laisse ma place, adorateur comme vous de la muse, ces moments rares, trop rares, de repos administratif, je les utilise au profit de mes doux penchants !

— Vous avez terriblement raison si ça vous amuse, monsieur Pimpaneau !

— N'est-ce pas, cher enfant ? Bref...

Ici, M. Pimpaneau tira un objet en papier d'une arrière-poche de son paletot :

— Bref, voici un drame en cinq actes et en prose... — J'ai préféré la prose... le vers est un peu dédaigné, je crois, aujourd'hui. Ce n'est pas que si je l'eusse voulu !..

Le vers ne m'effrayait point!.. certes... mais il est avéré qu'on dédaigne le vers aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Hum! hum!..

— Oui!.. oui!.. ne le nions pas... on le dédaigne!.. Alors, à quoi bon se créer des obstacles?..

Enfin, ce drame en prose que je suis en train d'achever,—je n'ai plus que le dénoûment à parfaire,—et que j'ai tiré d'un des plus remarquables romans de Walter Scott... *Ivanhoë!..*

Ce drame... sur lequel je fonde, j'ose le dire, mes plus légitimes espérances...

Vous plairait-il que je vous le lusse, cher enfant?

Je saluai gravement M. Pimpaneau, — avez-vous remarqué comme cela permet de réfléchir, de saluer gravement? — et le résultat de mon salut étant cette réflexion: que la lecture du drame de M. Pimpaneau ne pouvait être qu'un accident désastreux pour ma maîtresse, mes amis et moi, j'allais décliner l'honneur de cette lecture, en alléguant pour motif la présence de mes amis et de ma maîtresse.

Par malheur, tandis que M. Pimpaneau avait formulé sa proposition, Eugène, Pierre et Lucette, échangeant de rapides coups d'œil, s'étaient avisés de concerter tacitement un plan:

Celui de se divertir aux dépens de M. Pimpaneau et de ou drame.

Donc, comme j'ouvrais la bouche pour dire : Non...

Lucette, Pierre et Eugène, se levant tout d'une pièce, avec l'apparence du plus vif empressement, s'écriaient tous les trois à la fois :

— Accepte, accepte, Frantz ! nous serons ravis d'entendre l'*Ivanhoë* de monsieur Pimpaneau !

— A moins que monsieur Pimpaneau ne nous juge indignes de l'entendre ! — ajouta Pierre, sérieux comme un braque à qui l'on met sa muselière.

M. Pimpaneau s'inclina avec aménité !

— C'est-à-dire, Madame et Messieurs, dit-il, que ce sera trop d'honneur pour moi.

— D'ailleurs, plus on est de fous, plus on rit, repartit Pierre.

— Oh ! il n'y a pas à rire dans ma pièce, Messieurs !

— Je m'en doute bien, pensai-je.

— Alors, plus on pleure, dit Eugène.

— On ne pleure pas davantage ; on tremble... on frémit, peut-être...

— Eh bien ! plus on est de fous, plus on frémit !

— Une tasse de thé à monsieur Pimpaneau, Lucette !

— Et un tabouret sous les pieds de monsieur Pimpaneau !

— Ah ! êtes vous commodément dans ce fauteuil ?

— Parfaitement.

— C'est qu'il ne faudrait pas vous gêner... L'odeur de la cigarette ne vous incommode pas ?

— Du tout ! du tout ! je fume aussi quelquefois... du maryland.

— Vraiment ! Frantz, est-ce que tu n'as pas de maryland ici ?

— Non, mais on peut s'en procurer.

— Inutile, Messieurs !.. trop aimables !.. Mais, vous concevez, j'ai besoin de tous mes moyens pour lire convenablement. Et puis, ce n'est pas une privation... Je ne fume que par hasard... dans mes moments de *far niente*.

— A votre aise, monsieur Pimpaneau ; d'ailleurs, vous avez raison... il est nécessaire que vous conserviez tous vos moyens pour une lecture de longue haleine ! Il me fait l'effet d'avoir du ventre, votre manuscrit !..

— Du ventre ! Ah ! vous voulez dire qu'il est volumineux ? Mon Dieu, pas trop ! cinq actes seulement de vingt-cinq scènes chaque... six cents pages en tout...

Je commence donc :

IVANHOE,

Drame en cinq actes et en prose, imité librement de Walter Scott.

PERSONNAGES : . . . .

VIII

Ah ! mes malheureux amis ! mon infortunée maîtresse !

Je l'avais bien deviné, moi, que le sort qui nous était réservé, de par le manuscrit Pimpaneau, serait terrible !

Il ne faut pas plus jouer avec les manuscrits qu'avec le feu, voyez-vous !

Oh ! cela est très-aisé dans les romans, les *bonnes charges* contre les *gêneurs !*

Mais dans la vie réelle, allons donc ! Est-ce qu'on se délivre comme ça de ces messieurs ?..

Le premier soir, encore, ce ne fut rien ! *Tout nouveau* non pas *tout beau,* comme dit trop légèrement le proverbe, mais tout plus facile à digérer du moins... — C'est l'histoire de certaines premières représentations, qui pas-

sent sans orage parce qu'on y dort d'un œil : on appelle cela des succès d'estime.

Mais le lendemain, quand M. Pimpaneau revint, à l'heure fixe, prêt à nous débiter le second acte de son drame!.. — car il avait tenu à ne nous offrir qu'un acte par soirée, le traître, *pour ne pas nous fatiguer !*

Et le surlendemain, et les jours suivants... dix soirs de suite... car après avoir achevé ses cinq actes, M. Pimpaneau s'acharna à nous relire les passages *les plus remarquables de son œuvre !*.. (*sic*).

Lorsque nous nous trouvâmes ainsi toujours, et sans cesse, et puis encore livrés à l'*Ivanhoë forcé*, concevez-vous quelles durent être nos souffrances ?

Mais dites, le concevez-vous ?

Et c'est qu'il n'y avait point à essayer de l'interrompre ou de le distraire dans sa lecture ; encore moins de se délivrer de lui en lui fermant notre porte !

Froid, posé, convaincu, M. Pimpaneau était inaccessible à toute attaque de ce genre.

Causait-on au milieu d'une tirade ? il nous rappelait à l'ordre du geste.

Parlait-on, — entre deux scènes, — de faire un peu de musique *pour lui donner le loisir de se reposer ?* il s'écriait : Tout à l'heure ! tout à l'heure !

Et son tout à l'heure ne sonnait jamais !

La bonne, d'après mes ordres, lui annonça un soir que nous étions absents.

— Absents ! pour les *étrangers*, répliqua-t-il ; mais pour moi !..

Et il pénétra triomphalement jusqu'à nous.

Une autre fois que, décidés à mettre, à tout prix, un terme à ce supplice, nous avions résolu, une fois réunis, Lucette, Pierre, Eugène et moi, de n'ouvrir à personne...

Ayant sonné un coup, deux coups, trois coups, six coups sans succès, M. Pimpaneau eut la patience d'attendre près d'une heure sur le carré.

Au bout d'une heure il sonna derechef.

Nous ne pouvions nous imaginer que ce fût lui... on alla ouvrir.

Et, comme l'ombre de *Banquo*, il nous apparut aussi affable, aussi poli que de coutume, en nous disant :

— Vous faisiez de la musique, sans doute ? vous ne m'aviez pas entendu sonner ?

Et le lendemain, pour déjouer semblable contre-temps, au cas où *nous ferions de la musique*, M. Pimpaneau avait eu soin d'arriver chez moi avant tout le monde : avant Lucette, avant Pierre, avant Eugène, avant moi !..

. . . .

Tenez ! parole d'honneur ! c'était à en devenir fous !

Nous ne rêvions plus que *Gurth* et coups de poing, *Rebecca* et incendies, *Richard Cœur-de-Lion* et tournois...

Et autres personnages et événements d'*Ivanhoë*.

Lucette en perdait sa gaieté.

Eugène, Pierre et moi nous en maigrissions à vue d'œil.

Ce drame... ce drame stupide, — vous vous doutez qu'il était stupide ! pâteux ! filandreux ! — ce drame de M. Pimpaneau était devenu notre bête noire...

Son auteur, notre bourreau !

Je me rappelle qu'un jour, dans le paroxysme du désespoir, nous pesâmes, sans sourciller, tous quatre, les chances probables de circonstances atténuantes en notre faveur...

En supposant que nous nous décidassions à assassiner M. Pimpaneau !

Eugène allait plus loin ; il soutenait que nous serions acquités purement et simplement, parce qu'on reconnaîtraît que nous avions purgé la terre d'une bête malfaisante !

C'était peut-être exagéré comme raisonnement.

IX

Le ciel nous sauva de cette extrémité.

Je reçus un matin un mot, ainsi conçu, de M. Pimpaneau :

« Désolé, cher enfant, d'être forcé de renoncer à nos soirées littéraires. Je pars dans une heure, pour cause majeure, pour l'Allemagne. A mon retour, je me hâterai de me rendre près de vous et de vos gracieux amis. Je suis sur la piste de grandes modifications dans mon drame ; j'y vais rêver en voyage. A bientôt. Mes respects à la jolie petite dame.

» PIMPANEAU. »

Lucette, Pierre et Eugène poussèrent trois hurrahs quand je leur donnai connaissance de cette épître inespérée.

Nous nous livrâmes au punch des réjouissances.

Au dernier verre, il fut solennellement juré, par tous quatre, une haine à mort à tous les *gêneurs* amateurs de belles-lettres.

Cependant M. Pimpaneau revint d'Allemagne.

Ceci se passait cinq ou six mois plus tard.

Et, comme il l'avait promis, il s'empressa, dès son retour, de se rendre chez moi.

Il était accompagné naturellement de son *Ivanhoë,* orné de modifications.

Je les laissai entrer, l'un portant l'autre, dans mon cabinet.

Mais au moment où l'amateur allait tirer la funeste rame de papier de sa poche...

— Monsieur Pimpaneau, lui dis-je très-sérieusement, en décrochant une paire de pistolets d'une muraille, j'ai juré par le Styx de vous brûler la cervelle si vous vous permettiez encore de me lire une ligne de votre drame.

Voyez s'il vous convient de mourir !

Et j'armai mes pistolets.

M. Pimpaneau court encore.

Sans doute il me prit pour un fou furieux.

On m'a assuré qu'il avait fait représenter dernièrement son *Ivanhoë* au théâtre Montparnasse, moyennant la fourniture, de compte à demi, des costumes et des décors.

Une fantaisie qui ne lui a coûté que six mille francs.

Mais il a acquis, pour cette somme, le droit de graver sur ses cartes :

Pimpaneau, membre de la Société des auteurs dramatiques.

Va-t-en ville.

quelque compliment, ont toujours une raillerie à décocher à l'adresse de mon compliment ou de mon baiser.

Ce n'est pas encore bien aigre, mais ça commence à picoter cependant.

Que se passe-t-il donc? ou plutôt que s'est-il donc passé entre ma maîtresse et mes amis?

Ce matin, j'ai interrogé Lucette. Elle a pâli, je l'ai vu, à mes premiers mots :

— Est-ce que tu t'es disputée avec Pierre et Eugène?

Mais, se remettant vivement, elle m'a répondu avec un sourire :

— Me disputer avec ces messieurs! moi! y songes-tu?

— Mais vous ne vous parlez plus?

— C'est qu'ils n'ont plus rien à me dire.

— Vous ne riez plus, vous ne chantez plus ensemble?

— C'est qu'ils sont fatigués de jouer et de rire avec moi.

Hum! tout cela n'est pas limpide! Qui trompe-t-on ici? J'aurai le fin mot de cette énigme.

XI

— Eh bien ! oui, mon cher Frantz, puisque tu exiges la vérité à ce sujet, oui, nous trouvons, Pierre et moi, que c'est une niaiserie de ta part de t'accoquiner de la sorte à une petite fille comme Lucette !

— Mais elle vous semblait charmante il y a quelque temps ?

— Eh ! mon ami, charmante... pour huit jours !...

— Tu lui accordais de l'esprit, toi, Eugène ?

— Peuh ! de l'esprit !... du bagou de grisette.

— Tu lui reconnaissais du cœur, toi, Pierre ?

— Du cœur ! allons donc ! allons donc ! est-ce que ces filles-là ont du cœur ?

— Messieurs, je ne comprends pas, vraiment, quelle importance vous attachez à tout ceci !...,

— De l'importance! Permets! c'est toi qui y attaches de l'importance, et non pas nous! C'est toi qui es venu nous interroger?

— Bref, pourquoi n'êtes-vous plus les mêmes, depuis une semaine, avec Lucette? Vous aurait-elle fait quelque chose de désagréable?

— En aucune façon! Seulement, à quoi cela te conduira-t-il, voyons, cette liaison?

— Parbleu! pas à la mairie, assurément! Mais quand vous prenez un chemin, vous autres, s'il est commode et amusant, est-ce que vous vous souciez toujours du lieu où il vous mène? Je n'ai certes point l'intention de passer ma vie avec Lucette, mais elle est sage, aimable, assez jolie pour qu'on la regrette quand on ne l'aimera plus! En outre, elle ne m'entraîne pas dans de grandes dépenses! Un cadeau de vingt francs la rend joyeuse vingt jours!... A quel propos la quitterais-je?

— Bon! bon! va ton train; c'est avec de tels principes qu'on prend des habitudes... et des habitudes prises... tu sais? Autant de crampons à des sottises.

— Tu as déjà négligé tes travaux à cause d'elle.

— Mes travaux! Quels travaux?

— Eh! mon cher, quand on se destine à l'art, quel qu'il soit, on ne vit pas comme un ours enfermé des mois entiers avec une maîtresse.

— Vous oubliez que vous teniez aussi société à l'ours, mes enfants?

— C'était pour ne pas t'abandonner à ta folie.

— Ma folie n'est pas bien dangereuse!.. Rire, causer, fumer entre nous, trois ou quatre heures tous les soirs.

Ah! il est vrai que le Pimpaneau a gâté tout cela pendant quelque temps.

— Le Pimpaneau était moins à craindre pour toi que ta Lucette. Un imbécile, ça se renvoie, après tout, de gré ou de force; mais une femme qui vous plaît, ça ne se met pas à la porte comme ça... surtout quand elle est aussi fine que ta Lucette.

— Vraiment! Lucette est donc bien fine? Vous pensez qu'elle songerait à m'extorquer une place dans mon testament? Elle s'y prendrait à l'avance!

— Écoute, Frantz! nous ne plaisantons pas! Prends ce que nous allons te dire à ta guise, mais puisqu'il est nécessaire de te mettre les points sur les *i*, voici notre *ultimatum* : Tant que Lucette sera avec toi... autant que cela... eh bien!

— Eh bien?

— Eh bien! tu ne nous verras plus.

— Diable! ça devient sérieux en effet.

— Très-sérieux! Nous n'entendons pas qu'un garçon, notre ami, tout plein de dispositions et d'avenir, gâche à plaisir sa vie pour l'agrément d'une fillette! Adieu donc;

jusqu'à ce que mademoiselle Lucette soit moins inamovible dans ta maison, nous ne nous y présenterons plus... que de temps à autre.

— Réfléchis ! et avant peu tu accourras nous remercier de nos sages conseils.

— C'est possible ! adieu donc, messieurs les Tiberge.

XII

Et je m'en étais retourné chez moi à la suite de cette conversation avec Pierre et Eugène...

Un peu inquiet, je n'en disconviens pas! — On ne voit point impunément des amis se séparer de vous sans supposer qu'ils ont un motif important de se conduire ainsi...

Un peu triste : si je n'étais pas encore d'humeur à me pendre pour Lucette, j'aimais pourtant assez cette petite pour ressentir un vif chagrin à la pensée d'être obligé de la sacrifier à mes amis.

En toutes circonstances de ma vie, j'ai agi le plus possible carrément; c'est-à-dire que quand j'ai vu le danger s'avancer vers moi, je me suis toujours empressé de lui éviter la moitié du chemin. C'est le moyen le plus sûr, à mon sens, d'en finir avec les situations pénibles.

Le même soir, dès que Lucette est arrivée :

— Tu ne sais pas, petite ? lui ai-je dit : Pierre et Eugène ne viendront pas tout à l'heure... ni plus tard... ni demain... ni après-demain... ni les jours suivants ?

— Ah ! a répondu Lucette, surprise ; ils sont malades ?

— Non.

— Et pourquoi donc, alors, ne viendront-ils plus ici ?

— Parce que tu y viens trop, toi.

Le rouge a monté au visage de la jeune fille.

— Ce qui signifie qu'ils te donnent le choix entre eux et moi ?

— Tout bonnement.

— Et... qu'as-tu décidé ?

— Dame !

Et comme je me taisais, Lucette, me tendant la main :

— C'est juste ! Frantz, il n'y a pas à hésiter entre d'anciens amis... et une femme qu'on connaît depuis si peu de temps ! Je m'en vais !.. Messieurs Pierre et Eugène peuvent revenir tout de suite.

Elle s'éloignait déjà.

Mais j'ai couru à elle, et la retenant dans mes bras :

— Eugène et Pierre m'ont donné les raisons qui leur font désirer que je me sépare de toi, Lucette... mais ces raisons... ne juges-tu pas qu'elles sont mauvaises ?

Lucette, à son tour, ne répondait pas ; mais elle pleurait.

— Allons ! allons ! ai-je continué, là où il y a accusa-

tion il doit y avoir défense. Tu sais pourquoi Pierre et Eugène ont cessé, de la sorte, tout d'un coup, l'un de t'appeler *miss* Lucette... l'autre de t'apporter des bonbons et des giroflées?

Lucette pleurait toujours.

— Réponds moi, ou je serai convaincu qu'ils ont bien fait de me dire que tu ne m'aimais pas!

— Ils ont dit cela! s'est écriée Lucette avec éclat; ils ont osé dire cela! Alors... tiens!... puisqu'ils m'y forcent... Mais tu ne me croiras pas!

— Je te croirai, parce que tu es une bonne petite fille... qui ne me doit pas assez, d'ailleurs, pour me mentir.

— Eh bien! la vérité sur l'aversion soudaine de tes amis à mon égard, Frantz!... la vérité vraie, tu entends?... C'est... c'est qu'ils ont voulu me faire la cour, tous les deux...

Et que, tous deux, je les ai envoyés promener!

— Il serait possible!

— Sans doute! ils ne cessaient de me répéter, — chacun de son côté, tu comprends?..

Que tu étais un volage, un écervelé, un mauvais sujet...

Que tu n'avais rien, mais absolument rien pour moi!..

Et alors... sans doute... voyant que ce qu'ils me disaient ne me faisait pas la moindre impression... ils ont pris le parti... pour se venger... Oh! c'est bien mal, pourtant, de

leur part! car je ne t'aurais jamais rien conté, moi, sans ce qui arrive aujourd'hui, de leurs propos, de leurs tentatives... et eux...

Lucette n'acheva pas... les sanglots l'étouffaient.

— Tais-toi, lui dis-je avec un baiser.

Et m'asseyant à mon bureau j'écrivis, en double, ce qui suit :

« Pas fort, cher ami, pas fort! Trop d'amitié, trop d'intérêt pour mon avenir! Lucette m'a tout appris et je suis persuadé que ce qu'elle m'a appris est vrai...

» Si persuadé, que je te quitte à l'instant, comme ami...

» Et que je ne la quitterai que le plus tard possible, elle, comme maîtresse.

» Bien adieu, cette fois.

» Frantz. »

Je montrai ces billets à Lucette.

— A quoi bon? me dit-elle, avec cette finesse de femme qui l'emportera toujours sur notre intelligence masculine en pareille matière! Ne leur écris rien; ne leur parle de rien! Ils seront bien plus *attrapés!* Ce mot leur prouverait qu'ils t'ont fait de la peine, — une consolation pour eux de ton abandon; — ton silence leur montrera, au contraire, que tu les dédaignes.

— Pas mal raisonné!

Et je déchirai les deux papiers.

— Dédaignons-les donc... c'est le plus simple... et ça m'épargne deux pains à cacheter.

Et, là-dessus, Lucette, cours chez toi, prends-y une robe, des souliers, quelques jupons...

— Pourquoi faire ?

— Nous partons dès demain matin en voyage. Tu te souviens ?.. je t'avais promis de te mener au Havre si tu étais sage... tu as été sage... je te mène au Havre !

— Demain matin !

— Demain matin.

— Mais mon magasin ?.. Que dirai-je à mon magasin ?

— Tu feras comme je fais avec Eugène et Pierre... tu ne diras rien !.. c'est plus simple.

XIII

Les gêneurs en voyage.

Nous venons de monter, Lucette et moi, dans un wagon — de deuxième classe, tout économiquement. — Quand on voyage avec une modiste, on n'a pas besoin de jouer au grand seigneur. D'ailleurs, Lucette est si enchantée, si radieuse d'aller voir la mer !.. Je crois que je l'emmènerais en charrette qu'elle s'y trouverait bien encore. Nous avons deux coins du compartiment, — en face l'un de l'autre, comme de raison.—Lucette ne tient pas en place... elle voudrait déjà être en route... elle s'étonne d'attendre...

— S'il était arrivé quelque accident, me dit-elle, si nous n'allions pas partir !

Mais le convoi s'ébranle... la machine souffle et mugit... Lucette se rassure. Elle me tend la main comme pour me remercier d'avance du bonheur que je vais lui procu-

rer. Allons ! il y a plaisir quelquefois à amuser sa maîtresse. Il est vrai, encore une fois, que la mienne n'est qu'un grisette !

Nous voilà déjà bien loin d'Asnières.

— Y es-tu venue souvent, à Asnières, Lucette ?

— Non... un ou deux dimanches, avec ma tante...

— Elles ont toujours des tantes pour les mener à Asnières. —

Nous laissons derrière nous *Maisons, Conflans, Poissy*... Lucette ne se lasse pas d'admirer les paysages qui se déroulent sous ses yeux...

— Tu en verras bien d'autres quand tu approcheras de la Normandie !

— Je verrai des troupeaux, n'est-ce pas, avec des bergers et des bergères ?

— Avec des bergères et des bergers !.. Seulement, je te préviens que ces bergers et ces bergères-là n'ont rien de commun avec ceux en porcelaine de Saxe que tu aimes tant... sur ma cheminée...

— Ah ! regarde donc ce bouquet de bois... à droite.., et ce ruisseau qui coule à côté ! Mon Dieu, comme nous allons vite ! Comme c'est gentil ! Ah ! une chaumière !..

— Et son cœur ?

— Non !... Et des canards dans une mare !.. Oh ! les beaux canards !

— Plus on s'éloigne de Paris, plus beaux deviennent les canards !

— Ah ! un petit paysan sur un âne... Oh !. il le bat, le méchant !

— Les ânes sont au monde pour être battus, ma fille.

— Tiens ! cette fumée... Qu'est-ce qu'on fait donc sous ces hangars ?

— Des briques.

— Des briques ! ah ! c'est gentil, des briques !

— Tu es indulgente ! Tout te semble gentil, à ce qu'il me paraît ?

— Oui... tout... mais toi par dessus tout, parce que c'est à toi que je dois d'être si heureuse !

Et Lucette me tend de nouveau la main.

Hein ! qu'est-ce donc ? Pourquoi cette dame à mes côtés hausse-t-elle les épaules en regardant tour à tour Lucette et un grand monsieur sec, quoique décoré, vis-à-vis d'elle ? Ah ! j'y suis... Cette dame, vieille et laide, se formalise de voir une jeune et jolie fille manifester ainsi sans contrainte sa joie... Je l'entends dire tout bas à son compagnon : — « On rencontre des gens bien simples en chemin de fer ! » On rencontre des gens simples partout, Madame, et Dieu en soit loué !.. Mais ce qu'on se passerait bien de rencontrer en voiture publique, c'est une femme qui sent le musc à renverser un Auvergnat. Peuh ! Je croyais que cette vilaine substance était à tout jamais, en France,

abandonnée aux drogues des pharmaciens. Je me trompais, je le vois ; quelques vieilles femmes l'utilisent encore... Décidément, il faut rouler pour s'instruire. Oh ! là !.. mais c'est pour en mourir ! Plus cette femme s'agite quand Lucette me serre la main, et plus les parfums qu'elle contient se répandent... — Lucette, mon enfant... tu n'as pas un flacon de sels sur toi ?

— Non, je n'ai que du vinaigre de Bully.

— Donne, donne... chère petite !

Je me fourre du Bully dans les narines, aux tempes, dans les moustaches. La dame musquée aura deviné la cause de ma pantomime vive et expressive, car elle hausse les épaules avec un redoublement de mépris, et son compagnon me contemple comme un employé au bureau des passeports dans l'exercice de ses fonctions.

Ah ! si je pouvais fumer une cigarette ! Mais je ne me risquerai pas à en demander la permission... je suis trop sûr de mon affaire ! Il ne me reste qu'une ressource contre l'asphyxie, celle de passer entièrement ma tête par la portière. J'abuse de ce moyen, nonobstant le danger qu'il présente de se rencontrer brutalement avec un train en sens inverse.

O puissances célestes, soyez bénies ! On crie : *Mantes !* La dame et le monsieur au musc — car il en recelait aussi, l'infâme ! j'en suis sûr, — descendent à cette station. Reviendront-ils ? Non. Le coup d'œil qu'ils nous ont lancé,

à Lucette et à moi, en sortant du wagon, était trop sanglant pour ne pas être le dernier. On n'a pas deux coups d'œil pareils à sa disposition.

Le convoi s'est repris à filer.

— Chère Lucette, tu peux admirer les canards à ton aise maintenant.

— Pourquoi donc plutôt maintenant ?

— Je t'expliquerai cela un de ces jours que je n'aurai rien à te dire.

— Où sommes-nous ici, mon ami ?

— A Rosny... un village qui a appartenu à un ministre très-extraordinaire, qui se piquait de ne jamais mentir au roi son maître.

— Comment se nommait ce ministre ?

— Sully.

— C'est dans l'ancien temps, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus ancien... Avant peu, nous toucherons à *Bonnières*, à *Vernon*... puis cinq stations encore... cinq petites stations, et nous entrerons dans Rouen, où tu verras...

— Ah !.. mais je ne m'abuse pas ! c'est ce cher Frantz qui est là !.. Je me disais aussi : Voilà une voix !.. Pardon, Monsieur, vous permettez ?..

Je me suis interrompu net dans ma période descriptive au bruit de ces paroles parties du coin opposé du compartiment. Je regarde, Lucette en fait autant, et nour aper-

cevons un monsieur qui, enjambant à travers les autres voyageurs, parvient à grand'peine à se placer près de moi.

C'est un nommé Chanteclair, que j'ai vu souvent à dîner chez un de mes oncles.

M. Chanteclair fait un instant concurrence à Lucette, tant il met d'effusion à me presser la main ; puis il s'écrie :

— Comme on se rencontre ! Est-ce drôle, hein ?

— De se rencontrer... Dame ! je ne trouve pas ; ça arrive !

— Assurément, mais je veux dire... Et vous allez, comme ça, vous promener ?

— Oui... *nous allons* jusqu'au Havre.

— Ah !.. madame est avec vous ! Pardon, Madame... je vous présente mes hommages.

Lucette rend un léger signe de tête au grand salut de M. Chanteclair ; elle est bien trop occupée alors d'un moulin à vent!

— Moi, je ne vais qu'à Rouen, reprend M. Chanteclair, en m'offrant une prise, — que je refuse, je vous prie de le croire ! — J'ai des commandes importantes dans cette ville... car mes machines marchent très-bien, vous savez ?

— Non, je ne sais pas trop, je vous l'avoue.

— Comment ! vous ignorez que j'ai inventé une machine orthopédique extrêmement curieuse ?..

— Je l'ignorais absolument.

— Oh ! mon cher, on ne parle plus que de cela dans tout Paris ! J'ai frappé un grand coup ! Les médecins se sont émus... très-émus !.. Vous concevez !.. je les contrariais en me mêlant de rendre la santé à leurs malades ou en la conservant à ceux qui se portent bien ! Heureusement je suis protégé... très-protégé... De plus, j'ai un brevet pour vingt ans...

Comment ! vous n'avez pas entendu parler de la machine Chanteclair ?

— Pas le moins du monde.

— C'est étourdissant ! Mais avec ma machine, mon cher, plus de bossus, plus de bancals, plus de rachitiques... mieux encore : plus de phthisiques ! On a son instrument chez soi... on s'exerce tout seul... et les membres s'assouplissent et se raffermissent à vue d'œil... les poumons se dilatent... le sang circule... tout l'organisme, enfin, profite des bienfaits de ma découverte. J'ai des machines de différentes forces... des machines pour les enfants, pour les adultes, pour les grandes personnes... J'en ai même pour les vieillards...

Il faudra me venir voir à Paris, Frantz... je vous montrerai tout cela et vous jugerez de l'ingéniosité de mon invention !

Et, s'il vous est agréable, à vous ou à madame...

— Merci bien ! nous nous portons à merveille tous les deux.

— Frantz, qu'est-ce que ce village, vois donc ?

— *Pont-de-l'Arche*, mon enfant.

— Pont-de-l'Arche, Madame ; j'y ai aussi quelques commandes...

Pour en revenir à ma machine, mon cher ami, je vous préviens que c'est d'amitié, de pure amitié, comme échantillon, que je vous en offre un exemplaire...

Mais vous qui connaissez des journalistes... des publicistes... un mot en passant qu'on glisse dans une feuille publique... J'ai dépensé deux mille francs en annonces, depuis deux ans, tel que vous me voyez !

Ah ! mon ami... il n'y a que les annonces, il faut le reconnaître ! Aussi, je m'étends ! je m'étends !..

— Serons-nous bientôt à Rouen, Frantz !

— Bientôt.

— Une petite heure encore, Madame. Bref, mon ami, avant peu j'espère posséder des représentants dans les principales villes de France... et en Algérie aussi !.. Eh ! eh ! on ne doit pas négliger ses conquêtes...

— Ah ! c'est un mot, cela, monsieur Chanteclair ?

— Un mot ! plaît-il ? Oui... oui... c'est un mot... je n'y étais pas ! Il m'est échappé !...

Et dans vingt ans... que dis-je, vingt ans !... dans dix ans, grâce à moi, je vous le répète, mon bon Frantz, une

foule de maladies auront disparu de notre belle patrie... Et cela s'explique... Suivez-moi attentivement ! D'où proviennent, la plupart du temps, les maladies qui désolent l'humanité ?.. Du manque d'exercice. Et pourquoi le manque d'exercice ? Parce que les occupations usuelles nous obligent à négliger l'hygiène. Or, avec ma machine...

XIV

Cela dura, sur ce ton, jusqu'à Rouen.

Pendant une heure encore, cloué sous le robinet de M. Chanteclair, je dus non pas écouter,— je mentirais si je disais que j'écoutais, je n'entendais pas un mot, — mais faire semblant, du moins, d'écouter le développement du système de l'inventeur des machines orthopédiques !

Lucette s'apercevait bien de ce que je souffrais, et elle essayait, de temps à autre, de m'arracher aux griffes de mon gêneur...

Mais la pauvre enfant avait beau faire : après une phrase jetée entre parenthèses sur un site, sur un village en pers-

pective, M. Chanteclair me ressaisissait impitoyablement.

A diverses reprises même, il osa tenter d'attirer Lucette dans ses filets en lui promettant de la rendre forte et vigoureuse.

Du moins je réussis à détourner le coup de la chère petite. C'était assez d'un martyr ! — Regarde les canards ! regarde les canards ! criais-je à Lucette, chaque fois qu'elle tournait vers nous sa mine affligée !

XV

Enfin nous sommes à Rouen. M. Chanteclair nous présente ses hommages accompagnés d'une dernière et solennelle invitation à lui rendre visite... à lui et à ses machines ! Il n'a qu'à nous attendre !

Le convoi se remet en marche. Nous ne sommes plus que quatre dans la voiture : un vieux monsieur qui lit son journal et une sorte de paysan qui dort dans un coin. Je puis fumer une cigarette à présent, j'espère. L'odeur du musc qui règne encore autour de moi, jointe à la conversation de l'orthopédiste... oh !.. j'ai une migraine !.. une migraine !..

— Vous permettez ? dis-je au vieux monsieur au journal en lui montrant mon *papellito* et mon tabac.

Il s'incline en signe d'acquiescement.

Par la mémoire révérée du président Nicot, la douce chose qu'une cigarette en certains moments. Il n'y a que les fumeurs pour apprécier cette jouissance-là !

Mon malaise se dissipe déjà. Je cause, je ris, je chante, je regarde les canards avec Lucette, nous confectionnons les projets les plus échevelés. Débarqués au Havre, nous commencerons par dîner; on commence toujours par là, généralement, quand on vient de faire un assez long voyage en chemin de fer... Nous mangerons du poisson... beaucoup de poisson...

— Oh ! il doit être bien bon le poisson, là-bas ! me dit Lucette, et pas cher, n'est-ce pas ?

— Absolument comme à Paris.

— Comment ! dans le pays !

— Dans le pays où il se fabrique... hélas ! oui ! C'est dans le genre des pêches à *Montreuil-aux-Pêches*, chère enfant... elles y valent le double... quand on consent à vous en vendre.

— Et tout de suite après dîner, nous irons nous promener sur le bord de la mer, hein, Frantz ? Je veux rapporter des coquillages à toutes ces demoiselles du magasin... et un petit perroquet à Madame... Ça l'empêchera de me gronder d'être partie sans la prévenir.

— Tu auras tes coquillages et ton perroquet... un singe, si tu le désires !

— Non, ça mord.

— Avec ça que les perroquets s'en privent, de mordre ! Seulement, eux, ils enlèvent le morceau.

— Oh ! oh ! on fumè donc ici, à c't'heure ! C'est ça que ça me chatouillait si drôlement le nez ! Alors, messieurs, mesdames, la compagnie, puisque c'est autorisé, je m'en vas en brûler *une crâne*.

C'était le paysan qui venait de s'éveiller, le nez, comme il le disait, doucement émoustillé par les nuages échappés de ma cigarette.

Lucette se penche vers moi en me disant :

— Mais nous allons étouffer là-dedans si ce monsieur fume aussi ! Et puis, la pipe, ce n'est pas comme le cigare ou la cigarette. Ça sent mauvais !

— Que veux-tu, ma bonne amie, c'est ma faute ! Si je n'avais pas donné l'exemple !.. *Les suites d'une erreur !..* On a fait une infinité de comédies morales, mais ennuyeuses, là-dessus...

— Tu ris !.. mais ça m'étouffe, vois-tu... les yeux me piquent...

— Mets ton cœur et tes yeux à la portière.

— Eh ! eh ! vous avez fini votre *cigale*, monsieur ? me crie le paysan ; vous n'avez peut-être plus de tabac... en voulez-vous ? j'ai ma blague...

— Non, merci... gardez votre blague, j'ai fini.

— Sitôt que ça ? Ah ben moi, ça dure plus longtemps, mais aussi c'est bon, une bouffarde !

C'est bon, pour lui !.. Ma pauvre petite Lucette, elle est toute pâlotte ! Le diable soit de ma maudite inspiration !.. Mais, en vérité, je ne puis dire à cet homme de cesser.

Ah ! il faut avouer que si les *gêneurs* nous viennent le plus souvent sans que nous les appellions, il nous arrive souvent aussi de les attirer vers nous.

— Du courage, Lucette ! la pipe de ce monsieur tire à sa fin...

Et j'aperçois le Havre !.. Ah ! vois-tu, en face ?

— Et la mer ?

— Non ; la mer paraîtra plus tard ; elle est comme les jolies femmes auxquelles on rend visite, la mer : elle ne se montre pas tout de suite.

XVI

Les bourgeois gêneurs.

Nous sommes descendus avec armes et bagages à l'hôtel de France — un hôtel ni trop splendide ni trop simple d'aspect, un hôtel entre le ziste et le zeste, enfin, comme il convient à de paisibles voyageurs qui n'ont point de compte ouvert chez Rotschild.

Cet hôtel, sis quai d'Angoulême, a cet agrément encore qu'il domine la plage; Lucette est dans le septième ciel; de la fenêtre de notre chambre elle entendra le bruit des vagues et elle pourra voir les *vaisseaux* entrer en rade et en sortir!.. Je crois, Dieu me pardonne, que si je n'y mets ordre, cette petite passera la nuit à la fenêtre!

Quelle heure est-il? Pas encore quatre heures... et l'on ne dîne qu'à six à l'hôtel, — car tout réfléchi j'ai arrêté que nous dînerions à table d'hôte; cela m'amuse assez, en

voyage, les tables d'hôte ; on y rencontre des types. — Je me meurs de faim et, en attendant le dîner, je prendrais bien un bouillon ; nos deux stations en route, aux buffets, m'ont creusé l'estomac au lieu de le remplir.

— Ton avis, Lucette ? Prenons-nous un bouillon ?

— Oh ! il vaut bien mieux nous aller promener.

— Mais nous avions décidé que nous dînerions en arrivant !

— Mais puisque le dîner n'est pas prêt ! D'ailleurs, si tu prends quelque chose maintenant, vois-tu, tu n'auras plus d'appétit plus tard. Oh ! je t'en prie... Frantz ! ne prends rien... et allons tout de suite là-bas... tout près de la mer.

— Sur la plage ?

— Oui... sur la plage... Tu verras... le temps passera si vite, que tu ne t'en apercevras pas.

Je me rends aux supplications de Lucette, et à cet argument surtout : que si je mange maintenant, je mangerai moins bien plus tard.

Nous descendons vers la jetée. Chemin faisant, j'explique à ma compagne tout ce qui frappe ses yeux. Je ne suis pas bien fort sur ma ville du Havre, mais Lucette est si accommodante !.. Quand je ne sais pas, j'invente... C'est un excellent moyen pour ne jamais rester court. Néanmoins, je lui apprends encore que cette vieille tour qu'elle admire à l'entrée du port s'appelle la tour de François Ier... et

que cette immense retenue d'eau, en avant du canal, pour la débarrasser du galet qui vient l'obstruer, a nom *la Floride*.

— Pourquoi *la Floride?* me dit Lucette.

— Parce que celui qui a eu l'idée de ce bassin s'appelait *Floridor*.

Hein ! qu'est-ce que vous pensez de ma manière de satisfaire les questions indiscrètes ? Eh bien ! je vous jure qu'il y a quantité de savants qui n'en font pas d'autres que moi.

Mais Lucette ne songe plus à me questionner; la voilà en pleine Californie d'histoire naturelle au milieu des galets. La mer est basse, nous avançons assez loin sur la plage, cherchant des coquillages et des bêtes... car Lucette a aussi la manie des bêtes... Elle pousse des cris quand elle aperçoit une moule, des exclamations furibondes quand elle rencontre une crevette ! Elle bondit !.. elle vient de ramasser un crabe microscopique !.. Mais il remue ! il est vivant !.. Lucette l'emportera à Paris !..

— Mais, chère enfant, d'ici à ce que nous partions, il aura expiré.

— Oh ! que non !.. *En en prenant bien soin !*

Souvent aussi Lucette s'arrête subitement, les yeux tournés vers cette immense nappe d'eau dont les franges écumantes s'agitent à nos pieds. Le regard de la jeune fille étincelle. Ces mots reviennent sans cesse sur ses lèvres entr'ouvertes par la stupéfaction, l'ivresse :— Est-ce beau !

est-ce beau !.. Brave petite, je me félicite d'autant plus de t'avoir emmenée avec moi, puisque tu ne demeures pas insensible aux sauvages magnificences de la mer ! Cela me prouve une fois de plus que tu n'es pas une sotte. Il est avéré qu'il n'y a que les sots — et les aveugles — dont le cœur ne batte point, dont les yeux soient sans flammes, en face d'un tel spectacle.

Mais ma montre marque six heures moins dix... Dix minutes ne sont pas de trop pour retourner à l'hôtel.

— Vite ! vite ! Lucette... au dîner !..

— Oh ! encore un instant !.. Vois donc ces cailloux, on dirait de l'agathe !

— En effet, on les monterait en épingles !.. Mais le potage nous réclame... allons Lucette !

— Ah !.. c'est un *vaisseau* que nous apercevons là-bas, dis, Frantz ? Est-ce qu'il va entrer au port ?

— Il en est bien capable, mais ce que je puis te certifier, c'est que nous ne l'attendrons pas. Viens-tu dîner ?

— Oh !.. cette herbe... comme elle est épaisse et luisante !

— C'est du warech.

— Qu'est-ce qu'on fait de cela ?

— Des sommiers non élastiques... Viens-tu ?..

— Oh ! je veux en garder quelques feuilles pour les emporter, dis, Frantz ?

Je n'écoute plus Lucette; je me dirige à grands pas vers le quai.

Après avoir feint une minute de ne point se préoccuper de ma fuite, la jeune fille prend pourtant le parti de courir après moi en m'appelant.

Je m'arrête... je me retourne.

— Ah ! tu es aimable de te sauver ainsi !.. Tu ne me laisses pas m'amuser un peu ! J'avais trouvé un poisson vivant.

— Ma bonne amie, j'estime les poissons vivants, à l'occasion ; mais, lorsque je tombe d'inanition, je confesse que je les préfère au court bouillon ou sur le gril...

— Hum !.. tu ne songes qu'à la table !.. Est-il six heures, seulement ?.. Tiens ! je ne t'aime plus.

— Hein ! Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, Mademoiselle ? Comment, je vous emmène en voyage... et la première chose que vous me dites en arrivant au port... — au port est le terme exact... — pour me récompenser de ma gracieuseté, c'est que vous ne m'aimez plus !

— Eh ! si nous ne voyageons que pour manger, aussi !

— Eh ! malheureuse petite fille, si nous ne mangions pas, nous ne voyagerions plus. Écoute, Lucette, sois donc raisonnable ! Nous resterons six jours, huit jours si nous voulons, en Normandie... ménageons donc nos émotions et notre estomac.

Qu'est-ce que c'est que cette mer-là, d'ailleurs, et ces poissons que tu regrettes ?

Mais demain... après-demain, nous irons à Honfleur, à Sainte-Adresse, à Étretat... C'est là que tu verras une vraie mer et de vraies bêtes.

— Parole ! Ça sera encore plus beau qu'ici ?

— La différence de l'Arc de Triomphe de l'Étoile avec la Porte Saint-Denis... de la carpe avec la baleine !..

Lucette a chassé de son joli visage la moue boudeuse qui l'assombrissait. Elle me prend gaiement le bras en s'écriant :

— Alors je ne t'en veux plus. Allons dîner... Mais, c'est égal, sitôt après le café nous redescendrons sur la plage !

XVII

Nous entrons dans la salle à manger de l'hôtel. Déjà quelques dîneurs se sont installés ; on va servir le potage... Je m'empresse de prendre place aveo Lucette.

Pendant le premier service, mes yeux n'ont pas quitté mon assiette. Ce qu'on nous donne est assez bon, au reste. Ma compagne semble partager mon opinion, car elle ne s'occupe, ainsi que moi, que de se nourrir.

Cependant je commence à me calmer un peu. Examinons donc la composition de cette table d'hôte. Rien d'extraordinaire : des têtes de marchands, de commis-voyageurs, quelques Anglais. Ah !.. il y a un monsieur qui pérore, là bas, avec un voisin en face. Il parle très-haut pour qu'on puisse l'entendre... Que dit-il ? Il est question de littérature, ce me semble.

— Mais c'est évident, mon cher, le théâtre est mort... mort et enterré aujourd'hui ! Où sont nos écrivains dramatiques, je vous prie ? Scribe ? il vieillit.. Hugo ? il se tait... Musset ? il s'éteint... de Vigny ? il s'endort.

Me citerez-vous George Sand ? une fausse femme... un faux homme... un faux style ! Alexandre Dumas ? un brûleur de planches ! de l'esprit, mais pas d'invention, pas de couleur !

Nous occuperons-nous de ce qu'on est convenu d'appeler la jeune littérature ? Qui ça ? où ça ? la jeune littérature ? Le petit Dumas ! mais sans son père il n'existerait pas ! C'est son père qui retouche toutes ses pièces, c'est connu ! Et puis toujours des personnages pris dans un monde qu'un galant homme ne saurait envisager sans rougir ! Allons ! allons ! les camélias sont fanés, archi-fanés ! qu'on ne nous en donne plus, pour l'amour du ciel ! Ah ! nous avons aussi Ponsard... l'auteur de *l'Honneur et l'Argent*, de *Lucrèce* ; ce garçon promettait... ça s'est évanoui bien vite !.. pas de nerf !.. pas de nerf !.. Barrière... l'auteur des *Filles de Marbre*, des *Faux-Bonshommes*, de *la Vie de Bohême*... Pour celui-là, il est toisé !.. Je tiens de source certaine qu'il avale un litre d'absinthe par jour !.. Jugez où ça le conduira !.. Sa *Vie de Bohême*, il n'en a pas écrit une ligne ; c'est Mürger, un petit chauve, qui met un an à composer une chanson, qui a tout fait.

Tenez, mon bon, mon opinion sur tous ces jeunes-là,

c'est qu'ils ne sont pas de force à dénouer les souliers des vieux...

Et que les vieux, de leur côté, ne valent pas, à eux tous réunis, un cheveu de Ducis ou de monsieur de La Harpe !

Aussi quand je me trouve à Paris, on me paierait pour entrer dans une salle de spectacle !.. Fi donc !.. perdre mon temps à des turlupinades !..

Si j'étais du gouvernement, je réduirais le nombre des théâtres parisiens à deux... ce serait encore trop de moitié.

Garçon !... du pain.

J'ai écouté jusqu'au bout la diatribe de ce monsieur contre les écrits et les écrivains dramatiques de notre époque. Seulement je confesse, à la honte de ma patience, que deux ou trois fois j'ai eu envie de l'interrompre en lui lançant une carafe de cidre à la tête. Le drôle ! De quel droit se permet-il de vomir ses impertinences sur une nappe de table d'hôte. Je voudrais bien savoir ce que c'est que cet aristarque de province.

— Mon ami, dis-je à un garçon de service derrière moi, quel est ce monsieur qui parle si haut, là-bas ?

— Ce monsieur... Ah ! c'est monsieur Perrichon.

— Il est du Havre ?

— Oui, Monsieur.

— Et que fait-il... de son métier ?

Le garçon, — dont la physionomie est assez matoise ; il

y a de tout dans cette tête-là : des yeux de Parisien, un nez de Gascon, des lèvres de Normand. — Le garçon sourit à ma dernière question... cependant il semble qu'il hésite à y répondre comme il le désirerait...

Je reprends, pour lui donner courage, en le tirant familièrement par sa veste :

— Eh bien ! ce monsieur ? voyons ! que fait-il ?

— Faillite tous les cinq ans, murmure à mon oreille le Frontin d'hôtel.

Je l'aurais juré ! Tous ces bourgeois si cruels, si tranchants en matière d'appréciation artistique, voilà la plupart du temps ce qu'ils sont : tarés au premier chef. Ne crie donc pas tant après ceux qui font métier d'instruire ou d'amuser les autres, brigand, toi qui n'as jamais su que tromper et voler tout le monde ! Vous me direz que le manque de probité n'ôte point la faculté de juger les œuvres littéraires. C'est possible. Cependant, comme vous avez probablement remarqué que les honnêtes gens sont plus indulgents dans la vie que les fripons, je vous répondrai que je reconnais à un fripon, moins qu'à un honnête homme, le droit de critique, la fît-il même intelligente. L'art est une arche sainte que des mains indignes ne doivent point profaner.

Mais j'ai achevé mon café.

— Partons-nous ? me dit tout bas Lucette.

— Partons ! Je ne demande pas mieux. Je soupçonne

le monsieur aux faillites chroniques d'être sur le point de reprendre le cours de ses *empoignements*.

Nous nous levons ; nous sommes près de la porte de la salle à manger, quand je me sens arrêté par le bras. Je me retourne et j'aperçois devant moi un gros monsieur et une grosse dame me souriant jusqu'aux oreilles.

— Vous ne nous reconnaissez pas, monsieur Moser ? s'écrie l'homme.

— Comment ! monsieur Moser, vous ne nous reconnaissez pas ? s'écrie la femme.

— Pardon !.. Je crois, il est vrai, avoir eu déjà l'avantage... Mais je vous avoue...

— Monsieur Coco... votre propriétaire... il y a deux ans... quand vous demeuriez rue d'Enghien !

— Monsieur Coco, chez qui vous êtes venu une fois en soirée, en carnaval ? A preuve que vous nous avez chanté une chansonnette que je me rappelle encore !.. *le Sansonnet*... Ça se chante en sifflant ?

— Ou ça se siffle en chantant... Ma femme a voulu que je la lui achète le lendemain... et elle l'a apprise... Oh ! elle l'a apprise tout de suite. Seulement, elle n'est jamais parvenue à la siffler... Eh ! eh !.. c'est moi qui siffle pour elle !.. Eh ! eh !..

Eh bien ! y êtes-vous maintenant ?

— Parfaitement ! parfaitement !

— A merveille donc !.. Eh ! eh ! Oh ! nous, nous vous

avons reconnu sans barguigner, par exemple ! J'étais là-bas... en face... au bout de la table... J'ai dit à ma femme : « Cora, regarde un peu ce jeune homme, à ta droite... avec des moustaches rousses et une chemise de couleur... qui est-ce ? » — Mais c'est monsieur Moser, que ma femme m'a répondu aussitôt ! Eh ! eh ! et nous avons attendu que vous ayez terminé de dîner pour vous accoster... Eh ! eh !.. Et voilà !..

Et monsieur Coco me donne une énormissime tape sur l'épaule en riant plus fort que jamais, tandis que, de mon côté, j'essaie de donner à mes traits toute l'expression d'allégresse que comporte la circonstance.

Cependant, comme je ne suis point tenté de demeurer là une heure encore sur le seuil de la porte, en butte aux réflexions des dîneurs, je pousse du coude Lucette, qui a considéré cette scène avec impatience...

— Eh bien ! enchanté de vous avoir rencontrés, Madame, Monsieur !.. dis-je en m'inclinant, et au revoir !

Et faisant marcher Lucette au pas gymnastique, je l'entraîne, à travers un vestibule, vers la rue.

Mais j'avais compté sans mes gêneurs ! Les époux Coco, quoique gros à eux deux à en faire huit comme Lucette et moi, marchent aussi vite que nous. Ils sont sortis sur nos talons de l'hôtel ; ils nous arrêtent de rechef... ils se mettent devant nous comme des créanciers devant des débiteurs.

— Et puis, qu'est-ce que c'est que ça... de se sauver ainsi ?

s'écrie le mari en me reprenant le bras. Comment! cela vous désoblige donc de nous avoir rencontrés?

— Dutout!.. Mais c'est que... comme nous allons nous promener un peu sur la jetée!..

— Mais nous allons nous promener aussi, nous.

— Mais...

Et je me penche à l'oreille de monsieur Coco.

— Mais... vous êtes avec Madame, vous... et moi... vous comprenez?

— Vous êtes avec une de vos victimes, vous! n'est-ce pas!.. Eh!.. eh!.. mauvais sujet! Faublas!.. Lovelace!.. Après!.. qu'est-ce que cela nous fait à nous!.. En voyage est-ce qu'on s'occupe de ces enfantillages-là!.. D'ailleurs ma femme n'est pas bégueule! Voyez... la voilà déjà qui jacasse avec votre *jeune personne!* Eh! eh!

Madame Coco, en effet, tandis que son mari me harponnait, s'était emparée de Lucette.

Ah! il n'y a pas à reculer! Il va falloir se promener avec les Coco! Lucette me lance un regard tout rempli de tristesse en se mettant en marche près de moi et de mon ex-propriétaire, aux côtés de la grosse dame. Convenons que le hasard se livre souvent à de bien fâcheuses fantaisies!.. Me réunir de la sorte à ces gens que j'ai vus deux ou trois fois dans ma vie! C'est ma faute, aussi! Pourquoi suis-je allé à une de leurs soirées! Pourquoi y ai-je chanté le *Sansonnet!* Ils étaient mes propriétaires, je de-

vais les traiter en propriétaires... Leur payer mon terme... Quelquefois!.. mais danser et chanter chez eux, jamais!

Nous errons pendant environ deux heures sur la jetée et au bord de la plage, mais adieu le plaisir, la gaieté!.. Madame Coco parle chiffons à Lucette... C'est tout au plus si la pauvre enfant peut regarder, par-ci par-là, un *vaisseau*... ramasser un coquillage!

Quant à M. Coco il m'entretient de ses affaires. Jugez comme cela m'intéresse! Il m'apprend qu'il va ajouter deux étages à sa maison de la rue d'Enghien... Qu'il augmentera tous ses locataires d'un tiers, l'éclairage à part, et, qu'à ce compte, avant dix ans, il sera rentré dans les déboursés de ses nouvelles constructions. Ensuite, abordant les affaires en général, M. Coco m'explique comme quoi la meilleure manière de s'enrichir consiste à posséder beaucoup d'immeubles. — La Palisse n'eut pas mieux dit. — Enfin, passant du grave au doux, du sévère au plaisant, M. Coco me confie qu'il lui arrive de donner de temps à autre des coups de canif dans le contrat; qu'il a une maîtresse pour l'instant, *une petite, comme la mienne,* qui lui coûte peu et qui l'adore... que madame Coco n'est point jalouse au surplus, et que, pourvu qu'elle ait son tapioca tous les matins, sa robe neuve tous les mois et son voyage à la mer tous les ans, le reste ne lui importe guère!

Toute cette narration, entremêlée de : eh! eh! — Car

M. Coco rit toujours en parlant, qu'il parle de ses amours, de sa femme ou de son argent; — farcie d'une telle quantité de : *eh ! eh !* agaçants, fatigants, énervants, qu'en dépit de la bonne volonté que j'ai mise à supporter mon supplice, je sens mes tempes qui battent, mes oreilles qui tintent !..

Par bonheur une petite pluie fine commence à tomber... Il est urgent de rentrer à l'hôtel !.. *Merci mon Dieu !..* Dix minutes de promenade de plus, j'avais une attaque d'apoplexie.

XVIII

M. et madame Coco ont absolument voulu nous escorter jusqu'à notre chambre. J'ai même craint un instant qu'ils n'y entrassent avec nous ! Le mari avait agité la question d'une partie de bézigue ! Pour le coup, j'eusse plutôt brisé les vitres !

Enfin, ils se sont décidés à nous souhaiter le bonsoir, lui en me laissant, malgré moi, son journal : le *Constitutionnel*, — fort récréatif, assure-t-il, ce jour-là ; — elle après avoir baisé au front Lucette, qu'elle trouve *une jeune personne accomplie*.

Il est convenu... — *convenu !* ce sont eux qui le disent vous entendez bien ? — que demain matin, à sept heures,

nous prendrons, à frais communs, une voiture pour nous rendre ensemble à Etretat!

— Mais c'est affreux, des rencontres pareilles! s'écrie Lucette lorsque nous nous retrouvons seuls.

— Je partage ton opinion, chère enfant.

— Mais sais-tu que cette dame est d'un bavardage et d'une niaiserie!..

— Je te certifie que son mari est de force à lui rendre encore des points à ce jeu-là.

— Oh! à ta place, vois-tu, Frantz, quand ils nous ont parlé d'aller se promener avec nous, je leur aurais dit...

— Tu leur aurais dit?

— C'est vrai! Il y a de ces choses qu'on ne peut pas dire, qu'on n'ose pas dire!

— Oui, chère petite; il est de ces tuiles qui vous menacent, qu'on voit tomber, et qu'il faut recevoir, sans crier, sur la tête, sous peine de passer pour des gens grossiers, mal appris!

— Cependant nous n'irons pas à Etretat avec eux demain, Frantz?.. Oh! je t'en supplie!..

— Rassure-toi! Oh! nous ne sommes pas condamnés aux Coco forcés à perpétuité! Ils nous attendent pour partir à sept heures... Es-tu de taille à te lever à cinq?

— Je suis de taille à ne pas dormir de la nuit pour être réveillée plus tôt!

— Il suffit. A cinq heures un quart donc, nous serons déjà loin de l'hôtel.

— Oh ! être contrainte de causer dentelles, chapeaux, robes, rubans, quand on a sous les yeux cette mer qui gronde... qui gronde !.. et ces navires qui glissent sur ses vagues... et ce ciel tout étoilé !.. Car le ciel est étoilé, à présent, viens voir, Frantz ! La pluie a cessé ! Si nous retournions à la jetée, tandis que les Coco dorment ?

— Non. Il est trop tard, petite ; je suis fatigué.

— C'est égal, il fera beau demain, je l'espère... et... Qu'est-ce que tu fais donc ?

— Hein ?.. Ah ! je parcours ce journal.

— Par exemple ! Voilà que tu lis des journaux, maintenant ! Et des journaux qui viennent de ce vilain Monsieur ! Quelle idée !.. Je suis sûre qu'ils ne peuvent contenir que des sottises, comme lui !

En s'exprimant ainsi, Lucette, avec un mouvement de dépit s'est mise à la fenêtre. Ses regards contemplent l'océan... l'horizon... Elle ne comprend pas, — et elle n'a peut-être pas tort, — qu'on s'occupe d'un journal quand on a à sa disposition un tel spectacle.

Ciel ! Non, non ! Lucette n'avait pas tort ! Maudite soit la curiosité qui m'a poussé à parcourir le journal de M. Coco ! J'aurais dû vraiment deviner qu'en passant par certaines mains certaines choses deviennent fatales !

Sous la rubrique des *Faits-Paris*, voici ce que je viens de lire dans le *Constitutionnel* du jour.

« Le bruit courait hier à la Bourse que M. B. J., banquier, rue Montmartre, était en fuite laissant un déficit énorme dans sa caisse. Des renseignements puisés à bonne source nous permettent d'annoncer que cette fâcheuse nouvelle n'est que trop certaine. »

Involontairement j'ai poussé un cri après avoir lu ces lignes. Ces initiales B. J. sont transparentes ! Et le nom de la rue identique !.. C'est bien le banquier Baptiste Jarray qui a fait banqueroute !

Et Baptiste Jarray est dépositaire de la moitié de ma fortune !

Lucette est accourue vers moi. Elle demeure interdite en apercevant ma pâleur.

— Qu'as-tu donc, mon ami ?

— Ce que j'ai... j'ai... que je viens d'apprendre par ce journal que je suis à peu près ruiné.

— Ah ! mon Dieu ! Il serait possible !

Je montre à Lucette les cinq désolantes lignes du *Constitutionnel* et je lui explique d'un mot ma position vis-à-vis de M. Baptiste Jarray.

Lucette est anéantie.

— Ruiné ! ruiné, murmure-t-elle. Et que comptes-tu faire à cette heure ?

— Dame... je voudrais bien rester, avec toi, quelques

jours au Havre et aux environs, comme je te l'avais promis, mon enfant mais je ne te dissimulerai pas que, d'abord, je n'y serais point d'une gaieté folle, maintenant, et puis...

— Et puis que tu as besoin d'être à Paris, c'est trop juste, pour savoir si cette nouvelle n'est pas fausse!.. ou, du moins, s'il n'est pas quelque moyen encore de sauver ton argent!

Oh! il n'y a pas a hésiter! Partons! Partons tout de suite, veux-tu, Frantz?

Je serre la main de Lucette. Décidément cette petite a du bon. Tant de joies en expectative si vite évanouies! et pas un regret pour elles!.. Il y a bien des grandes dames qui auraient risqué un soupir!

— Tout de suite, c'est inutile, dis-je à Lucette, mais demain matin, au premier convoi, nous retournerons à Paris.

Oh! mais tu emporteras ta perruche et tes coquillages, entends-tu, chère enfant!

— Non! non,.. je ne veux plus de rien!

— Pardon! C'est bien le moins qu'il te reste un souvenir... d'un plaisir, que tu n'as fait que rêver!

. . . .

Deux heures, Lucette s'est endormie.

Moi, je ne puis goûter de repos.

Vous excusez mon insomnie, n'est-ce pas. Une perte de soixante mille francs, cela vaut bien un somme!

Mes yeux ne peuvent se détacher de ce misérable numéro du *Constitutionnel*, encore ouvert là, à quelques pas, sur une table!

Ah! dire que si je n'avais pas rencontré les Coco!...

Allons! pas de folies!

Sans les Coco je n'aurais point connu mon désastre ce soir, sans doute! Mais il eut toujours fallu que je l'apprisse demain... après-demain!..

Il est vrai que c'était quelques heures de plus d'arrachées au chagrin!

Encore une fois Lucette avait donc raison : Je ne devais pas m'abandonner à la lecture de ce journal!.. c'était bien assez d'avoir été le martyre de la conversation Coco...

XVIII

Les gêneurs d'ateliers.

De retour à Paris, je me suis empressé, comme de raison, de courir rue Montmartre, au domicile de mon banquier. Ah ! le *Fait-Paris* du *Constitutionnel* n'était pas un *canard !* M. Baptiste Jarray est, à cette heure, en Belgique avec mon argent et celui de bien d'autres pigeons ! Quand on s'en va en Belgique on ne saurait emporter trop d'argent, à ce qu'il paraît ! Tudieu ! M. Baptiste Jarray est un rude *gêneur*, celui-là ! et de l'espèce la plus laide et la plus désagréable... Une espèce qui pousse à Paris, fleurit à Bruxelles et mûrit — assez souvent, heureusement, — à Toulon.

Tandem et denique ! Il me reste à peu près trois mille livres de rente sur l'État. Avec deux cent cinquante francs par mois on ne meurt pas de faim !

Mais il s'agit maintenant de songer sérieusement à m'occuper. Jusqu'à ce jour je n'avais vu dans le travail qu'un délassement, l'instant est venu d'y chercher une ressource.

Que ferai-je, décidément? Eh! ne vais-je pas m'imaginer, par hasard, qu'il est de toute rigueur que d'ici à demain j'aie trouvé le moyen de gagner de l'argent!

Je ne veux me mettre ni dans les affaires ni dans le commerce.

Je ne veux pas davantage d'un emploi.

C'est dans les lettres, je l'ai toujours rêvé, c'est au théâtre surtout que je me créerai une position, — ou, tout au moins, que j'y essaierai.

Mais on ne devient pas homme de lettres du matin au soir. Il y a bien des gens, sans doute, qui n'y regardent pas de si près; ils n'étaient rien la veille, ils se font écrivains le lendemain, comme on se fait cafetier, marchand de pain d'épices, tout simplement parce qu'ils trouvent que le métier d'auteur est un bon métier! — Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces gens-là réussissent quelquefois, — comme métier!

Avant de rien entreprendre, moi, je tâterai le terrain: J'avais quelques connaissances bien placées que j'ai négligées, je les reverrai. S'il me vient une idée heureuse, je la leur soumettrai. Je n'ai pas de nom... il me faut un aide pour mes premiers pas; cet aide, c'est aux relations

de me le donner. En attendant, soyons philosophe ! oublions qu'une moitié de mon patrimoine s'est enfuie, et, avec l'autre moitié, voyons, étudions, vivons !

Je m'en allais, réfléchissant ainsi, un peu triste, je le confesse, en dépit de mes grandes résolutions de patience, de courage et de travail. Au coin du boulevard et de la rue Montmartre, quelqu'un m'aborde : c'est Ernest Protteau, un grand garçon orné d'une barbe blonde qui lui descend sur la poitrine...

A y remplacer, au besoin, le gilet.

— Où allez-vous ? me dit Protteau.

— Je ne sais pas.

— Bon ! vous flânez ! Alors vous m'accompagnerez jusque chez Émile Bounhiol !.. Émile Bounhiol, le peintre ?.. Voilà un an qu'il veut absolument faire mon croquis... pour une galerie de portraits d'hommes de lettres... qu'un Anglais lui a commandée... Je le lanterne toujours, mais, aujourd'hui, comme j'ai cinq minutes à moi...

Ah !.. êtes-vous heureux de pouvoir flâner, vous, mon bon Frantz !..

Moi, tel que vous me voyez, je suis sur les dents !

J'ai cinq pièces en train, dont deux pour le Gymnase, une pour le Palais-Royal... une aux Variétés... puis deux drames !.. Dormeuil et Montigny m'écrivent lettres sur lettres... Hostein et Fournier me tannent !.. Avec cela, je me suis engagé à terminer, avant la fin du mois, deux

grands romans pour la *Patrie* et l'*Assemblée nationale*...

— Mais vous avez des collaborateurs pour vos pièces ?

— Sans doute ! sans doute ! Siraudin au Palais-Royal, Dumanoir au Gymnase, Anicet à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté...

Mais tous ces gueusards-là sont si négligents, si peu piocheurs ! Ah !! c'est pourtant moi qui leur ai porté les scénarios tout faits, tout mâchés... et reçus d'avance !.. Oh ! Hostein surtout est enchanté de mon drame... ça va passer dans six semaines.

— Je croyais qu'on répétait une féerie à la Gaîté ?

— On l'a mise de côté pour nous, tout de suite.

— Et vos romans ? ce sont encore des traductions du danois ?

— Oui. Oh ! mais des traductions libres... très-libres, vous entendez ! On m'envoie tout ce qui paraît de bon, là-bas, à Copenhague... que j'ai habité six ans, puis j'arrange cela à ma façon. Ah bien ! si je donnais aux lecteurs parisiens le texte tel quel... ça les amuserait !..

— Vous devez gagner énormément d'argent à travailler tant que cela !

— Oh ! ça boulotte... L'année dernière, j'ai touché vingt-sept mille francs de droits d'auteur... Mais il m'en faut tant d'argent aussi, mon cher ! Voyez-vous, un billet de mille francs ne me dure pas huit jours...

Nous voici arrivés ; passez donc.

— Entre parenthèses, avant d'entrer chez Bounhiol, je vous dirai que cet Ernest Protteau, qui a tant de pièces et de romans commandés et en répétitions ou en préparations dans tous les théâtres et tous les journaux de Paris... N'est qu'un insigne gascon...—Robert-Macaire eut employé ici un terme plus énergique, — dont on joue un acte, dont on imprime vingt lignes tous les six ans.

Ernest Protteau est le *gêneur* de lettres... à la *blague!* Tant pis! le mot m'est échappé, je ne le reprends pas. —

En nous voyant paraître dans son atelier, Ernest Protteau et moi, Bounhiol s'est levé; il me tend la main; quant à mon compagnon, il se contente de lui octroyer un léger signe de tête. Il y a longtemps que le Protteau est tarifé sur la place, on ne se donne plus la peine de prendre des gants, voire de Suède, avec lui.

J'aime fort à me trouver dans un atelier, surtout quand cet atelier est celui d'un homme de talent. Et Émile Bounhiol est un homme de talent qui fait de beaux tableaux pour consolider son nom, et des *bois* médiocres pour alimenter son pot-au-feu. Que voulez-vous! Tout le monde n'est pas tout de suite un Ingres, un Delacroix, un Vernet.

Émile Bounhiol n'a qu'un défaut, comme homme, mais un défaut invétéré, radical : il a la prétention de connaître son histoire de France sur le bout du doigt, et quand, par accident, on le met sur le chapitre d'un roi,

d'une reine, d'un prince, d'un soldat, d'une bataille quelconque, il vous assomme aussitôt de citations, il vous mitraille de dates. Évidemment cela est très-utile, parfois, de se rappeler, à époque précise, en quelle année, quel jour Charles IX, Bayard ou Henri IV sont morts ; mais l'érudition a ses moments. On n'est pas toujours disposé, non plus, à causer attaque de Beauvais et assassinat du duc de Guise.

Tandis que j'examine des esquisses aux murs de l'atelier, Protteau, qui s'est assis près de la table sur laquelle Bounhiol dessine, Protteau s'écrie :

— Eh bien, petit, me voilà, moi.

— Je le vois bien.

— Et ce portrait ? nous y mettons-nous ?

— Quel portrait ?

— Qu'il est drôle !.. Pas celui de la mère Moreau, je présume.

— Eh ! mais... mon cher... ce portrait-là ne serait pas déjà si à dédaigner !.. Elle paierait bien, j'en suis sûr, la mère Moreau ! Une femme qui a mis tant de chinois en circulation !

— Allons, Bounhiol, pas de bêtises, hein ?.. ce n'est pas le quart d'heure.

— Vous avez donc vos quarts d'heure pour cela, vous ?

— Voyons ! vous savez bien...

Et Protteau se penche vers Bounhiol :

— La petite aquarelle de mon *facies* que vous m'aviez promise... pour... une personne qui ambitionne ce présent !

Ce pauvre Protteau ! Il paraît que la destination de son image est moins noble qu'il ne me l'assurait. Je feins de n'avoir rien entendu pour ne point le chagriner ; mais Bounhiol reprend tout haut, lui, sans pitié :

— Ah ! mon bon Protteau, je vous ai promis ça, c'est possible... dans un moment d'égarement, sans doute ! Mais ça ne presse pas... votre connaissance patientera bien un peu !

— Oh ! aujourd'hui, j'avais trois heures à perdre !

— Tant pis ! Moi, il faut que j'en gagne quatre ! On attend ce dessin à l'*Illustration*, je ne le quitterai certes pas pour vous.

— C'est net, mais c'est peu gracieux.

— C'est comme cela.

Protteau en est pour sa courte honte. Il fait une pirouette et prend son chapeau en disant :

— Alors... puisque vous n'êtes pas disposé ce matin, mon cher, je m'en vais !.. Je cours chez Fournier causer d'une maquette pour notre drame... une vue de l'intérieur de l'Etna... prise pendant une éruption... C'est Devoir qui peint cela... cela sera superbe !..

Vous concevez bien que je ne vais point passer ma journée ici, moi !.. j'y mangerais au moins cent louis !..

Adieu, Messieurs.

— Adieu.

Mais Protteau ne s'en va pas, car, au moment où il se dirige vers la porte de l'atelier, elle s'ouvre, livrant passage à deux nouveaux-venus, à l'aspect desquels l'homme aux cinquante pièces et aux trente-six romans pousse ce cri de joie :

— Bordier ! Ah ! nous allons rire !

Bordier *ah ! nous allons rire !* est un gros jeune homme avec des yeux en boules de loto qui passe, en effet, dans le monde artistique, pour un personnage fort amusant de par son esprit et surtout de par ses imitations d'acteurs. Pour moi, je ne lui ai jamais entendu dire rien d'absolument spirituel, et je trouve que ses imitations imitent peu...

Après cela, je me trompe peut-être.

Bordier (façon Grassot, entrant dans l'atelier, traînant à la remorque un grand monsieur boutonné jusqu'au front).—Messieurs, salut et joie ! Hum ! hum !.. Bounhiol, permettez-moi de vous présenter un ex-professeur de mathématiques à Bordeaux, monsieur Cotignon, qui brûle de baiser les mains d'une des gloires de l'école française.

Bounhiol (avec un sourire, saluant M. Cotignon). — Monsieur... Asseyez-vous donc, je vous prie.

Bordier (façon Mélingue). — Vous entendez, professeur, vous êtes autorisé à baiser, assis, les mains de la Gloire !..

Protteau (riant). — Ah ! ah ! bravo ! bravo !.. Bordier ! C'est Ravel, ça, n'est-ce pas ?

Bordier (avec un peu d'humeur). — Non ! c'est Paul Legrand. (S'avançant vers moi.) Est-il assez idiot, hein, ce traducteur de langues froides !

Deux personnes entrent encore dans l'atelier : Gauchet, un apprenti baryton ; Perrin, un vingt-cinquième d'agent de change, qui a dû être pianiste quand il était pauvre, et qu'un héritage a rendu boursier. — Tout n'est pas roses dans la richesse. — Il est vrai que Perrin eut été un affreux musicien et qu'il est devenu un boursier très-présentable. Par malheur il a le tort de ne pas se connaître : il cause encore musique, et il cause mal, quand il lui serait si facile de s'en tenir au mérite de savoir bien gagner de l'argent.

Bordier (apercevant Gauchet et Perrin). — Tiens ! Perrin et Gauchet ! Crésus et Orphée ! Orphée, chante-nous quelque chose ?

Gauchet. — J'ai un chat...

Bordier (façon Ravel). — Qu'un !.. tu es modeste !.. Jeune Baroilhet, vous êtes modeste !.. (A Perrin.) Pour me dédommager alors, Perrin, prête-moi un louis... (Façon Frédérick-Lemaître.) Je traite un ami ce soir !

Perrin. — Impossible ; j'ai donné à votre oncle ce matin, mon ami !

Bordier. — A mon oncle ! vraiment !.. (Façon Grassot.)

Ah ! le vieux chenapan !.. je lui fais une pension alimentaire... hum ! hum !.. et il me vole mes pratiques !..

Gauchet (au piano, préludant, d'une voix qu'il prend dans ses bottes.) Ah ! ah ! ah ! *Arrêtons-nous ici...*

Perrin. — Oh ! oui ! arrêtons-nous ici, Gauchet ! hein ! pas de *Châlet !*.. Laissons ça aux concerts d'amateurs et aux orgues de Barbarie !

Bordier. — Il est dégoûté, le financier ! hein, Protteau ? Il jette Adam par la fenêtre !

Protteau. — Ma foi ! moi, je partage un peu l'opinion de Monsieur... En fait de musique, je ne connais que Meyerbeer ! Au reste, je suis peut-être intéressé à l'aimer... nous travaillons ensemble en ce moment.

Bordier. — Pour les Folies-Nouvelles ?

Protteau. — Non, mon cher, pour le grand-théâtre de Berlin... un opéra allemand.

Bordier. — Comment ? tu sais aussi l'allemand, Protteau ?.. Mais tu es donc polyglotte, homme à barbe ?.. (Façon Numa.) Homme à barbe, seriez-vous polyglotte ?

Protteau (riant). — Ah ! délicieux !... C'est Ravel, ça ?

Bordier. — Non ! c'est la Ristori. (Se tournant vers moi.) Décidément la barbe ne fait pas le bonheur ! Je ne sais pas où il prend l'esprit qu'il met dans ses pièces, celui-là, s'il y en met... mais ça m'étonnerait bien si l'on me prouvait un jour que c'est lui qui a fait le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire !

Boumhiol (au monsieur boutonné, qui le regarde dessiner en silence). — Vous aimez les arts, monsieur ?

M. Catignon, (l'homme boutonné, d'un ton grave). — A la passion, monsieur. Des travaux sérieux m'ont empêché de m'y livrer... mais je ne les en ai pas moins toujours adorés, idolatrés. A Bordeaux, où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, je ne sortais pas du musée sitôt que j'avais une heure de loisir. Je ne sais si vous connaissez le musée de Bordeaux, monsieur; il est fort beau ! Une de mes parentes, madame de Bernheim, une tante du côté de ma mère, a fait don à ce musée d'une excellente copie de Raphaël. Ah ! monsieur ! en perdant cette tante respectable, j'ai bien perdu. Une femme accomplie sous tous les rapports ! Elle avait la manie des chats... elle en possédait trois, forts curieux du reste... et elle se plaisait à leur donner des noms qui provoquaient à l'hilarité... tels que Clodomir, Rosette, Atar-Gull. Atar-Gull était un chat noir, cela se devine... espiègle comme un singe ! Un capitaine de cavalerie, fort lié avec ma tante, avait pris Atar-Gull en affection... De la part d'un militaire, de l'affection pour un chat, cela vous surprend, peut-être ? Cependant, monsieur, Bellone ne défend point les fantaisies ! Ce capitaine avait un lieutenant qui brodait au métier comme une petite maîtresse... il fit une paire de pantoufle à ma tante qu'elle conserva huit ans... sous globe... et...

Bounhiol (qui considère monsieur Cotignon, avec une stupéfaction croissante). — Reposez-vous, monsieur.

M. Cotignon (qui ne comprend pas). — Merci ! je ne suis pas fatigué. Ce globe était d'une forme assez excentrique... je n'ai jamais vu son pareil qu'à Orléans... lors d'un voyage que j'y fis pour des intérêts de famille... Jolie ville qu'Orléans, monsieur !

Gauchet (chantant) :

Avec toi, ma charmante,
Plus mon verre se vide et plus ma soif augmente !

Bordier. — Bravo ! l'*Étoile du Nord*, Gauchet ! (A Perrin.) Financier, l'*Étoile du Nord* trouve-t-elle grâce près de toi ?

Perrin. — Hum ! pas de mélodie !

Protteau. — Monsieur Perrin a raison, et certes, pour notre opéra, je tiens à ce que Meyerbeer...

Bordier (façon Ravel). — Y fourre quelques scotichs... hein !.. homme à barde ?.. Vous devez goûter la scotisch, vous ! Au fait ! pourquoi portez-vous tant de barbe que ça, traducteur de mon cœur ?

Protteau. — C'est un vœu... à une jeune fille... la première que j'aie aimée... Elle est morte...

Bordier. — Parce que vous l'aimiez... ça se conçoit ! C'est bien fait pour elle.

Protteau. — Oh ! on ne peut pas dire un mot de sentiment avec vous, Bordier !

Bordier.— Ce n'est pas de ma faute ! Je suis bâti comme ça ! (Façon Paulin Minier, dans le *Courrier de Lyon* : « Faut pas me demander de sensibilité... j'en ai pas ! »)

Gauchet (chantant) :

Avec toi, ma charmante...

M. Cotignon (à Bounhiol, qui en a pris son parti).—La statue de la Pucelle, érigée sur la place du Martrai, à Orléans, est assez mesquine pourtant. Les ci-devant Carnutes devaient mieux à leur héroïne... Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Bounhiol. — Une profonde vérité, Monsieur !

M. Cotignon (qui continue à ne pas comprendre). — Une profonde vérité ! Monsieur ! Ainsi, moi, comme je vous le disais tout à l'heure, si j'avais écouté mes instincts, peut-être à cette heure serais-je un artiste... célèbre ! Mais je n'avais point de fortune... Nous étions six à manger le pain paternel... Un de mes frères est mort au Brésil... Ma tante, Madame de Bernheim, l'y avait envoyé... je ne me rappelle plus dans quel but... Mon père, nature robuste et courageuse !.. un homme des anciens temps... un homme de granit et de fer... se tuait le corps et l'âme pour les siens, mais...

Bounhiol (s'apercevant que tandis que l'on cause, que l'on crie, que l'on rit et que l'on chante, je me suis glissé

vers la porte pour m'évader *en catimini*). — Pardon, Monsieur, je suis à vous.

M. Cotignon (se tournant vers Perrin, qui s'approchait pour regarder le bois de Bounhiol). — Mais il fallait que la lutte eût un terme, vous le concevez, Monsieur?

Perrin (surpris). — Comment?

M. Cotignon (sans se déconcerter). — Mon frère fut trouvé mort un matin dans son lit, Monsieur! mort d'une congestion cérébrale... mort... et il n'avait pas quarante-huit ans! et l'avenir le plus brillant se déroulait devant lui... les plus brillantes protections lui étaient acquises! (Perrin veut s'éloigner de Monsieur Cotignon; ce dernier le retient par un bouton de sa redingote.) Ah! Monsieur! quel coup de foudre pour ma mère!

Gauchet (chantant) :

Avec toi, ma charmante,
Plus mon verre se vide et plus ma soif augmente!

Protteau. — Oui, mon cher Bordier... cette jeune fille s'est suicidée par désespoir de ce que je ne pouvais l'épouser... Et dès ce jour, en signe de deuil...

Bordier. — Vous avez laissé... pousser votre barbe!.. Ce trait vous honore, polyglotte!.. (Criant.) Eh! là-bas! Perrin... Cotignon est aimable, n'est-ce pas?.. il cause bien!..

Perrin (qui tourne au pourpre). — Comment?

Bordier (riant à part). — Il le *rase !*.. Il a *rasé* Bounhiol, il *rasera* Protteau... il *rasera* l'univers! J'ai déterré ce *gêneur*... je le produis... Que Jupiter me foudroie si je le renterre!.. (D'une voix de stentor à Gauchet.) Gauchet, assez d'Allemagne, hein!.. Passons un peu au Rossini! Le grand air du *Barbier*... Perrin le désire.



XIX

— Comment pouvez-vous travailler au milieu d'un tel acarme? dis-je à Bounhiol, qui m'a rejoint dans une sorte d'antichambre.

Bounhiol sourit.

— L'habitude, mon cher, l'habitude! Oh! mais vous n'avez rien vu encore; souvent ils sont une vingtaine dans mon atelier.

— Et cela ne vous gêne pas!

— Du tout! Seulement, aujourd'hui, il y a un M. Cotignon que Bordier m'a amené!.. Je prierai Bordier de peser ses connaissances une autre fois avant de me les présenter. Ce n'est pas une personne naturelle, que ce Monsieur Cotignon!.. C'est un monologue en paletot!

Et vous partez si vite?

— Oui. J'aurais été bien aise de causer un instant dessins, peinture avec vous... Mais, franchement, quand on n'y est pas rompu comme vous... ce bruit, ces cris, ces chants...

— Revenez un de ces matins. De dix à onze, je suis presque toujours seul.

— Je m'en souviendrai.

Je serre la main de Bounhiol et je vais sortir, lorsque je remarque dans un coin de la pièce un croquis assez hardi...

— Qu'est-ce que cela?

— Un portrait de Nostradamus, le célèbre astrologue, d'après une ancienne et très-rare gravure. Vous savez que Nostradamus vivait du temps de Catherine de Médicis, et que cette reine l'appela près d'elle, lui fit tirer l'horoscope de ses fils et le combla de présents. Nostradamus était né en 1503, il mourut en 1566. Un de ses fils, Michel, dit *le Jeune*, voulut prédire, ainsi que son père, mais voyant l'événement démentir toujours ses prophéties, il s'avisa d'annoncer la destruction de la petite ville de Pouzin, près de Privas, puis d'y mettre le feu lui-même, pour avoir raison au moins cette fois; mais il fut surpris et tué... C'était en 1574, et...

Bounhiol continuerait encore, mais j'ai ouvert la porte et je me sauve...

Le laissant probablement fort étonné de ma conduite.

Je suis bien plus étonné que lui, moi, et c'est de vo qu'un homme qui vient de me signaler, à la minute, u *gêneur* au bavardage...

Se montre aussitôt tout aussi *gêneur* que celui qu'il a raillé.

Allons ! la *paille* et la *poutre* sont à demeure dans les yeux de la pauvre humanité !

XX

De différents gêneurs intimes.

Huit mois se sont passés depuis mon cataclysme. Ces huit mois, je les ai employés assez utilement. J'ai quelques bonnes relations d'établies, quelques pièces en projet avec des auteurs estimés, une, entre autres, déjà en collaboration....

Au travail donc! au travail!

J'occupe maintenant un petit appartement bien modeste, rue Poissonnière. J'avais pour 800 francs de loyer au temps de mes 6,000 livres de rente; je n'en ai plus que pour 400 aujourd'hui. Je possédais une bonne; j'ai une femme de ménage. Il m'arrivait souvent de dîner chez *Vachette* ou *Désiré et Beaurain*... je ne me permets plus que le *Passoir* et le *Bonvalet*... Mais Lucette m'assure qu'on ne dîne vraiment bien que là... Car... j'oubliais : Lucette

m'est restée, vous savez, quoique j'en sois réduit à la portion congrue comme finances. Elle continue de me rendre visite chaque soir en sortant de son magasin. Brave fille ! Que j'attrape un succès de cent représentations avec une de mes pièces, et je te mène voir la mer à Constantinople !

Quant à mes deux amis intimes, vous vous rappelez ?.. Eugène Carpelle et Pierre Blanchin ? ceux qui me menaçaient d'un avenir si terrible si je ne me séparais de cette maîtresse... qu'ils voulaient me prendre !...

J'ignore s'ils ont eu vent de mes désastres, mais à diverses reprises, depuis huit mois, lorsque je les ai rencontrés, j'ai remarqué qu'ils m'évitaient avec un soin !.. Chers amis ! Je n'avais pourtant nulle envie de courir après eux ! Je suis bien convaincu que si je m'étais avisé de leur demander un mot de consolation à mes ennuis, ils n'auraient point manqué de se poser en prophètes méconnus, quitte à me prouver que Lucette était la cause de tout. Il n'y a rien de cruel comme l'homme sans cœur, qu'on a méprisé aux bons jours, et auquel on revient malheureux.

Quel temps fait-il ce matin ? Il pleut à verse. Un temps tout exprès pour travailler. Il est onze heures ; j'ai déjeuné, un bon feu brille dans ma cheminée...

Je relis ce que j'ai écrit hier au soir de ma comédie avec Favery. Favery sera-t-il content de ces deux scènes ? Je l'espère. O collaborateur-chef, tu es pour le débutant

dans la carrière, le Jupiter olympien dont un froncement de sourcil fait palpiter le cœur !

Je prends la plume.

Mais quel est ce bruit à côté, dans ma chambre à coucher ? C'est ma femme de ménage qui frotte. Oh ! mais elle frotte avec une fureur exagérée !.. Trop de zèle !... Je ne pourrai plus parvenir jusqu'à mon lit en marchant sur un semblable miroir !

Madame Vergé ?

— Monsieur ?

— Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini ?

— Monsieur, il y avait de la bougie sur le parquet. Je ne sais comment Monsieur s'arrange, il jette toujours de la bougie plein le parquet ! A moins que ce ne soit pas Monsieur, mais une personne qui...

— Merci, merci, madame Vergé, vous frotterez quand je n'y serai pas. Allez-vous-en, hein ?

— C'est différent, si cela gêne Monsieur qu'on fasse honorablement son ménage...

Alors, Monsieur n'a plus besoin de rien ?

— De rien absolument que de votre absence.

Madame Vergé a pris en grommelant sa brosse et son balai, et elle s'éloigne. C'est une bonne femme, que cette camériste à douze francs par mois ; elle ne prise pas et elle ne me mange guère qu'un quart de sucre à la livre.

Mais elle frotte avec trop d'acharnement...

Et, comme toutes les femmes de ménage du globe, je crois, quand elle peut mettre quelque grief domestique sur le dos de ma maîtresse, elle y apporte aussi trop de joie.

A la première tache de bougie qu'elle me montre encore sur le parquet, je la chasse.

Où en étais-je? voyons : « Scène IV. Mademoiselle de Marsan, le Comte.

» *Le Comte* (entrant vivement). — Mademoiselle ! oh ! que je suis heureux de vous rencontrer seule !

» *Mademoiselle de Marsan* (surprise).—Monsieur le comte chez moi ! à cette heure !... »

Sapristi ! qu'est-ce que j'entends donc au-dessous !.. On dirait une serinette en ébullition. Mais non ! ce n'est pas une serinette, c'est bien pis ! c'est une femme qui chante en fausset !.. et que chante-t-elle, grands dieux ! *Ma Normandie... Ma Normandie !* en l'an de grâce 1854 ! c'est un châtiment qu'on lui aura infligé, pour quelque mauvaise action, bien sûr !

Elle se tait ! Je respire !... Non elle entame un autre couplet... Et toujours le même rhythme lent et monotone ! Toujours le même ton criard !

Oh ! les maisons d'aujourd'hui, avec leurs planchers en parchemin ! misère ! On croit être chez soi tout seul, et l'on assiste à une scène d'intérieur chez ses voisins ou bien on leur conte ses affaires.

La femme à la *Normandie* n'en finira donc pas! elle en est à son sixième couplet. Dieu me pardonne! elle amplifie sur le poëte!.. Il y a des lois pourtant contre ce genre de délits! Si je frappais au plancher pour avertir cette dame que son chant m'agace?... Oh! elle serait capable de m'envoyer promener et de me condamner à perpétuité à la romance!.. Chut! elle a cessé... Ah bon!.. voilà qu'elle cogne maintenant! elle plante un clou dans la muraille; elle a quelque figure aimée à pendre à son chevet sans doute. Eh bien! je ne sais ce que je préfère du marteau ou du fausset suraigu. Ah! mais, madame, ça ne dure pas si longtemps que ça pour poser un clou! comment tenez-vous donc votre marteau, madame?

Plus rien! l'homme adoré est pendu. Pourvu qu'elle ne le dépende point pour le rependre ailleurs! Les femmes sont si fantasques!

Non, non, tout est bien terminé.

Ouf! j'en ai des gouttes de sueur au front!

Nous disons : « Scène IV. Mademoiselle de Marsan, le Comte....

Ah! c'est un pari, je pense! voilà un orgue qui réengage le feu dans la rue? Un orgue... et la pluie tombe à torrents! Il joue l'air des *Filles de Marbre*, le traître! quelles *Marcos* espère-t-il donc évoquer aux fenêtres par ce temps-là?

Fumons une cigarette et attendons, c'est le parti le plus

sage. Jamais je ne réussirai à faire causer *le Comte* et *mademoiselle de Marsan* au bruit de cette musique.

J'ai fumé une cigarette, deux cigarettes, trois cigarettes; l'orgue ne s'est point arrêté... et toujours les *Filles de Marbre!..* Quel est donc ce mystère? serait-ce une aubade? *Montaubry* demeurerait-il par ici?.. Oh! si cet orgue était là, près de moi!.. C'est la musique du pauvre, dit-on... Mais il pleut trop, il n'y a pas le plus petit pauvre dans la rue; les pauvres sont chez eux à se chauffer à cette heure. Orgue infernal! va-t'en!..

Mes vœux sont exaucés! Il s'éloigne.

Il était temps! je n'avais plus de tabac.

Je me remets à mon bureau. Où en étais-je? Franchement je ne m'en doute plus... Ah! si, au fait, mes idées commencent à reprendre leur cours. « Scène IV, mademoiselle de Marsan, le... »

Hein! On a sonné chez moi!.. Quelque importun, peut-être?

Oui, mais peut-être aussi un ami, un confrère, mon collaborateur.

Allons ouvrir. S'il est ennuyeux d'être dérangé, il est bien inquiétant aussi de ne pas savoir qui vous dérange.

Je cours à ma porte; j'ouvre.

J'aperçois une petite femme brune à rendre jalouse une mulâtresse, mise avec une simplicité... trop simple... Elle

porte chapeau cependant, et chapeau orné d'une voilette! mais quelle voilette et quel chapeau!

— Monsieur Franz Moser?

— C'est moi, Madame.

— Ah!

Et sans plus se gêner que si elle entrait chez un huissier, la dame brune passe devant moi, traverse tout mon logement, et se trouve assise dans mon cabinet avant que je n'aie pu prononcer un mot pour la retenir.

Qu'est-ce que c'est que cette contrefaçon de négresse-là? mon Dieu!

— Monsieur, je suis probablement indiscrète?

— Je vous avoue, Madame...

— Mais vous êtes jeune, vous devez être bon, vous me pardonnerez.

Je me nomme Josepha Lassan, Monsieur! j'écris, j'écris beaucoup, j'écris étonnamment! Tenez, voici une nouvelle que *je sors d'achever*.

Et madame de Lassan tire de son sein un cahier de papier sale, qu'enroule une ficelle.

— Monsieur, les journalistes m'en veulent; ils se sont ligués contre moi, je ne sais pas pourquoi; ou plutôt, si, je ne le sais que trop! c'est depuis que certain grand monstre d'écrivain que je ne veux point nommer, que je ne nommerai point, a eu l'infamie de me bafouer dans son journal.

— Enfin, Madame, que desirez-vous? je n'ai pas de journal, moi; s'il s'agit de quelque manuscrit à proposer, je ne puis donc...

— Vous vous trompez, Monsieur, vous vous trompez du tout au tout, vous pouvez m'être utile, très-utile. On m'a affirmé que vous étiez intimement lié avec le rédacteur en chef de la *Patrie*.

— Intimement lié, non, je le connais un peu.

— Cela me suffit, cela me suffit, Monsieur; vous lirez ma nouvelle, je vous en prie, vous la lirez; c'est l'histoire d'un colimaçon et d'une fauvette, une histoire de cœur, Monsieur! et vous la donnerez à votre ami.

— Mon ami? quel ami?

— Ah! ne me refusez pas, Monsieur, ne me refusez pas! Mais, juste ciel! qu'est-ce que vous voulez que je devienne si vous me refusez!

— Madame...

— On m'évite de tous côtés, on me rudoie, on me chasse... c'est navrant, savez-vous, Monsieur, pour une pauvre femme qui a besoin de se produire.

— Madame, la littérature est une carrière bien difficile, pour une femme surtout.

— Eh! Monsieur, pourquoi difficile, si j'ai du talent... tout comme un autre... et j'ai du talent, j'en suis sûre!... mais c'est un parti pris... Oh! oui, c'est navrant de n'avoir pas plus d'égards, plus de pitié que cela!...

Et madame Josepha Lassan pleure à chaudes larmes.

Elle étend vers moi dix doigts suppliants, qui, certes, ont dû, depuis longtemps, jurer fraternité à l'écritoire, à en juger par la teinte d'ébène de leurs ongles.

Ha ça ! cette femme est folle sans doute?

Je me hâte de me lever.

— Pardon, Madame, mais j'attends quelqu'un, et...

— Je pars, Monsieur, je pars! mais vous lirez ma nouvelle et vous la donnerez à votre ami, c'est convenu n'est-ce pas?

— Ce n'est pas convenu du tout, Madame... Je vous répète...

— Merci! merci d'avance, Monsieur! dans huit jours je reviendrai savoir ce que vous aurez fait. Adieu, ne vous dérangez pas... je connais les êtres.

Et madame Lassan disparaît.

Mais son manuscrit ne disparaît pas, lui.

Comment! Je serais exposé à une nouvelle visite de ce bas-bleu enragé et larmoyant! Oh! mais non!... Il est trois heures... trois heures déjà! comme le temps passe vite quand il passe mal!

Je m'habille, je ne suis plus disposé au travail... On perdrait l'inspiration à moins!

Et puis je veux déposer bien vite chez mon concierge le *Colimaçon et la Fauvette* de cette dame... Je n'entends pas que ces bêtes-là demeurent plus longtemps chez moi.

En fait de bêtes... bien !... très-bien !... voilà mon voisin d'à côté qui a mis son perroquet à sa fenêtre !

J'ouvre la mienne. La bonne de mon voisin est justement près de la cage...

— Mademoiselle ?

— Monsieur ?

— Monsieur Durand avait eu la bonté de me promettre qu'on n'accrocherait plus le perroquet dehors ?

— Oh ! ce n'est que pour deux minutes, Monsieur. Il faisait trop de train dans ma cuisine... Je l'ai apporté là, mais je vais l'ôter, ce pauvre Jacquot !

Et puis, il pleut... ça le baigne... ça le rafraîchit, voyez-vous.

Ça le baigne est ravissant ! Les voisins doivent-ils donc souffrir des soins de propreté des perroquets, maintenant !

Oh ! je parlerai à M. Durand, et Jacquot sera privé sans retour de ses ablutions aux fenêtres, ou M. Durand n'aura plus de billets de spectacle... Je romps le traité d'alliance !

En attendant, empressons-nous de donner mes instructions à mon concierge.

— Monsieur Isidore... vous venez de voir une dame monter chez moi ?

— Je viens... Mon Dieu ! Monsieur, j'ai vu... sans voir... Vous concevez... un jeune célibataire a bien le droit...

— Il n'est pas question ici de mes droits de célibataire,

Monsieur Isidore; je vous demande, parce qu'il m'est utile de le savoir, si, oui ou non, vous avez vu monter chez moi une petite dame fort brune et assez mal mise? si c'est à vous ou à votre femme qu'elle s'est adressée?

— C'est différent! Du moment que Monsieur a besoin d'un renseignement positif, j'avouerai à Monsieur que c'est à moi que la petite dame, très-brune en effet, et assez peu richement mise, a demandé l'étage de Monsieur, et...

— Il suffit. Vous la reconnaîtriez, alors, si elle revenait?

— Dame! Je la reconnaîtrais... je le pense!

— Il ne faut pas que le penser; il faut en être convaincu, afin de l'empêcher de monter me déranger encore; vous entendez?

— Parfaitement, Monsieur! Ah! c'est que Monsieur ne veut plus avoir de rapports avec cette petite dame!.. Elle aura déplu à Monsieur!

— Je veux que vous lui remettiez ces papiers, qui lui appartiennent...

— Ah! il y a des papiers.

— Oui, un manuscrit, que vous fourrerez quelque part chez vous...

— Dans ma commode, Monsieur! Dans ma commode... oh!.. rien ne s'y égare!

— Bref, c'est arrangé, n'est-ce pas? Vous rendrez

rouleau à cette dame en lui disant que je suis parti pour la Russie !

— Monsieur peut dormir sur ses deux oreilles ! La petite dame aura son compte ! Pour plus de sûreté, si Monsieur veut attendre une seconde... j'appelle Madame Isidore... Monsieur lui donne également ses instructions...

— C'est inutile ! Vous êtes bien assez intelligent pour instruire votre femme à ce sujet, mon cher ami...

— Il est certain que... à mon âge...

Tandis que Monsieur Isidore se rengorge, très-flatté de mon opinion sur son intelligence, je m'éloigne, le laissant, sa casquette d'une main, le manuscrit de Madame Josepha Lassan de l'autre.

Il a l'air d'un excellent homme, ce portier, mais il est trop poli. Ça dure bien longtemps, un mot à lui dire.

Il est vrai qu'il n'y a que quelques mois que j'habite *sa* maison, et que je lui ai déclaré en emménageant que, désireux de rentrer à toute heure, mon intention était de ne jamais lésiner sur les amendes.

Monsieur Isidore me donne de la politesse pour mes six à huit francs de gratifications mensuelles.

Quel temps ! quel affreux temps !.. La pluie ne cessera donc pas !

Ah ! mais, j'ai une barbe d'une aune, je n'y songeais plus !.. Si je me faisais raser !

J'entre chez mon barbier, à quelques pas de ma demeure.

Diable! La boutique est pleine de monde!

— Monsieur, on vous *prend* tout de suite... Rien qu'une seconde de patience.

— Si Monsieur veut regarder le *Journal pour rire.*

Voyons le *Journal pour rire !* Peuh ! Un vieux numéro de dix jours au moins, tout déchiré, tout taché.

Ah ! c'est mon tour! Mais le garçon qui me *prend* d'habituest occupé... Je le regrette. J'éprouve toujours une aversion involontaire à livrer ma tête à de nouvelles mains. Franchement, l'art de se faire la barbe devrait entrer dans le système de l'éducation masculine. Cela éviterait bien du temps perdu, bien des ennuis, bien des dégoûts. J'ai essayé souvent de m'affranchir de cet esclavage du coiffeur, mais chaque fois je me suis orné le visage d'estafilades si prodigieuses!..

Ce *commis* ne rase pas trop mal, d'ailleurs.

Voilà le patron qui rentre. Un drôle de corps que ce barbier; il bavarde presque autant que celui de Séville... Par malheur, il n'est pas aussi spirituel.

Il m'a aperçu; il me sait un de ses clients.

— Des soins ! des ménagements! crie-t-il à son garcon: Effleurons l'épiderme, ne le brusquons jamais !

— Aïe ! mon épiderme est brusqué, je crois!

— Ce n'est rien, Monsieur! Un poil touché à faux... Monsieur veut-il de la poudre de riz?

— Oui.

— Un coup de fer à Monsieur?

— Non.

— Les cheveux de Monsieur sont secs, bien secs! Que Monsieur y prenne garde, il perdra ses cheveux de bonne heure! Si j'avais un bon conseil à donner à Monsieur, je l'engagerais à se faire raser tout le dessus de la tête... Avec un léger toupet pendant cinq ou six mois, personne n'y voit rien... et le tissu capillaire reprend sa vigueur, son énergie.

— Merci, merci!

Il est stupide, décidément, ce garçon, avec ses pronostics de mauvais augure et ses offres de toupets... Est-ce que par hasard je perdrais si fort que cela mes cheveux? Hum! J'aurai soin de ne plus me laisser raser par lui dorénavant.

J'ai payé. Je sors de la boutique... du *magasin* de mon coiffeur. Trois heures et demie. Il n'est pas encore l'heure de dîner. Je me dirige vers un café que fréquentent des artistes. J'y rencontrerai quelques connaissances.

XXI

Les gêneurs d'estaminets

Comme je passais devant un groupe, à l'entrée de l'estaminet, pour aller m'asseoir au fond près de Reynier, le vaudevilliste, avec lequel je fais quelquefois une partie d'écarté, une voix sortie du groupe m'appelle.

Je me retourne. C'est un monsieur Périnet qui m'a hêlé. Je ne connais ce Monsieur, un négociant, dit-on, que pour m'être rencontré souvent avec lui dans ce café; il semble fort liant dc son naturel; il cause, il cause beaucoup, même avec ceux qui, à mon exemple, ne lui répondent guère. Monsieur Périnet parle toujours politique, et, pour ma part, je n'ai jamais été enclin à épancher mes opinions ou à m'ouvrir à celles des autres dans le sein d'un lieu public.

Cependant, je m'approche de Monsieur Périnet. Tous ceux qui l'entourent ont les yeux sur moi.

— Un mot! un seul, Monsieur Moser, me dit-il. Je suis bien aise d'avoir votre sentiment sur un fait pour lequel je me trouve en ce moment en désaccord avec ces Messieurs. C'est à propos des réfugiés à Londres, à Bruxelles, en Suisse. Ces Messieurs prétendent que, lorsqu'ils le désirent, les réfugiés obtiennent très-facilement, pour le soin de leurs affaires, un permis de séjour à Paris! Moi, je soutiens que cela n'est pas possible! Qu'une telle faveur ne saurait être accordée à des gens qui...

J'interromps monsieur Périnet du geste.

— Monsieur, je ne suis nullement au courant de ce que font ou ne font pas les réfugiés, et je vous avoue que leurs actions m'intéressassent-elles, je n'aurais aucun motif pour vous le prouver. Vous me permettrez donc, n'est-ce pas, d'aller faire ma partie d'écarté.

Je m'incline et je m'éloigne, laissant monsieur Périnet, et le cercle de bavards qui l'entoure, tout ébahis du ton de ma réponse.

— J'ai une première ce soir au Gymnase, me dit Reynier, le vaudevilliste, dès qu'il m'aperçoit; je vous ai gardé une stalle... Ça vous va-t-il?

— Mais avec grand plaisir!

Reynier est un charmant garçon, dont j'aime beaucoup l'esprit et le talent. Je suis très-aise d'aller applaudir une de ses pièces.

Il me présente mon billet.

A ce moment, un soi-disant journaliste, du nom de Bégard, que je n'avais pas remarqué, à demi couché à quelques pas sur une banquette, se précipite vers Reynier, qui n'a pas encore eu le temps de remettre son portefeuille dans sa poche...

— Ah ! Je vous y prends ! lui crie-t-il, je vous ai vu ! Vous avez donné une place à monsieur Moser... et pour moi, il n'y en avait plus !..

— C'est vrai... car cette place était promise depuis longtemps à monsieur Moser.

— Promise ! Laissez donc ! Il n'y comptait pas du tout. Est-ce la vérité, monsieur Moser ?

— Je vous demande pardon, Monsieur.

— Parbleu ! Suis-je bête ! Vous ne démentirez pas Reynier, c'est tout simple ! Enfin, c'est bon, on se passera de vos billets, mon cher auteur, on s'en passera aujourd'hui.

Et monsieur Bégard retourne, en grommelant, se coucher sur la banquette, tandis que Reynier, penché vers moi, me dit :

— Je l'espère bien, qu'il se passera de mes billets aujourd'hui... et toujours, l'animal ! J'avais la sottise de lui en donner autrefois... Un jour, lors d'un *four* au Palais-Royal, j'appris positivement qu'il avait été le premier à demander la toile !

— Et vous ne lui avez pas dit ce qu'on vous avait appris ?

— Pourquoi faire ! Mon cher ami, vous ne connaissez pas ces bonshommes-là !.. Il m'eût juré sur la croix et la bannière qu'on m'avait trompé... qu'il était incapable d'une telle noirceur !..

J'en aurais eu pour huit jours de protestations de dévouement et de tendresse...

J'aime bien mieux agir comme je le fais. Quand il sera las de courir après moi, il ne courra plus... Et s'il me siffle encore, du moins je n'aurai point fourni les verges pour me fouetter.

Et là-dessus, notre partie, hein, Moser ? Deux verres de *biter* en liée. Garçon !

Le garçon nous apporte un tapis vert et des cartes.

Guillet, un acteur des boulevards, s'asseoit immédiatement à ma droite.

A la gauche de Reynier s'installe en même temps un gros homme à barbe, la pipe à la bouche, une choppe à la main.

C'est un type que ce gros homme : un *gêneur* peu gênant d'ailleurs, mais d'une espèce bizarre. Personne ne lui a jamais parlé, et il ne parle jamais non plus à personne dans ce café, qu'il hante depuis des années. Sa manie consiste, lorsqu'il aperçoit un groupe de causeurs ou de joueurs à sa convenance, à venir se placer près de ce groupe, puis, après quelques minutes d'attention discrète

prêtée aux causeries ou au jeu, à s'endormir aussitôt profondément.

Quelques-uns disent qu'il est de la police et que son sommeil n'est qu'une feinte. Mais quel intérêt la police peut-elle avoir à assister, dans la personne d'un de ses membres, à des parties de piquet, de bésigue, d'écarté ou à des bavardages sur les arts, le théâtre ? D'autres assurent que c'est un grand criminel qui ne peut bien dormir qu'en société.

Voilà une supposition bien dramatique relativement à un homme qui passe sa vie à ingurgiter des choppes. Je préfère supposer tout bonnement que ce loir à face humaine est astreint à quelque profession nocturne dont les fatigues le condamnent au sommeil pendant le jour.

Mais alors que ne dort-il chez lui ?

Oh ! il y a des gens d'estaminet qui ont si peu, si peu, si peu de *chez eux !*

— Vous allez faire votre partie d'écarté avec monsieur Reynier, me dit Guillet... la fameuse partie ! Il faut que je vous regarde un instant. Je parierais que vous n'êtes pas de la force de trente-six chevaux.

— Et vous gagneriez... D'abord, cela me contrarierait, je ne vous le dissimule pas, d'être fort comme trente-six chevaux.

Si l'on veut ?

— Quoi ! Mais qu'est-ce que vous faites donc ? vous de-

mandez des cartes avec ce jeu-là ? Tout figures ! Mais ça se joue jusqu'à ce que mort s'ensuive !... Ah ! vous voilà bien avancé, hein ? Si vous perdez le point, dites votre *mea culpa* !..

Permettez, monsieur Reynier, que je vous montre le jeu de monsieur Moser ! Tenez... trois dames et deux valets... et il va aux cartes... C'est trop curieux !

Ah ! le roi !.. cela remet un peu de beurre dans les épinards. Voyons, tâchons de ne plus commettre de boulettes. Refusez !.. refusez ! A la bonne heure, coupez !.. Votre as donc, maintenant... votre as !.. On le prend !.. ça nous est égal !.. Le dix de pique, c'est une carte seconde. A vous le point... Marquons !

La partie continue de la sorte toute parsemée de cris de joie et de lamentations échappés à Guillet chaque fois que je ne joue pas à son gré.

A diverses reprises j'ai été sur le point d'envoyer promener mon gêneur. Je finis par ne plus savoir où j'en suis. — Avec cela qu'à une table voisine il y a deux joueurs de jaquet qui tapent de leurs cornets sur les planches du trictrac, comme s'ils voulaient le démolir. —

Mais Guillet est un bon garçon, si je le remercie trop vivement de sa sollicitude, cela le mortifiera. Il est si persuadé qu'il me rend service !

D'ailleurs, la *belle* est en train de se terminer ; je n'ai plus que quelques moments à souffrir.

Reynier a gagné ; Guillet lève les mains au ciel avec un accent désespéré.

— Voilà !.. si vous n'aviez pas écarté à tort tout à l'heure, la partie était à vous. Hum ! c'était si simple !

Enfin !.. Je m'en vais examiner où ils en sont de leur jaquet, ceux-là.

Guillet me quitte et déjà quelqu'un a pris sa place à notre table. Ce quelqu'un me tend la main en s'écriant :

— Ah ! Moser-er-er ! ce cher-er Moser-er-er ! il joue à l'écarté ! Tant mieux-eux-eux ! Je trouve qu'il n'y a-a-a que lui-i qui joue bien-en-en à l'écarté-é ici-i-i.

Celui qui vient de me tenir ce discours, non pas en bégayant, comme vous pourriez le supposer d'après cet imparfait essai de reproduction de son langage, mais en grasseyant d'une façon déplorable.

Celui-là est Deschapelles, un ancien capitaine de lanciers au service de Louis-Philippe ; brave comme un lion, doux et bon comme un chien...

Spirituel, parfois, comme un singe...

Mais affligé de deux défauts capitaux qui lui nuisent souvent beaucoup.

1° Quand il se met à vous conter une histoire, cette histoire peut, à la rigueur, s'interrompre, — si vous êtes habile, — se terminer... jamais !

2° N'ayant pas le sou deux mois et demi sur trois, — parce qu'il mange régulièrement, en quinze jours, chaque

trimestre de sa pension militaire. — Les deux mois et demi en question, quand vous rencontrez Deschapelles à l'estaminet, il ne vous lâche pas que vous ne lui ayez offert un petit verre.

Nota à l'honneur de Deschapelles : Pendant ses quinze jours de richesse, Deschapelles offre et paie des petits verres à l'univers entier...

— L'univers entier qui aime les petits verres. —

J'ai compris ce que signifiait le compliment que vient de me lancer Deschapelles. C'est sa manière de me prévenir qu'il a soif. — Mon Dieu ! que ce Moser joue donc bien à l'écarté ! — Traduction libre : — Mon Dieu ! que je boirais donc un petit verre de *vieille !*

Car c'est de la *vieille* encore ! Deschapelles m'estime trop pour attendre de mon amitié une libation de vulgaire cognac.

J'ai fait signe au garçon. Il est au courant du pacte qui me lie à l'ex-lancier. Il lui verse son petit verre de *vieille.*

Deschapelles se contente de me lancer un coup d'œil de satisfaction. Il est trop occupé pour me parler à présent. Il raconte à un néophyte de l'estaminet comme quoi il a connu jadis mademoiselle Mars, et comme quoi elle a été folle de lui six semaines.

Car Deschapelles a été un don Juan jadis, j'omettais cette particularité. On ne s'en douterait plus en le voyant au-

jourd'hui. Mais il y a tant d'hommes et tant de choses qui s'effacent ou s'enlaidissent avec le temps !

Et mon *biter* que j'oublie... Je l'ai perdu, c'est bien le moins que...

— Un instant !.. qu'est-ce que c'est que cette liqueur rougeâtre que vous allez boire-là, Moser ?

Une main a retenu ma main prête à porter le verre à mes lèvres. J'aperçois Bordier... Bordier, le jeune homme aux gros yeux, le faiseur d'imitations, le farceur d'atelier.

Bordier prend le verre.

Plusieurs badauds de l'estaminet s'approchent...

Bordier va régaler la galerie d'une facétie de sa gibecière. Elle n'est pas neuve... — la facétie, — elle est imitée de la scène du chambertin, dans le *Nouveau Seigneur*. — Il me l'a déjà faite trois ou quatre fois, comme à bien d'autres, et, à mon sens, elle est d'un comique médiocre. Mais Bordier paraît si enchanté en l'exécutant et la galerie si bien disposée... Prêtons-nous donc à la circonstance.

Bordier déguste gravement une gorgée de *biter* ; — on rit. — « Tiens ! c'est du *biter !* » — On rit plus fort. — « Est-ce du *biter*, au fait ? » — Il avale deux gorgées ; on rit aux éclats. — « Cependant, il me semble... » — Il a bu les deux tiers du verre ; quelques idiots se tordent. — « Oui, oui, décidément, c'était bien du *biter !* » — Il remet le verre vide sur la table ; les idiots susdits se roulent.

— Et voilà de quelle manière ingénieuse, lorsqu'on a le gousset à sec, on se rafraichit le gosier à flots!...

Me dit ensuite Bordier, en s'asseyant en face de moi, ses boules de loto étincelantes de la joie de son succès.

— Charmant! Vous devriez aussi dîner un de ces jours en employant la même ingénieuse manière.

— Mais cela m'est arrivé! cela m'est arrivé il n'y a pas trois jours, au café des Variétés, avec Favery.

Je lui ai mangé comme ça tout son déjeuner à mesure qu'on le lui servait... Ses œufs sur le plat, sa côtelette, son roquefort!.. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il avait faim!

— Et ça l'a diverti, néanmoins?

— Infiniment! Il est si original, ce Favery!.. Je savais bien ce que je faisais!

— Et qui a payé la carte?

— Lui! Cela n'eût pas été drôle autrement.

Ah! j'ai offert les cigares, par exemple... Oh! j'ai offert les cigares... et...

— Et, interrompt Reynier, comme Favery, sous prétexte qu'il fume beaucoup après déjeuner, a demandé un paquet de *londres*... à six sous l'un, vous en avez eu pour neuf francs pour votre part... vous...

Tandis que Favery acquittait sa note d'œufs sur le plat et de côtelette, qui ne montait pas à cent sous!

Il est assez drôle aussi, n'est-ce pas, ce dénoûment de votre farce ?

Je pars d'un éclat de rire.

Bordier essaie d'en faire autant, mais il a de la peine à y réussir. Il est évident que le récit complémentaire de Reynier ne lui a rappelé qu'un fâcheux souvenir. Généralement les farceurs n'aiment pas qu'on leur rende la monnaie de leurs pièces.

Mais cinq heures sonnent. Reynier se lève pour partir. Je le remercie de nouveau de son billet, et je m'éloigne à mon tour. En traversant la salle de billard, j'ai encore à subir deux gêneurs qui, la queue étendue sur ma poitrine, exigent que je m'extasie devant leurs carambolages, leurs effets *à revenir* !..

Je m'extasie trois bonnes minutes... c'est raisonnable ! Mes gêneurs sont contents... Je puis enfin aller dîner !

Ah ! l'on sait bien quand on entre à l'estaminet, mais on ne sait guère quand on en sortira !

Pourquoi aussi allez-vous à l'estaminet ? me diront quelques lecteurs pudibonds ; est-ce qu'on va dans de semblables endroits ?

Mon Dieu, lecteurs pudibonds, je ne nie point qu'en général les estaminets ne soient fréquentés par une société... mêlée... mais c'est l'histoire de tous les lieux publics, cela. Libre à vous, d'ailleurs, de n'y causer qu'avec les gens que vous connaissez et qui vous plaisent.

Et puis, croyez-moi, les estaminets ont été calomniés ; on n'y rencontre pas plus d'escrocs qu'autre part... On y en rencontre moins, parce qu'ils y sont plus surveillés que nulle part.

Et puis les artistes — qui sont, pour la plupart, des gens fort honorables, — aiment l'estaminet, eux ! Or, quand on vit avec les artistes, il faut donc un peu vivre comme les artistes. Il faut hurler avec les loups.

Et puis, à mon avis, un homme doit aller partout.

Et puis...

Ah ! et puis... Tenez, je connais, il est vrai, un écrivain qui n'a mis, de ses jours, les pieds dans un café...

Mais, en revanche, cet écrivain porte éternellement un parapluie sous son bras...

Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau !

Ceci n'est pas une plaisanterie, encore moins un paradoxe. A force de vertu, voilà où cet homme en est réduit : au parapluie à demeure !.. Il ne prendrait pas un grog avec un ami au café des Variétés ou du Gymnase, voire au café Minerve... de peur de se rendre blâmable par-devant sa conscience de *gentleman* d'abord...

Et d'écrivain ensuite.

— D'écrivain qui vise à l'Académie. —

Et le malheureux prend tous les jours en sortant de chez lui son simpiternel rifflard, sans crainte du ridicule !..

Du ridicule... qui n'empêche personne, il est vrai, d'entrer à l'Académie...

Mais qui empêche qui que ce soit, — à Paris surtout,— d'être traité avec déférence et respect.

Soyez franc . entre l'homme qui s'en va sans façon fumer un cigare et boire un verre de bière avec des amis... — dans un endroit tout exprès disposé pour boire de la bière et fumer des cigares. —

Et l'homme qui mourrait de soif plutôt que de franchir le seuil d'un estaminet... — parce que l'estaminet est mauvais genre. —

Qui choisirez-vous pour société, pour compagnon, pour ami ?

Croyez-moi, toute affectation à mieux faire que les autres, — dans le monde des arts... comme partout... — émane d'un esprit étroit, hypocrite ou sauvage.

S'il en eût existé de leur temps, à coup sûr *Alceste, Harpagon* et *Tartufe* se fussent détournés avec dégoût en passant devant un estaminet.

Mais Molière y serait entré souvent, lui.

XXII

Les gêneurs de restaurants.

J'avais faim, j'ai pris place dans le salon du premier restaurant que j'ai rencontré sur ma route. Il n'y a pas beaucoup de monde encore ici ; hâtons-nous de dîner. Rien n'est déplaisant, à mon avis, comme de rétrograder, par l'odorat, vers le potage, quand l'estomac en est déjà au dessert.

Ah ! ces quatre messieurs assis là-bas font bien du bruit ; ils m'ont toute l'apparence de gens de la campagne, et les gens de la campagne se croient partout à la campagne ! ils crient, ils rient, ils trinquent ! Dix dîneurs comme cela et le plafond de la salle ne tarderait pas à s'écrouler.

Après tout, ne vais-je pas faire le susceptible ! Je n'avais qu'à aller dîner au Café Anglais ou chez Vachette, si je voulais savourer mon beefteck en silence ! Et encore...

j'ai souvent rencontré chez Vachette et au Café Anglais des gens qui criaient beaucoup en dînant... quoiqu'ils ne fussent pas de la campagne... et qui n'étaient pas plus amusants que mes quatre villageois. Bah ! on danse bien sur un volcan, on peut bien diner sur une toupie d'Allemagne !

Le maître de la maison vient s'enquérir de ma situation.

— Monsieur a commandé ?

— Oui.

— Monsieur n'attendra pas.

Il me présente tout ouverte une tabatière dans laquelle on coucherait un nouveau-né.

— Merci... Mais je vous serais très-obligé si vous pouviez faire comprendre à ces messieurs là-bas qu'ils causent un peu trop haut.

Le restaurateur sourit. Il aborde les paysans... J'espère qu'il va les engager à modérer la puissance de leurs organes... Quelle erreur est la mienne ! L'un des criards lui demande une bouteille. C'est la douzième qu'ils vont vider. Le restaurateur s'incline et court à sa cave. Allons ! il a raison ! Comment imposer silence à quatre dîneurs qui en sont à leur douzième bouteille !

Mais que ce garçon est long à me servir !

— Et mon filet ?

— Tout de suite, Monsieur.

— Voilà une heure que vous me dites : Tout de suite !

Une dame et un monsieur s'installent à ma gauche.

— Qu'est-ce que tu veux manger, chère amie ?

— Ça m'est égal.

— Un potage Crécy ?

— Ça m'est égal.

— Des huîtres ?

— Ça m'est égal.

— De la volaille ?

— Ça m'est égal.

— Du gibier ?

— Ça m'est égal.

Le monsieur fait une mine dépitée. Il est certain que si tout est indifférent, comme nourriture, à cette dame, il sera assez difficile à ce monsieur de lui commander un dîner agréable.

Mais quantité de femmes ont ce mot stupide stéréotypé sur les lèvres quand on dîne avec elles au restaurant : « Ça m'est égal ! » C'est un genre pour ne point paraître gourmandes.

Cependant, donnez-leur un mets bien simple... une entrecôte ou un pied de mouton, et vous verrez aussitôt leur grimace !

Ah ! ce monsieur s'est lassé des monotones *ça m'est égal* de la dame. Il la querelle tout bas. Elle affecte de ne point répondre, mais elle passe au coquelicot, au pourpre. Voilà

une femme fâchée parce qu'on a désiré lui faire plaisir. Oh! sexe enchanteur!

— Garçon! une croûte au pot et un bœuf aux choux! crie le monsieur.

La dame tressaille.

Eh! eh! pas trop mal! ce monsieur est un homme d'esprit; une autre fois, sa femme, ou sa maîtresse, ne se fera plus si fort tirer l'oreille pour demander des truffes et des perdreaux.

— Garçon! et mon filet, voyons!

— Voilà! Monsieur.

— C'est heureux!... Mais qu'est-ce que vous m'apportez donc là?.. ce n'est pas du filet... ça n'a jamais été du filet?

— Ah!.. je croyais que Monsieur m'avait demandé du civet..

— Que le diable vous emporte!

— Monsieur n'a pas besoin de se mettre en colère, on va remplacer ce plat à Monsieur.

— Oui, on me le remplacera dans une heure, n'est-ce pas? Laissez ce civet, je le mangerai, ce sera plus tôt fait.

— Mais du tout, Monsieur, puisque Monsieur veut un filet, je ne souffrirai pas...

— Ah! vous allez me laisser tranquille à la fin, hein, garçon?

Je suis parvenu à conserver mon plat de lièvre, que je mange, et sur lequel le garçon jette, en s'éloignant, des regards désolés ; le drôle avait le placement de son civet, sans doute, et j'ai dérangé ses projets.

— Cela contrarie-t-il Monsieur que je m'assoie à sa table ?

— Comment donc ! nullement, Monsieur.

C'est un petit vieillard qui m'a adressé la question susdite, à laquelle je viens de répondre. Le salon est tout rempli de dîneurs, il faut bien se prêter de bonne grâce à la circonstance. J'étais seul à ma table, j'ai dû y accepter de la société.

Le petit vieillard commande une soupe à l'ognon et au fromage. Ce que je craignais ; j'en étais aux relevés d'entrées, je retombe dans la soupe. Ah ! bah ! puisque je savoure un civet, un peu plus ou un peu moins d'odeur d'ognon, qu'importe !

Saprelotte que ce petit vieillard est donc propre ! il souffle dans son verre, il souffle dans son assiette, il souffle sur sa bouteille, il souffle sur la nappe...

Oui, mais tout ce souffle s'exhale jusqu'à mon visage, et cela ne me sourit guère.

Ah ! Borée se calme pourtant. Le voilà maintenant qui frotte tout ce sur quoi il a soufflé. Il râpe son pain avec son couteau, il le coupe par morceaux égaux ; il les compte, Dieu me pardonne ! Quel maniaque !

Mais ce n'est pas tout, on lui a servi son potage, et ce septuagénaire a une façon d'avaler... Ah! je ne parviendrai jamais à vous décrire cette manière hétéroclite de se verser des cuillerées de soupe dans le gosier, mais ce que je puis vous certifier, c'est que cela est tellement déplaisant à entendre que tout mon appétit s'en est enfui. Je n'ai plus qu'un désir, qu'un besoin, c'est de quitter cette table... ec voisinage... ce restaurant.

Le maître de la maison passe près de moi, il me sourit et me présente derechef sa tabatière.

— Non, non... Ce que je dois, Monsieur, ce que je dois?

— Monsieur ne prend pas de turbot!... frais comme l'œil...

— Non, non! ce que je dois!

— Un peu de dessert?

— Non, non! ce que je dois!

On m'apporte mon addition au bout de cinq minutes... cinq longues minutes durant lesquelles j'ai été contraint d'assister aux opérations du petit vieillard sur un plat de fricandeau à l'oseille.

L'atroce petit vieillard! il s'annonçait si propre, propre jusqu'à l'éxagération, n'est-ce pas?

Et il prend sa viande, son oseille, sa sauce, tout avec ses doigts!...

J'ai soldé ma dépense, je m'enfuis... je ne m'arrête que sur le boulevard Bonne-Nouvelle. J'ai le cœur malade... il me semble que l'odeur de l'ognon et l'image du petit vieillard me poursuivent.

Ah! je ne dînerai pas de quinze jours... au restaurant.

XXIII

Les gêneurs de théâtres ; les gêneurs de premières représentations.

On donne ce soir au Gymnase, avant la pièce de Reynier, un vaudeville de Scribe, que j'ai déjà vu souvent, mais que je reverrai encore volontiers, d'autant plus qu'il y a une débutante dedans. J'entre donc au théâtre, de bonne heure, avant l'arrivée du public des premières représentations. Le public des premières arrive tard... quand il arrive.

La stalle près de la mienne est occupée par un certain Mathieu, un ex-acteur, assez mauvais, des petits théâtres, aujourd'hui marchand de draps de la rue Saint-Denis. Quoiqu'il y ait longtemps déjà que Mathieu ait renoncé à Satan, à ses pompes et à ses planches, il a conservé néanmoins un goût prononcé pour tout ce qui concerne l'art

dramatique. Il ne rencontre pas un ancien camarade, une connaissance de coulisses, un auteur, sans le ou la saluer, ou lui tendre la main, — suivant le degré d'intimité des rapports. — Enfin, Mathieu ne manque jamais une première quelle qu'elle soit, aux Français ou aux Délassements ; c'est pour lui, plus encore un devoir qu'un plaisir. Une première !... manquer une première !... un homme qui a eu l'honneur d'être artiste !... mais il préférerait mille fois laisser brûler son magasin. Pauvre Mathieu ! va, tu ne seras jamais qu'un médiocre drapier ! le vieil homme tressaille trop souvent en toi !

Mathieu me connaît un peu, nous nous saluons.

— Vous venez voir la pièce de Reynier ? me dit-il.

— Oui.

— Charmante, à ce qu'il paraît ; les acteurs étaient enthousiasmés à la lecture.

— Cela pourrait bien n'être pas une raison... mais j'espère que cela en sera une.

— Moi aussi, Reynier m'a donné un rôle, dans le temps que j'étais à l'Ambigu... dans une féerie... un petit rôle... je faisais un âne... un âne parlant... Reynier a été plein de politesse avec moi après la première... il m'a remercié comme si je lui eusse joué...

— Un tigre... Eh ! eh ! vous pensez donc toujours au théâtre, monsieur Mathieu ?

— Il n'y a que cela d'amusant au monde, monsieur

Moser ! il n'y a que cela ! Aussi, que je fasse ma fortune, et vous verrez...

— Vous remonteriez sur la scène ?

— Pourquoi pas ? J'ai juré à mon oncle, qui m'a laissé son magasin, de vivre dans les draps, mais je n'ai pas juré d'y mourir.

Ah ! on va commencer la *Chanoinesse*. Vous connaissez ça ?

— Oui, mais je ne connais pas la débutante.

— Il y a une débutante ?

— Mademoiselle Emma Roger.

— Emma Roger ? ôh ! j'ai joué avec elle à la Salle-Lyrique !... Comment Emma Roger est ici ! j'en suis bien aise, c'est une excellente fille.

La toile se lève, Mathieu ne cesse point de parler pour cela ; il me raconte qu'il a failli épouser Emma Roger, il y a trois ans ; que cet hymen n'a tenu qu'à un cheveu, mais que des cancans ont tout brisé.

Pendant les premières scènes je laisse l'ex-acteur défiler son chapelet ; mais, au moment où la débutante paraît, comme il menace de redoubler de souvenirs amoureux et artistiques :

— Excusez-moi, mon cher ami, lui dis-je en l'interrompant, mais je tiens à entendre mademoiselle Emma Roger... Or, du train dont vous y allez, comme je risquerais fort de n'entendre que vous...

— C'est juste! c'est juste! je me tais!... Oh! je n'ouvre plus la bouche, je vous le jure.

Mathieu observe en effet religieusement son serment. Il est tout yeux et tout oreilles; il ne bronche pas plus qu'une statue.

Mais il y a derrière moi un monsieur bien pénible. Ce monsieur qui, sans doute, sait par cœur la *Chanoinesse* et qui tient à en témoigner à ceux qui l'environnent; ce monsieur joue et chante avec les acteurs et les actrices, depuis le lever du rideau, lançant avant eux la phrase dans la tirade, la pointe dans le couplet. Que ne se met-il dans le trou du souffleur, il remplacerait avec avantage cet estimable mais souvent somnolent employé, tandis que là, à l'orchestre, il est si fastidieux!

Espérons qu'il ne sait pas encore la pièce nouvelle!... Eh!... on a vu de ces gêneurs là; on avait eu l'imprudence de les laisser entrer une fois à une répétition, cela suffisait... le perroquet était dressé.

La *Chanoinesse* s'achève.

— Eh bien! que pensez-vous de la petite Roger? me dit Mathieu.

— Elle est gentille.

— N'est-ce pas? Je m'en vais lui envoyer un bouquet. Elle m'a aperçu... Elle se doutera que le bouquet vient de moi.

Mathieu sort. Cependant la salle commence à se garnir — *d'un public d'élite,* — style réclames. — Voilà les amis et les ennemis de l'auteur... — Ils se ressemblent tous si fort qu'on s'y perd. — Voilà les *chers confrères,* voilà les directeurs des autres théâtres. Tous ces messieurs entrent, qui à l'orchestre, qui au balcon, bien raides, bien gourmés. On dirait des juges prêts à assister aux débats d'un parricide. Quelques-uns sourient pourtant... mais le vilain sourire!... Ah! cela est si difficile de bien sourire quand un rival est sur le point, peut-être, de remporter une victoire! Voilà dans les loges les critiques du grand trottoir. Ne disons pas de mal de ceux-là, la plupart du temps ils sont dignes comme des augures... qui ne se regardent pas entre eux... et ce masque impénétrable dont ils s'affublent est de bonne guerre : s'ils consentent rarement à applaudir quand tout le monde applaudit, du moins jamais non plus ils ne sifflent quand tout le monde siffle... Il y a compensation.

Voilà aussi les boursiers du boulevard des Italiens qui apparaissent. — Ah! le premier jour de l'an de quantité de ces *Mondors* tombe le 1er octobre!.. Je n'ai appris cela que dernièrement. — Voilà les *Dames aux Camélias* du ban et de l'arrière-ban... C'est à qui fera plus de bruit de ces dames et de ces messieurs en ouvrant une porte, en laissant tomber une banquette, en interpellant une ouvreuse. Certain argent et certain amour, quand ils s'occupent des

arts tiennent fort à ce qu'on les remarque. Ah ! quels sont ces deux gaillards qui s'installent à ma gauche? ils ont passé devant tout le monde le sourcil froncé, la poitrine tendue, l'œil provoquant ; mais je les reconnais : l'un est un commis-voyageur, l'autre un courtier en vins, tous deux amis... de café... de Reynier. De braves et robustes garçons, au reste, très-utiles à une première. Reynier n'aurait garde de les oublier dans sa distribution de billets; ils se feraient hacher pour *leur* auteur.

On a sonné. Un *chuuut* prolongé parcourt la salle. L'ouverture commence. Tardif et Sabran, — le commis-voyageur et le courtier, — promènent leurs regards sur les visages qui les entourent ; ils cherchent à lire sur ces visages ce qu'ils peuvent exprimer d'avance pour ou contre. Oh! oh! Tardif montre du geste à son compagnon deux *écrivaillons* de la petite presse assis devant moi : Messieurs Petit-Jean et Frontin, des feuilles de chou : la *Coulisse* et le *Rôdeur des Théâtres.* Tardif a flairé une piste, messieurs Frontin et Petit-Jean sont des *démolisseurs,* — du moins ils s'intitulent de la sorte dans leur aimable coterie. — Ces jeunes apprentis Frérons ont juré haine, bave et invectives à tout ce qui tient honorablement une plume. Ils haïssent, ils crachent et ils injurient donc à plaisir; ils démoliront tout... ils l'ont juré sur les cendres de leurs vaudevilles, de leurs drames, refusés même à *Bobino !...* Quand la littérature entière sera tombée en

ruine sous leur pioche, eh bien ! à eux de reconstruire un *temple* en place des *boutiques* qu'ils auront détruites.

Chers bijoux d'écrivaillons! ils n'oublient qu'une chose dans l'entraînement de leurs nobles passions; c'est que leur pioche est en fer-blanc, et le *temple* qu'ils rêvent, une bicoque. Mais vous, qui vous imaginez qu'on devient un lion en aboyant sans cesse comme un roquet, lisez donc, si vous savez lire, les noms des hommes qui ont illustré, qui illustrent encore la littérature. Pour arriver, ceux-là, ils ont aimé, ils ont lutté, ils ont souffert en face de tous, au milieu de tous. Ils avaient trop de cœur, trop de foi, trop de talent aussi pour perdre leur temps comme vous à piailler et à mordre, honteusement tapis dans l'ombre, au coin d'un feuilleton borgne.

L'ouverture n'est pas achevée, et déjà messieurs Petit-Jean et Frontin aiguisent leurs griffes.

— C'est de Reynier, je crois, cette *machine* en deux actes que nous allons avaler?

— Je me le suis laissé dire.

— Eh bien! nous allons avoir de l'agrément! Quel métier! quel métier de forçat que le nôtre, mon pauvre ami!

— Ne m'en parle pas! pour ma part, je suis sur les dents... cinq premières cette semaine!... et il faut raconter tout cela!... c'est à en avoir des indigestions!

— Chut! chut!

MM. Petitjean et Frontin se retournent à cette interruption, partie, derrière eux, de la bouche de Tardif et de Sabran; ils toisent d'un air impertinent les deux amis.

— Ah! c'est trop fort! ricane M. Petitjean, on ne peut plus parler pendant l'ouverture, maintenant!

— Ce sont des Pylades de l'auteur, sans doute! c'est trop joli!..

Sabran tressaille; il va répliquer aux bonshommes, mais Tardif qui me paraît d'un tempérament plus froid, plus posé, arrête son compagnon d'un mot : la toile est levée.

C'est égal, j'engage MM. Petitjean et Frontin, malgré leurs airs ironiques, à s'en tenir au quasi muet avertissement qu'ils viennent de recevoir. Cela pourrait aller mal pour eux tout à l'heure.

La pièce commence; dès les premières scènes, des situations, de l'esprit, le jeu charmant des comédiens disposent parfaitement le public.

Mais, à sa sortie, le jeune premier, en se retournant, a involontairement fait tomber une chaise...

Quelques rires s'élèvent dans la salle. Ah! il est vrai que c'est d'un comique achevé, une chaise qui tombe!.. Qui pourrait retenir son hilarité, à l'aspect d'une chaise qui tombe!.. Une chaise qui tombe!.. Connaissez-vous, au monde rien de plus divertissant!..

MM. Petitjean et Frontin, comme bien vous vous y attendez, ont ri plus fort que qui que ce soit.

— Est-il maladroit ce petit Armand ! Hein, est-il gauche !

— Mon bon, après tout, c'est bien pardonnable... quand on a de la prose comme ça à débiter... ça trouble...

— Ah ! ah !.. délicieux !.. Je mettrai celui-là dans mon article !.. et...

— Pardon, Messieurs, mais je n'entends rien.

Cette fois, c'est Mathieu qui s'est penché vers les journalistes.

Ils se retournent de nouveau tous deux avec leur clignement d'œil habituel :

— Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur ?

— Il y a que je n'entends que vous et que je préfère entendre la pièce.

— Monsieur a raison, dis-je, aux deux démolisseurs, et je vous serai très-obligé, pour ma part, de garder vos réflexions pour l'entr'acte.

— Ah ! vraiment !

— Oui, vraiment... Et si vous ne vous taisez pas, c'est nous qui vous ferons taire !

— Et plus vite que ça encore !

Tardif et Sabran se sont mêlés, à leur tour, à la conversation.

MM. Petitjean et Frontin affectent de ne pas avoir entendu leurs derniers interlocuteurs. Ils se contentent de hausser les épaules avec le plus souverain mépris en reprenant leurs positions premières. Réfléchiront-ils, décidément, maintenant, avant de *chuchotter*... tout haut?

Cette petite scène n'a pas duré deux secondes, mais elle a causé, néanmoins, un léger désordre à l'orchestre. Des *chut* successifs se sont élancés de tous côtés, surtout du côté des *chers confrères*. C'est encore troubler un peu que de vouloir faire cesser le trouble. Ah! MM. Frontin et Petitjean en sont arrivés à leur honneur!.. Une chaise renversée n'est jamais perdue!

Enfin le silence s'est rétabli. L'acte va s'achever. On a applaudi, beaucoup applaudi.

Mais, dans une tirade, un mot, un peu risqué peut-être, provoque quelques murmures.

Non! non! Les rédacteurs de la *Coulisse* et du *Rodeur*, n'ont pas été assez intelligents pour réfléchir!.. Comment résister d'ailleurs à une si belle occasion! On a murmuré.

— Ignoble! ignoble! dit l'un.

— Des mots d'argot dans une comédie, dit l'autre.

— Mois c'est de la littérature de mauvais lieu!...

— Du style de...

Les jeunes démolisseurs n'en peuvent pas dire davantage. Ils viennent de se sentir simultanément saisis, tous

deux, par le collet et presque enlevés de leurs stalles. Ah! Tardif et Sabran étaient à bout de patience!

— Nous vous avions dit de vous taire, taisez-vous donc! s'écrient les deux àmis en secouant les deux ennemis.

— C'est une horreur! Voulez-vous nous lâcher!

— Oui, quand je t'aurai cousu la bouche, drôle!

— Rue Richelieu, 15, Petitjean, journaliste, Monsieur!..

— Rue d'Antin, 28, Frontin, journaliste, Monsieur!..

— Nous nous fichons pas mal de vos adresses! Nous allons arranger ça tout de suite, sur le boulevard, entendez-vous.

— Nous ne nous battons pas comme des crocheteurs, nous, Messieurs!..

— Pourquoi donc ça? vous parlez bien comme des chiffonniers?

— Nous lâcherez-vous, à la fin!

— Oui, nous lâcherez-vous!..

— Chut!.. chut!.. Silence à l'orchestre!

— A la porte! à la porte!

XXIV

Suite des gêneurs de premières représentations.

C'est sur ce tumulte que le premier acte de la pièce de Reynier s'est terminé. Pauvre Reynier ! Il a dû entendre tout ce bruit, qu'il doit être malheureux !.. Ah ! s'il a des ennemis bien acharnés, il a des amis trop ardents, aussi ! Le *pavé de l'ours !* La Fontaine a tout dit... tout... jusqu'aux premières représentations ! L'orchestre tout entier s'agite, se démène comme une fourmilière au sein de laquelle on aurait jeté un tison... Les uns sont contre, les autres sont pour... Un garde municipal paraît. — Qui a causé du scandale ? — Monsieur ! — Monsieur ! — Personne !.. — Si fait !.. — Non !.. — Si !.. — Non !.. Allez-vous-en, municipal ! C'est fini !

Fini !.. Et Tardif et Sabran — animés de cette colère aveugle qui brule encore même lorsque les aliments lui manquent, — ne font que répéter à Petitjean et à Frontin :

— Mais sortez donc! sortez donc un peu avec nous, si vous n'êtes pas des lâches!..

Voilà qu'ils les tueraient volontiers, maintenant, pour leur apprendre à rire quand M. Armand commet une maladresse!..

Heureusement que MM. Frontin et Petitjean ne tiennent pas du tout à être tués... pas même à être tout simplement rossés. Ils se sont assis. Ils ne bougent plus! Ils ne bronchent plus! Ils ne répondent plus!

Aidé de Mathieu, je parviens enfin à faire comprendre à Tardif et à Sabran qu'Alcide aurait tort de continuer à brandir sa massue quand l'Hydre s'humilie.

Le garde municipal s'éloigne; le calme se rétablit.

— Ah! qu'ils ne recommencent pas toujours! grommellent Tardif et Sabran en foudroyant de leurs regards le dos des deux démolisseurs!

— Ils ne recommenceront plus! Taisez-vous!

— Dire que le style de Reynier est ignoble!

— Dire que c'est de la littérature de mauvais lieux! Les mauvais lieux sont ceux où ils perchent, les cuistres!

— Chut! chut! Ils ne diront plus rien! Allons! allons! Le second acte va commencer.. songez qu'une algarade semblable encore et la pièce de Reynier est très-compromise!

— Vous avez raison, Messieurs... Et pour Reynier... Mais si ce n'était pas pour Reynier!..

— Oui, mais c'est pour Reynier!

Le second acte commence en effet, et, cette fois, rien ne l'interrompt; il file à ravir.

On entend bien encore, par-ci par-là, aux passages les plus intéressants, les plus dramatiques, quelques nez qui se mouchent avec une persistance déplorable!..—C'est extraordinaire ce que les premières représentations engendrent de rhumes de cerveaux! —

J'ai surpris aussi, de côtés et d'autres, certains regards fixés sur Petitjean et Frontin, Sabran et Tardif!.. Ces regards semblaient dire à ces Messieurs, dans leur expression railleuse :

— Eh bien! quoi donc? Vous avez cessé de crier, de vous battre! Déjà!..

Mais en dépit de ces nez et de ces regards désireux de tapage, le succès est constant; le nom de Reynier vient d'être proclamé au milieu des bravos!

Courons féliciter ce cher auteur. Je dis adieu à Mathieu; je salue Tardif et Sabran qui me prennent les mains et me les serrent à me les rompre. Eux aussi, du reste, ils vont voir Reynier. Ils l'attendront à la porte du théâtre jusqu'à ce qu'ils puissent, à son tour, lui briser un peu les doigts.

Quant à MM. Petitjean et Frontin, que diable sont-ils devenus? Tandis qu'on nommait l'auteur ils ont disparu de l'orchcstre avec une promptitude!.. Les démolisseurs auraient-ils craint d'être démolis!..

En traversant les couloirs je coudoie la foule des chers confrères. Les uns sont mornes et silencieux comme s'ils venaient d'être sifflés. Je n'exagère pas, je vous jure, j'ai vu mille exemples de ces tristesses-là dans des circonstances semblables. Cependant, pour des hommes... d'esprit, ou qui devraient être des hommes d'esprit, cela est assez gauche de commettre, *coram populo,* la bétise... — le mot péché n'est pas assez vigoureux — de l'envie. Mais on se refait pas, que voulez-vous ! On a du chagrin, on le montre. C'est la faute d'une physionomie trop expressive.

D'autres, au contraire, affectent les manières les plus riantes. Défions-nous ! Ce sont les plus méchants, parce que ce sont les plus intelligents. Ils causent tout haut de la pièce... Que disent-ils ?

— C'est très-gentil, n'est-ce pas, *ma petite vieille?*

— *Ma petite vieille* est un mot caressant de l'argot de ces Messieurs. *Ma petite vieille* remplace, entre eux, la locution : *mon cher,* qui est usée et celle de : *crétin !..* Qu'on pense souvent, mais qu'on n'ose pas dire. —

Le *petite vieille* interrogé répond au *petite vieille* interrogeant.

— Mais pas mal ! pas mal !.. Pas très-original, par exemple !..

— Et fait !... As-tu jamais vu un second acte bâti comme ça ?..

— Quelques longueurs !..

— Oui! Oh! Trop de longueurs!..

— Il y a des mots...

— Des mots... Je le crois bien!.. un peu crûs, même!.. Ce Reynier ose tout tout dire, lui!..

— Je crois que ça fera de l'argent.

— Pas un sou, ma *petite vieille!..* pas trente représentations à deux mille...

— Si fait!.. C'est bien monté!..

— Ah! sous ce rapport, c'èst possible!..

— Allons! Allons! c'est un succès, va...

— Je le veux bien! C'est un succès!

C'est un succès!... et c'est mal fait!.. et les mots sont trop crûs!.. Et ça n'aura pas trente représentations à deux mille!..

Arrangez tout cela!

O chers confrères, vous êtes comme les chats : vous égratignez même en caressant.

Reynier est au foyer des artistes — foyer qui brille, en ce moment, par une absence complète d'auteurs. Règle générale, après une chute les *petites vieilles* abondent à l'entour de la victime. C'est un devoir de porter des consolations à celui de qui l'on peut se dire en le regardant, — comme dans la caricature du faubourien et de l'ivrogne. — « Je serai, peut-être, comme cela demain! »

Et puis les consolations ça coule de source d'un cœur soulagé d'inquiétude.

Mais après un succès, ah ! ma foi !.. On est si fatigué !.. Il est tard !.. On va se coucher.

Ou caqueter un brin dans quelque café, sur les destins de la pièce.

Comme je ne suis pas encore un auteur... — et c'est, peut-être même, *parce que* je ne suis pas encore un auteur, — j'ai supposé tout simplement, qu'il était de bon goût d'aller adresser mes compliments à Reynier, pour deux raisons : la première, parce que sa pièce est une très-jolie chose ; la seconde, parce qu'il a eu la bonté de me donner un billet pour la voir.

Reynier causait avec Bonnet, le libraire, quand je suis entré au foyer : sans doute Bonnet était venu pour acheter la pièce nouvelle, cependant je le vois qui s'éloigne, d'un air de mauvaise humeur. L'affaire ne se sera pas conclue.

Je cours à Reynier,

— Vous devez être content? lui dis-je.

— Et vous.

— Moi aussi, la preuve c'est que j'accours vous féliciter.

— Tout le monde n'est pas de votre avis, pourtant, dans la salle, avouez-le?

— Dame !.. vous n'en êtes pas à votre première pièce, mon cher Frantz... vous devez donc savoir qu'il n'y a point de roses...

— Sans épines, c'est vrai ! Et les épines Petitjean et Frontin ont piqué raide, ce soir, n'est-ce pas?

— Ah ! vous connaissez ces bons hommes?

— Si je les connais !.. Tenez. Cela date de l'année dernière. Un matin, deux jeunes gens au maintien timide, se présentent chez moi. Ils m'apportaient un vaudeville et me priaient de le lire, en me répétant, l'un après l'autre, *qu'ils seraient heureux d'avoir un collaborateur comme moi !*

Leur physionomie, leur politesse, leur timidité me plaisaient. Je prends donc le manuscrit de mes deux jeunes gens et je le lis tout de suite ; animé, je vous le jure, des dispositions les plus favorables. Mais, hélas ! Rien, absolument rien dans ce malheureux acte !.. Pas une situation, pas un mot. Une action rebattue, usée !.. un style impossible... une orthographe parfois douteuse !..

Quand ces petits jeunes gens reviennent le lendemain, chercher mon opinion sur leur œuvre, je ne savais comment la leur exprimer. Cela est si difficile, à mon avis, de dire des vérités désagréables à des personnes qui se sont posées comme vos amies. Je finis pourtant par accommoder le mieux possible ma fin de non-recevoir. Je parle de travail fait trop à la hâte, de négligences de jeunesse, d'inhabilité de débutants...

Bref, mes jouvenceaux se retirent en m'assurant qu'ils ne m'en veulent pas le moins du monde, de ma franchise !.. Au contraire !...

— Nous allons chercher quelque chose de mieux. »

disent-ils, et si nous trouvons, vous nous autorisez à une nouvelle visite?

— Assurément.

A quelques jours de là, j'avais une pièce aux Variétés. Le lendemain de ma première, en parcourant les petits journaux, qu'est-ce que je trouve au bas de deux articles qui me traitaient — comme les dames de la Halle traitaient jadis les pratiques récalcitrantes. — Vous savez, il y a une expression pour désigner ce style là?

Vous le devinez. Je trouve ces deux noms : Petitjean et Frontin.

Mes petits jeunes gens timides de la veille s'étaient métamorphosés en *poissardes de lettres*.

— Qu'est-ce que votre histoire prouve? Que ces messieurs Frontin et Petitjean étaient faits pour... aboyer... et non pour écrire.

— Oui, mais cela prouve aussi que beaucoup d'hommes sont méchants et lâches là où ils devraient être bons et courageux!.. Car, enfin, que demain un journaliste comme Janin, comme Gautier, comme Fiorentino, de qui j'aurai serré la main ce soir, dise que ma pièce est mauvaise... Il aura le droit de dire cela si telle est son opinion... Le droit, et de par la valeur même de son nom — valeur que ce nom aura acquise à la suite de quinze, de vingt années de travaux, — le droit, de par le style même de sa critique qui pourra me déchirer, mais qui ne me

souillera jamais. Mais que l'homme, sans nom, sans antécédents, — sans avenir le plus souvent encore, — qui sera venu, ne fût-ce qu'une minute, demander une place à mon foyer pour me supplier de lui donner un bon conseil, — et à qui j'aurai vraiment donné ce bon conseil, — me jette ensuite, à plaisir de la boue au visage... Tenez, Frantz, je le répète, c'est honteux... c'est vil... c'est lâche!

La voix de Reynier, en prononçant ces derniers mots, s'est altérée sensiblement.

— Prenez garde, mon ami, lui dis-je, si MM. Pètitjean et consors pouvaient vous voir et vous entendre en ce moment, ils seraient bien heureux!

Reynier sourit.

C'est vrai. Je suis un fou d'attacher de l'importance à tout cela.

— Surtout après un succès comme celui que vous venez d'obtenir.

— Un succès! Dieu vous entende!

— Eh bien! vos acteurs sont satisfaits, j'espère!

— Ah! oui! parlons encore des acteurs! Je sors de leurs loges, où j'ai été les remercier; sur six, il y en a quatre qui m'ont reçu à ravir, il est vrai... et les quatre plus forts, c'est encore vrai... Mais, par contre, savez-vous ce qu'ont fait les deux derniers? L'un m'a dit qu'il ne jouerait pas la pièce cinq fois, parce qu'il n'était pas fait pour de telles *pannes*...

— Une *panne* !.. Un rôle énorme !..

— L'autre, madame Z... m'a tourné le dos parce que sa camarade R... a été plus applaudie qu'elle !

Et pour m'achever, tout à l'heure... vous avez bien vu Bonnet, l'éditeur, qui était là ? Bonnet est un ancien camarade de pension. Je lui avais donné une stalle...

Aprés le second acte de ma pièce, devinez de quoi il est venu me parler, ici, au foyer ? D'un voyage qu'il va entreprendre en Allemagne... pas d'autre chose. Il affectait de ne pas se souvenir que la pièce qu'on jouait ce soir était de moi... Qu'il assistait à cette première représentation... et qu'il était libraire...

Si bien, qu'à bout de patience je lui ai dit tout d'un coup :

— Eh bien ! Tu as raison, mon ami, va voyager... et amuse-toi !

Moi, je vais vendre ma pièce à Michel Lévy.

Il était inutile de te donner tant de peine ponr me prouver que tu voulais la payer une centaine de francs de moins qu'clle ne vaut !..

Mais, je bavarde, et il se fait tard... Je ne vous retiens pas, Moser. Merci encore de vos compliments, entendez-vous, et quand vous serez joué à votre tour, le ciel vous garde des gêneurs !

— Vous ne partez pas avec moi ?

— Non. J'attends quelqu'un. Adieu.

Je quitte Reynier. Au moment où je passe le seuil du foyer, je me croise avec Achille Bernay, qui court au triomphateur. Achille Bernay est un *cher confrère* qui a collaboré plusieurs fois avec Reynier. Probablement il n'aura pas voulu partir comme les autres, celui-là, sans venir offrir sa légitime offrande.

J'écoute... Oui, oui... je ne m'abusais pas...

— Adorable ! adorable ! mon cher ! Pétillant d'esprit, de gaieté... Des scènes pleines d'âme et de chaleur ! Un sujet d'une originalité étourdissante... C'est la plus jolie pièce !..

Seulement...

Il y a un *seulement !* Comme dans le *Bassecour* des *Faux Bonshommes !* Sauvons-nous ! Achille Bernay ne vaut pas mieux que les autres ! Avant cinq minutes il aura prouvé par A plus B à Reynier que *sa plus jolie pièce* est sa plus mauvaise !

Dans la rue, devant la porte du théâtre, je me jette dans Sorel, — un autre cher confrère. — Sorel semble tout effaré.

— Reynier est-il encore au foyer ? me crie-t-il.

— Oui.

— Tant mieux ! Je viens d'avoir une affaire avec un Monsieur qui dit des horreurs de la pièce au café... et je veux lui conter ça.

— A quoi bon ? Il vaudrait mieux ne lui rien conter du tout, je trouve.

— Vous vous trompez, mon cher ! Oh ! il y a de ces choses qu'on aurait tort de cacher à ses amis ! Vous concevez ? Je serais à la place de Reynier, cela me ferait beaucoup de plaisir qu'on vînt m'apprendre de telles infamies ! Au reste, ce Monsieur, je l'ai joliment arrangé ! Je ne sais pas ce que c'est... Un rédacteur du *Sylphe*, je crois... Il m'a appelé imbécile parce que je défendais Reynier... Je l'ai traité de manant... Ah ! mais ! tant pis ! Nous nous sommes fort mal quittés !

Au revoir !

Et Sorel grimpe quatre à quatre au foyer. Il n'en aura pas le démenti. Il verra Reynier.

Sorel est le gêneur aux mauvaises nouvelles ; le gêneur qui vous dit *dans votre intérêt*, après une première :

— Pourquoi donc vous êtes-vous laissé jouer si mal, mon cher ? Vos acteurs sont affreux.

Ou bien :

— Dieu ! Quelle déplorable mise en scène ! Quels décors ! C'est ignoble ! A votre place, je n'aurais pas accepté cela.

Ou encore :

—Mon cher, j'ai lu un article sur vous... C'est effrayant !

Il n'est pas permis de traiter un homme comme on vous traite !

Il faut attaquer ce journal-là en diffamation, mon cher.

Tenez ! J'ai acheté le numéro tout exprès pour vous l'apporter.

XXV

Les gêneurs de nuit.

Je n'aime pas à rentrer immédiatement chez moi en sortant du théâtre. Après deux ou trois heures, souvent davantage, passées dans une stalle, je trouve qu'il est bon de se dégourdir un peu les jambes.

Et puis, je vous l'ai dit, le succès des autres, loin de me refroidir, m'anime. Je conçois qu'on devienne courageux en voyant gagner une bataille bien plus qu'en assistant à vingt défaites. Je rumine donc ma scène. — Vous vous rappelez ? Ma fameuse scène du comte et de mademoiselle de Marsan ?.. Que je n'ai jamais pu entamer ce matin ? — Les idées, les expressions me viennent... Ah ! je vais me mettre au travail en rentrant, c'est positif !

Oui, mais Lucette qui m'attend sans doute !

Ah! décidément, c'est quelquefois gênant pour un homme de lettres, une maîtresse!

Bah! Je dirai à Lucette de s'endormir, et je travaillerai. Voilà tout!

Tout en rêvant, j'ai passé la porte Saint-Denis, la porte Saint-Martin... Me voilà devant les petits théâtres.

Il est donc bien tard, que les cafés se ferment de tous les côtés!

Minuit et demi! Eh! eh!.. Le comte et mademoiselle de Marsan sont d'une société bien séduisante. Le temps passe vite avec eux!

En faisant volte-face pour m'en retourner vers mon logis, je me trouve devant trois hommes qui foulent les dalles d'un pas flâneur, comme s'il n'était que midi.

— Tiens! Moser!

— Ah! Moser!

— Bonsoir, Moser!

A ces accents, j'ai reconnu trois acteurs du terroir, dont deux ont une réputation assez usurpée d'esprit et de bonne humeur. Le troisième ne sert que comme repoussoir aux deux autres. C'est une sorte de *chœur antique* en un seul homme. Il suit ses deux amis partout pour recevoir leurs mots, leurs pensées, leurs confidences... et les acclamer... Mais il lui est interdit d'ouvrir jamais la bouche pour son propre compte.

— D'où venez-vous? où allez-vous? s'écrient à la fois

Delvigne et Gérard,— les deux qui ont parlé,— en me saisissant chacun par un bras.

— Je viens du Gymnase. Je vais me coucher.

— Vous coucher!.. Est-ce qu'on se couche si tôt que cela ? Vous vous promenerez un peu avec nous... Tenez! Delvigne nous contait des histoires sur la Russie, où il est né; c'est à crever dans sa peau!

— Ah ! vous sortez du Gymnase!.. Au fait! c'était la pièce de Reynier ce soir... Ça a-t-il bien été?

— Très-bien.

— Tant mieux ! Je l'aime beaucoup, moi, Reynier.

— Et moi aussi. N'est-ce pas, Leroy, que Reynier est un charmant garçon.

— Charmant.

Leroy, c'est le chœur antique.

— Et vous, faites-vous toujours de l'argent à votre théâtre?

— Toujours.

— Ah! vous êtes fort amusant dans votre rôle, Delvigne ; je vous y ai vu deux fois déjà, etc...

— Oh ! laissez-donc! Je ne vaux pas mieux que les autres ! Est-ce qu'on est bien ou mal au boulevard ? Qu'est-ce que c'est que d'être bien d'abord ?

— Mais c'est n'être pas mal...

— Chut! chut! Moser... Ne lui répondez donc pas! Ce

pauvre Delvigne est dans un de ses accès de misanthropie depuis quelques jours...

— Mais non!.. Je dis la vérité, Messieurs! Pour nous autres, petits comédiens, à quoi bon nous monter la tête? Il n'y a de réellement intelligents, parmi les acteurs de drame, que ceux qui savent gagner quarante, cinquante mille francs par an!.. Comme Laferrière, Mélingue, Fechter, par exemple!..

Mais nous... qui nous tuons le corps et l'âme pour attraper deux, trois, quatre, cinq cents misérables francs par mois...

Nous ne sommes que des ânes, nous!..

Voyons! Est-ce juste, Leroy!

— Très-juste!

— Parlez pour vous! Ils sont charmants, avec leurs ânes!..

En voilà des gaillards qui vous donnent de l'émulation!..

Tiens, Delvigne, je préférais tes histoires de Saint-Pétersbourg à tes rengaines sur le théâtre... Retournons en Russie, hein?

— Moi, si vous le permettez, Messieurs, je vais retourner chez moi!

— Décidément, vous ne poussez pas avec nous jusqu'à la Bastille, Moser?

— Impossible ! Je le regrette, mais je suis trop las.

— Bonsoir donc !

— Bonsoir !

— Vous y perdez !.. Tant pis ! Vous n'apprendrez pas comment, à Saint-Pétersbourg, une simple chandelle peut se métamorphoser, en deux ans, en cinquante tonnes de suif... Or donc, mes enfants, vous saurez...

Les trois amis sont déjà loin de moi, d'autant plus que je marche très-vite. Cependant, dans le silence de la nuit, j'entends encore retentir leurs éclats de rire. L'histoire de la chandelle cosaque est réellement comique, à ce qu'il paraît. Oh ! elle les mènera, pour le moins, jusqu'au Jardin des Plantes.

Je regarde à ma montre à la lueur d'un bec de gaz. Une heure !

— Il a une montre ! il a une montre ! Ce n'est donc point un mythe. On voit des hommes de lettres qui portent une montre !

Celui qui vient de prononcer ces mots est une façon de géant assis sur un banc de pierre à quelques pas du bec de gaz où je me suis arrêté pour regarder l'heure. J'avoue que dans le premier moment, cette réflexion nocturne, émise ainsi à haute voix, m'a produit une certaine impression.

Mais le géant s'est levé... Je le reconnais...

C'est Raymond... un bohême, — tout ce qu'il y a de plus bohême de lettres, — souvent ingénieux comme écrivain ; comme homme parfois amusant, toujours menteur, continuellement gris.

— Que diable faisiez-vous là sur ce banc ? dis-je à Raymond.

— Mon cher, une aventure désolante. Je suis allé dîner chez Vachette avec des dames... Elles m'ont volé mon portefeuille.

— Oh ! les vilaines dames !

— Ce n'est pas de ma faute ! Je les avais rencontrées au bois... Elles causaient bien... Moi, je n'aime pas à dîner seul...

— Enfin, tout cela ne me dit pas ce que vous faisiez sur ce banc, à une heure du matin ? Est-ce que vous espériez voir passer vos dames par ici ?

— Non. J'attendais un ami qui est allé faire une course... pour entrer souper avec lui aux *Mousquetaires*... Parce que... vous concevez... mon portefeuille qu'on m'a volé... Vous n'avez pas deux francs à me prêter, Moser ?

— Si fait ! Tenez.

— Bien obligé. Vous venez souper avec moi, hein ? Je vous conterai un feuilleton que j'achève. Ça commence comme ça : « Toutes ces dames au salon ! » C'est original, hein ? Ce début ?.. « Toutes ces dames au salon ! » Hein ! Est-ce assez original ?

— Très-original. Adieu.

— Et la suite... Attendez donc !...

Je me sauve sans plus écouter Raymond. Au reste, il a ses deux francs, ça doit lui suffire.

Ah! je m'attendais bien au dénoûment de sa bourde; ses bourdes varient tous les jours... leur dénoûment seul ne varie jamais : « Prêtez-moi donc deux francs ! »

Et je ne vous trompe point, ce garçon ne manque pas de moyens ! Il aurait pu se faire une position, sinon brillante, du moins honorable avec sa plume ! Et voilà où il en est réduit ! Il a bu toute la journée, il va boire encore... jusqu'à ce qu'on le renvoie de ce café, où il est allé chercher quelques confrères en bohême... puis il ira se coucher — s'il va se coucher — dans quelque trou fantastique de quelque quartier impossible !..

Et demain ce sera à recommencer sur de nouveaux frais de paresse, d'esprit perdu, de gasconnades et d'ivresse !..

O Mürger, vous avez fait un livre bien remarquable, sans aucun doute, mais vous le savez, n'est-ce pas? Votre *Schaunard*, votre *Colline*, votre *Rodolphe*, ont tourné plus de faibles esprits que tous les *Faublas*, les *Saint-Preux* et les *Valmont* n'ont perverti de faibles cœurs.

Hé! là !.. Que me veulent ces deux hommes qui me barrent le chemin en dansant? J'ai peu de sympathie pour les hommes en blouse qui se livrent à la chorégraphie sur le boulevard à une heure du matin.

J'oblique à droite... ils sautillent à droite... Je tourne à gauche... ils pirouettent à gauche.

Et ils chantent en même temps. Oh ! ils sont très-gais !.. trop gais !

Mais que leur prend-il ? Ils descendent vivement l'escalier de pierre qui mène à la chaussée...

Ils disparaissent à toutes jambes !

Des pas derrière moi... J'y suis ! Ce sont des gardes de nuit qui s'avancent. Mes danseurs ne se sont pas souciés de la rencontre.

Eh bien ! moi, je la bénis. Gardes de nuit, je vous bénis, et la preuve, c'est que je vous suivrai tant que vous marcherez dans ma route !

Vous m'accusez d'être un poltron, lecteur, vous haussez les épaules de pitié !.. Ah ! je l'avoue : on a beau dire que Paris, la nuit, est maintenant la ville la plus sûre du monde, je m'y fie peu, moi !.. Si j'ai tort, que la *Gazette des Tribunaux* cesse donc alors d'enregistrer chaque matin ses récits d'attaques nocturnes !

Me voici dans ma rue. Je salue mentalement mes braves compagnons de route...

Quelques pas encore, je suis chez moi.

Mais il y a quelque chose devant ma porte. C'est un homme étendu tout de son long sur le pavé... Si c'était un de mes joyeux compères de tout à l'heure ? Non... celui-ci est en veste.

— Hé! l'ami!

Oh! il ronfle comme un Suisse, il n'est pas dangereux!

Mais ce pauvre diable, il est affreusement mal là, la tête dans le ruisseau.

Si les gardes de nuit pouvaient passer de ce côté!

Allons! je vais du moins adosser mon ivrogne contre la muraille. Sapristi! il n'est ni commode ni agréable à manier.

— Hé! l'ami!

— Ah! Éléonore! mon Éléonore! Je t'aime, entends-tu?

Il a le vin tendre.

Cette bonne Éléonore, qu'est-ce qu'elle peut faire, pourtant, elle, en ce moment?

— Hé! mon brave! réveillez-vous, voyons, il est tard, vous n'êtes pas dans votre lit.

— Oui, parjure, tu m'as trahi, tu m'as trahi, cruelle!.. Plutôt la mort que le pardon!

Ah! c'est bien différent! si Éléonore est parjure, ne réveillons pas sa victime...

Et rentrons nous coucher. C'est singulier comme j'ai bien plus envie de me coucher maintenant que de travailler? Cela m'apprendra à aller me promener si loin.

J'ai sonné une fois, deux fois, trois fois... six fois. Ah ça! est-ce que mon portier, — qui est si poli, — me lais-

serait dehors cette nuit! Il connaît bien ma manière de sonner, pourtant!

Dsing! dsing! dsing!

Ce n'est pas possible, il est en voyage... ou mort!

Ah! enfin!... Gredin, va! Et la sonnette correspond à son oreiller!...

— Qui est là?

— Monsieur Frantz Moser, parbleu!

— Ah! je croyais Monsieur rentré... Si Monsieur veut de la lumière?

— C'est inutile, merci!

Inutile! Aïe! sur quoi ai-je glissé?.. On émaille l'escalier de feuilles de salade, maintenant!

Ah! l'on m'éclaire; je ne le regrette pas! Pauvre petite Lucette, elle m'attendait!

XXVI

De différents gêneurs de société.

Ma pièce avec Favery : *l'Enfer en ce monde*, comédie en cinq actes, a été reçue dans un théâtre de genre. Tous les journaux l'ont annoncée... Bons journaux ! Seulement la plupart ne nomment que Favery dans leurs annonces. Un oubli sans doute ! c'est égal cela me chagrine. Il y a surtout un article de Morellet, — un chroniqueur, — qui m'a surpris. Morellet parle de *l'Enfer* comme d'une pièce qui doit bientôt passer, et, à ce propos, il vante le talent, la verve de Favery...

Mais, quant à moi, moi qui me suis rencontré vingt fois depuis un mois avec Morellet, moi qui ai causé vingt fois avec lui, moi qu'il sait parfaitement être le collaborateur de Favery pour cette pièce, Morellet, dans son article, n

cite pas plus mon nom que s'il ne m'avait jamais vu !... C'est un système de cet aimable critique, sans doute. Morellet juge que c'est bien assez d'être obligé de parler de ceux dont tout le monde parle... qu'il est inutile d'entretenir le public de ceux qu'il ne connaît pas encore.

Depuis huit jours l'*Enfer* est en répétition. Je n'en dors plus ! mais les acteurs n'en pourraient pas dire autant. C'est peut-être la faute de ma prose... cependant ils avaient l'air presque tous enchantés à la lecture. Ils répètent les mains dans les poches, et puis tantôt c'est l'un, tantôt c'est l'autre qui n'arrive pas à l'heure au théâtre... souvent qui n'y arrive pas du tout... Oh ! si j'étais directeur, comme je me montrerais rigoureux pour les amendes !

Je dois néanmoins excepter mademoiselle M..., notre grande coquette, du nombre des artistes qui me rendent si malheureux. Mademoiselle M... met une conscience dans ses travaux préparatoires... Il est vrai qu'elle a un des meilleurs rôles.

Elle a une jolie tête, mademoiselle M... On m'avait assuré que, de près, elle louchait... Quelle calomnie ! elle a même les yeux les plus doux, les plus expressifs. Je lui ai apporté un bouquet de violettes ce matin, elle l'a accepté très-gracieusement.

Ah ! il faudra que je dise à Lucette de ménager un peu ses visites... car enfin, si par hasard...

Eh bien ! à quoi vais-je penser là, moi ! une femme qui

possède un hôtel, deux voitures, des diamants plein des coffres, dit-on... Je suis fou...

J'ai reçu hier une lettre d'invitation d'un de mes oncles à une réunion pour ce soir : « On dansera et on fera de la musique, » porte la lettre. Irai-je à cette soirée ? Mon oncle est un ancien notaire, un peu pédant, un peu gourmé... un peu... sot... tranchons le mot. Il y a bien longtemps que je ne le fréquente plus. Il s'est assez mal comporté jadis avec mon père, autant que je me le rappelle, et je ne sais même pas à quel sujet il me fait l'honneur de se souvenir de moi. Qui donc lui a donné ma nouvelle adresse, au fait ?

Bah ! à tous péchés miséricorde, c'est le frère de ma mère... et puis, puisqu'il m'annonce de la musique, il reçoit peut-être quelques artistes !

Je m'habille. Oh ! les infâmes blanchisseuses qui fourrent tant d'empois que cela dans les chemises ! Ce n'est plus de la toile qu'on a sur la poitrine, c'est une cuirasse de carton.

Et ces bottes ! Dire qu'il y a dix ans que ce cordonnier me chausse et qu'il n'est pas encore parvenu à me faire une paire de bottes qui ne me gênent point au coude-pied !

Me voilà prêt. Mon oncle habite le boulevard Baumarchais ; le temps est beau ; ma foi ! je ne suis pas encore

près de gagner vingt-sept mille francs par an, comme Protteau, je vais prendre l'omnibus...

— Avez-vous une place, conducteur ?

— Une seule, Monsieur.

— Je n'en demande pas davantage, seulement vous m'obligerez de m'indiquer où elle est, n'est-ce pas?

— Monsieur... si vous vouliez vous reculer un peu, s'il vous plaît ?

Le monsieur à qui le conducteur s'adresse avait, en effet, si singulièrement placé ses jambes et son manteau, quand je suis entré dans le véhicule, qu'il m'était impossible de voir la stalle demeurée libre à ses côtés. Avez-vous remarqué quelquefois comme il y a des gens en omnibus qui semblent désolés de vous y faire place? mon voisin est du nombre de ces gens-là, sans doute. Il n'a pas pu m'empêcher de trouver une stalle, mais il s'étend tellement dans la sienne qu'à chaque instant je suis dans la nécessité d'arrêter son coude qui menace ma figure.

Ah ! voici la maison de mon oncle, je n'en suis point fâché. C'est bien commode pour les petites bourses, les omnibus, mais bien scabreux pour les personnes qui vont en soirée !

Mon oncle m'accueille à bras ouverts. Quelques reproches sur mon abandon depuis quelque temps et voilà tout ; il ne parle pas du passé... c'est très-convenable. Il a su mon adresse par un compositeur de romances qui doit

venir ce soir, Eugène Galland... Ah ! Eugène Galland vient ici... tant mieux ! il fait de jolie musique et il la chante bien, dit-on.

Le chapitre des salutations de famille achevé, j'entre au salon ; la réunion n'est pas encore très-nombreuse... Mais il est de bonne heure.

Mon oncle me montre une petite fille assise au piano.

— C'est Fœdora, ta petite cousine, me dit-il, tu vas l'entendre exécuter un morceau de *Guillaume Tell !*

Et elle n'a pas sept ans !...

Mademoiselle Fœdora, ma petite cousine. — qui n'a pas encore sept ans, — régale en effet les assistants d'un morceau dont l'*exécution*, — c'est bien le terme convenable, — dure près de trois quarts d'heure. Trois quarts d'heure de *pianotage !* Il est donc vrai, les mœurs changent... les sonates restent !

Ah ! je me suis rappelé pendant ce supplice musical, le joli mot d'Alphonse Karr, à qui l'on demandait en semblable circonstance, son opinion sur le petit prodige qu'il venait de trop entendre.

— Elle a beaucoup de talent, cette chère enfant, n'est-ce pas? lui disait-on.

— Beaucoup...

Néanmoins elle m'étonnait infiniment plus au commencement du morceau qu'à la fin.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'alors *elle était bien plus jeune !*

J'ai cependant mêlé mes applaudissements à ceux de la *foule enivrée* quand ma petite cousine a achevé sa besogne. Il faut être poli avant tout dans le monde ! Et puis cette petite est en nage !... cela vaut bien quelques bravos.

Mais j'aperçois Eugène Galland. Il vient à moi.

— Ah ! vous voilà ! j'ai bien fait, hein ? de donner votre adresse à votre oncle ?

— Très-bien.

— Vous verrez, ses soirées sont charmantes ! on s'y amuse énormément.

— J'en suis sûr, si vous y chantez vos compositions.

— Oh ! quelques-unes... vous concevez... je n'abuse pas de l'indulgence...

— Comme vous arrivez tard, mon cher Eugène, s'écrie mon oncle, qui s'approche en ce moment de nous, il est dix heures passées !

— Ah ! mon bon ami... c'est que je sors d'une grande soirée !... à la Chaussée-d'Antin... et si je ne vous avais pas promis...

— Mais nous allons rattraper le temps perdu, aussi !... On vous attend, vous savez ? Toutes ces dames vous attendent...

— Laissez-moi respirer au moins !

— Non ! non ! tout de suite une romance ! je vous en prie !

— Soit ! mais rien qu'une... je suis si fatigué !

Eugène Galland se met au piano ; il chante avec goût, sa musique ne manque point de mérite ; on l'applaudit beaucoup, et cette fois je joins sans arrière-pensée mes bravos aux bravos qui retentissent.

Mais après *Mon cœur souviens-toi*, qu'Eugène Galland vient de nous offrir, ma tante exige qu'il nous offre encore *Les Souvenirs de ma Chaumine*... cela est si touchant ! Eugène Galland se rend. Peut-on résister quand on vous supplie avec tant de grâces ! *Les Souvenirs de la Chaumine* achevés, une dame demande *Ma pauvre Mère !* Allons ! va pour *Ma pauvre Mère !* La dernière note de *Ma pauvre Mère* vibre encore, toujours au milieu des marques les plus frénétiques d'enthousiasme, qu'Eugène Galland s'écrie : Ah ! Mesdames, vous ne connaissez pas *Le coucher du Soleil ?* Tenez, si cela ne vous ennuie pas trop, je vais vous donner *Le coucher du Soleil*, c'est tout nouveau !

Tudieu ! il paraît que lorsqu'on ne le prie plus de chanter, Eugène Galland s'y invite lui-même !... Nous avalons *Le coucher du Soleil*... et ne vous imaginez pas que ce soit la fin ! voici maintenant *Tu m'as trompé !*

— Oh ! il en a comme cela jusqu'à minuit, si on ne l'arrête pas, me dit un vieux monsieur, au sourire railleur, assis à mes côtés, et qui comprend sans doute l'expression de désespoir empreinte sur mes traits.

— Jusqu'à minuit ! *Qu'on me ramène aux carrières !* Qu'on

me rapporte ma petite cousine et ses variations sur *Guillaume Tell.*

Ah ! dût Eugène Galland devenir mon ennemi mortel, je n'y tiens plus, et tandis qu'il cherche une chansonnette comique, cette fois, à *offrir à ces dames,* après *Tu m'as trompé!* je me glisse du salon dans une chambre voisine où sont installés des joueurs de wist. Heureux joueurs ! ils n'entendent que de loin les romans d'Eugène Galland ! Ils ont même le droit de ne pas les entendre du tout en ne les écoutant pas.

Ah ! les hommes ne savent pas apprécier leur bonheur ! Voilà un des joueurs de wist qui se lève *pour aller applaudir Eugène Galland,* dit-il ; la vérité est que ce monsieur vient de perdre trois *robers* de suite ! Les joueurs infortunés n'ont plus la tête à eux, c'est évident ! On m'offre de prendre la place vacante ; j'accepte. Le wist n'est pas mon jeu favori, pourtant ; quoiqu'on lui ait fait une grande réputation de *difficile à bien jouer* je le trouve assez simple au contraire ; il n'exige que de la mémoire et une attention soutenue ; et puis, il a un immense inconvénient, il manque de péripéties variées ; pas d'atous en main en relevant les treize cartes... un partenaire dans la même situation... et l'on est sûr de son affaire : on a devant soi près de cinq minutes à essayer de reculer sa défaite, sans pouvoir espérer, une seconde, la victoire.

On a tiré les partenaires ; le mien, ou plutôt la mienne,

est une dame d'une quarantaine d'années qui se tient à la table de jeu aussi grave que si elle assistait à une assemblée d'actionnaires... à qui l'on demanderait de nouveaux fonds.

La partïe s'engage; j'ai mauvais jeu; ma partenaire a la main pleine d'atous, mais elle les garde précieusement jusqu'à la fin, — beaucoup de gens jouent le wist comme cela. — Nous perdons le *tri*.

— Pourquoi n'avez-vous pas battu atout, Madame, vous en aviez sept ?

— Parce que ce n'est pas ma manière, Monsieur.

— C'est différent, Madame.

— D'ailleurs, Monsieur, vous qui me blâmez !... je n'ai rien dit... je ne dis jamais rien !... mais vous avez pris deux fois avec des as... on ne prend jamais avec des as... c'est connu, cela !

— C'est ma manière, Madame.

D'après cette petite discussion, vous concevez comment la partie de wist continue ? Deux fois de suite encore mon vis-à-vis est farci d'atous et deux fois de suite nous perdons, parce qu'il s'obstine à ne jamais les utiliser.

Il est à constater également que je m'acharne à faire couper mes belles cartes par nos adversaires; c'est une petite consolation de combattant trahi par la fortune : si je tombe, je tomberai en brave !

Grâce au système de mon partenaire, doublé de mes fautes volontaires, la partie a marché vite.

J'en suis pour mes trente sous; six fiches, la fiche valait cinq sous.

Mais la grosse dame me lance des regards furibonds en ouvrant sa bourse.

— On ne joue pas comme cela, en vérité, murmure-t-elle; quand on joue si mal on ferait mieux de s'abstenir... c'est honteux!

Et autres aménités du même genre. C'est extraordinaire comme dans le monde, le vrai monde même, les joueurs qui perdent se laissent aller, dans leur dépit, à l'oubli de toutes convenances; voilà une femme que je n'ai jamais vue et qui, sous prétexte que je me suis montré inhabile, m'accable de quasi-impertinences.

Ah! je pourrais bien lui répondre : Madame, mieux vaut mille fois mal jouer le wist que de le jouer lugubrement comme vous!

Mais le parti le plus sage est de *souffrir et se taire* — comme le vieux soldat de M. Scribe. — Je prends donc ce parti; je salue mon irascible joueur et je quitte la table...

D'autant plus que j'ai entendu les préludes d'un quadrille succéder enfin, au salon, aux roucoulements d'Eugène Galland! Une contredanse ne peut pas être plus redoutable pour moi qu'une partie de wist.

Ma tante me prend à part.

— Avez-vous une dame, Frantz ?

— Non, ma tante.

— Tenez, là-bas... près du piano... en robe rose...

— Très-bien, ma tante.

J'invite la dame rose; elle est vieille et laide, mais je ne suis pas de la maison pour rien... J'accomplis mon sacrifice avec dignité... Ah! un véritable sacrifice, car cette dame rose ne se contente pas d'être laide et vieille, elle est encore d'une gaucherie! Elle brouille les figures... elle me marche sur les pieds... Elle devrait pourtant savoir danser depuis le temps!

Une valse avec une très-jolie personne me dédommage de ma fâcheuse contredanse. A la bonne heure! Il est agréable de tenir ainsi dans ses bras une jeune fille fraîche, joyeuse et légère... Nous glissons... nous volons sur le parquet...

Ah! Le diable emporte le maladroit qui s'est jeté sur nous! Il a failli nous renverser!

Et il rit... il rit aux éclats! C'est le frère de ma valseuse, à ce qu'il paraît... Il a voulu s'amuser!.. Aimable gêneur! Mais la valse cesse; des domestiques servent des rafraîchissements; des glaces, des sirops...

Quel vacarme!.. C'est mon jeune homme de tout à l'heure qui, dans sa précipitation a vouloir se rafraîchir, a renversé un plateau chargé en se ruant dessus avec plusieurs de ses amis. Quelques dames ont leurs robes toutes

tachées... elles poussent des cris de désespoir... Le parquet est inondé et couvert d'éclats de verre et de porcelaine.

Le jeune homme rit toujours... Il trouve que c'est très-drôle.

Ah! je sais bien ce que je ferais, à la place de mon oncle, à l'égard de ce Monsieur!

Tandis qu'on répare autant que possible le dégât au salon, je me réfugie dans la salle de jeu. Je m'entends nommer. Eh! mais! C'est Reynier qui est là, à une table de wist!

— Comment! Vous connaissez donc mon oncle?

— Votre oncle!.. Monsieur Borel est votre oncle?

— Sans doute.

— Eh bien, vous voyez : il a en effet l'aimable habitude de m'inviter à ses soirées...

Seulement...

Et Reynier me dit à l'oreille tout en réunissant ses cartes.

— J'ai l'habitude moi, de ne pas abuser de sa politesse, parce que je ne m'amuse guère ici... vous me pardonnez cette franchise? Je n'aime pas la danse et le wist a cinq sous la fiche me semble abrutissant comme le loto!..

— Je suis bien de votre avis !

— Vrai? Alors...

— Monsieur, vous n'êtes pas au jeu!

— C'est juste! Pardon, Monsieur... Voulez-vous m'at-

tendre un instant, Moser?.. J'ai une proposition à vous faire.

— Volontiers.

Pendant que Moser achève sa partie — et elle n'est pas près de s'achever, j'en ai peur : il a un partenaire qui met une minute avant de se décider à jeter une carte! — j'entre dans une chambre où quelques jeunes gens sont venus, comme moi sans doute, chercher un peu de fraicheur et de tranquillité.

Ils sont quatre assis sur un divan. Ils causent force musculaire... tours de force... Le singulier choix de conversation dans un bal!

— Oui, mon cher, dit l'un d'eux — bâti, du reste, en Alcide, — depuis que je vais au gymnase de Roux, je ne craindrais pas de me mesurer avec dix hommes!

— Oh! dix hommes!

— Mais tâte donc... tiens! Tâte un peu ces biceps, maintenant!..

— Il est vrai. Oh! tu as beaucoup gagné comme biceps!.. C'est égal, dix hommes!.. Hein, Jules?

— Il me fait mal!

— Je vous fais mal?.. Et si je vous disais que, l'autre jour, chez mon père, j'ai parié cent sous avec un de nos amis que je casserais, d'un coup de poing, un marbre de cheminée...

Et que je l'ai cassé?..

Mon père était furieux... Mais j'ai empoché, tout de même, mes cent sous!

— Un marbre de cheminée, c'est comme les cailloux ou les billes de billard... Il y a une manière de casser cela... Mais quant à lutter contre dix hommes!.. Hein, Jules?

— Il me fait mal!

— Eh bien, vingt francs, voyons, que je vous porte tous les trois sur mes épaules!..

— Ici!.. Non! non! Pas de ces jeux-là ici, Messieurs!..

— Si! si! Il n'y a qu'à pousser la porte pour qu'on ne nous dérange pas! C'est l'affaire d'une seconde. D'abord, si vous refusez, c'est que vous avez peur de perdre vos vingt francs, voilà tout!

— Peur!.. Voilà les miens, puisque tu le veux.

— Voilà les miens.

— Voilà les miens.

— Bon!

Le jeune homme fort s'est empressé d'aller fermer la porte de la chambre. Il me lance à la dérobée un coup d'œil en passant devant moi. Ce pauvre garçon!.. Je regrette d'être entré là! Je suis bien persuadé que c'est surtout à cause de moi qu'il tient à accomplir son tour de force! L'amour-propre, vis à vis d'un étranger, l'a poussé à provoquer ses amis, de même que c'est par amour-propre que ces derniers ont accepté la gageure. L'un a voulu me prouver qu'il me tuerait, si je l'en sollici-

tais, d'une chiquenaude. Les autres ont tenu à me montrer qu'ils avaient chacun vingt francs dans la poche !

J'ai bien envie de m'en aller... Cela coupera court, peut-être, à ce dangereux passe-temps !

Mais ils ont déjà mis habit bas tous quatre !.. Un premier ami se hisse sur l'épaule de Porthos... un second grimpe à son tour sur l'autre épaule... Oh ! il les portera ! Charmant, en vérité !.. Ah ! voici le troisième qui opère son ascension...

Aïe ! les malheureux !.. Porthos avait trop présumé de sa vigueur. Il chancelle ! D'Artagnan, Aramis, ébranlés pa ce mouvement d'oscillation, ne tiennent plus pied... ils glissent en s'accrochant à la chemise du piédestal... Athos tombe le premier sous ses compagnons !..

Aramis et d'Artagnan ont déchiré leur pantalon au genou... Les manches de Porthos sont en lambeaux... Athos a une énorme bosse au front.

— Je vous ai portés... J'ai gagné !

— Du tout ! du tout ! Tu n'en as porté que deux... Fournier n'a pas monté tout à fait, lui ; est-ce vrai, Fournier ?

— Hein ? Je ne sais pas !.. Regardez donc mon front, comme c'est gros !..

— Enfin, Messieurs, ce n'est pas ma faute... Fournier st tombé en route !

— Il fallait le retenir.

— J'ai essayé... c'est pour cela que j'ai chancelé.

— Oh ! Tu as chancelé parce que tu n'en pouvais plus !

— Je n'en pouvais plus !.. Recommençons !

— Merci ! J'en ai assez moi !

— Si fait ! Il a raison... recommençons ! Il n'y a rien de fait !

Vous concevez bien que je me sauve pendant que nos quatre joyeux drilles se préparent à renouveler leur jeu ! C'est déjà trop d'avoir vu cela une fois !

Je suis complaisant, d'ailleurs ; je referme la porte sur moi. Qu'ils se tuent à leur aise, si ça les amuse !.. Mais les meubles de mon oncle qu'ils vont briser aussi !

Ah ! je l'aperçois justement, mon oncle !.. à l'entrée de la salle de jeu.

— Mon oncle... un mot... Il y a là dans une chambre à coucher, quatre jeunes gens qui m'effrayent pour votre mob lier !

— Comment cela ?

— Sans doute ! Ils jouent à se monter sur les épaules... et...

— Je sais ce que c'est... je sais ce que c'est !.. C'est Théodore Levert, qui se divertit avec ses amis !.. Oh ! il est étourdissant ce garçon-là, vois-tu... comme vigueur !.. Il nous a fait des choses... à la campagne... surprenantes!

— Mais dans votre appartement... vous ne craignez pas...

— Je ne crains rien du tout... Laissons-les s'amuser.

— Comme il vous plaira,

— Et causons un peu de toi, mon ami... Je te cherchais dans cette intention !.. Dis-moi... tu as dansé avec une dame en rose tout à l'heure... n'est-il pas vrai ? Une dame que ta tante t'avait désignée ?..

— En effet, mon oncle.

— Eh bien, mon ami... voilà ce que j'ai à te dire : cette dame est veuve, elle a douze mille livres de rente et je lui ai parlé de toi...

— Pourquoi faire ?

— Pourquoi faire ! Comment ! tu ne comprends pas !

— Du tout, mon oncle.

— Quel enfant ! Ah ! tu es bien le digne fils de ton père, va, toi !.. Ecervelé comme lui !

— Vous êtes trop bon.

— Mais c'est que c'est vrai ! Voyons ! En t'invitant à venir ce soir faire la paix avec moi, crois-tu que je n'avais pas un but, Frantz ? Mon Dieu ! on m'a accusé autrefois d'être égoïste, personnel... La preuve que je ne suis rien de tout cela, c'est que je me suis occupé de l'avenir d'un neveu... qui ne s'occupait guère, pourtant, de savoir si j'étais ou non encore en vie !

— Mon oncle !

— Ce n'est pas un reproche ! Il faut que jeunesse se passe !.. plus ou moins mal... Seulement... écoute : tu as perdu la moitié de ta fortune, je le sais... Que comptes-tu faire, maintenant ?

— Mais demander au travail de me rendre ce que j'ai perdu.

— Au travail ! Quel travail ? Tu veux écrire, je crois, faire des pièces de théâtre !.. Un joli métier !

— Mon oncle...

— Ne m'interromps pas ! Oui, un joli métier, je le répète !.. Un métier de paresseux ! de flâneur !

Et puis, es-tu fait pour ce métier seulement ? Car si l'on disait encore que tu es sûr d'y amasser des rentes...

— Mon oncle !..

— Ne m'interromps pas ! Tu te crois de l'esprit, du talent, probablement... Tout le monde s'en croit, en pareil cas. Et si tu crèves de faim un jour avec tes belles idées !..

— Que vous importe, si je ne vous demande pas de pain !

— Allons ! Tu vas te fâcher... mais je ne te dis pas tout cela pour te faire de la peine... Au contraire !

— Je vous serais bien obligé alors de m'apprendre pourquoi vous me le dites... et ce qu'ont de commun ma position de fortune, mes travaux et la dame rose ?

— Ce que cela a de commun,.. C'est tout simple... et pour un vaudevilliste en herbe, tu n'es pas malin...

Mais je veux te la faire épouser !

— Me faire épouser une femme de cinquante ans !.. et laide comme le péché mortel !.. Ah ! ah ! ah !

Je ars d'un éclat de rire.

Mon oncle paraît profondément vexé de la façon don j'accueille son projet!

— Mon cher neveu, me dit-il, les lèvres pincées, je ne m'attendais pas...

—Permettez, mon oncle...—J'ai aperçu Reynier, qui se levait de là table de jeu... je ne me soucie pas d'en avoir pour une heure de sermon!—Permettez, mon oncle, dis-je, d'un ton grave cette fois, nous reprendrons cette conversation plus tard, s'il vous plaît... Je ne trouve pas que le moment soit bien choisi poue un pareil sujet!..

Je ne vous remercie pas moins de vos bonnes intentions...

Et là-dessus, vous me permettez de rejoindre un de mes amis, n'est-ce pas?

Et sans attendre de réponse, je cours à Reynier.

— Eh bien! et votre proposition?

— C'est d'aller ensemble finir notre nuit dans une maison où l'on professe une sainte horreur pour le wist et les vieilles femmes... Cela vous sourit-il?

— A merveille! Partons.

Mon oncle est toujours à la même place, réfléchissant, sans doute, sur la frivolité de son *coquin de neveu!..* Qu'il réfléchisse!.. J'ai pris le bras de Reynier; nous nous glissons à travers la foule des danseurs... nous cherchons nos chapeaux... nos paletots...

Et nous fuyons!

— Je partage votre opinion !..

Mais... un mot, Reynier... Ce sont donc des amis à vous qui se réunissent pour jouer chez mademoiselle Robert?

— Des amis ?.. Il y en a quelques-uns... quelques artistes... quelques hommes de lettres...

Et puis quelques autres — le plus grand nombre — qui vous tutoient, qu'on tutoie... et dont on ne sait pas même le nom !

— Et vous jouez avec des gens que vous ne connaissez pas ?

— Eh! mon bon, on aime le jeu, on joue où on peut !.. Voilà le résultat de la fermeture des maisons de jeu! Ah ! si Bade et Spa étaient aux portes de Paris!.. On irait, à Bade, Spa... ou Hombourg !.. Ces honorables tapis verts verdoient à cents lieues... On va chez des demoiselles Robert!

— Cependant... vous ne craignez pas...

— Je ne crains rien, rassurez-vous également!.. Les réunions de notre demoiselle Robert, à nous, n'ont rien à démêler avec les tribunaux... J'aime à croire que s'il en pouvait être autrement, vous ne me supposèriez point capable de vous entraîner avec moi!..

Plaisanterie à part cette chère fille donne tous les huit jours, ce qu'elle intitule ses thés... parce qu'on n'y absorbe que du punch...

Ses amis et amies sont seuls invités à ces petites fêtes...

Or, comme elle possède une quantité assez formidable d'*amis* et d'*amies*, il se trouve toujours que chaque réunion des *thés* monte, pour le moins, à une cinquantaine de personnes.

Maintenant, parmi ces cinquante personnes, il s'en trouve bien, sans doute, deux ou trois, — je parle de la partie mâle, — dont on ne connait pas absolument la généalogie...

Mais comme, après tout, les connaissances, les véritables connaissances y font majorité, on peut, sans danger, se laisser aller aux douces joies du lansquenet...

Quitte, si l'on flaire un loup dans la bergerie, à agir de prudence en verrouillant son porte-monnaie.

Mais nous voici arrivés, mon ami. Venez voir notre *enfer* au petit pied; — vous savez qu'on appelait jadis les maisons de jeu des *enfers*... — un titre très-intelligent, par parenthèse...—mais celui-ci n'est pas bien terrible... Il est peuplé de bons diables et, souvent, de fort jolies diablesses!

Reynier me précède en riant. Nous entrons dans une maison, d'assez belle apparence, de la rue Taitbout. Il y a des équipages, des coupés à la porte. Allons! Reynier a raison; c'est un enfer de bon goût, au moins!

L'appartement de mademoiselle Robert est superbe; un salon où les invités qui ne jouent pas... ou qui ne jouent plus... ou qui joueront plus tard... — ont le droit de causer,

Ah!.. voilà en face de moi un Monsieur qui geint d'une furieuse force!

— Pas une main! pas une main!.. Si ce n'est pas du guignon! s'écrie-t-il à chaque instant, en promenant autour de lui des regards désespérés dont personne ne se soucie.

Les joueurs sont comme les enfants : sans pitié.

— Il y a un louis, murmure une petite voix.

C'est une jolie blonde qui possède cette petite voix.

— Le louis demandé!

— Un *refait*... Je passe la main.

Cette demoiselle passe la main après un seul coup.. Eh! eh!.. Si elle joue de la sorte toute la soirée, et que le sort la favorise, je parierais pour un billet de mille francs comme récompense de ses prudentes peines!

C'est le monsieur qui geint incessamment qui a pris la main de la blonde. Il saute en un clin d'œil.

— C'est horrible! vocifère-t-il cette fois en donnant un grandissime coup de poing sur la table.

Mazette! mais s'il continue de gémir ainsi crescendo, ce Monsieur va tout briser tout à l'heure!

Au tour de Reynier. Il passe deux fois, trois fois, quatre fois...

— Banco! dit, d'un ton guttural, un petit homme à l'autre bout de la table.

Reynier tressaille. Ce petit homme est son gêneur. Il a

perdu continuellement contre lui depuis qu'il est à la table de jeu.

Oh ! il perd de nouveau!

— Je donnerais bien dix louis pour que ce gaillard-là me laissât tranquille, me dit Reynier à l'oreille. Il a le mauvais œil, c'est sûr... et il s'acharne après moi!

— Que ne passiez-vous la main ?

— Est-ce qu'on passe la main, mon cher!..

J'ai la banque... je passe quatre fois... et moins fier que Reynier je m'arrête quand je vois huit louis qui m'appartiennent.

La grosse mademoiselle Rosa dévore mon gain des yeux.

— Prêtez-moi donc un louis, mon petit, ponr ma main?

Comment refuser à une femme qui vous appelle son *petit !*

Cependant je me permets, tout en m'exécutant, de répondre à mademoiselle Rosa :

— Mais vous venez de gagner un banco de quatre cents francs!

— Vous croyez ? Ah bien oui ! Tout a filé, déjà.

— Filé !.. Comment ? Vous n'avez point ponté ?

— Est-ce que je sais, moi!.. La preuve que je suis à sec, mon petit, tenez...

Et mademoiselle Rosa me montre le tapis veuf de la moindre monnaie devant elle.

Ah! il est positif que cette place du tapis... c'est un abîme... tout s'y engloutit!

— Pas une main ! pas une main !

Toujours le monsieur désespéré qui braille. A présent, c'est avec une nuance particulière : il a des larmes dans la voix.

Mais l'on se dispute là-bas... Il s'agit de dix louis à partager entre quatre ponteurs et tous les quatre en demandent cinq... ce sera difficile à arranger.

. . . .

Et la partie continue à peu près de ce train jusqu'au matin.

Je dis : à peu près, car. en dehors des gémissemens du monsieur qui *n'a jamais de main*... les bancos victorieux du *jettatore* de Reynier, les manières prudentes de la jolie blonde et les emprunts réitérés de mademoiselle Rosa à ma bourse, il s'est — vers les quatre heures — produit un incident nouveau. Un monsieur qui n'avait fait que causer jusque là, dans le salon voisin, a pris place à la table de jeu...

Et tout aussitôt ce monsieur, extrêmement aimé de dame Fortune, ce semble, s'est livré à des rafles effrayantes !

A sa première main il a gagné mille francs.

A la seconde, quinze cents.

Deux mille à la troisième.

Ainsi de suite... jusqu'à extinction de louis dans toutes les bourses... de bougies dans tous les candélabres.

Pour moi, je ne me plains pas. Je n'ai jamais perdu que

les soixante francs que je possédais en tout et pour tout...

Mais Reynier en est pour soixante louis, le pauvre garçon !

Le jeu cesse ; la bataille finit faute de combattants.

Le monsieur si heureux salue et s'éloigne le premier.

— Quel est ce monsieur? crient aussitôt dix voix à mademoiselle Robert.

— Je ne sais pas... Il m'a dit qu'il était l'ami intime de Reynier.

— Mon ami intime!.. à moi!.. Je ne l'ai jamais vu !

— Allons donc !

— C'est un grec !

— C'est un filou !

— C'est un escroc !

— C'est un voleur !

— Il faut courir après lui !

Courir !.. Essayez !..

— C'est drôle, quoique ça, cet aplomb ! s'écrie mademoiselle Robert.

— Drôle, pas trop ! dis-je à Reynier qui s'éloigne avec moi.

— Il est certain que je mettrais ma main au feu que ce monsieur nous a joué un tour de sa façon...

Ah ! vous convenez donc que le lansquenet est un mauvais jeu ?

— Oui !.. quand il a ses gêneurs, comme ce soir.

— Mais n'en a-t-il pas toujours ?

— C'est possible... mais qu'y faire, mon bon ? Parce qu'il existe des champignons qui empoisonnent, faut-il donc, pour cela, renoncer à manger jamais des champignons ?

J'ai été *floué* ce soir par un escroc.

Je me rattraperai demain avec un honnête homme.

Adieu.

Et Reynier me quitte en essayant de sourire.

Le pauvre fou ! J'ai appris — huit jours plus tard — qu'il est marié... qu'il a deux enfants...

Et qu'il laisse, sept jours sur dix, sa femme et ses enfants presque sans pain.

Pas de conduite, et, avec de l'esprit et du talent, on devient un gêneur bien triste : le gêneur des siens !

XXVIII

A vol d'oiseau.

. . . .

Ces deux lignes de points vous représentent deux années écoulées depuis que j'ai écrit la dernière ligne, le dernier mot du précédent chapitre.

Est-ce donc à dire que ces deux années durant, je n'aie plus rencontré de gêneurs?..

Hélas! vous savez bien que plus on va dans la vie, et plus les gêneurs y abondent!

Quand ce ne serait que les cheveux blancs, les rides et les rhumatismes qui se prennent à vous dire, à mesure que vous vieillissez, que vous devenez laid... désagréable...

Et qu'il ne serait pas mal de songer à votre testament!

Le véritable motif pour lequel j'ai cessé d'inscrire, jour

par jour, mes impressions de voyage dans le pays de la Gêne, le voici tout simplement : la paresse.

Je me suis senti saisi, un beau jour, de découragement devant l'effrayante besogne que j'avais entreprise; celle d'apprendre aux populations attentives comme quoi un homme ne peut faire un pas, un geste, manger, boire, dormir, travailler, aimer, haïr, crier, se taire, sans qu'aussitôt ne surgisse près de lui quelqu'un ou quelque chose pour l'empêcher de se taire, de crier, de haïr, d'aimer, de travailler, de dormir, de boire ou de manger à son aise!

Et, dès ce jour, j'ai laissé dormir, au fond d'un carton, le manuscrit de ces souvenirs.

Cependant, comme il faut que tout ait une fin, sur la terre... quand même cette fin devrait être incomplète, — il n'y a que les mélodrames à succès qui soient assurés d'un dénoûment heureux, — je veux, cher lecteur, vous donner dans ces dernières pages un complément de mon œuvre, en vous signalant, à vol d'oiseau, quelques variétés de gêneurs dont je ne vous ai pas entretenus jusqu'ici.

Quand je dis complément, il est bien entendu que cela ne complétera rien du tout!.. mais...

Ah! ma foi! tenez!.. assez de phrases, n'est-ce pas? Ça me gêne de les tourner tant bien que mal, ça vous gêne également de chercher à les comprendre...

Je récapitule ce que j'ai fait depuis deux ans et je laisse courir ma plume, jusqu'à ce qu'elle tombe de lassitude...

Donc... Il y a deux ans, d'abord, — je ne sais si vous vous le rappelez... quand ma comédie avec Favery, *l'Enfer en ce monde*, était sur le point de se jouer? — je suis devenu éperdûment amoureux de mademoiselle X... — Vous rappelez-vous aussi mademoiselle X..., la grande coquette, qui avait un rôle dans ma pièce et à qui j'apportais des violettes aux répétitions?

L'amour est l'impitoyable gêneur du travail. Amoureux de mademoiselle X..., j'ai commencé par perdre un temps prodigieux... rien qu'à aimer.

Et puis mademoiselle X... était d'une exigeance! Jalouse, en outre, comme une tigresse!.. Il n'y avait plus moyen avec elle de s'occuper d'autre chose que d'elle!

Bref, mes amours m'ont coûté, en premier lieu, des dettes. Mademoiselle X... me savait pauvre... Elle ne voulait jamais rien accepter de moi...

Or, il n'y a rien qui coûte plus cher qu'une femme qui ne veut rien accepter.

Ensuite, quand mademoiselle X... s'est fatiguée du bonheur dont *je la comblais*, à mon tour j'ai été empoigné par le démon de la jalousie... un rude gêneur encore que ce démon là, allez!.. et qui vous rend d'un bête!..

Si bête... qu'on ne recule devant aucune bêtise!

Et je n'ai pas reculé non plus!.. Au lieu de me retirer tranquillement quand on me disait, avec politesse, qu'on en avait assez, j'ai tenu à rester de force...

Cela m'a bien servi!.. Oui... à me rencontrer avec un rival, au nez de qui j'ai fait l'impertinent... — et qui me l'a bien rendu, je l'avoue!

De là, un duel... un duel, parce que j'avais dit à mon successeur qu'il me déplaisait et parce qu'il m'avait répondu qu'il ne s'en inquiétait guère!

Mais la colère... l'orgueil... l'obéissance au point d'honneur, surtout!

Oh! les vilains gêneurs que tous ces sentiments-là!

Blessé par mon rival, je restai trois semaines au lit. Pendant ces trois semaines le calme et la raison me revinrent. Les duels ont cela de bon qu'ils tiennent lieu, parfois avec avantage, de saignée énergique sur la personne de leurs victimes.

Seul, entre un médecin — un étrange médecin qui a la passion des vieux tableaux et qui me parlait *Zurbaran, Murillo* et *Velasquez,* quand je lui demandais où en était ma blessure... —

Et une garde-malade — une atroce vieille femme qui fumait... oui, qui fumait!.. Elle avait été paysanne bretonne dans son printemps...

Je regrettais les soins de Lucette... de ma pauvre Lucette, que j'avais brutalement congédiée de mon cœur et de ma maison... pour y introduire une étrangère... qui l'avait bien vengée!

Et, chaque jour, je me disais : « Si je lui écrivais un mot?.. Lucette reviendrait peut-être... peut-être me pardonnerait-elle ! »

Mais je ne lui écrivais pas... par amour-propre... Je craignais d'être repoussé, refusé...

Encore un gêneur assez despote, que l'amour-propre!

Une fois sur mes jambes, pourtant, par une matinée tout éclatante de soleil, je n'y tins plus... Je courus au magasin de Lucette!..

Chère fille! Elle me reçut comme si je n'eusse jamais été méchant ni sot avec elle. Le seul reproche qu'elle m'adressa, quand je lui appris que je sortais de mon lit, fut celui-ci :

— Il fallait m'appeler!

— Il fallait venir sans que je t'appelasse!..

— Venir!.. oh! non!.. Je ne te savais pas malade, d'abord... et puis j'aurais eu peur de te gêner!

Je sautai au cou de Lucette; le soir même elle reprenait le cours de ses visites...

En soupirant bien un peu, il est vrai... en revoyant ce petit logement où une autre...

Le souvenir est souvent un gêneur.

Je me remis à travailler... Il était urgent de réparer les brèches faites à ma bourse par ma liaison à bon marché avec mademoiselle X... J'avais des créanciers, maintenant, une infinité de créanciers — une catégorie des gê-

neurs que j'avais ignorée jusque-là... une catégorie ignoble!.. qui ne vous laisse ni paix ni trêve, qui vous réveille le matin, qui vous empêche de vous coucher le soir qui vous écrit des épîtres impossibles, qui vous invective, qui vous menace de la prison, qui vous y fourre quelquefois!..

Je travaillais donc avec fureur... pour acquitter mes dettes... recouvrer mon repos...

Et acheter une belle robe à Lucette...

Comme j'avais plusieurs cordes à mon arc, j'utilisai courageusement toutes mes cordes.

Tandis que je finissais deux vaudevilles avec Reynier, un drame avec Favery...

Deux nouvelles avec moi-même...

J'entreprenais en même temps quelques aquarelles...

En outre, je confectionnais un album de romances...

Dame! on ne sait pas!.. je pouvais vendre ma musique et ma peinture, à l'occasion!

De plaisirs, je ne m'en permettais que rarement. Une fois, cependant, un dimanche, pour être agréable à Lucette, je consentis à aller dîner avec elle aux environs de Paris, chez des parents qu'elle possédait par là. Ces parents étaient des paysans... rien de mieux. Lucette m'avait présenté à eux comme son futur. Très-bien! Ces chers villageois m'avaient accueilli à ravir, et de mon côté je faisais tout mon possible, en fait d'amabilités, pour leur donner,

à comprendre — on a mis cela souvent en couplets au boulevard... — que l'habit noir ne dédaigne pas la veste, pas plus que la veste ne doit mépriser l'habit noir... quand cette veste et cet habit noir sont portés par de braves gens... — sur l'air de Caleb. —

On prit place à table. Du potage à la salade, l'entente la plus cordiale ne cessa de régner entre mes hôtes et moi.

Mais voilà que comme on servait le fromage, Lucette ayant refusé d'y gouter, tandis que je priais un de mes voisins de ne pas remplir si souvent mon verre, des murmures inquiétants commencèrent à s'élever.

Une parente traita Lucette de bégueule... Un parent observa que je *faisais des manières* pour me griser, parce que, probablement, *leur vin ne valait pas celui que je buvais à Paris !* L'élan donné, le branle ne pouvait plus s'arrêter! Après les mots à double entente, les coups de patte, vinrent les gros mots et les coups de poing...

Lucette perdit son châle dans la bataille, moi j'en fus pour une basque de mon habit... ce malencontreux habit noir que j'avais revêtu pour honorer mes hôtes...

Et qui les avait humiliés, au contraire!

En m'en revenant avec Lucette...

— Ceci t'enseigne, chère enfant, lui dis-je, que s'il est permis aux gens de la ville et aux gens de la campagne, de *boire un coup* ensemble...

C'est une faute, de part et d'autre, de se réunir... en un *joyeux festin !..*

Les paysans sont susceptibles. Les gens de la ville ont les proportions de l'estomac restreintes... Ceux-ci crient trop... ceux-là ne crient pas assez... ceux-là peuvent ingurgiter pendant des heures... ceux-là n'ont plus soif au bout de dix minutes...

Jetons un voile sur le passé, Lucette... Mais ne m'emmène plus dans ta famille, au nom du ciel !

Et quand tu y retourneras, toi, je t'engage même, si tu désires y être bien reçue, à jurer que ton futur est mort...

Pour avoir trop avalé d'eau sucrée...

Ça flattera tes bons parens, cette mort-là !..

. . . .

Revenons à nos travaux.

Un de mes vaudevilles avec Reynier, recu en janvier 1855, a été joué en juillet seulement...

Il a fait une chaleur excessive tout l'été de 1855. — Reynier et moi nous avons gagné à peine nos trente représentations... Oh ! l'été ! Quel gêneur pour les théâtres !.. On a parlé souvent de les fermer pendant la canicule... mais ça gênerait bien aussi les artistes qu'on ne paierait plus, alors, tout naturellement... qu'en pensez-vous?

Quant à mon drame avec Favery, il faut que je vous offre le portrait du directeur qui nous l'a reçu... et qui ne nous le jouera jamais... — Accrochez ce portrait dans un

coin de votre mémoire, pour bien le reconnaître et vous défier du modèle quand vous aurez affaire à lui!

Ce directeur est un Roger-Bontemps qui se moque de tout depuis le matin jusqu'au soir... et de son théâtre, et de ses acteurs, et de ses pièces, et de ses auteurs, et du public...

Et de lui-même, soyons juste!

Tout lui est égal, à ce cher monsieur Robin. — Nommons-le Robin; il a du mouton, du mouton gras dans la démarche. — Vous n'avez personne dans votre salle, monsieur Robin. — Ça m'est égal. — Votre jeune premier rôle est sur les dents. — Ça m'est égal. — Votre amoureuse pleure trop. — Ça m'est égal. — Vous ferez de mauvaises affaires! — Ça m'est égal. — Vous avez du noir sur le nez. — Ça m'est égal.

Et jamais de variations. Le pendant à la dame dont je vous ai parlé... — au restaurant!

Seulement, qu'il y fasse attention! Il n'aura pas toujours près de lui, comme la dame susdite, un Monsieur de bonne composition pour lui offrjr le bœuf aux choux... de la commandite!

Allons, monsieur Robin, voyons! Quand nous vous avons porté notre drame, vous nous avez dit: « C'est aussi mauvais qu'autre chose... je le reçois. — Qui nous jouera cela? — Mes acteurs sont aussi exécrables que partout ailleurs... Qu'est-ce que cela vous fait? — Et les dé-

corations, on va s'en occuper, hein ? — Soyez tranquilles ! J'ai de vieilles toiles... on les nettoiera... ça vaudra des neuves... comme on me les peint d'habitude...

Ah ! monsieur Robin ! monsieur Robin ! Vous prenez trop jovialement les choses, aussi ! Vous riez trop... Ça en devient fatigant !

Vous riez même quand vous donnez votre parole !.. Ai-je menti ?

Nous devions passer dans six semaines... Monsieur Chapeau-sur-la-tête — le dramaturge à succès, — est arrivé dans votre cabinet. Il disait de vous, la veille encore, que vous n'étiez qu'un crétin... Vous ripostiez qu'il n'était qu'un drôle...

Baste !.. vous ne vous en êtes pas moins serré la main avec passion en vous trouvant ensemble. Au théâtre, les rancunes sont des *accessoires* de carton.

— Mon cher, vous a dit le grand homme, je vous apporte une pièce...

— Ça m'est égal !

— Plaît-il ?

— Non ! Pardon !.. — Un tic !.. — Je voulais dire : « O joie ! »

— Cinq actes, douze tableaux...

— Charmant !

— Mais, comme il est dans mes principes, quand je

porte une pièce quelque part d'y faire mes conditions... *Sine quâ non !*

— Tiens ! vous savez donc le latin, vous ? Je ne l'aurais jamais cru !..

— Je sais bien autre chose qu'on ne croit pas que je sache...

Je sais d'abord qu'il me faut trois *étoiles* pour mon drame.

— Trois *étoiles !*.. Ça sera cher !

— *Sine quâ non !*

— Encore ! Peste !.. Mais pourquoi trois *étoiles*, si votre drame est bien ?

— Parce que les *étoiles* servent aux pièces, et que je ne suis pas si niais de laisser mes pièces se passer d'*étoiles !* C'est bon pour ces petits malheureux auteurs de deux liards, qui commencent, de se laisser jouer par la troupe ordinaire d'un théâtre !

— Il suffit ! Je vais me mettre en quatre pour vous satisfaire.

— C'est bien ! Demain vous aurez votre drame... Ah ! vous m'octroierez une prime aussi... vous savez...

— Aïf ! une prime encore !..

— *Sine quâ...*

— Assez !.. vous aurez votre prime !

— Et je gagnerai de l'argent... et mon collaborateur

gagnera de l'argent... et les *étoiles* gagneront de l'argent !..

Vous seul peut-être n'en gagnerez guère !..

— Ça m'est égal.

. . . .

Et voilà comment monsieur Chapeau-sur-la-tête nous a passé la jambe, à Favery et à moi...

Oh ! je n'y mets point de fausse honte ! Monsieur Chapeau-sur-la-tête passe admirablement la jambe !..

Et il s'en vante !

Un beau gêneur !..

Heureusement, Dieu est juste ! En dépit de ses succès — avec fourniture d'étoiles !.. — et de ses dédains superbes pour ceux *qui ne gagnent pas d'argent...* — il doit bien avoir aussi sa petite gêne dans quelque repli de son petit morceau de cœur, ce cher monsieur Chapeau-sur-la-tête !..

. . . .

Quant à mes nouvelles...

Mais, pardon, lecteur ! on sonne à ma porte.

Serait-ce un créancier ?.. une Josepha Lassan quelconque ?

Serait-ce un Monsieur qui vient m'emprunter cent francs ?.. — Cela m'est arrivé hier. — Un garçon à qui j'avais parlé une fois, et qui me demandait, sans façon, cinq louis... — un verre d'eau !..

Serait-ce Etienne Pidou, un ancien camarade de pension, que j'ai rencontré l'autre soir, mis comme on ne se

met pas... vu que lorsque, par sa faute, on en est arrivé à ne plus pouvoir se mettre que comme cela... il vaut mieux se cacher que de faire rougir pour vous, de dégoût, les gens qui vous connaissent !

Serait-ce Charles Tellier, — le vaudevilliste,— qui brûle de causer une heure avec moi... en me demandant tous les quarts d'heure :

— Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?

Pour que, si j'ai la faiblesse de lui conter ce que je fais, — et s'il trouve ce que je fais à sa convenance, — il s'empresse d'aller le faire avant moi quelque part !

Serait-ce ce Romain qui désire me révéler, — pour la cinquantième fois, — que sa maîtresse le trompe !..

Serait-ce un comédien de province qui veut me supplier de le pousser... vers le Gymnase ?..

Serait-ce Dunois, l'ancien directeur, qui aurait l'intention de me prouver, par des chiffres, comme quoi on lui a payé cent mille francs son théâtre...

Où il avait l'habileté de récolter chaque soir, comme recette, une moyenne de deux cents francs ?..

Serait-ce...

Mais on carillonne à démonter la sonnette...

Si c'est un gêneur il la remontera !..

. . . .

Ciel ! Cher lecteur, je n'ai la force que de vous écrire

ces deux lignes... — Si la joie fait peur, le bonheur fait mal.

J'hérite!.. Entendez-vous?.. J'hérite d'un parent éloigné... sur la décrépitude et les infirmités duquel je ne comptais pas!

J'ai vingt mille livres de rente!..

Adieu.

Mes souvenirs, je les donnerai à un ami... il en fera ce qu'il voudra...

Ah! je vous certifie que maintenant, avec ma nouvelle fortune, je ne m'amuserai guère à...

Ça serait trop long à vous développer... Adieu, lecteur!

FRANTZ MOSER.

ÉPILOGUE.

Par une singulière coïncidence, au moment où je terminais la lecture du manuscrit de Moser, on sonnait violemment aussi à ma porte... absolument comme dans le dernier chapitre des *Souvenirs d'un Géné*.

Je me pris à rire. Un des gêneurs dont Moser venait de m'entretenir menaçait-il mon repos?

Cependant j'allai ouvrir...

Et j'aperçus un homme aux traits bouleversés...

— Une lettre pour vous, Monsieur, me cria-t-il; lisez vite.

Je considérais la lettre que cet homme me présentait; l'écriture m'en était inconnue.

— Oui, ce n'est pas *lui* qui a écrit cela, me dit l'homme,

c'est sa petite bonne amie... Lui, ça lui est défendu à présent, d'écrire !

Je poussai un cri de terreur.

Voici ce que j'avais lu :

« Monsieur Frantz Moser se meurt. Il désirerait vous voir. Au nom de votre mère, venez, Monsieur ! »

— C'est comme ça, fit l'homme, qui n'était autre que monsieur Isidore, le portier de Moser. Ce pauvre jeune homme !.. Une attaque d'apoplexie !..

— Vite ! vite !.. interrompis-je, partons !

Vous avez une voiture, sans doute ?

— Certainement, Monsieur... Un coupé... un coupé ! Rien que ça ! Et que je n'en demanderai le remboursement à personne, voyez-vous ! Parce que, quand il s'agit de quelqu'un qu'on aime... quoique simple concierge... on a ses idées !..

Montez donc, Monsieur.

— Et quand ? comment a-t-il donc été frappé ?

— Ce matin... à six heures... Il se levait... Sa petite bonne amie était encore là... heureusement... Pauvre chère fille ! elle ne le quittait plus guère depuis quelques jours... Il paraît qu'il allait l'emmener dans un grand voyage...

Il partira tout seul pour le grand voyage, hélas !

— Enfin ! enfin ! On a envoyé chercher un médecin ?

— Trois médecins, Monsieur, trois médecins... Ah! j'aurais amené tous les médecins de Paris, si j'avais pu!..

— Et ils ont dit?

— Ils ont dit... à moi... et à la demoiselle... vous concevez? Pas à lui... parce que...

— Oui! oui! Ils ont dit?

— Qu'il en avait pour jusqu'à ce soir, peut-être.

Monsieur, voyez-vous, quand ma femme a appris ce malheur-là dans la maison... ce n'était plus une maison... c'était un *pleuroir!*... Beaucoup de locataires ne connaissaient pas monsieur Moser pourtant... C'est égal! Ça les a affectés, ces gens! Au reste, faudrait avoir un cœur d'airain pour apprendre sans broncher qu'un de ses semblables est à l'article de la mort! Pas vrai?.. tout près de vous!.. C'est au point que madame Veillot, une dame du premier, qui partait avec sa bonne pour aller faire son marché, en est rentrée chez elle toute saisie!.. Et monsieur Veillot a voulu monter voir monsieur Moser, lui!.. il a dit qu'il avait fait des études sur la pharmacie dans sa jeunesse, cet homme, et...

— La voiture s'arrête... Nous sommes arrivés, n'est-ce pas, mon ami?

— C'est juste, Monsieur. Suivez-moi... Ne vous inquiétez pas... Ça ne regarde que moi, la voiture.

Je suis monsieur Isidore.

C'est un bon homme, que ce portier! Mais il est cruellement bavard!..

. . . .

Moser était étendu sur son lit.

La main gauche dans les deux mains de Lucette...

La droite gisant inerte le long de la ruelle.

Je m'avançais lentement. Au bruit de mes pas, le mourant et la jeune fille tour nèrent la tête vers moi.

Elle se recula pour me laisser approcher.

Lui!.. Oh! quels terribles ravages!

Des traits contournés, violacés, renversés!..

Et pourtant un sourire rayonna à ma vue sur cette figure, hier charmante, aujourd'hui hideuse sous le coup de foudre qui l'a frappée!

— Oui, oui, murmura-t-il, je ne suis pas beau à voir, n'est-ce pas, mon ami? Ah! c'est une fâcheuse chose que les attaques d'apoplexie... Cela vous abîme bien un homme!

Et... saviez-vous cela, dites donc?.. Je l'ai appris à mes dépens... La manière de procéder de ce fléau est assez bizarre!.. Il s'attaque à un côté, et c'est l'autre côté qui meurt le premier!

Je me retournai. La gaieté de l'accent de Moser, jointe

à la manière pénible dont il s'exprimait, sous l'étreinte de la paralysie, tout cela formait un assemblage devant lequel le cœur me manquait.

Moser s'aperçut de l'effet qu'il avait produit sur moi, car il reprit plus gravement :

— Pardon, mon ami... Vous souffrez en ma présence... Je ne vous retiendrai pas plus longtemps...

Mais je désirais savoir...

C'est trop fort de songer à cela en un pareil moment, hein ?

Enfin... Avez-vous lu mon manuscrit ?

— Oui.

— Et... Est-ce que vous croyez en pouvoir faire quelque chose ?..

— Sans doute.

Moser me tendit sa main restée vivante.

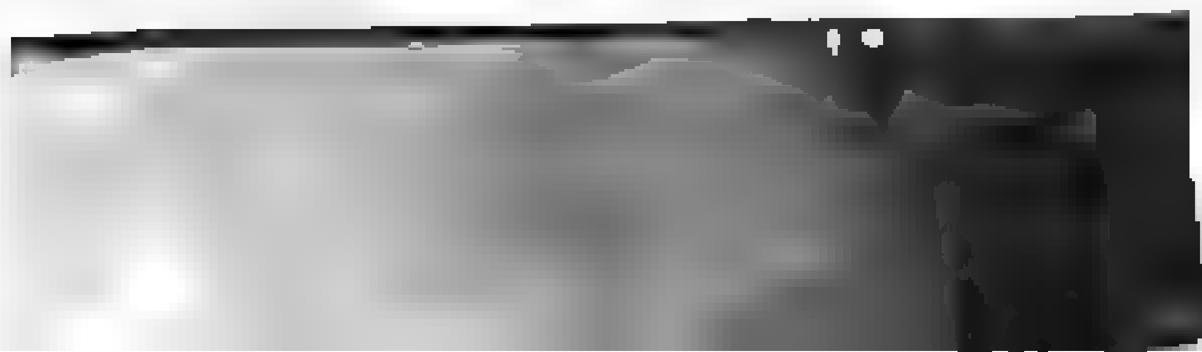
— Merci, me dit-il. Ça me fait plaisir de savoir, en m'en allant, que... mes gêneurs amuseront peut-être quelques uns de vos amis...

Mes gêneurs !..

Ah ! je ne m'attendais pas, l'autre jour, en vous remettant ces papiers !..

Décidément, j'étais prédestiné !

J'allais être si heureux... redevenu riche et libre !



Mais la mort... la grande *gêneuse*, ne l'a pas voulu.

Un cri partit au pied du lit. Lucette avait eu beau mordre son mouchoir pour étouffer ses sanglots... les sanglots avaient été les plus forts... Il s'élançaient vers le mourant.

Ce dernier regarda avec une ineffable expression de bonté celle qui lui disait ainsi tout son désespoir.

— Pauvre Lucette ! pauvre Lucette ! fit-il... Elle craint de pleurer devant moi pourtant, et elle n'en souffre que davantage !

Pleure ! pleure à ton aise, ma fille... Cela ne peut gêner ceux qui s'en vont de se voir regrettés par ceux qui restent !

Lucette tomba à genoux, le visage enseveli dans le couvre-pieds.

— Du reste, ajouta Moser en me serrant doucement la main, je meurs tranquille. La pauvre petite sera heureuse sans moi, si elle n'a pu l'être avec moi.

Mon argent m'aura servi à quelque chose.

Et puis...

Et son regard devint limpide et doux.

— Je suis en paix avec Dieu, voyez-vous ! Un de ses serviteurs me l'a dit tout à l'heure... Oh ! c'était un brave cœur que ce prêtre !..

Pas un gêneur, celui-là !

« Dieu pardonne, m'a-t-il dit. Priez. »

Et j'ai prié.

Allons! allons!.. Je vous garde là... Adieu, mon ami, adieu.

Vous croyez que mes *Souvenirs* valent la peine...

Ah!.. Tenez... je vous en prie, acceptez donc cette épingle en mémoire de moi!

Moser me désignait du doigt une petite épingle d'or, sur la table de nuit...

Comme je l'attachais à ma cravate, un léger bruit frappa mon attention. Il partait de la muraille contre laquelle appuyait le lit de Moser... C'était comme le son régulier et monotone d'un mouvement de montre... mais bien plus sourd... bien plus lent...

— Mon Dieu! encore cette vilaine bête! s'écria Lucette avec un chagrin mêlé d'effroi.

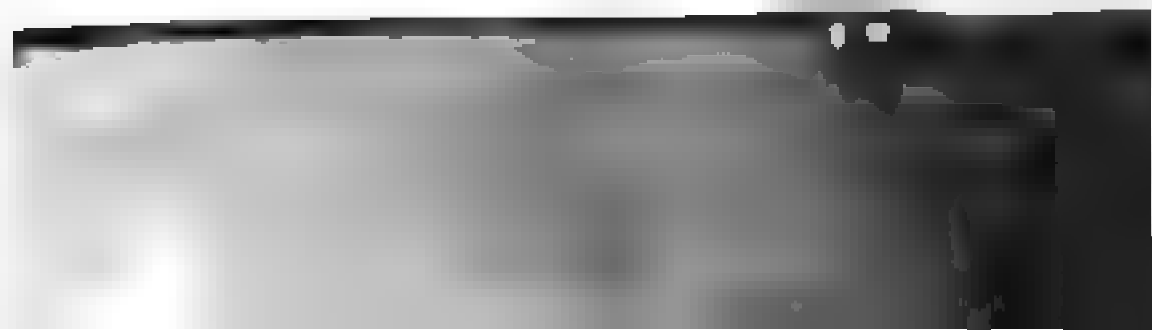
— Une araignée à marteau qui ne veut pas me laisser mourir sans me taquiner, fit Moser avec un dernier et triste sourire...

. . . .

Pauvre Moser!

Sur sa tombe même il a fallu encore qu'il eût un gêneur!..

Un *gens de lettres* qui a prononcé un discours en vers



sur les vertus, le talent, le courage... que sais-je!.. de l'écrivain que la France venait de perdre!

Mosèr n'en demandait pas tant que cela après lui, j'en suis bien sûr.

. . . .

Et maintenant, ai-je été un gêneur pour vous, lecteur, en vous donnant les *Souvenirs d'un Gêné?*..

Si vous le pensez, ne me le dites pas!

FIN DE LA TRIBU DES GÊNEURS

LES

SOUHAITS DU VIEUX CURÉ.

LES SOUHAITS DU VIEUX CURÉ.

I

Je ne sais s'il existe encore à Paris, rue Bourbon-Villeneuve, un petit restaurant — devant lequel, enfant, je passais souvent, il y a une vingtaine d'années — et qu'on appelait alors, s'il m'en souvient bien, la maison du père Godot.

La maison du père Godot était un de ces établissements culinaires de sixième classe, inconnus, heureusement peut-être, à nombre de Parisiens, à qui leur appétit, soutenu d'une bourse bien garnie, permet de faire chaque jour un déjeuner et un diner confortables.

Pour dîner ou pour déjeuner chez le père Godot, il n'était nécessaire de posséder ni cinq francs, ni trois frans, ni deux francs, ni trente-deux sous, ni même vingt-deux sous... ce chiffre, assez fabuleusement réduit déjà pourtant, auquel sont cotés les repas de Rameau et autres Flicotteaux, ces illustres *trompe-la-faim* sous la forme de restaurateurs.

A l'enseigne du *Gagne-Petit*, — enseigne loyale s'il en fut, — chez le père Godot, on mangeait à la portion, voire même à la demi-portion, ce qui signifie que moyennant la somme de douze à quinze sous comptant, — oh ! toujours comptant ! — la grisette, l'ouvrier sans ouvrage, le petit employé ou l'acteur de la banlieue, pouvait entrer là se substanter, — quitte à aller dîner ailleurs ensuite, si ses moyens le lui permettaient.

Enfin, tous les dîneurs qui n'y voyaient pas plus loin que leur dîner, venaient au Gagne-Petit chaque jour sans se préoccuper d'y approfondir les mystères de la gibelotte.

Et voilà comment, en dépit des plaisants, la maison du père Godot faisait, sinon des affaires d'or, du moins d'honnêtes affaires, en réuissant tant bien que mal, bon an mal an, les deux bouts.

Après tout, n'est-ce pas, il faut bien qu'il y ait dans Lutèce des gens qui ne gagnent rien et d'autres qui se contentent de faire semblant de dîner...

Quand ce ne serait que pour servir d'ombre dans le grand tableau de la vie parisienne aux gens qui gagnent ou qui dînent plus qu'il ne faut.

Or, c'était vers la fin du mois de septembre 1835.

Six heures du soir venaient de sonner...

L'heure où Paris se met à table.

Il n'y avait encore que cinq à six personnes dans la salle basse du père Godot, lorsque Horace y entra.

Horace était un jeune homme de trente à trente-deux ans, grand, mince, aux traits fins et distingués.

Sa mise, quoique des plus simples, décelait pourtant plutôt le bien-être que la gêne.

Il y a toute l'explication de la position financière d'un homme dans la finesse du drap de son habit ou de sa redingote, dans la coupe de son pantalon, dans la manière surtout dont il est chaussé...

Et Horace était donc ce qu'on appelle communément bien mis.

Après avoir jeté sur sa droite, en entrant chez le père Godot, un rapide coup d'œil sur un groupe de quatre jeunes femmes qui se livraient à un festin de trois francs, à elles quatre, notre jeune homme, poussant une exclamation de dépit, comme quelqu'un qui ne trouve pas ce qu'il cherche, se dirigeait machinalement vers une table en face de lui...

Et tout en marchant, malgré son évidente préoccupation, ses regards se promenaient de côté et d'autre...

Evidemment encore c'était sa première visite au restaurant du père Godot...

Lorsque tout à coup un éclair de surprise illumina les traits soucieux de notre jeune homme.

Il venait d'apercevoir un prêtre assis devant une table dans un coin de la salle...

Et ce prêtre, dont les cheveux étaient tout blancs, avait une de ces figures toutes radieuses de bonté et de douceur, et vers lesquelles on se sent tout de suite attiré...

Sans se rendre compte du sentiment qui le poussait, Horace s'était avancé vers l'homme de Dieu, et le saluant avec respect :

— Cela vous serait-il désagréable, Monsieur, lui dit-il, que je prisse place à votre table ?

— Désagréable ! pourquoi donc, Monsieur ? répliqua le prêtre ; bien au contraire.

Et le jeune homme et le vieillard échangèrent un sourire de sympathie... en s'asseyant l'un en face de l'autre...

— Quoi qu'il faut servir à monsieur ? un potage ? un demi-potage ? criait à ce moment une voix dans les oreilles d'Horace.

C'était Anastase, le garçon, l'unique serviteur de la maison Godot, un petit bonhomme de quatorze ans à peine, qui demandait ainsi ses ordres au nouveau-venu.

— Donne-moi ce que tu voudras, mon ami, repartit Horace.

— Alors, un potage entier pour monsieur... Monsieur mangera bien un potage entier?..

Et Anastase courait déjà à la cuisine, quand, se ravisant :

— Ah! fit-il, monsieur prend-il du vin?

Horace regarda à la dérobée le prêtre en face de lui.

Le brave homme entamait alors sa bouteille... une vraie bouteille, ma foi!

— Non, pas de vin; merci, mon garçon, répondit Horace.

Ce fut au tour du prêtre d'examiner du coin de l'œil son vis-à-vis.

Pendant ce temps, Horace dépliait sa serviette.

Cependant Anastase reparaissait déjà, apportant *triomphalement* au *client* une julienne dans laquelle la pomme de terre dominait avec une véritable tyrannie de reine des légumes.

Quelques secondes après, Horace achevait son espèce de potage, comme le prêtre achevait une espèce de beefsteak... qui avait dû bien abuser de sa patience...

Et la conversation s'engageait ainsi entre le vieillard et le jeune homme :

— Vous êtes de Paris, Monsieur?

C'était le prêtre qui faisait les avances.

— Oui, Monsieur.

— Ah !.. ah !.. une belle ville, Monsieur, une ville magnifique... superbe! bien au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Moi, c'est la première fois de ma vie que je viens dans la capitale, et en m'en retournant dans mon petit village normand, j'emporterai, je vous assure, des souvenirs précieux de mon voyage.

— Mais qu'est-ce que vous faites donc là?..

Tout en écoutant le prêtre, Horace avait pris une carafe et se versait...

Horace s'arrêta à mi-verre pour répondre en regardant son interlocuteur.

— Mais j'ai soif, je me sers à boire, Monsieur.

— A boire, à boire... répéta le prêtre; mais cela n'est pas bon, à votre âge, de boire de l'eau.

Et, tenez, voulez-vous m'obliger?..

Et une légère rougeur se répandait, tandis qu'il parlait ainsi, sur les traits du vieillard.

— Je ne boirai jamais une bouteille à moi tout seul, vous comprenez?.. Voulez-vous que nous la partagions, là, sans façon?

Et, sans attendre la réponse du jeune homme, le vieillard lui versait déjà son vin.

Horace rougit à son tour.

— Vous êtes trop bon, Monsieur, fit-il, en vérité, et je ne sais si je dois...

— Bah!.. reprit le prêtre.. je m'ennuyais tout seul à ma table... vous avez été assez aimable pour venir m'y tenir compagnie... il est bien juste que je fournisse ma quote-part de gracieuseté... D'ailleurs!.. bien vrai! encore une fois... je ne bois pas beaucoup de vin, voyez-vous, mon enfant... En Normandie, nous ne sommes pas habitués à ce genre de douceurs... C'est donc un service que vous me rendez en acceptant ce que je vous offre... Eh! eh!.. qui sait!.. J'aurais été trop gourmand peut-être... un vilain péché!.. et grâce à vous, ainsi je ne risque plus de mal faire.

Horace sourit au vieillard.

A ce moment, Anastase apportait au premier un beef-steak nouvelle édition, au second une fricassée de poulet...

Une fricassée de poulet pour six sous!..

Et on osait médire de la maison du père Godot!

Tout en mangeant, nos deux amis... car ils étaient amis déjà, vraiment, ce vieillard et ce jeune homme!.. oh! à coup sûr, bien autant que certaines gens qui ont vécu vingt ans ensemble; tout en mangeant, donc, nos deux amis avaient repris leur conversation.

— Et de quel côté de la Normandie êtes-vous, mon père? demanda Horace.

— Oh!.. du petit côté, mon enfant, du département d

l'Eure... Je dessers Fleury-sur-l'Andelle... à quatre lieues des Andelys... Connaissez-vous ce pays-là ?

— Non.

— Fleury n'est qu'un pauvre village... trop pauvre, hélas !.. et j'avais espéré en venant à Paris... Mais ceci ne vous intéresserait que médiocrement, je pense ?..

— Pourquoi donc ?

— Oh ! c'est que les chagrins d'un petit curé de campagne...

— Valent bien les ennuis d'un petit artiste de Paris...

— Ah ! vous êtes artiste, mon enfant, artiste... peintre ?

— Oui, mon père.

Le vieillard considéra le jeune homme avec une sorte de joie naïve.

— Ah ! vous êtes artiste ! répéta-t-il...

Et après une pause :

— Eh bien ! au fait, reprit-il, vous avez raison, mon ami:.. mon cher... Comment vous nommez-vous ?

— Horace.

— Bon ! Moi, je me nomme Blondeau, entendez-vous ?.. Donc, vous avez raison, mon cher Horace... Je vais, puisque cela ne vous ennuie pas, vous conter mes chagrins. A votre tour ensuite, vous me direz ce qui vous tourmente...

Et qui sait! peut-être que, de cette étrange confidence, s'il ne résulte pas un complet adoucissement à nos peines,

du moins, mon Dieu! n'est-ce pas... un sage avis, parfois un bon conseil...

Mais buvez donc... Ah! nous allons nous fâcher, prenez-y garde, si vous mettez encore tant d'eau dans votre verre!..

— Oui, oui, quoi qu'il arrive, reprit Horace en serrant la main du vieillard, il adviendra pour l'un de nous, de cette rencontre, une des plus douces joies qu'il àit jamais éprouvées...

— Pour l'un de nous!.. pour l'un de nous!.. Pourquoi pas pour tous les deux, mon enfant?.. Vous êtes donc un égoïste, vous?.. Eh! eh!.. vous voulez donc accaparer tou le plaisir à vous tout seul?..

Mais vous ne mangez plus?

— Non!.. je n'ai plus faim, mon père.

— Déjà... vous n'êtes pas en appétit aujourd'hui, ce me semble. Cependant... vous prendrez bien encore un fruit?..

— Oh! non!..

— Laissez donc!.. J'ai demandé au garçon une poire et un raisin. Je ne sais où j'avais les yeux de croire que je mangerais tout cela...

Tenez, voilà qu'on m'apporte justement mon dessert.

— Allons... la poire ou le raisin? Qu'est-ce que vous préférez?

— Mais...

— Au fait! tiens, je ne veux pas me gêner, moi, j'aime mieux le raisin. Voici la poire pour vous.

Et maintenant, en deux mots ma petite histoire, n'est-ce pas, mon enfant?

Et les coudes appuyés sur la table, le visage bien en face de son compagnon, qui ne pouvait se lasser de contempler ces traits animés d'une expression angélique, le vieux curé commença ainsi :

— Vous saurez donc, mon jeune ami, que j'étais venu tout joyeux à Paris pour y recueillir un modeste héritage... Deux mille francs... Vous voyez que cela n'était pas bien énorme, — et que si je m'en retourne tout triste à mon pays, c'est que l'héritage m'a glissé entre les doigts, emporté par un malhonnête homme qui n'a pas songé, sans doute, en commettant sa mauvaise action à mon égard, que c'était bien plutôt le bon Dieu qu'il volait qu'un humble pasteur... puisque cet argent que je venais chercher près de lui, il ne l'ignorait pas, était destiné au service de Dieu.

Une larme mouilla les yeux du vieux curé.

— Mais, fit Horace ému, cet homme qui vous a volé, mon père, vous avez porté plainte contre lui au moins?

Le vieillard secoua la tête.

— A quoi bon? reprit-il. D'abord cet homme a disparu depuis longtemps, et quand on le rattraperait... croyez-

vous donc qu'on retrouverait sur lui cet argent... qu'il m'a pris?..

— Cependant...

— Et puis... quand ce ne serait pas pour lui... que je méprise sans doute... j'ai découvert que ce méchant homme avait laissé à Paris une femme, des enfants, dans la misère... et vous comprenez, mon ami... C'est bien assez déjà qu'ils soient malheureux, abandonnés, sans que le déshonneur encore...

Bref... je les ai consolés au contraire... comme j'ai pu... en pleurant un peu avec eux...

— Et en leur ouvrant votre bourse aussi, avouez-le, mon père?

— Oh!.. cela... c'était tout naturel... ils manquaient de pain.

Et voilà toute mon histoire, mon enfant. Je m'en retourne comme j'étais venu... Je me trompe... j'avais l'espérance en arrivant... et je ne l'ai plus.

— Mais serait-ce une indiscrétion, mon père, que de vous demander ce que vous comptiez faire de ces deux mille francs que vous veniez chercher à Paris?..

Le vieux prêtre sourit avec mélancolie.

— Je vous l'ai dit, mon ami, reprit-il, je les avais consacrés d'avance au service de Dieu. Possesseur de ces deux mille francs, mon intention était de faire reconstruire le clocher de ma pauvre église, lequel clocher ne tient plus

depuis longtemps qu'à un fil... puis d'élever tout autour de notre cimetière un bon mur à la place de la mauvaise barrière en bois à demi détruite qui l'enclôt, mais ne le protége pas. Vous concevez, mon enfant... le repos des morts... c'est sacré, cela... et j'aurais été si heureux que mes chers trépassés pussent dormir tranquillement sous la terre que j'ai bénie !

Le prêtre essuya ses yeux. Horace s'était détourné légèrement.

— Ah ! continua le premier avec un gros soupir, et puis j'avais rêvé encore une grande joie, grâce à mes 2,000 fr. : l'église de Fleury ne possède pas un seul tableau, pas une madone, pas un portrait de saint... et riche comme je croyais l'être bientôt... Mon Dieu ! je sais bien que pour prier il n'est pas absolument utile... Mais c'est égal, voyez-vous, mon ami, une sainte image placée au-dessus du maître-autel... Ah !..

Le vieux curé n'acheva pas; mais un nouveau soupir au moins aussi désolé que le précédent dit, pour lui, à Horace, combien de regrets amers s'étaient amassés dans ce digne cœur navré par la perte de ses plus chères espérances.

Horace demeura muet un instant; il semblait gravement réfléchir.

Tout à coup, serrant encore la main du vieux curé :

— Voyons, mon père, dit-il, ne vous désolez pas.

Quant à la réédification de votre clocher et à la construction du mur de votre cimetière, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, d'abord, en s'adressant aux fidèles... de votre paroisse.

Le prêtre hocha la tête.

— La paroisse se compose de six cents habitants tout au plus, répliqua-t-il... et tous... pauvres... comme leur curé...

Ah!.. il y en a bien un cependant parmi eux, qui, s'il le voulait...

— Ah! vous voyez bien.

— Sans doute, mais il ne le veut pas. Je lui ai déjà parlé cent fois de cette bonne œuvre, et cent fois il m'a tourné le dos... ce vilain Poupillier.

— Ah! il se nomme Poupillier.

— Oui, un maître maçon... Vous concevez, un maître maçon, la besogne ne lui reviendrait qu'à moitié prix à lui... D'ailleurs, il est riche, très-riche.

Horace se leva.

— Vous partez, mon récit vous a ennuyé, n'est-ce pas? fit le prêtre en regardant, non sans quelque étonnement le jeune homme. Et cependant vous m'aviez promis de me conter à votre tour vos peines.

— Je ne l'ai pas oublié, mon père, et je compte bien aussi tenir ma promesse plus tard.

— Plus tard!.. Mais quelle heure est-il? Sept heures

déjà Mon Dieu ! comme le temps passe vite quand on cause. Mais, cher enfant, je pars à neuf heures pour mon pays.

— A neuf heures ! Par quelle voiture ?

— Je ne sais pas. Ça se prend rue du Bouloi, une rue tout près d'ici ; c'est même à cause de cela que j'ai dîné dans ce quartier.

— Eh bien !.. mon père... une proposition, voulez-vous ? fit gaiement Horace en se penchant vers le vieux curé.

— Une proposition... et laquelle, mon ami, repartit ce dernier, de plus en plus surpris de l'allure joyeuse du jeune homme.

— La voici : je suis artiste, je vous l'ai dit... rien ne me retient pour l'instant à Paris. Je cours jusque chez moi chercher ce qu'il me faut pour peindre... un chevalet, une toile et une boîte à couleurs...

Je prends en même temps un petit paquet de linge... quelques hardes...

À neuf heures, heure militaire, je vous rejoins à la voiture de la rue du Bouloi.

Et nous partons ensemble pour Fleury-sur-l'Andelle.

Et dans un mois... — Ah ! il faudra que vous me nourrissiez, par exemple, pendant ce temps-là, mon père...

Mais je mange et je bois fort discrètement, vous l'avez vu...

Et dans un mois, dis-je, si votre église n'a pas encore son clocher en bon état...

Si vos chers morts ne dorment pas bien tranquilles encore derrière une épaisse muraille...

Eh bien, du moins, vous aurez au-dessus de votre maître-autel un tableau de saint ou de sainte, à votre choix... et un beau tableau, je vous le jure...

Et, qui sait?.. peut-être que ce tableau portera bonheur à l'église...

Qui sait si maître Poupillier, le maçon, ne se piquera pas d'honneur à son tour?..

Et si la muraille et le clocher n'arriveront pas à la suite du tableau?

Allons, bon père, que dites-vous de ma proposition? voyons, vous plaît-elle? m'emmenez-vous?

Tandis qu'Horace parlait ainsi, le vieux curé, qui avait bondi sur sa chaise dès les premiers mots, n'avait pas cessé de fixer sur son interlocuteur des regards étincelants.

Il n'écoutait pas les paroles du jeune homme, il les buvait; il les aspirait par tous les pores.

A cette dernière phrase qui terminait le petit discours d'Horace :

— M'emmenez-vous?

Le vieillard, au lieu de répondre, poussa un petit cri.

En même temps, il appelait le garçon du père Godot, et, lui mettant une pièce de cinq francs dans la main :

— Payez-vous, payez-vous ! balbutiait-il ; deux dîners, deux dîners, vous entendez ; celui de monsieur que voilà et le mien...

Et pressant avec effusion de ses deux mains la main d'Horace, le vieux curé ajouta tout bas à l'oreille du jeune homme :

— Je commence à vous nourrir, vous le voyez, mon enfant ; c'est donc vous dire que j'accepte avec transport votre proposition.

— Oh ! un beau tableau dans mon église, un beau tableau ! Ce sera la Vierge et son divin enfant, entendez-vous, mon ami ? Ça vous est égal à vous, le snjet ; et moi, c'est celui que j'avais rêvé. Ah ! si je vous emmène à ce prix-là, si je vous emmène... Mais je le crois bien, et vous mangerez plus qu'ici. Ah ! mais je vous y forcerai bien, cher ami, et...

Mais allez donc ; que faites-vous là à m'écouter bavarder ? Courez donc chez vous, mon enfant, courez donc ; songez qu'il ne nous reste plus que deux heures avant de partir.

Horace était sur le seuil du restaurant, adressant de la main un : au revoir ! à son vieil ami.

— Ah ! rappelez-vous le nom de la rue au moins où

nous prenons la voiture, rue du Bouloi ; vous la connaissez, n'est-ce pas, cette rue-là, mon enfant ?

— Oui, oui, soyez tranquille.

Et Horace disparut.

— Votre monnaie, mousieur, que vous oubliez, dit l'honnête Anastase au prêtre qui sortait à son tour de la maison du *Gagne-Petit*, quelques secondes après ce que nous venons de raconter.

Le curé regarda dans les mains de l'enfant les trente sous qui lui revenaient sur sa pièce de cinq francs.

— Garde pour toi, dit-il.

— Pour moi, tout ?.. s'écria Anastase, émerveillé d'une telle générosité.

— Oui, tont !..

Et le vieux prêtre, en s'acheminant doucement vers la rue du Bouloi, murmurait :

— Oh ! quand on est heureux, il me semble qu'il est encore plus facile d'être bon !

II

A l'époque où se passe notre histoire, la vapeur ne transportait pas encore à volonté, en France, de l'un à l'autre des quatre points cardinaux, et voyageurs et marchandises, avec une rapidité qui peut être fort avantageuse pour les marchandises, mais qui, certes, n'est pas toujours des plus agréables pour les voyageurs.

J'entends des voyageurs qui aiment à voyager.

Oh ! le progrès ! la belle chose, en vérité, pour vous priver la plupart du temps de mille petits plaisirs, au profit d'une satisfaction douteuse !

Partis tout simplement de Paris par la diligence d'É-

vreux, sur les neuf heures du soir, le curé Blondeau t son nouvel ami le peintre Horace, arrivaient donc tout simplement aussi, le lendemain matin, à sept heures et demie, à Fleury.

Fleury est un petit village qui traverse la route de Rouen à Paris. Il est situé au pied d'une côte, sur la rive droite de l'Andelle; l'autre pente de la vallée est beaucoup plus rapide, et, pour la franchir, la route forme plusieurs zigzags. Du haut de cette montée, la vallée de l'Andelle offre un coup d'œil délicieux; la vue se plaît à suivre les méandres de la rivière au milieu des vertes prairies, des jardins, des potagers, des champs de la plus grande fertilité; de jolis coteaux, partout cultivés, forment une digne parure à ce riant tableau.

En remettant le pied sur le territoire de son village, le vieux curé n'avait pu retenir un soupir de satisfaction. C'était la joie du cœur simple et sans ambition, se retrouvant là où il avait l'habitude de battre.

— Venez, mon enfant, dit-il en prenant le bras d'Horace, dans deux minutes nous serons chez nous.

Et le prêtre et le jeune homme s'acheminèrent par la grande rue, l'unique rue — comme dans tous les villages — de Fleury; le premier s'inclinant à chaque instant, parce qu'à chaque instant, sur son passage, se trouvait quelque laboureur, quelque femme, quelque enfant qui saluait avec

respect le retour de son pasteur...; le second, examinant tout autour de lui, avec la curiosité de l'artiste, ces maisons bâties en terre séchée au soleil, recouvertes de toits de chaume et flanquées, la plupart, sur la façade d'un petit jardin où — *utile dulci* — presque toujours les fleurs se mêlaient aux légumes.

Cependant — le vieux curé n'avait pas trompé son compagnon, — en moins de deux minutes, ils étaient arrivés sur la place du village, devant l'église; le presbytère y attenait.

Le prêtre frappa à la porte de sa maison.

La porte s'ouvrit.

— Monsieur le curé, fit une voix, quel bonheur !

C'était mademoiselle Marguerite, la servante du vieux prêtre.

— Oui, ma bonne, c'est moi, et je ne reviens pas seul, tu vois... je t'amène un ami.

Mademoiselle Marguerite regarda Horace.

Horace regarda mademoiselle Marguerite.

C'était une petite vieille toute maigre, toute ridée, toute jaune, mais sur le visage de laquelle, comme un reflet de la physionomie de son maître, rayonnait une expression angélique de douceur et de bonté.

— Eh bien !.. puisque vous l'amenez, que Monsieur soit le bien venu, fit Marguerite en adressant sa plus belle révérence à Horace.

—Est-ce que Monsieur restera queuque temps chez nous?

— Autant qu'il lui plaira, ma bonne.

— Bien !.. bien !.. vous comprenez, monsieur le curé, je demande ça parce qu'il faudra que je songe tout de suite, alors...

— A lui préparer une chambre... sans doute, sans doute, Marguerite... et il n'aura pas même assez d'une chambre... il lui faudra encore... Mais nous nous occuperons de tout cela plus tard. Pour le moment, Marguerite, fais-nous bien vite à déjeuner, car monsieur Horace et moi nous mourons de faim...

— Ah ! monsieur s'appelle Horace?

— Oui, ma bonne, et Horace sera pour vous un ami, je l'espère, comme il est déjà l'ami de votre maître...

Si vous le voulez bien, toutefois ?

En parlant ainsi, Horace avait tendu la main à la petite vieille.

— Si je le veux bien ! s'écria-t-elle en laissant presser ses doigts secs et effilés par les doigts nerveux et charnus du jeune homme; si je le veux bien !.. Mais c'est déjà fait, pas vrai, monsieur le curé?.. Je vous aime déjà, moi, puisque vous aimez notre maître... Et là-dessus, asseyez-vous. Je m'en vas vous faire bien vite une bonne grosse omelette.

Marguerite avait disparu ; le curé se tourna vers Horace :

— Voilà toute ma société, depuis vingt ans que je suis dans ce pays, dit-il... Les naïves causeries de ma bonne Marguerite et mon bréviaire, quelques rosiers que je cultive dans un coin de terre, là, derrière cette fenêtre : voilà mes joies. Mes devoirs, je n'ai pas besoin de vous les dire, n'est-ce pas? Je tâche d'instruire et d'éclairer ceux qui veulent bien m'entendre; je les console quand ils souffrent; je les prépare à se trouver devant Dieu quand ils meurent. Et c'est ainsi que ma vie s'écoule...

— Comme celle d'un digne et saint homme, interrompit Horace.

— Comme celle d'un homme qui croit et qui aime, fit le prêtre.

Mais, reprit-il gaiement, tandis que Marguerite apprête notre déjeuner, si nous songions un peu, en effet, à vous trouver un atelier quelque part, hein, mon jeune ami? Ma maison n'est pas grande, comme vous voyez; mais, c'est égal, je crois que j'ai là-haut...

Horace prit le bras du curé.

— Avant de nous occuper du soin de *la* servir, dit-il sérieusement, ne pensez-vous pas, mon père, qu'il serait mieux d'aller lui adresser un petit bonjour? Pour vous qui avez été quelque temps éloigné d'*elle* ce sera un vrai bonheur, j'en suis sûr... Et pour moi... dame!.. il faut

bien que vous me montriez la place où vous comptez mettre mon tableau.

Le vieux curé jeta un doux regard sur le jeune homme.

— Merci !.. merci, mon cher enfant, murmura-t-il. Vous avez raison, allons la voir tout de suite, notre pauvre église !.. Je craignais que vous ne fussiez un peu fatigué, c'est pour cela que je n'osais pas encore vous proposer... ce qui est, il est vrai, un bonheur pour moi. Mais puisque cela ne vous contrarie pas...

— Et le vieux curé, ouvrant une porte de la salle à manger, derrière laquelle se trouvait la cuisine :

— Marguerite, fit-il, mets toujours le couvert ; nous revenons dans un quart d'heure.

— Bien, Monsieur ; pas plus tard, n'est-ce pas ? l'omelette serait froide.

. . . .

Oui, oui, la pauvre eglise ! le vieux curé l'avait bien dit à l'artiste.

A l'extérieur, des murailles lézardées du bas en haut, un clocher sans flèche et tombant en ruines, un porche en auvent auquel on parvenait par des degrés en pierres disjointes et usées, dominant une place creusée par les eaux et mal ombragée par quelques tilleuls rabougris.

A l'intérieur, rien sur quoi l'œil pût s'arrêter avec un peu de charme, quatre murs blanchis à la chaux et sans aucun ornement, de mauvais bancs reposant sur un mau-

vais carrelage, un autel en forme de tombeau, surmonté d'un grand crucifix en cuivre ; des fonts baptismaux en plâtre, une chaire en bois de sapin.

Voilà la description de ce qu'était l'église de Fleury-sur-l'Andelle en l'an de grâce 1835.

Et cependant, en sortant de là, côte à côte avec le vieux prêtre, Horace rêvait...

Il rêvait, lui, le jeune homme, le Parisien, l'artiste...

Le sceptique, enfin...

Ah ! c'est que cette chétive maison de Dieu avait une âme... elle était habitée par la prière, la ferveur et la résignation.

. . . .

Derrière l'église s'étendait le cimetière.

Ce cimetière, enclos de pieux à moitié pourris, ouvert à tous les regards, à tous les bruits... et où, suivant la touchante expression du vieux prêtre, ses chers morts ne devaient pas dormir tranquilles. . . . .

. . . .

Comme le curé et Horace, après avoir parcouru le cimetière, montaient une petite ruelle qui longeait l'église et aboutissait des champs à la place, un grand gars de vingt-cinq ans environ se trouva sur leur passage.

— Ah ! te voilà, Vignon, fit le curé au jeune paysan, en l'arrêtant du geste. Eh bien ! deviens-tu plus sage, enfin, mon ami ?

Vignon, au lieu de répondre, examina d'abord en dessous le compagnon du curé.

Le paysan flairait le Parisien

—Mais, répliqua-t-il enfin, avec un air mi-narquois, mi-gêné... Mais, monsieur le curé, j'ai toujours été sage, il me semble... Je ne sais pas ce que vous avez à me sermoner plus que tous les autres chaque fois que vous me rencontrez ; on aura vingt-six ans à la Noël et on s'amuse quelquefois un brin, c'est possible; mais on n'est point à pendre pour ça.

Le curé secoua la tête.

— Si pour mériter le titre d'honnête homme il ne s'agissait que de point encourir la peine d'être pendu, reprit-il, l'honnêteté serait trop facile !.. et à ce compte-là, certes, Vignon, tu serais la perle des braves gens... Je sais fort bien qu'on ne t'a jamais accusé d'avoir détourné à ton profit le bien d'autrui...

— Ah !.. vous en convenez... c'est encore heureux... Eh bien !.. si je travaille raide, et si je ne vole personne, qu'est-ce que vous me réclamez encore, monsieur le curé ?

Le regard du vieux Blondeau devint presque sévère.

— Ce que je réclame de toi, fit-il en s'approchant du paysan de façon à lui poser la main sur l'épaule, tu le sais bien, Vignon..., et au lieu de ce ton railleur que tu affectes avec moi quand tu me rencontres, tu devrais me

témoigner du respect, si tu ne sais pas encore me témoigner d'obéissance.

Vignon fit un brusque mouvement et un pas de côté, se dégageant ainsi de l'étreinte du prêtre.

Et remettant sa casquette sur sa tête :

— J'comprends pas les *rébus*, dit-il avec un gros rire impertinent.

Et, d'un bond, s'élançant au-delà d'Horace qui se trouvait dans la ruelle montante, au-dessous du vieux prêtre, le paysan eut bientôt atteint une sente sur la droite, bordée d'une épaisse haie d'aubépine, derrière laquelle il disparut.

Le curé haussa tristement les épaules.

— Pauvre fou ! murmura-t-il, ça se croit fort parce que ça a le triste courage de braver un vieillard...

— Qu'est-ce donc que ce garçon ? dit Horace, qui avait suivi cette petite scène au dénoûment bizarre, avec un certain intérêt.

— Ce que c'est, repartit le prêtre en reprenant le bras d'Horace, je viens de vous le dire, mon ami, un fou... et de la pire espèce, hélas !.. un fou méchant. Doué de muscles d'acier, il abuse de cette puissance que la nature lui a donnée, pour battre tous ceux qui lui déplaisent ou qui lui résistent. De plus, comme à force de s'habituer à ne point se reconnaître de maître, il s'est habitué en même temps à ne point s'imposer de lois, au lieu de se conduire

comme les autres garçons du village qui prennent pour femme tout honnêtement, devant l'église et les hommes, celle qu'ils aiment, Vignon a jugé convenable de pervertir une jeune fille qui vit là-bas, tenez, avec sa mère... Et pis que cela, il a tant fait près de cette pauvre enfant que depuis cinq mois bientôt qu'elle est à lui — elle qui, auparavant, n'aurait manqué pour rien au monde à aucun de ses devoirs religieux — elle n'a pas franchi une seule fois le seuil de l'église ; pas une seule fois elle n'est venue s'agenouiller devant moi, au tribunal de la pénitence.

En parlant de la sorte, le vieux curé avait des larmes dans les yeux.

Et Horace écoutait ces pieux regrets avec une émotion dont la veille encore il ne se fût pas cru capable.

. . . .

Cependant le vieux prêtre et l'artiste rentraient au presbytère.

Le déjeuner était prêt depuis longtemps déjà... car on avait outrepassé le quart d'heure demandé.

L'omelette était même un tant soit peu froide.

— C'est de votre faute, Messieurs, dit Marguerite.

— C'est de notre faute, répétèrent avec humilité le curé et Horace.

La collation achevée par un dernier coup d'un bon cidre, clair et parfumé, auquel Horace avait largement fait fête, on s'occupa du soin de loger l'artiste.

Le presbytère, construit en caillous et en mortier, se composait d'un étage, surmonté d'un toit en pente, à deux pignons, sous lequel s'étendaient deux petites mansardes.

Quoi qu'en pussent dire le curé et sa servante, qui voulaient à toute force lui céder, l'un sa chambre au premier étage, l'autre sa chambre au rez-de-chaussée, ce fut dans les mansardes q'uHorace fit élection de domicile.

— J'aurai un appartement complet, au contraire, répondait-il aux deux braves créatures qui lui répétaient à tour de rôle : « Mais vous serez mal, là haut ! »

Ma chambre à coucher près de mon atelier... l'asile du repos près de l'asile du travail !... Que voulez-vous de mieux ? Et puis, il y a de l'air ici et du jour. Je travaillerai tard, je me lèverai tôt... Je serai à mon aise... Et je ne gênerai personne ! Je reste ici.

Il fallut bien se rendre. Il y avait, dans un cabinet noir du presbytère, un lit tout garni, qui avait servi jadis à un neveu du curé, venu à Fleury passer quelques mois pour se remettre tout à fait des secousses d'une grave maladie.

En un clin d'œil ce lit fut transporté par Marguerite dans celle des mansardes choisie par Horace pour sa chambre à coucher.

Pendant que la servante disposait ainsi d'un côté l'*asile du repos*, Horace, aux yeux du curé, tout réjoui déjà de

ces préparatifs, mettait en place dans l'*asile du travail*, et son chevalet et sa toile et sa palette et sa boîte.

— Comment, voilà tout ce qu'il faut pour faire un chef-d'œuvre? disait gaîment le vieillard en examinant pièce à pièce et les planchettes de noyer, et les brosses, et les petites fioles remplies d'huile ou d'essence.

— Mon Dieu, oui! répondait Horace; un peu de couleur... quelques pieds de toile, et... beaucoup de génie. Et avec ça... on passe à la postérité! Après avoir trop souvent manqué de pain de son vivant.

— Pauvre enfant!... Oui, je comprends, l'art ne traite pas toujours généreusement ses adeptes, n'est-ce pas?

— Oh! ce n'est pas absolument pour moi que je parle, mon père.

— Enfin, travaillez, travaillez toujours à votre aise ici, un mois, deux mois, trois mois si vous voulez, mon ami; ne vous pressez pas, vous avez le temps. Et chaque année ensuite, si l'atelier du presbytère ne vous a pas trop laissé d'ennuyeux souvenirs... Eh bien, qui vous empêchera d'y revenir? On ne touchera à rien là dedans, durant votre absence. Ces mansardes vous appartiennent désormais... De même que votre place est marquée à ma modeste table, comme dans mon cœur.

. . . .

Le curé et sa servante avaient laissé Horace seul.

L'artiste ouvrit la fenêtre de son atelier...

Autour de cette fenêtre s'enroulaient des cordons de vigne vierge, de lierre et de clématite.

Au-dessous, dans leur petit coin de terre, s'épanouissaient les rosiers de toute sorte, ces élèves chéries du vieux prêtre...

Au loin, des bois, des champs, des pommiers couverts de fruits...

Et serpentant à travers tout cela, la rivière blanche et brillante au soleil comme un ruban d'argent!

— Horace, immobile devant ce tableau, rafraîchi par cet air pur, embaumé par ces parfums, Horace poussa un doux et tendre soupir. Un de ces soupirs qui ne regrettent pas, mais qui remercient.

— Allons! murmura-t-il, j'ai bien fait d'entrer dans ce petit restaurant de la rue Bourbon-Villeneuve. Et je suis enchanté maintenant de ne pas y avoir trouvé celle que j'y allais chercher.

Adieu, Clotilde; oh! cette fois c'est bien fini!.. Je crois que je vais l'oublier.

III

Horace avait demandé instamment à son hôte de ne voir son tableau que lorsqu'il serait achevé.

Et le vieux curé lui avait répondu :

— Soit ! mon enfant, soit ! Quoiqu'il m'eût été fort agréable, je l'avoue, de monter quelquefois vous regarder travailler ; puisque vous le désirez, je ne monterai point. Je sais qu'on doit s'incliner devant la volonté d'un artiste.

Quant à Marguerite, à laquelle le jeune homme avait aussi adressé la prière de ne pas soulever le rideau dont il couvrait sa toile quand il sortait, Marguerite s'était également écriée dès les premiers mots du peintre :

— Oh! soyez tranquille, monsieur Horace, soyez tranquille... Par état, une servante de curé, ça n'est pas curieux... surtout quand on le lui défend !.. Je ferai comme mon maître, j'attendrai.

Horace avait ainsi réglé sa vie au presbytère :

Il se levait le matin à cinq heures, allait faire un tour de promenade jusqu'à sept, rentrait travailler jusqu'à dix, l'heure du déjeûner, remontait ensuite à son atelier jusqu'à cinq heures.

Puis, après le dîner, il passait la soirée, soit en causeries avec son hôte, soit, quand celui-ci était absent, à lire, assis dans le jardin, un ou deux chapitres de Walter Scott, dont il avait apporté quelques volumes dans le fond de son bagage.

Et quand neuf heures sonnaient, Horace serrait la main de son hôte, disait bonsoir à la bonne Marguerite.

Et quelques instants encore, et il dormait profondément dans son lit.

Comme s'il n'eût jamais été un Parisien, comme s'il ne fût pas un artiste.

Deux qualités antipathiques d'ordinaire, avec la faculté de savoir se coucher à neuf heures.

. . . .

C'était un matin, le dixième jour après son arrivée à Fleury.

Ce matin là, en sortant du presbytère, Horace, au lieu

de se diriger vers les bois environnants, ainsi que cela avait été jusqu'alors son habitude, comme but de promenade, remonta au contraire la grende rue du village jusqu'à une sorte de ruelle ou d'impasse qui coupait verticalement cette rue vers le milieu environ.

Arrivé là, s'adressant à un enfant qui jouait avec des pommes vertes dans la poussière grise :

— Sais-tu où demeure madame Bouvet, petit? demanda-t-il.

L'enfant leva d'abord de grands yeux étonnés sur celui qui lui parlait.

Mais, comme depuis dix jours qu'il habitait le village, à force de le voir passer devant leur porte, hommes, femmes et enfants, tout le monde avait fini par s'habituer à voir le *beau Monsieur*, comme on appelait Horace, le petit garçon, surmontant son premier mouvement d'embarras naïf, répondit d'une manière à peu près intelligible :

— La mère Bouvet?.. C'est là... tenez, m'sieur, c'te maison... dans la ruelle... oùsqu'il y a une chèvre à côté.

— Merci ! tiens, voilà pour toi.

Et Horace jeta une pièce de dix sous à l'enfant et entra dans la ruelle.

Il n'était plus qu'à quelques pas de la maison, ou pour mieux dire de la chaumière désignée, lorsqu'il s'arrêta subitement.

On se disputait dans cette maison, et assez vertement même, à en juger par le diapason aigu des voix qui formaient leur partie dans ce concert orageux.

Deux de ces voix étaient féminines.

Quand à la troisième, il n'y avait pas à en douter, elle appartenait à un homme... et à un homme en colère.

Après s'être orienté une seconde, Horace, qui s'aperçut que la fenêtre de la maison susdite était ouverte, fit trois pas encore et se trouva, de la sorte, contre cette fenêtre.

Son œil pouvait plonger dans l'intérieur : il regarda.

Il pouvait entendre ce qu'on disait... il écouta...

Dans une salle misérablement meublée il y avait en effet deux femmes, l'une vieille, l'autre toute jeune encore et assez jolie.

C'était la mère Bouvet et Edmée, sa fille.

La première, assise dans un coin, sur un mauvais tabouret de paille, travaillait au *bloquier ;* — on appelle *bloquier*, dans toute la Normandie, un espèce de métier portatif sur lequel les femmes fabriquent de la dentelle.

En ne quittant pas la besogne du matin au soir, elles font ainsi presque un mètre de *blonde* ordinaire par jour.

On leur paie le mètre de trente à quarante centimes.

Devinez maintenant, si vous pouvez, comment ces femmes, quand elles n'ont pas d'autres ressources, en

arrivent à manger assez peu, avec leur quarante centimes par jour, pour ne pas mourir de faim tous les soirs.

Edmée, la jeune fille ne travaillait pas, elle ; elle était debout, les coudes appuyés sur la cheminée, et elle pleurait.

Quant à l'homme qui se querellait avec ces deux femmes, dans cette salle, nous le connaissons déjà : c'était Vignon, ce jeune gars qui ne savait pas deviner les rébus.

Vignon avait les bras croisés, lui, le dos au chambranle de la fenêtre.

Au moment où Horace s'était assez approché pour pouvoir examiner ce tableau, Vignon et les deux femmes parlaient tous les trois à la fois. Ce qui fit que d'abord Horace ne comprit pas grand'chose à ce qu'il entendait.

Cependant, peu à peu, s'accoutumant à ce mélange de phrases, à cette discordance de sons, qui avait commencé par l'assourdir, Horace finit par trouver un joint à ces paroles, un sens à ces cris.

Edmée reprochait à Vignon de ne pas tenir la promesse qu'il lui avait faite depuis longtemps de l'épouser. La mère Bouvet mettait son grain de sel dans les reproches de sa fille, et M. Vignon — chez qui, à ce qu'il paraît, c'était une habitude passée dans le sang, de ne prendre rien ni personne au sérieux — répondait en ricanant à la mère et à la fille.

Néanmoins, outre son ton goguenard, M. Vignon avait

encore dans sa physionomie, dans son maintien, un air d'impatience et de mauvaise humeur, qui se trahissait à chaque instant par des froncements de sourcils ou de violents coups frappés du pied sur le plancher.

Assurément, entre ces trois personnages, la discorde en était arrivée à son dernier degré d'ascendance.

Encore une larme d'Edmée, encore un cri de la vieille, encore un froncement de sourcils de Vignon et l'échelle devait se briser !... Et gare dessous !...

— Oui, disait Edmée, c'est honteux !... et pour vous, et pour nous deux, ma mère et moi... Chacun nous méprise dans le pays... moi, je ne puis plus passer devant une maison sans qu'on me rie au nez... personne ne dit plus bonjour à ma mère... et vous... on vous fuit comme un chien galeux...

— Eh bien ! ceux qui te rient au nez, tu n'as qu'à le leur rendre... Ceux qui ne disent plus bonjour à ta mère... elle n'a qu'à leur dire bonsoir, elle... Et quant aux gens qui me fuient, laisse faire, quand j'aurai envie de les rattraper pour leur payer un coup à boire ils ne courront plus si fort...

— Oh ! pardi, on sait bien que pour boire vous êtes toujours bon là, vous !

— Faut ben être bon à quelque chose.

— En attendant, je vous répète que ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça...

— Non, certes, Edmée a raison. Vlà cinq mois que ça dure... c'est assez.

— Oh! maman Bouvet, prenez garde, vous allez casser votre tabouret en sautant dessus comme ça.

— Si j'ai fait une chose que je ne devais pas faire, vous m'en punissez assez, allez, Jacques!...

— Oui! oui! oh!... je t'avais bien prévenue, ma pauvre fille, qu'il t'arriverait mal d'écouter ce gueux-là.

— Ce gueux-là est aussi riche que vous, mère Bouvet, vous savez?...

— Je sais que tu es un méchant garçon, voilà ce que je sais. Si tu es si riche, qui t'empêche donc d'entrer en ménage, voyons?

— J'aime autant ne pas me presser d'entrer là, d'où je suis sûr de ne plus sortir.

— Oui d'a!... C'est-à-dire alors que nous devons attendre ton bon plaisir?

— Mon bon plaisir est que tant que vous m'étourdirez les oreilles avec vos criailleries, vous n'aboutirez à rien.

— Oh! on voit bien qu'il n'y a que des femmes dans cette maison. Si mon père existait encore, allez, Jacques, vous ne vous conduiriez pas avec moi comme vous le faites.

— Les hommes comme les femmes, je m'en soucie comme d'une guigne, Edmée. Si ton père vivait encore...

— D'abord je ne vous aurais pas écouté.

— Ça c'est possible, et c'eût été tant pis pour toi, eh! eh! Mais en admettant que tu m'eusses écouté tout de même, eh! eh! si le père Bouvet avait voulu faire trop le méchant ensuite avec moi...

— Vous l'auriez frappé peut-être, dites... un vieillard... lâche cœur!

— Oui, oui, c'est bien vrai, Edmée, c'est un lâche cœur; il ne respecte rien!

— Edmée et vous mère Bouvet, tenez croyez-moi : n'allons pas plus loin, pas vrai? Laissez-moi filer, je commence à avoir assez de vos gentillesses.

— Va-t'en si tu veux... mais si ce mot là te blesse, Jacques, eh bien! tant mieux, je te le répéterai encore! tu es un lâche cœur, entends-tu?

— Un malhonnête homme!...

C'était Edmée qui venait de prononcer ces derniers mots, mais elle les achevait à peine qu'elle poussa un cri de terreur.

A bout de patience, Jacques Vignon s'était élancé sur elle.

De sa main gauche il tenait déjà la jeune fille par un bras, tandis que son autre main se levait menaçante...

La vieille femme, terrifiée de son côté au point de ne pas oser aller au secours de sa fille, s'était réfugiée derrière une table, en jetant au loin son métier.

out à coup la scène changea comme par enchante-

ment. Avant que la main de Vignon ne s'abaissât sur Edmée, des doigts de fer avaient saisi cette main qu'ils broyaient.

Ce fut au tour de Vignon de jeter un cri; mais un cri de douleur, celui-là. Il se retourna comme un tigre blessé, et de sa main restée libre il voulut frapper Horace, car c'était Horace. nous n'avons pas besoin de le dire. qui venait d'arriver là, comme le *Deus ex machinâ* du théâtre antique..

Mais ce pauvre Jacques Vignon avait compté sans son hôte.

Horace, quoique petit et grêle en apparence, vis-à-vis du jeune paysan, était cependant d'une vigueur bien supéricure à celle de son adversaire.

En même temps donc que Vignon levait la main qui lui restait, Horace serrait encore d'un cran celle qu'il tenait prisonnière.

C'était trop, — même pour un homme fort et brave, — c'était trop pour avoir encore la force de résister.

Vignon devint livide, s'affaissa sur lui-même et tomba à genoux.

— Mais vous me briser les os, monsieur, murmura-t-il !... Que vous ai-je fait?... Assez!... assez!... monsieur ! Lâchez-moi !...

— Grâce! s'écria Edmée, qui ne se souvint plus qu'il l'avait menacée en voyant son amant souffrir.

Historien fidèle, nous devons dire que la mère Bouvet ne bougea point de sa place, elle, et ne proféra pas un mot à l'aspect du jeune paysan terrassé et suppliant.

La chronique rapporte même, mais nous n'y croyons point, que la mère Bouvet eut, au contraire, à ce moment, un mauvais sourire aux lèvres. Après cela, elle était vieille, elle ne pouvait plus aimer comme aimait sa fille... Mon Dieu ! le sourire de la mère Bouvet est assez vraisemblable.

. . . .

Aux premiers mots plaintifs de Vignon, Horace avait un peu desserré son étau vivant; à l'appel désolée d'Edmée, Vignon était tout à fait libre. Cependant il restait à genoux, considérant tour à tour d'un œil hagard et sa main rouge et meurtrie, et cet homme, qui venait ainsi de le mâter si soudainement, lui qui n'avait pas encore trouvé son maître à dix lieues à la ronde.

Horace avait pris une chaise et s'était assis.

— Tu vois, mon garçon, dit-il au paysan, que tu ne brillerais pas avec moi à ce jeu-là, n'est-ce pas? Que veux-tu; M. le curé a dû te dire, sans doute, ces mots de l'Évangile que tu auras oubliés : « Celui qui frappe par l'épée, périra par l'épée. » Je n'ai pas l'intention de te tuer, à coup sûr... mais je veux te corriger de ta manie de battre beaucoup les hommes, et un peu aussi les les femmes, à ce que j'ai cru voir tout à l'heure. Et puis,

tu as encore une autre fâcheuse habitude dont je veux aussi te débarrasser, celle de ne pas tenir ta parole; relève-toi donc, assieds-toi; vous aussi, ma jolie Edmée, asseyez-vous ! oh ! ne craignez rien; si M. Jacques Vignon est raisonnable, je ne le toucherai pas. Il y a mieux, s'il veut m'écouter maintenant et m'obéir ensuite, je suppose qu'il n'aura pas à se repentir d'avoir fait ma connaissance. Ah !... Et vous, ma bonne madame Bouvet, reprenez donc votre ouvrage. Que diable ! je ne suis pas entré ici pour vous empêcher de travailler, moi.

Comme mûs par une puissance secrète, Vignon, Edmée et la mère Bouvet avaient exécuté sans hésitation les ordres de l'artiste.

Ils étaient là, tous trois assis devant cet étranger, muets, mais les yeux attachés sur lui avec une expression indicible de surprise et de soumission....

— Maintenant causons donc, fit Horace.

. . . .

Une heure après Horace rentrait au presbytère.

Or, pendant que l'artiste était allé, comme nous l'avons vu, rendre visite à la mère Bouvet, voici ce qui s'était passé chez le vieux curé.

Sur les sept heures, comme le bonhomme Blondeau descendait du lit, Marguerite était accourue à la porte de la chambre de son maître en lui criant :

— Monsieur le curé, monsieur le curé, dépêchez-vous

de vous habiller, entendez-vous; M. Poupillier est en bas et il a à vous parler tout de suite. Il s'agit de l'église...

— C'est bon, Marguerite, répondit le vieillard, c'est bon, je descends; prie M. Poupillier de ne pas s'impatienter.

Et tout en revêtant à la hâte son pantalon et sa robe de chambre, le vieux curé murmurait entre ses dents :

— M. Poupillier a à me parler... et il s'agit de l'église... Mon Dieu! est-ce que vous auriez daigné toucher le cœur de cet avare; est-ce qu'il consentirait enfin... Ah! c'est bien drôle... c'est bien drôle... M. Poupillier qui vient me trouver si matin que cela!

Et le curé descendit à la salle à manger, où l'attendait son visiteur.

M. Poupillier, le maître maçon de Fleury, était un homme de quarante-cinq ans, laid, gros, court et commun, aux membres ronds, aux épaules et à la tête carrées. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa face hâlée et criblée de petite vérole, c'était la profusion de ses cheveux gris, coupés de très-près, et descendant jusqu'à moitié du front. Ses petits yeux roux étincelaient sous ses sourcils bruns et touffus. Ses lèvres étaient sans cesse agitées comme par un mouvement fébrile.

M. Poupillier, qui tambourinait avec ses doigts aux vitres de la fenêtre de la salle en attendant le curé, se

retourna tout d'une pièce en entendant les pas de ce dernier et salua.

— Eh bien! eh bien! mon cher Poupillier, qu'est-ce donc? fit le prêtre en tendant la main à l'artisan, on dit que vous avez des choses aimables à me conter, hein?

Poupillier tâche de sourire, ce qui lui était toujours difficile, — les avares ne savent sourire qu'aux écus.

— En effet, répliqua-t-il, en effet, monsieur le curé, je suppose que ma proposition ne vous mettra pas trop de mauvaise humeur?...

— Ah! bah! cet air joyeux... Aurais-je deviné juste, Poupillier? s'agirait-il vraiment dans votre pensée, des réparations de notre pauvre église?

Poupillier inclina la tête.

— C'est bien cela, monsieur le curé, fit-il.

Le vieillard ouvrit de grands yeux et recula, malgré lui, d'un pas.

Le curé sceptique à l'endroit de l'avare, puisqu'il le connaissait de longue date, avait douté très fort des intentions généreuses du maître maçon; et à ce moment même, que Poupillier venait de lui répondre oui, le curé doutait encore.

Poupillier considéra le vieillard. L'avare devinait la pensée empreinte sur ce visage.

Il essaya de nouveau de mal sourire en disant :

— Ça vous étonne, pas vrai, monsieur le curé, que

j'accoure vous apprendre, tout d'un coup comme ça, que je me suis décidé à r'arranger votre église.

— Dame! repartit le curé en souriant, je ne vous le cache pas, mon ami... Vous concevez, quand on ne s'attend pas à une chose. Mais entendons-nous bien d'abord, voyons!...

Et le digne homme qui n'eût pas voulu abuser de la bonne foi, même d'un avare, continua ainsi :

— Vous savez, Poupillier, que si vous reconstruisez notre clocher; si vous récrépissez notre église, après avoir par ci par là, remplacé quelques poutres, quelques solives qui commencent à se fatiguer...

— Tout cela est à ma charge; je le sais, interrompit Poupillier.

— Vous n'ignorez pas encore, insista le prêtre, que si par la suite en faisant appel aux bonnes âmes, je puis vous rendre une partie, une petite partie, de ce que vous aurez déboursé au service de Dieu...

— Je ne vous demande rien et ne vous demanderai jamais rien pour ce que je compte faire à *votre* église. J'accomplis un devoir... voilà tout! ça me suffit.

Pour le coup, le vieux curé bondit comme un jeune homme. Poupillier *accomplissait un devoir*... et *cela lui suffisait*.

Il n'était pas possible! le maître maçon avait été touché du bout de l'aile par un bon ange.

Un instant le prêtre eut envie de demander à Poupillier quand et où et comment il avait rencontré cet ange-là.

Mais il réfléchit qu'après tout, puisque la bonne action était constante, il n'était pas absolument nécessaire d'en approfondir les motifs.

Le curé se contenta donc de tendre encore une fois la main au maître maçon en lui disant tout simplement :

— Eh bien! merci, Poupillier, ce que vous faites est très-beau, mon ami.

Poupillier ne regarda pas le curé en face; on eût dit qu'il ressentait une certaine gêne à s'entendre louer ainsi.

— Hum! hum! fit-il à voix basse, comme ça, monsieur le curé, vous êtes content; tant mieux!... Alors je puis mettre mes échafaudages dès demain?

— Dès demain! dès aujourd'hui, dès tout de suite, mon ami!

— Demain, c'est convenu, monsieur le curé, nous entamerons l'affaire : le récrépissage, le clocher, les marches du porche et le dallage intérieur.

— Et le dallage?

— Pourquoi pas... et pendant que nous y serons... Ah! j'oubliais... ne m'avez-vous pas demandé aussi, M. le curé, si j'avais quelques moellons de trop... pour ce petit mur... autour du cimetière... après l'église, le cimetière

c'est tout naturel... qu'est-ce que vous en dites, monsieur le curé?...

Le vieux curé ne répondit pas cette fois; il était tombé de joie et d'étonnement sur une chaise. Comment! Poupillier ne se contentait pas de lui refaire son église!... Décidément ce n'était pas un ange, mais une légion d'anges qui s'était abattue sur l'âme du maître maçon.

Cependant ce dernier, de plus en plus embarrassé de son rôle de bienfaiteur, ne sachant plus quelle contenance tenir devant la joie du vieux prêtre, se disposait à tourner les talons.

Ce fut à ce moment qu'Horace rentra.

En apercevant l'artiste, M. Poupillier ôta sa casquette.

— Horace! Horace cria le curé au jeune homme. Oh! venez donc me féliciter et remercier avec moi ce bon M. Poupillier. Vous ne savez pas? Il consent à rajeunir notre vieille église... ce bon Poupillier!... Nous aurons un clocher, nous aurons des dalles, nous serons récrépis à neuf. Et ce n'est pas tout! Nous aurons un mur à notre cimetière!

Horace salua le maître maçon.

— Je vous remercie encore au nom de mon vieil ami, de tout ce que vous allez faire pour lui, monsieur, dit-il.

Poupillier tortillait sa casquette entre ses doigts.

— Oh! il n'y a pas de quoi me remercier tant que cela, murmura-t-il; c'est... une idée que j'ai eue... Elle est

bonne... j'en suis bien aise... Là-dessus... faites excuse, messieurs... Mais j'ai un peu faim... Vous allez déjeuner aussi, pas vrai... Bien le bonjour, messieurs.

Et le maître maçon sortit sans se retourner.

— Ce pauvre Poupillier, fit le prêtre en suivant de l'œil, à travers la fenêtre, l'artisan qui s'enfuyait plutôt qu'il s'en allait, je le lui disais bien... il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est égal... Pour un premier pas, il n'a pas l'air de lui coûter beaucoup...

. . . .

C'était le soir de ce jour béni par le vieux curé; ce jour de nouvelles si heureuses et si inattendues, ce jour où maître Poupillier avait si brusquement dépouillé l'avare endurci pour devenir presque un bienfaisant prodigue.

A la suite du dîner, le prêtre et son jeune ami avaient causé une heure environ, en se promenant dans le jardinet aux rosiers. Puis comme le crépuscule commençait à poindre, tandis qu'Horace montait à sa chambre chercher un volume de l'*Antiquaire*, dont il voulait lire un passage à son vieil ami... celui-ci, traversant la place, se rendait à l'église pour voir, suivant son habitude de chaque soir, si quelque fidèle ne l'attendait pas au tribunal de la pénitence.

L'église était déserte. Cependant, en en franchissant le seuil, le vieux curé crut entendre comme le bruit d'un sanglot.

Il s'arrêta, croyant s'être abusé.

Un second sanglot raisonna dans le silence.

Il y avait quelqu'un au confessionnal. Le prêtre se hâta ; on pleurait ; on avait besoin de ses consolations.

C'était une femme qui l'attendait.

— Je vous écoute, ma fille, dit doucement l'homme de Dieu, quand il ne se trouva plus séparé que par un mince grillage de celle qui pleurait.

— Mon père, pardonnez-moi ! balbutia la pécheresse.

Le prêtre tressaillit et leva les yeux au ciel, comme pour lui adresser de ferventes actions de grâce : c'était bien la voix d'Edmée qui venait d'entendre ; d'Edmée, qui demandait pardon de ses fautes, avec des larmes. La brebis égarée était revenue au bercail.

. . . .

IV

A un mois de distance de ces événements, par un beau jour d'octobre, tout le village de Fleury-sur-l'Andelle, semblait en fête : non-seulement il y avait un mariage au village, mais encore, il était question, pour l'église complétement restaurée, de l'inauguration au-dessus du maître-autel, lors de la messe de midi, d'un tableau de la Vierge qu'un ami de monsieur le curé était venu lui peindre tout exprès au presbytère.

Or, le jour en question, comme Horace et le vieux curé déjeûnaient, une chaise de poste s'arrêta devant le presbytère. Un domestique sauta hors de la voiture ; il tenait

un objet d'assez grande dimension, enveloppé soigneusement dans du papier.

— M. Horace, madame? demanda le domestique à la vieille Marguerite qui s'était mis à la fenêtre de la salle à manger au bruit de la chaise de poste.

— C'est ici, monsieur, repartit Marguerite.

Et elle ouvrit au domestique tandis qu'Horace disait à son hôte :

— Ah! je sais ce que c'est... c'est mon cadre qu'on m'apporte.

— En chaise de poste! fit le curé.

Horace sourit.

— Il nous fallait ce cadre aujourd'hui, reprit-il, puisque c'est aujourd'hui que je dois vous montrer mon œuvre, et qu'elle doit prendre sa place dans votre église. Ma foi! je n'y ai pas regardé de si près; j'ai écrit qu'on m'envoyât le cadre bien vite, et le voilà, c'est le principal.

Le vieux prêtre ne répliqua pas. Seulement il pensait à part lui, qu'il fallait que les marchands de cadres de Paris fissent de bien bonnes affaires pour envoyer les commandes en province par un domestique voyageant en poste. Cependant ce dernier, sur un signe d'Horace, s'était assis dans un coin de la salle. Horace avait dégagé le cadre de son enveloppe.

— Mais il est trop beau ce cadre! s'écria le curé

en s'avançant pour en admirer les brillantes sculptures.

— Trop beau pour le tableau... c'est possible, mon père, fit Horace.

— Je ne dis pas cela... je suis très-persuadé d'avance au contraire, mon enfant, que le tableau le mérite... Mais c'est égal, c'est une folie...

— Enfin, mon vieil ami, interrompit Horace en s'élançant vers l'escalier pour monter à ses mansardes, attendez-là un instant encore que je vous appelle, je vous prie, vous et votre bonne Marguerite... Oh ! je tiens à son opinion à elle aussi, sur ma peinture. Et quand vous aurez vu tous deux ce que j'ai fait pour l'église de Fleury... Eh bien ! si votre opinion est que j'ai trop préjugé de mon œuvre en lui voulant pour accompagnement un cadre aussi somptueux, il sera toujours temps de renvoyer celui-ci et d'en faire venir un autre plus simple.

Horace avait disparu. Marguerite s'approcha du domestique.

— Si monsieur voulait se rafraîchir, demanda-t-elle de sa douce voix habituelle.

Le valet salua négativement.

— Vous ne voulez pas, mon garçon? reprit le vieux curé, qui depuis qu'Horace n'était plus là semblait suivre ardemment une pensée étrange, pourquoi donc? Il fait chaud, un verre de cidre ne vous fera de mal, surtout si

vous le videz à la santé de votre maître. Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de M. Horace ?

— Trois ans, Monsieur, répondit simplement le domestique.

Le vieux curé tressaillit.

Marguerite ouvrit de grands yeux, lorsqu'elle entendit cette réponse.

Quant au valet, ces mots : « trois ans, Monsieur, » s'étaient à peine échappés de sa bouche qu'il était devenu rouge comme une cerise. D'instinct, le pauvre garçon venait de comprendre, avant même d'apercevoir la surprise empreinte sur le visage du curé et de sa servante, qu'il avait commis une maladresse.

Mais la voix d'Horace retentissait dans l'escalier :

— Mon père ! ma bonne Marguerite ! criait-il, montez ! [illegible] vous attend...

Le [illegible] bonne se levèrent en échangeant entre eux un [illegible] disait bien des choses. Cependant ils gravirent l'escalier ; ils entrèrent dans l'atelier du peintre. Le tableau était là, qui les attendait, en effet, bien exposé à demi de face au jour, dans sa bordure toute d'or.

. . . .

Ils regardèrent, et ils poussèrent en même temps un cri : admiration, joie, reconnaissance, respect, bonheur, atten-

drissement, il y avait tout cela dans ce cri parti du fond de deux âmes naïves...

Oh! c'est que le tableau était bien beau aussi, je vous assure! C'est qu'il y avait sur cette toile une figure ravissante de la vierge Marie, tenant son divin enfant dans ses bras; c'est qu'aux pieds de cette mère de Dieu s'élevant vers le ciel sur un nuage d'encens, se trouvaient prosternés et dans l'adoration deux saints, dont l'un, avec ses cheveux blancs et ses traits rayonnants de bonté, était la vivante image du vieux curé de Fleury.

. . . .

Marguerite était tombée à genoux devant le tableau. Elle priait. — Enncore un éloge qui en valait bien un autre.

Quant au vieux curé il chancelait tout en pleurant entre les bras d'Horace. Il semblait fou... complètement fou... mais d'une de ces folies dont on ne voudrait jamais guérir... La folie du bonheur.

Tout à coup s'arrachant de l'étreinte du jeune homme, le vieillard bondit vers le tableau, et touchant presque du doigt le nom dont le chef-d'œuvre était signé : un nom célèbre de père en fils depuis bientôt deux siècles :

— Ah! murmura-t-il, cher enfant, je comprends tout maintenant, et la conversion de M. Poupillier, et le repentir d'Edmée, et son mariage aujourd'hui avec Jacques Vi-

gnon. Les réparations de mon église; le mur élevé autour du cimetière, et la dot d'Edmée aussi, n'est-ce pas ? tout cela est votre ouvrage, cher enfant, comme cette adorable sainte Vierge et le portrait de ce pauvre vieux prêtre, que vous avez mis là dans le paradis avant que Dieu ne l'y ait appelé !..

. . . .

Midi sonnait à l'église de Fleury, et le vieux curé offrait à Dieu le saint sacrifice, en présence d'une foule compacte accourue pour admirer le beau tableau créé au presbytère.

Immobile au seuil de l'église, Horace promenait ses yeux de tous côtés. Il sourit à Edmée, à Jacques Vignon et à la mère Bouvet, qui étaient là, eux aussi, déjà, en habit de noces... et qui quêtaient tous trois le regard de l'artiste... Il sourit encore au vieux curé qui ne pouvait le voir alors, mais qui pensait peut-être à lui, même en songeant à Dieu. Il sourit enfin à son tableau, comme un père eût souri à son enfant en lui disant adieu. Puis, s'inclinant devant le pauvre crucifix de cuivre qui planait sur tout cela, hommes et choses, comme une étoile sur un monde :

— Allons, murmura Horace, je me souviendrai toute ma vie de l'église de Fleury; c'est là que j'ai appris à prier.

. . . .

Quelques minutes après, Horace roulait dans sa chaise de poste.

Et maintenant, lecteur, si vous êtes curieux de connaître ce nom célèbre dont était signé ce tableau donné en 1835 par un jeune peintre parisien à l'église de Fleury, allez un de ces jours visiter ce petit village, le tableau est toujours dans l'église, au-dessus du maître-autel : vous saurez ainsi tout entier le nom du héros de cette histoire.

. . . .

FIN.

Impr. de Munzel frères, à Sceaux.